

141
CHARLES-EUDES BONIN

Les

Royaumes des Neiges

(ÉTATS HIMALAYENS)

Avec 3 cartes dans le texte
et 16 planches de reproductions photographiques hors texte



35079



Librairie Armand Colin



Rue de Mézières, 5, PARIS

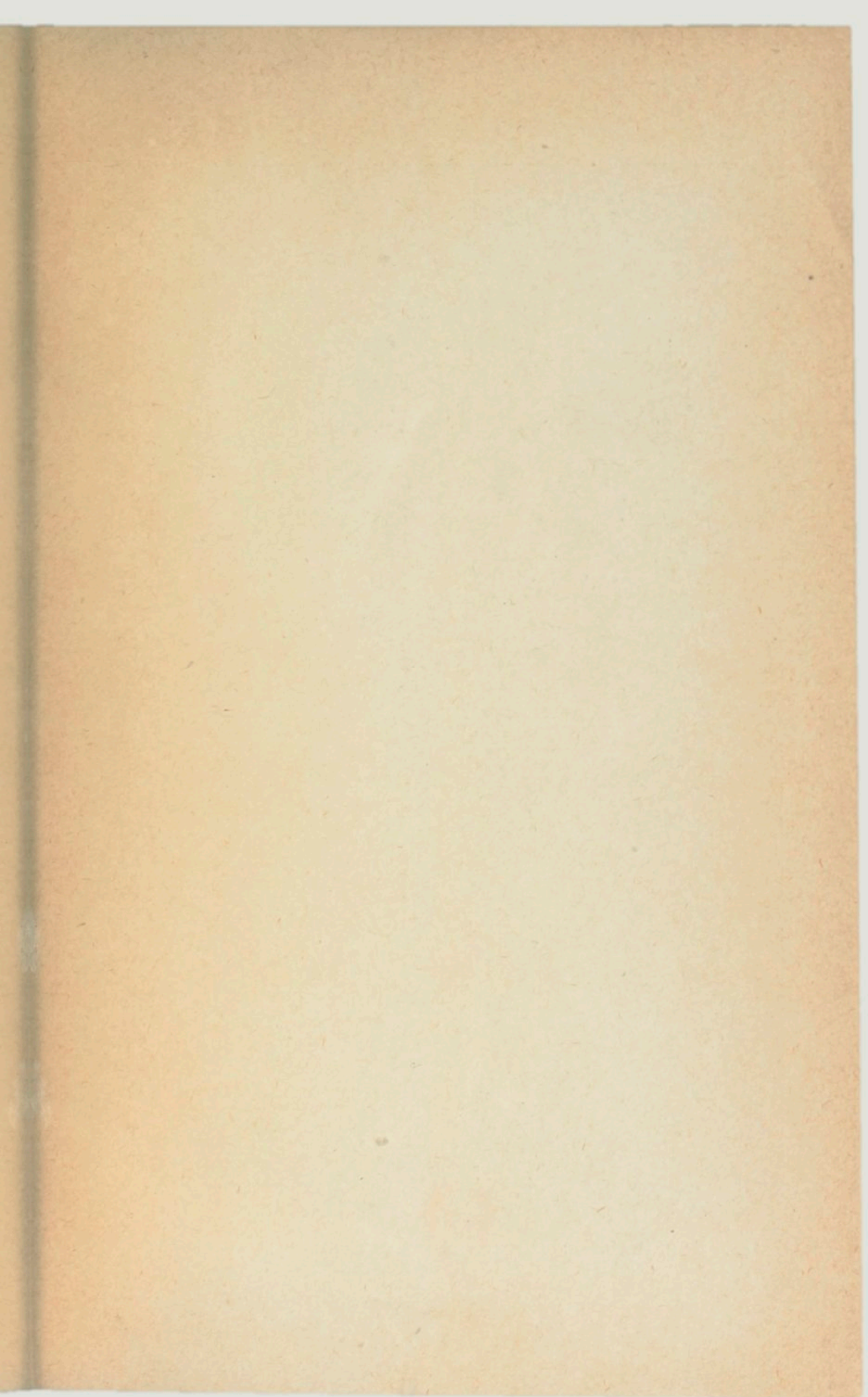


Les
Royaumes des Neiges



80² K
1383







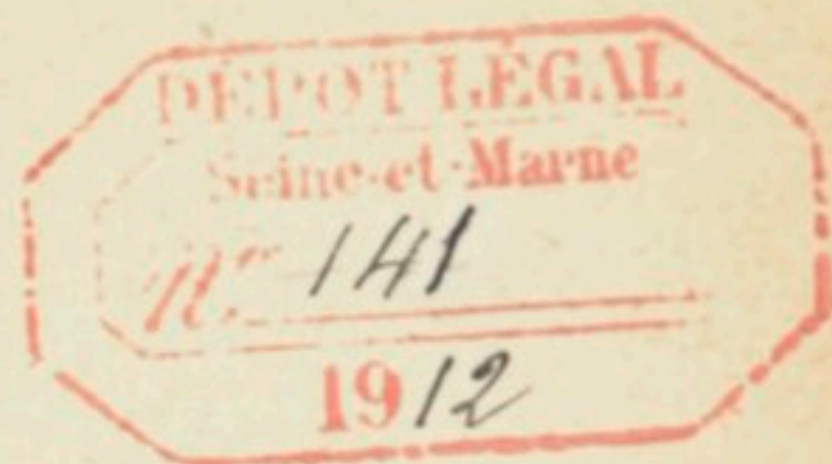
Phot. Th. Paar.

GRAND PRÊTRE BHOUTANAIS AVEC SES INSTRUMENTS DE CULTE.

Ch.-Eudes BONIN. *Les Royaumes des Neiges.*

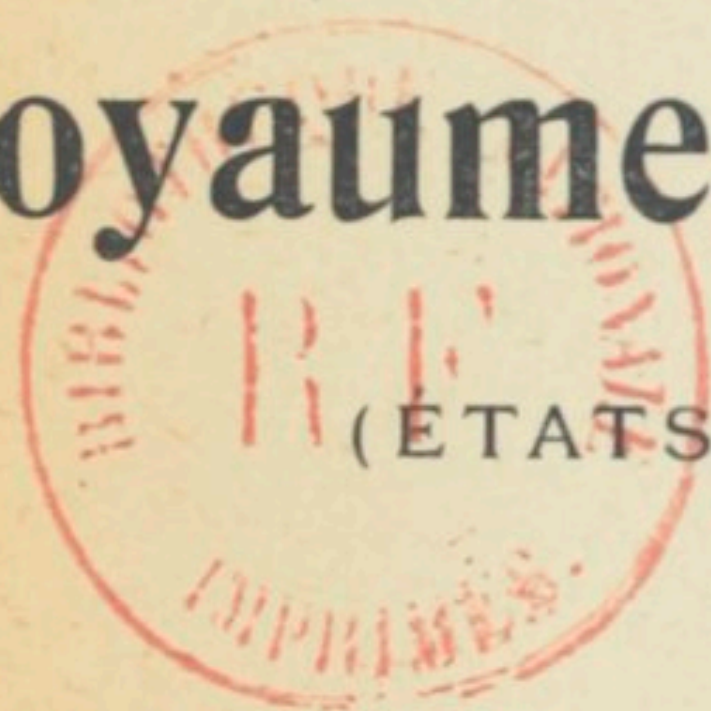
CHARLES-EUDES BONIN

Les

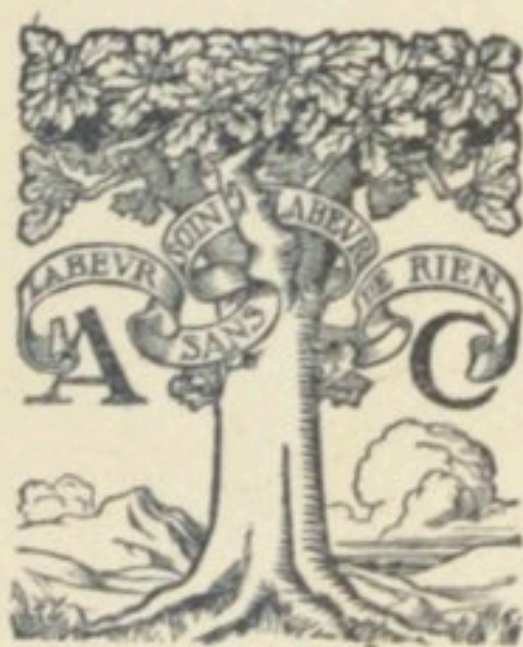


Royaumes des Neiges

(ÉTATS HIMALAYENS)



Avec 3 cartes dans le texte
et 16 planches de reproductions photographiques hors texte



❧ Librairie Armand Colin ❧

Rue de Mézières, 5, PARIS

1911

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Copyright nineteen hundred and eleven
by Max Leclerc and H. Bourrelier
proprietors of Librairie Armand Colin.

A MONSIEUR PAUL BEAU

AMBASSADEUR DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
ANCIEN GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'INDOCHINE

En témoignage de reconnaissance et de respect.

C.-E. B.

AVERTISSEMENT

Quinze ans de voyage et de séjour ayant permis à l'auteur d'étudier et de comparer les différentes races et les états indigènes d'Extrême-Orient et d'Asie centrale : Chine, Mongolie, Tibet, Turkestan, Inde, Indochine et Insulinde, il a pensé être quelque peu autorisé par là à détacher de ses notes et à coordonner en récits suivis, non point le détail des incidents de route qui intéressent moins le lecteur que l'explorateur lui-même, mais les renseignements recueillis sur les régions himalayennes, les principautés des frontières indiennes et le Grand-Tibet.

Le drame tout récent qui a abouti à la mainmise chinoise sur ce dernier pays d'une part, de l'autre le Durbar où le roi britannique vient d'être proclamé Kaiser-i-Hind et Shah-in-Shah sur le

trône mogol de Dehli devant les représentants des
trois cent quinze millions d'hommes de son Empire
indien, appellent l'attention actuelle sur ces ré-
gions, — en attendant que se décide le sort de
l'autre bloc asiatique formant avec celui-ci la
moitié de l'humanité : l'Empire chinois.

Ces études n'envisagent pas seulement l'aspect
géographique des pays en question, mais aussi
leur histoire, autant que possible reconstituée
d'après les documents locaux aujourd'hui publiés
ou réunis par l'auteur au cours de ses missions,
— histoire qui restait encore à écrire. De tous ces
états himalayens en effet le Népal seul, qui pour
cette cause a été écarté ici, a fait en France l'objet
de travaux spéciaux, et la littérature anglaise, un
peu plus riche comme on le verra par les biblio-
graphies données, ne possède pas cependant de
travaux d'ensemble sur ces mêmes sujets. L'au-
teur du présent livre ne prétend pas épuiser la
matière, mais son ambition serait tout au plus de
présenter quelques grandes lignes et des points
de repère pour les études plus approfondies qui
pourraient être tentées. Aussi bien, en un sujet si
neuf, il s'excuse par avance de ne pouvoir donner
des dates hors de toute contestation et il sollicite
toutes les rectifications que les spécialistes vou-
dront bien apporter aux chronologies et aux évé-
nements dont, en l'état actuel de nos connais-

sances, il a cru devoir faire choix pour établir l'ossature de ses récits.

Ceux-ci s'étendent d'un bord à l'autre du Séjour des Neiges (sens exact du mot Himalaya), en progressant de l'Ouest à l'Est. C'est ainsi qu'est décrite et étudiée d'abord la situation sur la frontière indienne du côté de l'Afghanistan et du Pamir, puis au Ladakh à propos de la conquête de ce dernier par les troupes du Maharadja de Kashmir qui le possède encore. L'histoire du Bhoutan est ensuite pour la première fois exposée jusqu'aux faits tout récents qui ont amené la transformation politique de cet État, puis celle du Haut-Assam et des tribus de frontière qui opposent à l'extension de l'influence anglaise vers la Chine et le plateau central une sanglante barrière. Deux derniers récits sont consacrés aux événements tibétains, offrant sur l'histoire et les religions de ce royaume mystérieux des notions essentielles.

On trouvera en appendice d'autres notes d'un caractère plus spécialement géographique et ethnographique, réservées à une description des routes d'Asie centrale qui aidera à suivre les exposés précédents, puis à la question des sources du Gange de nouveau soulevée par les explorations récentes; enfin une étude sur les Mossos, tribu tibétaine qui habite l'extrémité orientale de l'Himalaya à la frontière du Yunnan, et l'identification

de curieuses peintures exposées au musée Guimet et montrant les notions qu'au premier moyen-âge les Chinois possédaient déjà sur les peuples voisins d'Asie centrale et d'Indochine.

Une première version de certaines de ces études a paru dans des recueils comme la *Revue de Paris*, la *Revue du Monde musulman*, les *Annales de Géographie* et l'*Asie française*, mais on les retrouvera ici mises soigneusement à jour et largement complétées tant par les résultats de recherches nouvelles que par l'exposé des multiples événements survenus depuis leur apparition. Car l'Asie, qu'on juge trop facilement impassible et immuable, ne cesse d'être ébranlée, effervescente et bouillonnante comme le clamait déjà l'appel magnifique et désespéré du Prométhée de Shelley :

« Et tu es loin, Asia ! Toi qui, lorsque tout mon être débordait, étais comme le calice d'or d'un vin étincelant qui eût arrosé sans lui la poussière aride... »

I

SUR LA FRONTIÈRE NORD-OUEST
DE L'INDE

I

SUR LA FRONTIÈRE NORD-OUEST DE L'INDE

La *Punjab Mail*, nous ayant pris sur le quai de Lahore le 8 novembre 1904, dans l'après-midi, nous déposa le lendemain matin, à six heures, à la station de Peshawer-Cantonment qui dessert la ville anglaise, la station de Peshawer-City qu'on dépasse deux milles auparavant étant réservée à la cité indigène. L'ensemble des deux villes, non compris la garnison, forme une agglomération de près de cent mille habitants, presque tous mahométans du Punjab ou de l'Afghanistan; le pittoresque du site et de cette foule a été trop souvent décrit pour que j'insiste sur leur aspect, qui rappelle beaucoup moins l'Inde gangétique que le Turkestan russe, ressemblance encore accrue par le climat et la végétation qui sont ceux des oasis de l'Asie centrale. L'unique hôtel du cantonnement étant bondé de voyageurs, nous fûmes heureux de trouver un refuge au *dak bungalow*

(maison de poste). Le *khansamah*, chargé de l'intendance du bungalow, nous apprit bien vite que le matin même devait se tenir un grand *darbar* officiel, destiné à réunir tous les chefs indigènes de la région, sous la présidence du gouverneur de la province du Nord-Ouest dont le siège est à Peshawer. La seule solennité de ce genre en cette même ville avait été tenue trois ans auparavant par Lord Curzon pour inaugurer et consacrer la création de cette nouvelle province, détachée à cette époque du Punjab à cause de son importance politique. La réunion actuelle, à laquelle une heureuse coïncidence allait nous permettre d'assister, avait pour objet de commémorer cet anniversaire, en même temps que de célébrer la fête du roi Édouard VII, empereur des Indes, fixée au même jour.

Sur cet avis, nous nous rendîmes aussitôt en voiture, par une route que gardait une double haie de miliciens de la police locale, au jardin public où devait avoir lieu la réunion, sans autre intention que de jouir du spectacle parmi la foule; mais, à peine arrivés, nous fûmes gracieusement invités par un des attachés au protocole de la fête à nous rendre sous la tente officielle, où étaient déjà rassemblés les autorités anglaises et les chefs indigènes. Cet immense abri dressé sur une pelouse du jardin était environné par des lignes de troupes en grande tenue : tuniques rouges de l'infanterie, uniformes noirs et rouges de l'artillerie, destinés à donner une haute impression de la force britannique aux chefs ainsi réunis. L'espace enclos par la tente était divisé en deux parties; dans l'une, l'estrade avec le trône en bois sculpté préparé pour le gouverneur représentant l'Empereur-

Roi, ayant autour de lui les hauts fonctionnaires, les officiers généraux et supérieurs en tenue de parade, avec à droite et à gauche des chaises pour les invités, dont un grand nombre de dames mêlées à d'autres officiers; et de l'autre côté, faisant face à l'estrade, des rangs de sièges où étaient assis environ trois cents chefs de la région.

Cette disposition accentuait le contraste des uniformes anglais et des toilettes claires des femmes européennes avec les robes multicolores, les turbans pyramidaux, les lourds bijoux et les cimenterres de ces vassaux venus de la montagne et de la plaine et représentant les tribus et les races répandues sur toute cette frontière d'Afghanistan, depuis le désert du Belouchistan au Sud jusqu'à la haute vallée déjà tibétaine de l'Indus au Nord. Certains d'entre eux resplendissaient sous les soieries à raies éclatantes, les mousselines et les cotonnades brodées, les velours et les draps d'or, tandis que d'autres portaient encore les grossières fourrures des montagnards ou le *poshteen* afghan, manteau de peau d'agneau teint extérieurement en jaune et orné de broderies de soie de même couleur. La moitié environ de ces chefs avait échangé le costume national contre l'uniforme des troupes indigènes au service de l'Angleterre qui, très habilement, a donné des grades aux plus sûrs d'entre eux dans les corps irréguliers formés pour embrigader les turbulentes tribus de la frontière.

A onze heures, une salve de coups de canon annonçait que le gouverneur quittait sa résidence, et celui-ci faisait bientôt après son apparition en victoria découverte, escorté par un peloton de lanciers

et entouré de son état-major. Le colonel Dane, que la confiance de Lord Curzon et sa propre expérience du pays ont placé à la tête de la nouvelle province du Nord-Ouest, est un homme d'une cinquantaine d'années, élancé dans son habit noir et or semblable aux uniformes diplomatiques, et impassible comme il convient à un représentant de l'empire britannique. Tout le monde s'étant levé à son apparition, il monta sur l'estrade au son du *God save the King*, s'assit sur le trône préparé et, ayant coiffé son bicorné à plumes blanches, commença à recevoir l'hommage des chefs qui lui étaient présentés et nommés par son secrétaire particulier également en grand uniforme. Un interprète indigène, chargé des cérémonies, donnait aux chefs les indications nécessaires pour se présenter à tour de rôle devant le trône; là, ils s'inclinaient à l'appel de leur nom, tandis que le gouverneur leur touchait la main du bout de ses doigts gantés, en esquissant pour chacun d'eux un vague geste de salut.

Puis ceux d'entre eux qui portaient l'uniforme militaire furent présentés à leur tour par les officiers anglais commandant les corps spéciaux auxquels ils appartenaient, tandis que le colonel Dane, au lieu de leur tendre la main, touchait la poignée du sabre qu'ils lui présentaient en signe d'hommage.

Après cette cérémonie fort longue, tous ayant repris leurs places, le gouverneur se leva dans le silence général et commença d'une voix un peu lasse et comme indifférente la lecture d'un discours en anglais, dans lequel il rappelait les raisons spéciales de la réunion actuelle, résumait en ce qui concerne les indigènes les bénéfices de l'œuvre gouvernemen-

tale entreprise depuis trois ans dans la province, engageait les chefs à rester inébranlablement attachés à la cause britannique en raison même de ces bienfaits, leur donnait enfin d'utiles conseils pour la conduite de leurs affaires intérieures, notamment pour le règlement pacifique de leurs querelles intestines, non sans leur rappeler en passant de quels moyens de répression l'autorité disposait pour le cas où ils ne seraient pas prêts à profiter de ses conseils.

Le gouverneur s'étant rassis, son discours fut immédiatement traduit par l'interprète indigène en *pushtu*, c'est-à-dire en afghan, langue la plus connue de tous les chefs présents. Il est à remarquer que dans cette traduction l'Empereur-Roi était désigné par le titre de *Shah-in-Shah*, roi des rois, ce qui dut sembler quelque peu étrange à ces musulmans orthodoxes, surtout à ceux d'entre eux qui connaissaient le *hadith* du Prophète : « *Shah-in-Shah*, roi des rois, est le terme le plus abject dont on puisse saluer un homme, car il n'y a pas d'autre roi des rois qu'Allah¹ ».

Le gouverneur fit ensuite appeler devant lui un des chefs auquel il remit un diplôme lui conférant le titre de *nawab* en raison de ses bons services, puis un agent de police sur la poitrine duquel il attacha une médaille d'argent pour le récompenser d'avoir arrêté dans les rues de la ville, au péril de sa vie, un individu dangereux. Après quoi le secrétaire particulier déclara le durbar clos, aussi solennellement qu'il l'avait déclaré ouvert; et les invités du gouverneur se dirigèrent vers le buffet préparé, pendant que les

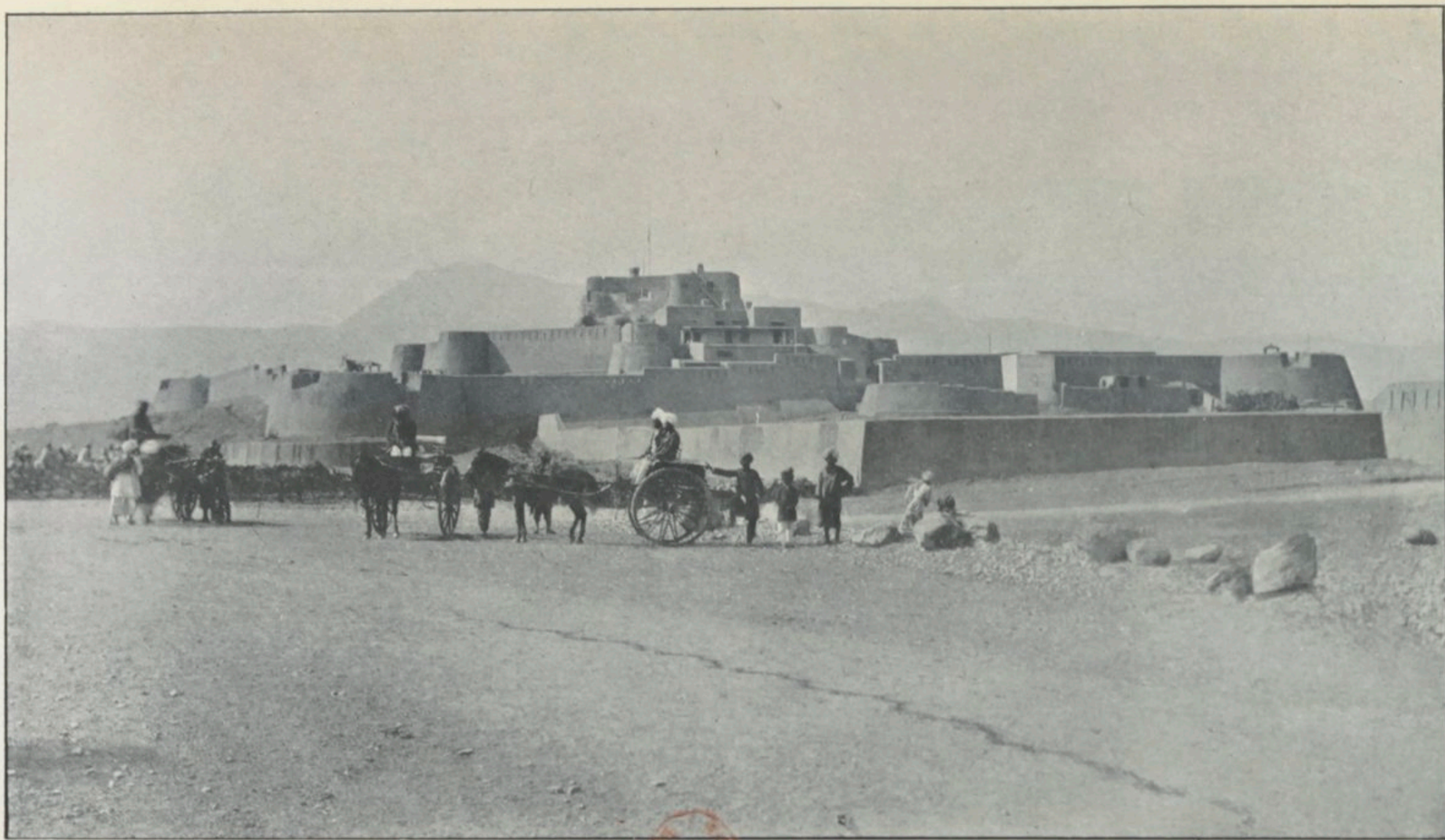
1. *Mishkhat u'l-Masabih*, livre XXII, chap. VIII.

chefs indigènes quittaient la tente par petits groupes, en commentant prudemment l'événement, et que les troupes défilaient, musique en tête, pour regagner leurs cantonnements.

A la sortie du durbar, nous nous rendîmes immédiatement chez le major Ross-Keppel, bien connu de tous ceux qui ont eu affaire sur cette frontière, où il a, à titre de *political agent*, la direction de toutes les affaires concernant la passe de Khyber. Nous lui demandâmes l'autorisation nécessaire pour visiter celle-ci; de lui-même, il nous conseilla aussi la visite de la passe de Malakand et de la vallée de Swat, dont l'accès dépendait de son collègue, le *political agent* de Malakand.

Sur ses indications, nous nous adressâmes aux bureaux du Gouvernement, où nous fûmes accueillis par le secrétaire du colonel Dane, M. Johnston, celui même qui exerçait au durbar les fonctions de chef du protocole. Il avait reçu de Simla, c'est-à-dire du Gouvernement général, des instructions à notre sujet, prescrivant de nous donner toutes facilités, et il nous promit une réponse favorable à notre demande. Peu après, en effet, il nous faisait parvenir une lettre fort aimable signée du major Godfrey, agent politique à Malakand, qui nous offrait l'hospitalité dans sa résidence pour nous faciliter la visite de cette région, où n'existe aucune installation à l'usage des voyageurs.

Dans la soirée, comme nous faisions nos achats de vivres pour la route chez le principal marchand parsi de Peshawer, nous recueillîmes dans son magasin la nouvelle qu'un des très rares Européens résidant en Afghanistan avait été assassiné l'avant-veille à l'entrée de la passe de Khyber que nous allions visiter. C'était,



LE FORT DE JAMRUD.

PLANCHE II.

Ch.-Eudes BONIN. *Les Royaumes des Neiges.*



nous dit-on, un Allemand nommé Fleischer, depuis dix-huit ans au service de l'Émir de Kaboul dont il dirigeait la fabrique d'armes. Malgré ce fâcheux précédent, nous nous mettions en route le lendemain de bonne heure dans une de ces voitures légères qu'on nomme ici *tam-tam*, attelées de deux chevaux et conduites par un cocher indigène, afghan de costume et de race. La route de Peshawer à Khyber se dirige droit à l'Ouest vers la frontière à travers la plaine arrosée par la rivière de Kaboul et ses affluents, qui sont au Nord la rivière de Swat et au Sud celle de Bara qui passe à Peshawer même. Un cercle de montagnes limite cette plaine, habitée par les tribus aux noms célèbres et farouches : *Mahsuds*, *Waziris*, *Afridis*, *Zakka-Khels*¹, *Mohmands*, *Oraksais*, etc., et ouverte à l'Est seulement d'une trouée par laquelle la rivière de Kaboul va rejoindre l'Indus en amont du pont du chemin de fer à Attock.

Notre attelage dépassa rapidement la zone des cultures qui va de la sortie de Peshawer jusqu'au poste gardé par la milice qu'on appelle le tombeau de Hari Singh, d'après le nom du fameux général sikh qui défendit la région contre les Afghans et fut tué en 1837 dans un dernier combat livré près d'ici aux troupes de l'Émir Dost Mohammed. La plaine nue et

1. Lorsqu'un enfant naît chez les Zakka-Khels, la coutume de la tribu veut qu'on le fasse passer plusieurs fois à travers un trou percé dans la muraille comme ceux que pratiquent les voleurs pour pénétrer dans les habitations, pendant que la famille assemblée répète en chœur : « Sois un voleur ! Sois un voleur ! » (J. F. Fraser). Il s'agit peut-être d'un rite magique comme celui signalé par le Dr Mauchamp au Maroc, où l'on fait passer le nouveau-né dans le trou d'une marmite percée lorsque sa mère a eu antérieurement des enfants morts-nés.

caillouteuse s'étend au delà jusqu'au pied des montagnes, semée de quelques mares à demi desséchées. A partir du blockhaus de Kathchgarhi, tour carrée en terre sèche gardée par les sepoys, la route commence à monter insensiblement jusqu'au fort de Jamrud, situé à dix milles et demi du cantonnement de Peshawer et marquant la frontière entre l'Inde et l'Afghanistan.

Ce fort, qui seul émerge de la plaine « comme une tourelle de cuirassé¹ », s'impose de très loin par sa masse formée de trois murs en retrait, soutenant des terrasses dont la plus élevée domine de cent pieds le sol. Le réduit central en pierres sèches date sans doute de la domination afghane et témoigne de réparations successives, faites notamment par Hari Singh; il est armé de canons, et la garnison du fort est fournie par l'infanterie régulière de l'armée indienne avec les Khyber Rifles dont nous reparlerons bientôt. Un petit chemin de fer stratégique, avec un seul train quotidien dans chaque sens, relie Jamrud à la gare et aux casernements de Peshawer. Une barrière de pierres ferme la route, entre le fort et un vaste caravansérail destiné au repos des caravanes et aux visites de la douane, et c'est là également que la police vise le permis des voyageurs admis à pénétrer dans la passe. Celle-ci, en effet, n'est ouverte au transit que deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, jours pendant lesquels elle est militairement gardée par un corps spécial organisé à cet effet et qui porte son nom, les « Khyber Rifles ».

1. H. Foucher. *La Frontière indo-afghane*.

Deux grandes caravanes commerciales, parties l'une de Kaboul, l'autre de Peshawer, et accompagnées, la première par les soldats de l'Émir, la seconde par les troupes indiennes, se croisent ces jours-là dans la passe et échangent leur escorte. Celle qui part de Peshawer quitte la ville indigène la veille du jour où la passe est ouverte, couche au caravan-sérail de Jamrud et le lendemain à Lundi Kotal, à l'extrémité occidentale de la passe, où se trouve un autre fort anglais avec un vaste terrain de campement semé de tentes; jusqu'à ce dernier point la route seulement est considérée comme placée sous le protectorat anglais, tout le territoire environnant à partir de Jamrud restant afghan.

Les permis pour circuler dans la passe sont délivrés par l'agent politique de Khyber dont nous avons parlé; ils sont, pour les voyageurs européens, valables un seul jour avec l'autorisation d'aller jusqu'au fort d'Ali Musjid, entre Jamrud et Lundi Kotal, et ils portent les minutieuses prescriptions suivantes, que je traduis du texte anglais :

1° Le permis doit être exhibé au poste de douane de Khyber à Jamrud; 2° Les visiteurs ne sont pas autorisés à franchir Jamrud à l'aller après onze heures et demie du matin; 3° Ils doivent s'arranger pour quitter Ali Musjid au plus tard à deux heures de l'après-midi pour le retour; 4° Ils ne sont pas autorisés à visiter les blockhaus et les travaux de défense à Ali Musjid.

Ces prescriptions, qui limitent aux heures du milieu de la journée le séjour à faire dans la passe, sont destinées à assurer la sécurité des voyageurs venus pour la visiter, qui profitent ainsi du temps pendant lequel elle est gardée par les Khyber Rifles pour le

passage des deux grandes caravanes commerciales. Les permis ne sont, bien entendu, délivrés que pour les jours où celles-ci se croisent dans le défilé, c'est-à-dire le mardi et le vendredi de chaque semaine; mais ils peuvent être et sont refusés en temps de troubles, lorsque des raids sont à craindre de la part des tribus montagnardes comme il s'en était produit peu de jours avant notre visite.

Après avoir fait viser notre permis au poste de milice placé à l'entrée du caravansérail, nous franchîmes la porte de la barrière en pierre sèche qui coupe la route et marque la frontière, et nous continuâmes droit vers l'Ouest et l'entrée du défilé, étroite entaille en forme de V qui s'ouvrait devant nous dans la muraille montagneuse. Le hameau indigène de Jamrud, avec ses pauvres maisons de terre et ses rares arbustes rabougris, rompait seul la monotonie du sol pierreux; au Nord, sur les éperons montagneux qui s'avancent dans la plaine, on distinguait trois grandes maisons fortifiées des Afridis et une autre plus au Sud.

A partir de l'entrée du défilé où nous arrivons bientôt, la route commence à monter plus abruptement par des lacets et des boucles entre les parois de schiste et de calcaire. Aucune végétation, sauf la maigre brousse de plantes désertiques et quelques arbrisseaux entre les pierres, aucune eau courante ne rafraîchit l'aridité de ce noir paysage. Peu après l'entrée se dresse le blockhaus de Jehanghara, confié également aux Khyber Rifles; plus loin, celui de Shishagarh surveille plusieurs tournants de la route : on l'appelle de ce nom (la maison des miroirs) parce qu'il sert pour les signaux optiques; une ligne télé-

graphique traverse d'ailleurs la passe, coupant à travers les rochers sans suivre les courbes de la grande route, tandis qu'un bon chemin, praticable à l'artillerie, monte à Shishagarh et dessert ce poste. A côté de ces petits forts anglais, se surveillant et s'enserrant réciproquement, s'élèvent les blockhaus des Afridis, bâtis de même en forme de carrés oblongs, avec d'étroites fenêtres masquées par des hourdages blindés de fer chez les Anglais : tous ces forts sont placés sur des rochers isolés pour défier l'escalade, et les deux côtés de la route sont gardés à de courtes distances par des sentinelles doubles, prises parmi les Khyber Rifles.

Ce corps a été formé avec les Afridis que le Gouvernement des Indes a jugé plus habile de prendre en partie à sa solde pour diminuer leurs incursions. Les Khyber Rifles forment un régiment de douze cents hommes, distribués en deux bataillons et douze compagnies : leur création date de 1900 et ils remplacent l'ancienne milice formée en 1882 qui, insuffisamment encadrée pendant les troubles de 1897, avait pris parti contre les Anglais et avait permis aux Afridis de se rendre temporairement maîtres de la passe.

Aujourd'hui encore, malgré cette leçon, l'état-major des Khyber Rifles est seul anglais ; il se compose d'un commandant du corps, qui a à sa disposition quarante-six cavaliers avec gradés indigènes, de deux chefs de bataillon, de deux lieutenants et d'un adjudant ; tous les autres officiers et gradés sont pris parmi les indigènes de l'armée des Indes. Leur quartier général est à Jamrud ; à Lundi Kotal le fort est gardé, non par eux, mais par un détachement de troupes régulières.

Une demi-heure après l'entrée du défilé, la voiture atteint le sommet de la montée et pénètre dans un cirque cerné de hauteurs et bossué de vallonnements, qui descend en pente douce vers Ali Musjid. La route franchit une arche de pont sur un torrent à sec, puis passe devant un village afridi aux maisons fortifiées, sur la rive opposée d'un ruisseau où coulent en cette saison quelques filets d'eau et où l'on campe. C'est Ali Musjid (la mosquée d'Ali); la voiture y arrive une heure environ après avoir franchi l'entrée de la passe : elle ne peut d'ailleurs dépasser ce point, la route n'étant aménagée ensuite que pour les cavaliers et les petits chariots du pays. Le grand fort anglais qui coupe ici la route et garde l'entrée d'un autre rétrécissement du défilé est édifié sur un immense rocher à pic, isolé au milieu de la passe, rappelant assez la disposition du fort du Roule qui domine le port de Cherbourg; deux autres blockhaus plus petits l'appuient, l'un au Nord, l'autre au Sud de la route. La mosquée qui a donné son nom à la place est un simple kiosque de maçonnerie, carré et blanchi à la chaux, au centre d'une terrasse sur laquelle les non-musulmans ne peuvent pénétrer. Une sentinelle détachée du fort et les quelques indigènes du village voisin qui animent la sauvagerie et la solitude du lieu se chargent d'avertir les visiteurs que la route seule leur est permise et qu'ils ne peuvent pas s'en écarter sans s'exposer aux balles des Afridis, qu'on devine derrière les rochers proches. La sentinelle est munie aussi d'une pancarte avertissant les voyageurs qu'ils ne doivent pas s'approcher du fort et qu'ils ne peuvent s'attarder ici plus tard que deux heures et demie après midi. Malgré ces défenses,

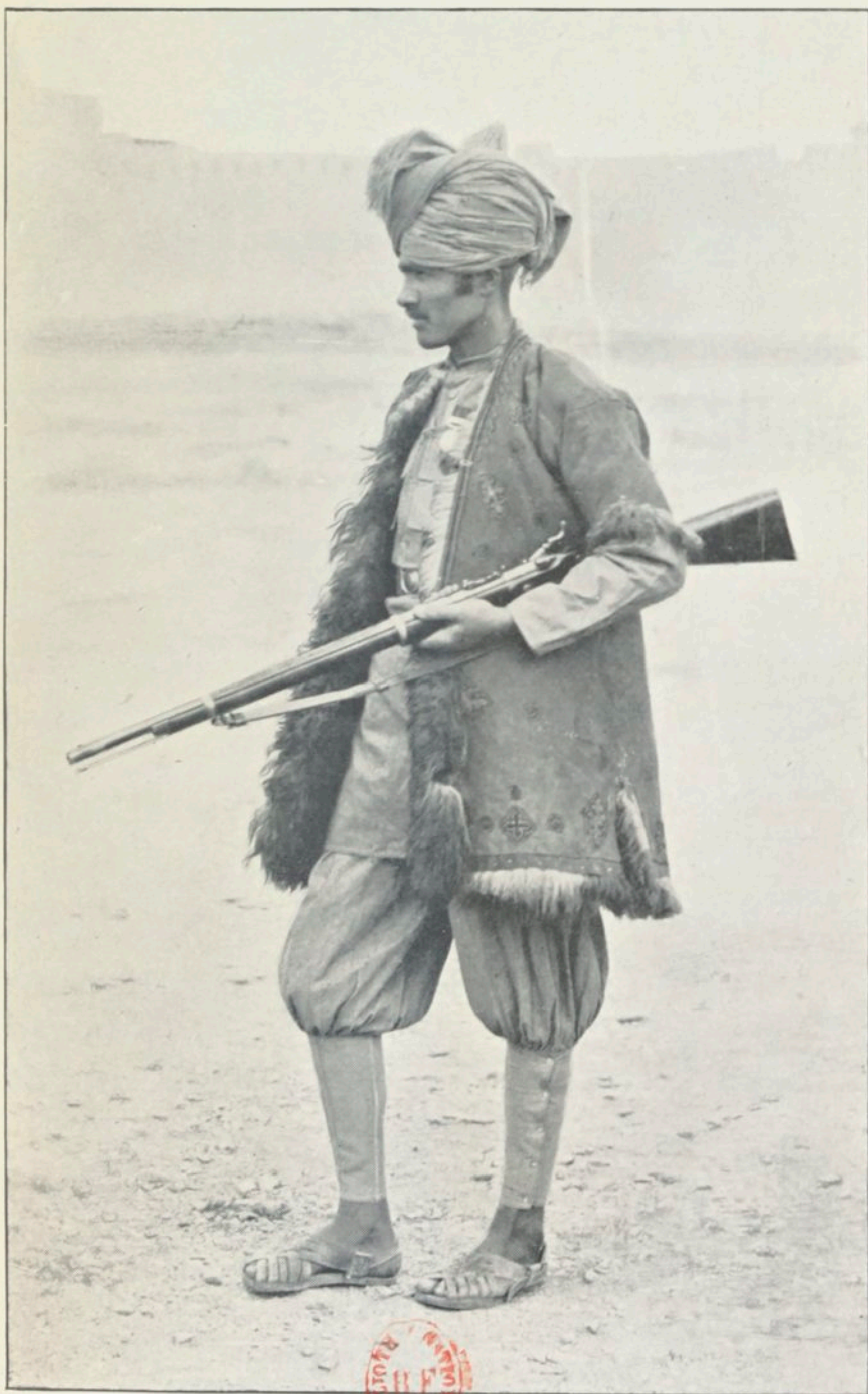
comme il n'existait aucune maison sur le bord de la route où nous abriter, nous nous installâmes sous un arbre situé à quelque distance de la route, par conséquent en territoire afghan, et nous y procédâmes, parmi de vieux murs ruinés, à notre déjeuner qui ne fut d'ailleurs troublé par aucun incident. Le soleil était assez vif en ce jour d'automne et le thermomètre marquait 20 degrés à l'ombre des arbres.

Au pied de la terrasse de la mosquée d'Ali une plaque scellée au mur de soutènement porte la date de 1898 et le nom du général Grant, qui réprima le soulèvement afridi dont nous avons parlé plus haut à propos de l'organisation des Khyber Rifles. D'autres souvenirs se rattachent à ce point, que les Anglais ont au cours du dernier siècle disputé aux Afghans et aux tribus de frontières. Avant eux, d'autres races avaient laissé leur marque en ce lieu historique où passèrent la plupart des conquérants de l'Inde, sauf Alexandre le Macédonien qui tourna par le Nord, et les forts voisins portent les traces des trois grandes époques qui constituent l'histoire du pays : bouddhique, musulmane et anglaise. Pour ne parler que de cette dernière, c'est ici que passa le 5 avril 1842 la colonne du général Pollock, qui allait délivrer la garnison anglaise assiégée sous les ordres de Sale dans Jellahabad, à mi-chemin entre Peshawer et Kaboul, et marcher sur Kaboul pour venger la défaite et la mort des quinze mille soldats de l'armée des Indes massacrés au mois de janvier précédent pendant qu'ils évacuaient l'Afghanistan, — sauf un seul qui avait pu échapper pour porter la nouvelle du désastre. Les Khyberis, à l'annonce de l'arrivée de la colonne de secours, avaient bloqué l'entrée de la passe avec une

barricade faite de pierres, de terre sèche et de branchages; escaladant les hauteurs voisines, une partie des troupes de Pollock opéra une attaque par l'arrière, ce qui permit au général d'enlever la barricade et de forcer l'entrée de la passe. De là il fallut presque un jour entier pour faire atteindre Ali Musjid au long convoi de munitions et de provisions destiné à ravitailler la garnison assiégée dans Jellahabad. Le fort d'Ali Musjid avait été abandonné par les Khyberis, et le jour suivant la colonne de secours entra dans Jellahabad pour continuer de là sa marche vers l'Ouest et battre le lendemain les Afghans de Mohammed Akbar et leur reprendre deux drapeaux et quatre canons.

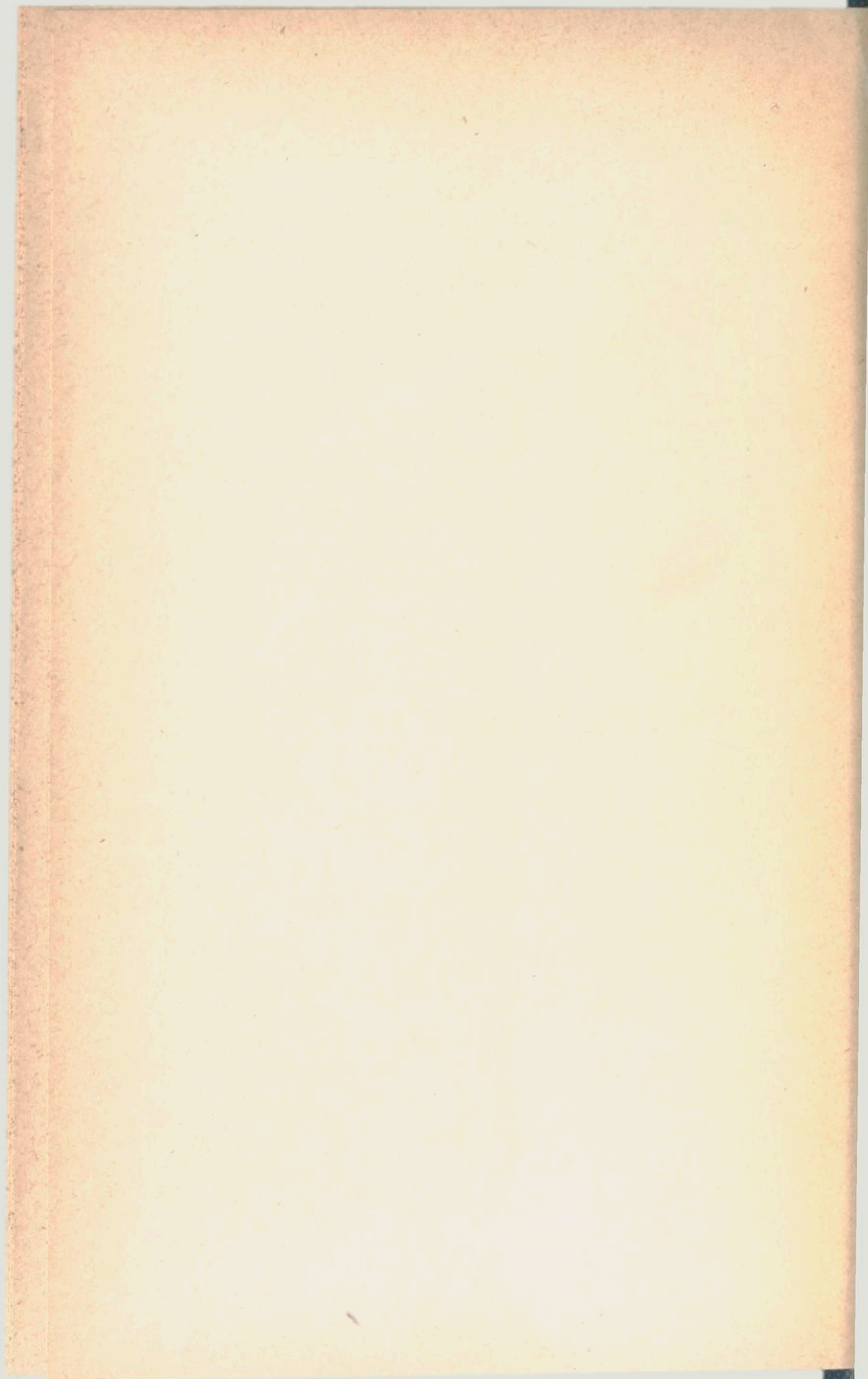
On sait que cette première campagne d'Afghanistan (1839-1842) se termina par la réoccupation de Kaboul et le rachat des prisonniers qui y survivaient, après quoi l'armée indienne repassa la frontière. Durant la seconde campagne de 1879, sous la conduite de Lord Roberts, Ali Musjid fut également le théâtre de vifs combats entre les Anglais et les Afghans, combats qui amenèrent une nouvelle occupation de Kaboul, suivie d'un nouveau retrait des troupes britanniques.

Le 23 août 1897, dix mille Afridis se jetèrent soudainement sur ce poste même, gardé par leurs compatriotes des Khyber Rifles, s'en rendaient maîtres presque sans coup férir, s'avançaient jusqu'à Jamrud dont le canon les fit reculer, et s'emparaient le lendemain du caravansérail de Lundi Kotal, où ils trouvèrent trente mille cartouches *dum-dum*; tandis que la tribu voisine des Barakzais, encouragée par cet exemple, enlevait quinze jours après le fort de Sara-



Phot. Bremner.

SOLDAT AFRIDI DES KHYBER RIFLES.



garhi qui garde le passage des monts Samana au Sud-Ouest de Peshawer. Telle fut l'origine de la campagne du Tirah dirigée par Sir William Lockart, alors général en chef, qui amena la célèbre affaire du plateau de Durgai où les Gordons Highlanders se couvrirent de gloire et qui se termina au bout de six mois par la réoccupation de la passe de Khyber et un nouveau retour au *statu quo*. Vingt mille hommes de troupes, dont un tiers européen, dix-huit mille coolies, vingt-quatre mille bêtes de somme avaient été engagés dans cette expédition.

Peu après midi, comme nous achevions notre repas en remuant ces souvenirs, une lointaine rumeur et le passage de quelques cavaliers nous annonça l'approche des deux caravanes, la première venant de Kaboul, la seconde de Peshawer, qui allaient se croiser ici. Bientôt apparurent les têtes des deux colonnes, débouchant l'une du couchant, l'autre du levant, et de longues files de chameaux, de bœufs et d'ânes commencèrent à serpenter sur les flancs de la montagne pour se rejoindre aux bords du ruisseau coulant à nos pieds. Elles se croisèrent sans s'arrêter, mais pendant le long défilé nous pûmes à loisir contempler ce spectacle qui donnait l'impression de deux peuples en marche.

Les hommes et les femmes, uniformément vêtus du costume afghan : cotonnade bleue et peaux de mouton, marchaient pieds nus à côté de leurs bêtes, pendant que les enfants, les chiens, la volaille étaient juchés sur les selles, leurs têtes sortant seules des sacs où ils étaient suspendus. Chacune des caravanes comptait, autant que nous en pûmes juger, environ cinq cents chameaux et un nombre double

d'ânes et de bœufs, ce qui formait un total de trois mille bêtes de charge, probablement égal à celui des humains qui les accompagnaient. Le convoi venant de Peshawer était beaucoup plus chargé que celui de Kaboul; il apportait les denrées de l'Inde, principalement les cotonnades et les objets manufacturés, en échange des peaux, des fruits séchés et des autres produits naturels de l'Afghanistan. Les enfants étaient placés par couples sur le haut des chameaux, les chiens et les poules sur le dos des ânes; quant aux bœufs, ils rappelaient par leur silhouette et leurs longs poils les yaks de l'Himalaya ou ces métis de yaks et de vaches qu'on nomme en tibétain *dzo*, mais avec une taille supérieure. Chacune de ces caravanes, qu'on appelle ici (du nom arabe) *kafila*, était précédée de quelques lanciers de l'armée des Indes et escortée d'une escouade d'infanterie indigène.

Au milieu du convoi venant de Kaboul défila une de ces voitures locales connues sous le nom de *longa*, très basses sur roues et résistantes, qui peuvent passer par toutes les routes : les rideaux en toile blanche étaient baissés et trois cavaliers, sabre au poing, l'escortaient. Intrigués par cet appareil inusité en pareil cas, nous nous informâmes et apprîmes que la voiture ramenait à Peshawer le cadavre du malheureux Fleischer, dont la veille nous avions appris la mort. D'après ce qui nous fut raconté plus tard, il venait d'être tué à la halte de Dakka, de l'autre côté de la passe, par les propres soldats de l'Émir chargés de le protéger. Au cours d'une querelle avec ceux-ci, disait-on, des termes injurieux lui auraient échappé, grave faute avec les Afghans qui ne pardonnent jamais une

insulte. Pour se défendre de leur riposte, il aurait fait le geste de porter la main à son revolver, geste arrêté par celui du chef d'escorte (*duffadar*) qui l'aurait frappé d'une balle entre les yeux, pendant que les autres soldats lui tiraient plusieurs coups de fusil. Fleischer n'était pas, ajoutait-t-on, de nationalité allemande, mais autrichienne : chargé de la direction de la manufacture d'armes de l'Émir, il était venu en Afghanistan comme agent de la maison Krupp et y avait fait un long séjour ; il venait de demander un congé pour aller à la rencontre de sa femme et de ses enfants, venus d'Europe pour le rejoindre, et se rendait à Bombay : c'est un cadavre que ces malheureux allaient trouver en débarquant aux Indes. D'après les journaux qui rapportaient ces détails, le *duffadar* meurtrier, arrêté par les soldats de l'Émir, aurait été exécuté par ordre de ce dernier, en même temps que Fleischer était enterré à Peshawer.

Pendant que la caravane venant de Kaboul continuait sa marche vers l'Est avec son funèbre fardeau, nous reprenions le nôtre à sa suite, au milieu de la confusion causée dans l'étroit défilé par le croisement des deux convois. Les chameaux hurlant se mettaient en travers de la route, tandis que les ânes opiniâtrément refusaient d'avancer et que les bœufs affolés prenaient le galop en rejetant leurs charges. Il fallut les efforts de nos chevaux et les grands coups de fouet de notre conducteur pour sortir sains et saufs de la mêlée et gagner la tête de la colonne ; la route étant libre ensuite et la pente rapide, nous eûmes bientôt rejoint l'entrée de la passe ; et de là, à travers la plaine, nous regagnâmes Peshawer avant que le

soleil fût couché derrière la muraille de montagnes dont nous venions de visiter l'unique porte.

*
* *

Le lendemain 12 novembre, usant de l'autorisation exceptionnelle qui nous avait été accordée, nous quittons Peshawer pour visiter au Nord les nouveaux territoires annexés depuis 1895 à l'empire britannique sous le nom d'agence de Swat, Dir et Tchitral : ces trois pays de protectorat, situés au delà de l'Inde proprement dite, forment la liaison entre sa frontière Nord-Ouest et le plateau aujourd'hui russifié des Pamirs : de la station de Nowshera, camp anglais établi sur la rive droite du cours d'eau de Kaboul à 27 milles à l'Est de celui de Peshawer, se détache une ligne ferrée à voie étroite qui court à travers le plateau jusqu'au pied des montagnes bordant celui-ci au Nord. Cette voie stratégique est destinée surtout à desservir le grand camp de Hoti Mardan à 15 milles de Nowshera, où tient garnison le corps des guides de la *Punjab Frontier Force*, et le fort de Durgai, construit à son terminus, 25 milles plus loin que Mardan. Commercialement, ce chemin de fer paraît d'ailleurs une erreur, car les marchandises descendant de la vallée du Tchitral, afin d'éviter le transbordement, vont jusqu'à Nowshera pour être chargées directement sur la grande ligne du Punjab. Le fort de Durgai, établi comme celui de Jamrud à l'extrémité de la pleine pierreuse et nue, sert de base pour la relève et le ravitaillement des troupes échelonnées plus au Nord sur les nouveaux territoires que nous allions visiter ; la voie ferrée cessant ici, les trans-

ports au delà se font par ces charrettes indigènes appelées *tongas* et *ekkas*, dont un grand nombre est emmagasiné dans un enclos établi autour du fort. A part les bâtiments militaires et le hangar de la station, Durgai, isolé dans la plaine, n'offre aucune habitation, et il n'y a même pas, comme à Jamrud, un hameau indigène. Il ne doit pas être confondu avec un autre Durgai, celui du Tirah dont nous avons parlé plus haut.

Un indigène nous attendait à l'arrivée du train, envoyé par le major Godfrey, chargé de l'administration des nouveaux territoires qui commencent ici, Durgai formant la frontière de l'Inde proprement dite. Le fort de Malakand, résidence du major, est bâti au sommet de la passe, à sept milles de là. La route, peu après la station, commence à monter obliquement sur le flanc occidental du défilé : large de douze pieds environ, avec un petit tunnel en son milieu, elle est taillée dans le basalte, le granit, le schiste, le calcaire, le grès et le marbre qui se succèdent sur les parois rocheuses. Celles-ci sont presque entièrement nues comme celles de Khyber, avec quelques arbustes, surtout des pins : l'escarpement et la hauteur de ces murailles, rouges au soleil, noires à l'ombre, accentuent la grandeur et la sauvagerie du paysage. Cette route est aujourd'hui à peu près la seule usitée pour aller directement par le Tchitral aux Pamirs, et c'est par là que passent la plupart des caravanes qui montent ou descendent sur le chemin du *Toit-du-Monde*.

Au sommet de la passe se dresse le fort, ou plutôt l'ensemble de blockhaus qui constitue le camp retranché de Malakand. Le principal est bâti sur un

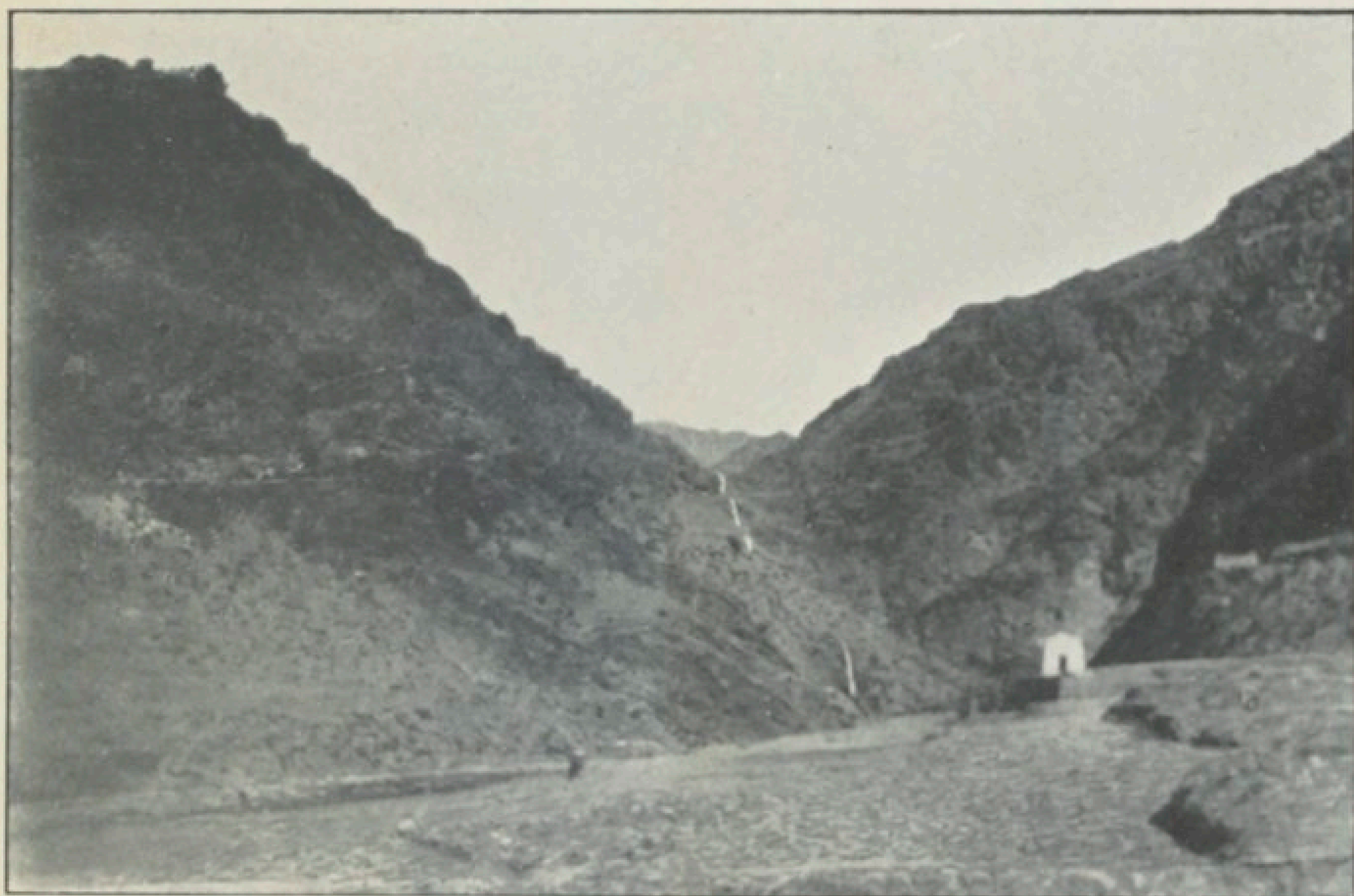
mamelon isolé, mais dominé à l'Est et à l'Ouest par d'autres lignes de hauteurs qui continuent les flancs de la passe. Au Nord, il surplombe presque à pic la vallée de Swat, où serpente la route du Tchitral, et est placé de telle sorte qu'il peut surveiller en même temps au Sud la plus grande partie de la passe et de la plaine que nous venions de traverser. La garnison de Malakand est formée par un régiment indigène du Punjab, composé par moitié d'hindous et de mahométans, avec cinq officiers européens, dont un médecin; il y avait autrefois trois régiments cantonnés ici, mais on a dû réduire ce contingent, l'eau nécessaire pour une telle agglomération d'hommes manquant à cette hauteur : elle doit en effet être pompée au pied du fort par une roue que tournent des bœufs et envoyée par un système de tuyaux jusqu'au sommet. Les approches du fort central sont défendues par d'autres blockhaus, placés sur des mamelons moins élevés au Nord, à l'Est et à l'Ouest; sur les éminences voisines se voient aussi les restes d'anciennes tours, datant des temps gréco-bouddhiques, et de petits blockhaus carrés occupés actuellement par la milice, qui est chargée de garder toute la longueur de la route au Nord et au Sud; cette dernière est de plus battue par les deux canons de campagne montés sur la tour du réduit central du fort.

Nous y fûmes reçus par le major Godfrey, qui a avec le titre d'agent politique la direction administrative des territoires de Swat, Dir et Tchitral. Le protectorat britannique fut déclaré en 1895 à la suite de la campagne faite pour secourir la petite garnison anglaise assiégée au Tchitral par les tribus voisines et

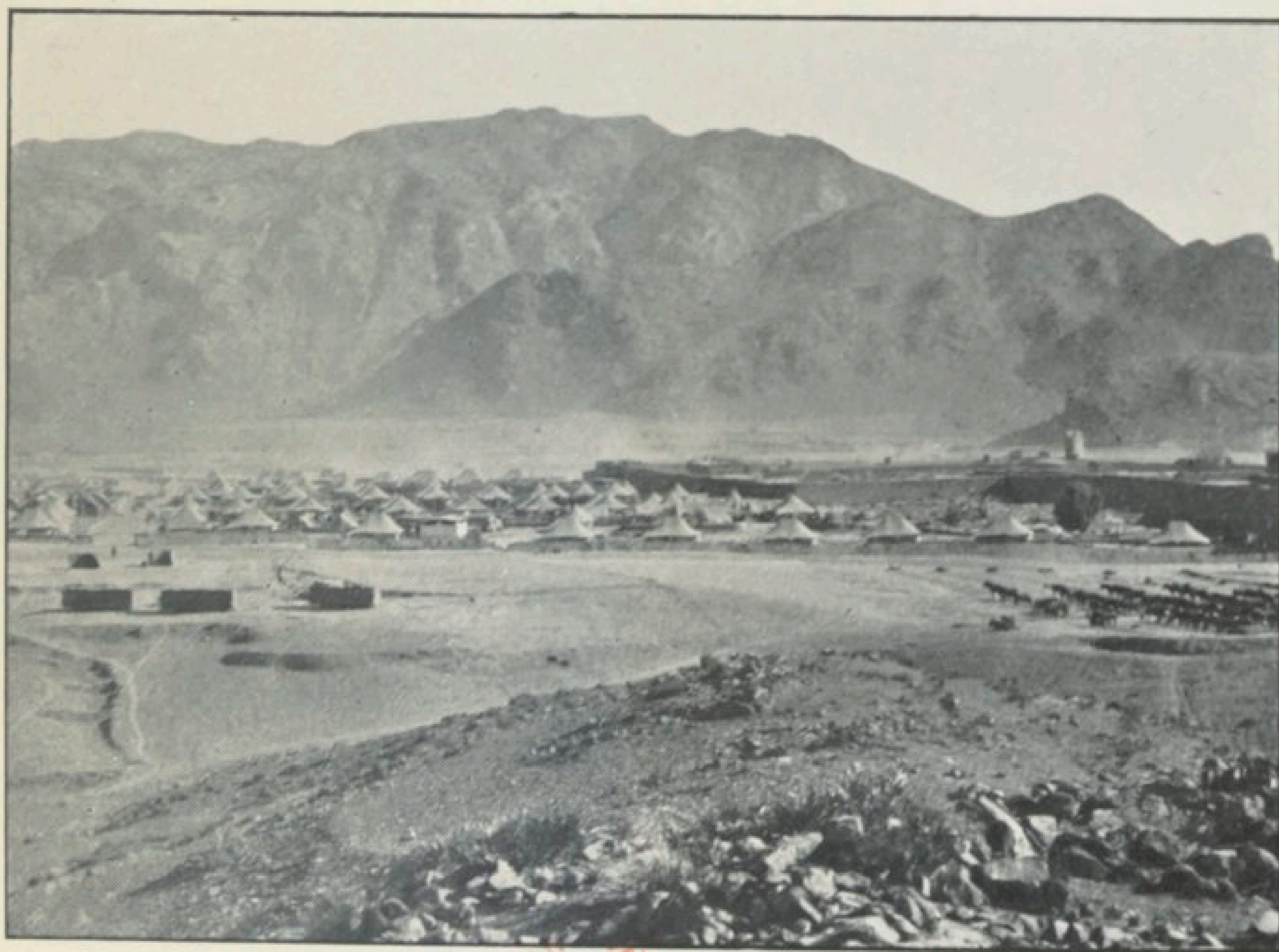
pour assurer les communications avec ce dernier pays, qui garde la principale route vers les Pamirs. La juridiction de l'agent politique s'étend à partir de Durgai sur la région placée au Sud de la rivière de Swat, qui forme les districts de Swat et d'Upper-Swat, puis au Nord de la rivière sur le territoire de Dir comprenant la vallée de Panja-kora, à l'exception des abords immédiats du fort de Chak-Dara réservés à l'autorité militaire, et enfin au delà sur le Tchatral ou Tchitral. Ce dernier territoire est séparé de celui de Dir par une chaîne de montagnes que nous apercevions au Nord-Est avec ses crêtes couvertes de neige fraîche; la route vers les Pamirs ne coupe pas cette chaîne directement au Nord, mais la tourne à l'Est sans avoir à franchir aucune autre passe, pour pénétrer dans la vallée du Tchitral que celle, très aisée, de Katgalla, puis elle continue à remonter cette vallée pour se heurter au Nord à des cols aussi élevés que dangereux sur la ligne de crête de l'Hindou-Koush; on arrive ainsi par le col de Baroghil (4 090 m.) sur le Petit, puis sur le Grand-Pamir, ou au Nord-Est par la passe de Dora (5 030 m.) au pays de Badakhshan, qui conduit à la vallée supérieure de l'Amou-Daria et au Turkestan russe. Quelques jours avant notre arrivée, une des avalanches qui sont le péril de ces défilés avait englouti complètement une caravane dans la passe de Baroghil. Il faut compter une moyenne de sept jours d'étapes de Malakand à Dir et quatre de là à Kashkar, capitale du Tchitral, qu'il ne faut pas confondre avec le Kashgar du Turkestan chinois. De là on peut aussi continuer à l'Est vers Gilgit, situé à neuf jours plus loin, par où l'on atteint également les Pamirs; Gilgit est la résidence

d'un autre agent politique anglais, mais il est plus habituel pour gagner ce dernier point de prendre la route du Kashmir, moins difficile, par où circulent les courriers de la poste.

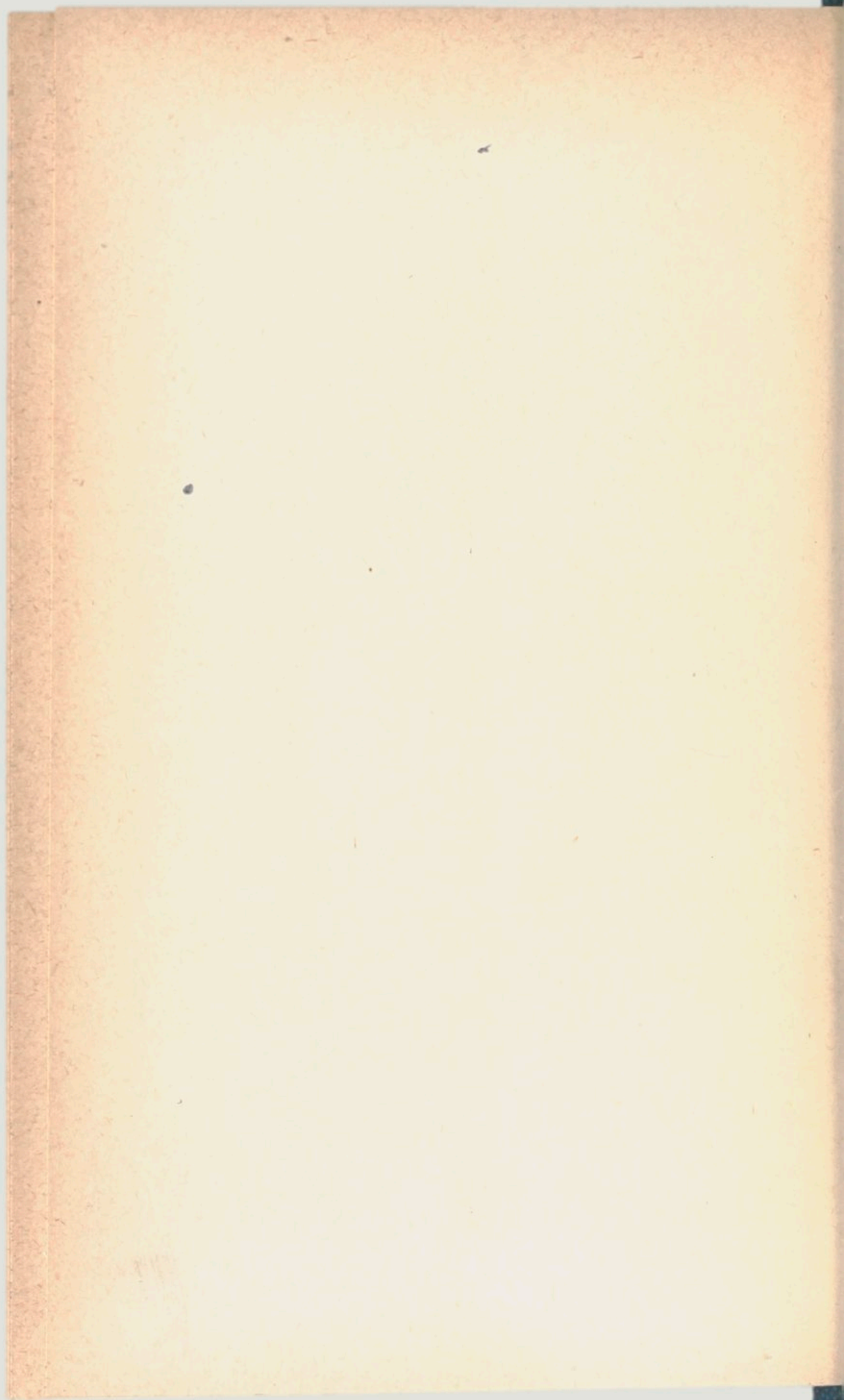
La population du Tchitral (les Tchitralis) et celle des principautés de Nagar et Hunza, au Nord de Gilgit, ne passent pas pour être opposées aux Européens; elles professent l'Islam sans fanatisme et un chrétien ne court pas de risques parmi elles. Il n'en est pas de même chez les gens de Swat et de Dir, qui de plus se battent fréquemment entre eux. Les Swatis sont organisés en une sorte de république; c'est une confédération de villages avec des chefs appelés *maliks* comme ceux des Afridis sur la frontière afghane. Le pays de Dir est placé sous l'autorité héréditaire d'un *nawab*, père de deux fils dont le second est naturellement en lutte ouverte avec son aîné : de là, au moment de notre passage, un état de troubles qui amena plusieurs rencontres entre les deux partis et se termina par l'emprisonnement du cadet sur l'ordre du *nawab*; peu après, l'ordre était de nouveau troublé dans la vallée par un chef voisin, le khan de Nawagai, qui manifestait l'intention de marcher contre Dir, sans doute dans l'intention de venir au secours du plus jeune fils du *nawab*. Au commencement de janvier 1905, les hostilités effectives entre eux commencèrent par la prise d'un fort enlevé par le chef de Nawagai à celui de Dir, et la colonne mobile constituée par les Anglais à Malakand en prévision des événements reçut l'ordre de se porter en avant pour venir au secours de ce dernier et maintenir la ligne de communication avec le Tchitral, ce qui indiquait une situation assez sérieuse.



LA PASSE DE KHYBER A ALI-MUSJID.



LE CAMP DE LUNDI-KOTAL.



Depuis lors, l'agitation continue entre les petits clans de cette frontière, malgré l'armistice proclamé en 1905 par l'Émir de Kaboul qui a fait rentrer un certain nombre d'Afghans réfugiés sur le territoire indien.

Précédemment, un de ces mouvements subits qui soulèvent parfois la population de ces montagnes avait jeté sur le fort de Malakand tous les Swatis entraînés par un mendiant visionnaire, qui avait voyagé en Asie centrale et en Afghanistan et que les Anglais appelèrent le Fakir fou (Mad Fakir). Du 29 juillet au 2 août 1897, ils bloquèrent les trois mille hommes de la garnison et les guides de Mardan accourus à l'aide, qui ne purent être dégagés que par l'arrivée de deux nouveaux régiments. Les Swatis perdirent, dit-on, dans l'affaire 3 000 hommes, mais les troupes anglo-indiennes n'eurent pas moins de 42 tués et 145 blessés.

Comme toujours, entraînés par l'exemple, les Mohmands voisins se soulevèrent à leur tour, sous la conduite du mollah Nedjib-oud-din, pour être battus le 9 août suivant par les troupes envoyées de Peshawer. Deux colonnes, fortes chacune d'une division, furent envoyées ensuite de ce dernier point pour achever la pacification de la région qui se fit en un mois, non sans peine, car une des brigades tombées au milieu du clan des Mamounds eut, en quinze jours, 245 hommes hors de combat. Au printemps de 1908, une nouvelle « punitive expedition » dut être envoyée contre les Zakka-Khels et les Mohmands chez lesquels la guerre sainte était prêchée par les mollahs contre les infidèles; elle était commandée par le général Willcocks, qui disposait de 7 000 soldats anglais et indigènes. Depuis un an les Zakka-Khels, divisés en

quatre clans qui occupent la vallée de Tirah et disposent de près de 4 000 combattants, poussaient leurs incursions jusqu'aux portes de Peshawer. Les opérations commencèrent le 15 mai et amenèrent la soumission rapide des rebelles, qui livrèrent des otages, payèrent des amendes et dont les tours de défense furent rasées. Le 31 mai, tout étant payé, les otages eux-mêmes furent relâchés.

*
* *

Par contraste avec ces souvenirs belliqueux, le paysage de la vallée de Swat rappelle d'assez près celui de la haute vallée du Rhin, du côté de Ragaz ou de Thusis dans le canton des Grisons; les villages, assez nombreux le long de la rivière, sont formés de maisons basses en pierre sèche, avec toit plat en terre supporté par des branchages et des poutres comme les huttes des paysans arméniens. On y cultive le riz, grâce à l'arrosage obtenu par les petits canaux dérivés de la rivière, tandis qu'au Sud de la passe de Malakand, dans la grande plaine sèche qui s'étend jusqu'à la rivière de Kaboul et forme le plateau de Peshawer, c'est le blé et l'orge qui dominant. Un vaste projet a été mis à l'étude en 1904 par le service d'irrigation de l'Inde, dont on connaît la compétence : il consistait à détourner le cours du Swat et à envoyer une partie de ses eaux dans la plaine de Peshawer; la dépense prévue était de vingt-cinq millions de francs et la durée du travail fixée à sept ans. Le canal devait emprunter la passe de Malakand, à l'est du fort actuel; il y a là, en effet, une fissure par laquelle passe une ancienne route que les indi-

gènes disent avoir été construite par ordre d'Alexandre.

La vallée de Swat est par ailleurs célèbre pour avoir fourni aux musées de Lahore, de Calcutta et de Londres, et même à celui du Louvre (mission Foucher), une abondante moisson de statues et de bas-reliefs datant de l'époque gréco-bouddhique; il existe encore une chambre pleine de ces débris dans le poste de police du fort que nous fit voir le major Godfrey. Malheureusement, ces bas-reliefs qui représentent, traitées à la manière grecque, les scènes bien connues de la vie du Bouddha, notamment l'accouchement de Maya, et ces statues qui rappellent par leurs types classiques la belle effigie de Bodhisattwa du musée de Lahore, sont pour la plupart brisées; d'après le major Godfrey, ces mutilations seraient l'œuvre des soldats musulmans du conquérant afghan Mahmoud de Ghazni (1001), qui aurait fait disparaître l'ancienne population et la civilisation bouddhiste de la vallée. Celle-ci formait la province d'Oudiyana, fameuse dans l'histoire religieuse de l'Inde avec celle de Gandhara qui comprenait la plaine de Peshawer. Les pèlerins chinois Fa-hien (vers 400) et Song-yun (518-522), qui sont passés par cette vallée avant la disparition du bouddhisme, témoignent de la richesse du pays, qui était plein de souvenirs de la légende du Bouddha¹.

C'est dans le bungalow même de l'agent politique, enclavé dans l'enceinte supérieure du fort central et dominant la face nord pour mieux surveiller toute la vallée, que nous fûmes installés par les soins du

1. Cf. les études de MM. Foucher et Chavannes : *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, octobre 1901 et juillet 1903.

major Godfrey et de son aimable compagne, qui a réalisé dans ce pays perdu l'intérieur pratique et confortable que les Anglais transportent, identique, au fond de toutes leurs colonies. Mrs Godfrey fut d'ailleurs à bonne école, étant la fille d'un ancien *chief commissioner* au Kashmir et ayant accompagné son mari dans ses postes les plus reculés. Celui-ci fut successivement *commissioner* à Bender-Bushire sur la côte du Golfe Persique, puis dans la vallée de Zhob (près de Quetta) au Belouchistan britannique, ensuite à Leh, capitale du Ladakh, et enfin à Gilgit au pied des Pamirs; il connaît spécialement parmi les langues indigènes le pushtu (afghan), l'urdu, le persan, et aussi le russe qu'il a appris pendant son séjour à Moscou. Nul doute que les succès remportés par les Anglais dans le maniement si délicat de ces territoires-frontières ne soient dus à l'excellence de ces agents politiques, auxquels sont d'ailleurs faits des avantages et données des facilités qui les attachent à leur service et à leur poste.

Le major Godfrey voulut bien dans l'après-midi nous faire voir lui-même le fort dans tous ses détails. Le nombre des voyageurs ayant passé à Malakand avant nous est des plus restreints; il y était venu récemment des Américains et un Japonais, le professeur Sonada qui, accompagné de trois autres savants de sa nationalité présentés comme sanscritisants, parut s'intéresser vivement aux vestiges de l'art bouddhique épars dans la vallée. Un autre de ses compatriotes, le major Hayashi, auquel les journaux anglais donnaient la qualification imprévue *d'attaché militaire auprès du Gouvernement Indien*, était venu également jusqu'à Malakand et avait

poussé de nuit jusqu'au fort de Chak-Dara, que nous devions visiter le lendemain.

Dès le coucher du soleil le froid tombe sur la vallée et le feu est nécessaire dans les cheminées. L'altitude du fort, est en effet, de 3 000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et il y fait très froid pendant le jour, sauf en été où le thermomètre monte à 32°. Le lendemain matin, après une nuit de pluie, nous nous réveillions pour voir les pics séparant au Nord la vallée du Swat de celle de Panja -kora et de Tchitral couverts de neige toute fraîche. A huit heures et demie nous montions en tonga pour aller avec le major visiter le fort de Chak-Dara, qui garde à dix milles plus loin le passage de la rivière de Swat. La descente vers la rivière est plus douce que la montée faite la veille de Durgai à Malakand, où les tournants sur le précipice sont très dangereux pour les chevaux du pays à peine domptés, dont la race rappelle celle des Kaboulis. La route que nous suivions aujourd'hui, escortés par des lanciers indigènes, coupe la vallée vers le Sud-Ouest en passant près du grand village d'Aladand, le principal de ceux que marquent les cartes dans la vallée de Swat, et elle franchit ensuite cette rivière sur le grand pont de fer inauguré par le duc et la duchesse de Connaught. Cet ouvrage d'art a été établi pour le passage d'un chemin de fer à voie large, en prévision du jour où la ligne ferrée sera poussée vers le Tchitral; ses deux extrémités sont défendues par des portes de fer et sur la rive droite, dominant la rivière et barrant la route, se dresse le grand fort de Chak-Dara, où tient garnison un régiment indigène avec cinq officiers anglais. En dehors du fort la place ne comporte

guère que les baraquements de l'hôpital indigène, desservi par un médecin européen assez occupé, car la fièvre règne ici et, en dépit des relèves fréquentes, immobilise jusqu'à un cinquième de la garnison.

Au nord de ce point stratégique il n'y a pas d'autres postes militaires que ceux de Drosh et de Kashkar dans la vallée du Tchitral, séparés par la barrière de l'Hindou-Koush des sept postes russes du plateau des Pamirs. D'après la nouvelle répartition des forces de l'armée indienne établie par l'ordre de Lord Kitchener en date du 28 octobre 1904, ces garnisons dépendent de la première division du corps d'armée du Nord, qui a pour centre Peshawer. La première brigade de cette division, dont le chef réside à Nowshera, comprend les troupes cantonnées à Mardan, Nowshera, Durgai, Malakand et Chak-Dara. Celles de Peshawer, de Jamrud, de Cherat (sanatorium au sud de Nowshera), de Tchitral et de Drosh dépendent directement de l'état-major de la division; et celle-ci embrasse tout le territoire du district actuel de Peshawer, à l'exception de la position d'Attock (au passage de l'Indus) et du district civil de Hazara sur la rive gauche de ce fleuve. La seconde division de l'armée du Nord a pour centre le grand camp retranché de Rawal-Pindi, et la troisième Lahore; il faut ajouter les brigades indépendantes chargées de garder la frontière indo-afghane au Sud entre le district de Peshawer et le Belouchistan anglais, aussi bien les vallées des montagnes que la ligne de l'Indus.

Le fort de Chak-Dara est construit en pierre comme celui de Malakand et placé sur une petite éminence au bord de la rivière; il ne comprend pas

d'ouvrages détachés, mais seulement un ensemble de casernements et de remparts massés autour d'un réduit central armé, comme à Malakand, de deux canons sur roues. C'est un ouvrage destiné surtout à impressionner les indigènes et qui serait sans grande valeur contre une armée européenne. Nous y fûmes accueillis par les officiers anglais, qui nous firent visiter leur mess, et du haut de la tour centrale nous pûmes voir serpenter vers le Nord, à travers la plaine, la continuation de la route menant au Tchi-tral, par où passe également la ligne télégraphique. Le commerce qui se fait par cette route avec Dir, Swat, Bajaur, etc., est de trente-neuf lakhs de roupies à l'importation, de soixante-cinq à l'exportation¹.

Le fort est également relié à celui de Malakand par un fil téléphonique posé par le major Godfrey lui-même. Celui-ci est donc prévenu immédiatement de tout ce qui se passe dans la vallée, qu'il embrasse d'ailleurs de la véranda de son bungalow, en même temps qu'il reçoit par le télégraphe les communications de ses sous-agents placés à Dir et à Kashkar.

Malgré les offres aimables des officiers de Chak-Dara qui désiraient nous garder plus longtemps, nous dûmes reprendre notre tonga pour rentrer à Malakand et faire nos adieux à Mrs Godfrey. Après l'avoir remerciée de sa gracieuse hospitalité, nous nous quittâmes au milieu d'un petit bois placé au pied du fort, qui date, dit-on, de plus de mille années et qui sert de cimetière aux indigènes : leurs tombeaux, comme tous ceux de la vallée, sont faits d'un

1. 1 lakh = 166 000 francs. Ces chiffres sont les moyennes de 1904 à 1906.

amas de pierres sèches planté de drapeaux multicolores à la mode turke et tibétaine. Toujours escortés par des lanciers qui se relayaient à chaque poste de la route, nous redescendîmes le versant Sud de la montagne pour regagner la station de Durgai, afin de reprendre le train partant de là chaque après-midi pour rejoindre à Nowshera la grande ligne et le train-poste du Punjab. Celui-ci nous déposait le lendemain à six heures du matin à Rawal-Pindi, après que nous eûmes vu à deux heures de la nuit scintiller le reflet des étoiles dans l'eau noire de l'Indus sous l'arche immense du pont d'Attock.

II

LA CONQUÊTE DU PETIT-TIBET

II

LA CONQUÊTE DU PETIT-TIBET

Au Nord de l'ancien bassin lacustre enfermant la « vallée heureuse » du Kashmir, le Ladakh ou Petit-Tibet (que certains nomment Moyen-Tibet, réservant au seul Baltistan le nom précédent) est formé par les deux couloirs parallèles du haut Indus et du Chayok, resserrés entre la chaîne gigantesque du Karakorum au Nord, les monts de Leh et ceux du Zanskar au Sud. Ce pays aride et glacé, dont les plateaux étroits et dénudés sont semés de lacs saumâtres, est habité par une population en grande majorité d'origine tibétaine, c'est-à-dire mongolique, avec deux autres éléments d'origine aryenne (Dardis et Mons), répartis en villages dont le principal forme la capitale, l'oasis de Leh.

Les anciens auteurs, les plus rapprochés de la période qui va nous occuper, attribuent au Ladakh 20 000 familles (Csoma de Koros¹), 168 000 habitants

1. *Dictionary Tibetan and English*, Calcutta, 1834.

(Moorcroft¹), 165 000, dont 12 000 lamas (Cunningham²). Drew³ ne donne que 105 000 âmes pour le Ladakh, le Baltistan et le Gilgit réunis, d'après une statistique, certainement incomplète puisque les femmes de caste y sont omises, dressée en 1873 par le ministre d'État de Jammou; voici cependant ces chiffres, intéressants pour la répartition des éléments religieux : Jammou comptait alors 337 544 Chibhalis musulmans contre 437 274 Dogras brahmanistes et 86 257 appartenant à d'autres sectes mêlées d'islamisme (les Chibhalis, qui occupent tout l'Ouest de ce territoire, sont des Dogras qui ont adopté la doctrine du Coran à l'époque de la conquête mongole). Dans le Kashmir les mahométans avaient la grande majorité : 427 000 sur 491 000 habitants; dans le district de Panch : 71 000 sur 77 000. De même dans le Dardistan (Gilgit) et le Baltistan on recensait 81 500 musulmans contre 2 569 hindouïsants; au Ladakh les bouddhistes dominaient avec 20 254 lamaïstes contre 260 mahométans et 107 hindous (ce doit être le nombre des familles seulement). Le recensement de 1901 donne pour le Kashmir, Jammou et dépendances (Ladakh, Baltistan, etc.) 2 900 000 âmes en chiffres ronds⁴.

1. *Travels in the Himalayan provinces*, London, 1844.

2. *Ladak*, London, 1854.

3. *The Jummoo and Kashmir territories*, London, 1875.

4. BIBLIOGRAPHIE : 1° Aynsley, *Visit to Ladak*, London, 1879. — 2° Bellew, *Kashmir and Kashgar*, London, 1875. — 3° Bernier, *Voyages contenant la description des États du Grand Mogol, de l'Hindoustan, du royaume de Kachemire*, Amsterdam, 1679. — 4° Cunningham, *Ladak*, London, 1854. — 5° Drew, *The Jummoo and Kashmir territories*, London, 1875. — 6° Elias, *Reports on Leh and Central Asia*. — 7° Ernouf, *Cachemire et Petit-Tibet*, Paris. — 8° Feer, *Introduction du Bouddhisme dans le Kashmir*, Paris, 1866. — 9° For-

Le bouddhisme fut introduit au Ladakh d'après certaines traditions dès le temps d'Asoka, c'est-à-dire au III^e siècle avant notre ère, par les missionnaires que le grand roi hindou envoya pour convertir à sa foi les peuples voisins de son empire; la religion professée jusqu'alors était, comme à la même époque au Tibet et aujourd'hui encore en Sibérie, le vieux chamanisme turk, qui est connu des Tibétains sous le nom de « religion des Bön » (Pön gyichho). Une dynastie également d'origine tibétaine avait régné sur le Ladakh, qui payait antérieurement tribut à la

syth, *Report of a mission to Yarkand in 1873*, Calcutta, 1875. — 10° Francke, *A History of Western Tibet*, London. — 11° Henderson et Hume, *Lahore to Yarkand*, London, 1873. — 12° Fr. von Hugal, *Kashmir und das Reich der Sick*, Stuttgart, 1844. — 13° Jacob Guillardmod, *Six mois dans l'Himalaya, le Kara Korum et l'Hindukush*, Neuchâtel. — 14° Jacquemont, *Correspondance pendant son voyage dans l'Inde*, Paris, 1834; *Voyage dans l'Inde*, Paris, 1832-43. — 15° Knight, *Where three Empires meet*, London, 1893. — 16° Lambert, *A trip to Cashmire and Ladak*, London, 1877. — 17° Leitner, *Result of a tour in Dardistan*, Lahore, 1870. — 18° Lejean, *Le Pandjab et le Cachemire*, *Tour du monde*, 1866-68. — 19° Karl Marx, *History of Ladakh*, *Journal of Asiatic Society of Bengal*, Calcutta, 1891. — 20° Moorcroft, *Travels in the Hymalayan provinces of Hindoustan and the Panjab and Kashmir*, London, 1842. — 21° Ollivier Beauregard, *Kachmir et Tibet*, Paris, 1883. — 22° P. Pirie, *Kashmir, the land of streams and solitude*, London, 1909. — 23° Ramsay, *Western Tibet*, Lahore, 1890. — 24° Rousselet, *Ethnographie de l'Himalaya occidental*, *Revue d'anthropologie*, janvier 1878. — 25° Schlagintweit, *Ladak Gyal-rabs*, Leipzig; *Reisen in Indien und Hoch-Asien*, Iéna, 1872. — 26° Sherring, *Western Tibet and the British Borderland*, urdu translation, 1910. — 27° Temple, *Journal kept in Hyderabad, Kashmir, Sikhim and Nepal*, 1887. — 28° Torrens, *Travels in Ladak, Tartary and Kashmir*, London, 1862. — 29° Troyer, *Raja Tarangini, Histoire des rois du Kachmir*, texte sanscrit et traduction française, Paris, 1840. — 30° Ujfalvy, *Aus dem westlichen Himalaja*, Leipzig, 1884. — 31° Vigne, *Travels in Kashmir, Ladakh, Iskardo*, London, 1844. — 32° Waddell, *The Buddhism of Tibet or Lamaism*, London, 1895.

Chine, depuis le x^e siècle de notre ère, dynastie se prétendant issue du fameux Lan-Darma, le roi apostat qui fut le Julien du bouddhisme comme Asoka en avait été le Constantin.

On sait comment Lan-Darma, qui avait restauré l'ancien culte, fut tué en l'an 900 par Pal-Dordjre, un des lamas proscrits et persécutés par lui¹; c'est à cet ancêtre sacrilège que les princes de Leh faisaient remonter l'usage, gardé par eux seuls, de porter les cheveux enroulés sur le sommet de la tête, les pieux bouddhistes assurant que Lan-Darma se coiffait ainsi pour dissimuler deux cornes qui déparaient son chef diabolique. Il est plus vraisemblable de voir dans le port traditionnel de cette coiffure un vestige, préservé dans le costume officiel, d'une mode ancienne qui se retrouve encore aujourd'hui chez certaines tribus himalayennes, notamment chez les Lolos qui se coiffaient ainsi il y a déjà dix siècles, ainsi qu'on peut le voir sur un tableau de Li Long-mien remontant à 1078²; quant à l'histoire des cornes de Lan-Darma, elle a pu être suggérée par son nom même, dont le premier élément signifie « bœuf ».

Issus du seul fils légitime de l'apostat, les rois du Ladakh qui, à la mort de leur père, régnaient sur le Tibet central durent l'évacuer bientôt devant un usurpateur, leur frère naturel, et ne purent se maintenir qu'à l'Ouest du pays, dans la haute vallée de l'Indus conquise par eux avec une bande de 300 cavaliers qui les avaient accompagnés dans leur fuite.

Un de leurs successeurs, entre 1125 et 1150,

1. Waddell, *Lamaism*, p. 34.

2. Cf. *Les Peintures ethnographiques de Li Long-mien* à l'appendice.

agrandit à l'Est leur petit domaine¹ en s'emparant du Koulou, dont le chef jura de leur payer tribut « aussi longtemps que ne fondront pas les glaciers du Kailasa et que le lac Manasarowar ne se desséchera pas ». Au commencement du xiv^e siècle, une horde tatare descendue de celles de Gengis-Khan et conduite par Zulkadar-Khan envahissait et pillait le Kashmir, mais au retour était anéantie par les avalanches, et un prince qu'on croit de la famille royale du Ladakh, Rinchana Bhoti, profitait de ces temps de troubles pour s'emparer de la « vallée heureuse » et s'y proclamer roi (1323). Ayant admiré, dit-on, la ferveur d'un musulman en prière, il se convertit à cette religion, prit le titre de Sadr-oud-din, bâtit une *Juma musjid* et un tombeau pour son initiateur à la doctrine coranique, Bulbul Shah, qui d'après son nom devait être d'origine persane. Le premier roi musulman et ladakhi du Kashmir mourut après deux ans et demi de règne, après lesquels le trône revint à la famille de l'ancien souverain du pays.

Au siècle suivant, un autre roi mahométan du Kashmir, Sultan Zaïn-oul-Abidin, fit à son tour une expédition contre le Ladakh et s'empara du Koulou ; il est remarquable qu'un des fils du prince bouddhiste qui régnait alors à Leh portait le nom moitié tibétain moitié arabe de Dung-pa Ali. Le successeur

1. Albirouni, qui écrivait au début du xi^e siècle, parle aussi d'une conquête de Khotan par « les Turcs qui occupaient le nord et l'est du Kashmir », c'est-à-dire le Baltistan et le Ladakh, mais comme à cette époque la ville en question venait d'être prise par les princes de Kashgar, il semble bien qu'il y ait de sa part confusion.

de ce roi ladakhi fut déposé par un petit-fils, Bhagan (1470-1500), qui fonda une nouvelle dynastie caractérisée par le titre de Nam-gyal « rois parfaits » ajouté au nom de ses princes, comme la précédente avait adopté celui, plus présomptueux encore, de Lha-Chen « grands dieux ».

Le fils de Bhagan, Trashi, eut à repousser une invasion turke, venue vraisemblablement de Kashgarie par la passe du Karakorum; les corps des tués furent placés par lui en offrande aux pieds des effigies lamaïques des « quatre grands rois gardiens », qui repoussent les démons des quatre horizons : ce devait être une revanche pour les massacres de lamas exécutés par les envahisseurs musulmans, car un fragment d'une chronique kashgarienne citée par Waddell parle d'un *minaret* de têtes coupées élevé par ceux-ci après la prise de Moutadar, dans la vallée de Noubra ¹.

Le successeur de Trashi, Tsewang, étendit les bornes de son royaume en reprenant le Koulou et en menant des expéditions contre le Baltistan et le Ngari (Tibet occidental); il y imposa au chef de Roudok un tribut de grains d'or, d'un cheval et de dix licornes ² : il méditait l'invasion de la Kashgarie quand la mort l'arrêta (1560).

1. *Lamaism*, p. 583.

2. C'est une tradition courante en Asie centrale qu'il existe des licornes dans certaines parties du Tibet, où cet animal est connu sous le nom de *Siru* (Cf. le catalogue précité des peintures du Musée Guimet, où nous avons signalé la présence d'une licorne sur un tableau consacré au Tibet). La carte de Dutreuil de Rhins indique encore, comme celles du moyen-âge, le « pays des licornes », qu'elle place entre la haute Salwen et le Brahmapoutre; on a conjecturé que cet animal pouvait être une antilope aux cornes étroitement enchevêtrées.

*
* *

Au sortir des chaînes du Ladakh, l'Indus, se frayant un passage à travers des chaînes parallèles au Mouz-tagh et au Karakorum, arrose le Baltistan, dont la capitale, Skardo, commande le confluent du Chigar et celui, voisin, du Chayok. Prolongement du Ladakh, le pays des Baltis était destiné par la nature à tomber sous la même domination que celui-ci.

Ses habitants furent les premiers Tibétains à embrasser l'Islam, qui leur fut prêché par les Chiites du Khorassan, et ce sont encore les seuls de cette race à le pratiquer. D'après les calculs de Cunningham, faits d'après les généalogies des *mags-pon* ou chefs locaux, cette conversion remonterait à la fin du xiv^e siècle, c'est-à-dire au temps du fervent musulman Sikandar Boutsikan (Alexandre l'Iconoclaste, ainsi surnommé à cause de son ardeur à détruire les temples et les idoles bouddhiques), qui régna sur le Kashmir de 1380 à 1400. Au Ladakh même les chefs de Chig-tan et de Kartse, voisins du Baltistan, se convertirent à la foi nouvelle et prirent le titre de Sultans, dans le but probable de mettre une barrière entre leurs sujets et les autres Ladakhis restés lamaïstes.

Ces deux chefs s'étant pris de querelle, le roi du Ladakh, qui était alors Jamyang, fils de Tsewang (1560-90), saisit l'occasion pour rétablir sur eux son autorité en prenant parti pour celui de Chig-tan. Les Baltis, de leur côté, désireux de se venger sur le fils des succès du père, s'avancèrent au secours de l'autre chef et franchirent la frontière sous les ordres

du principal de leurs seigneurs, Ali-Mir Sher-Khan, *mags-pon* de Kapoulou. Sans engager le combat, ce dernier sut tenir les Ladakhis en haleine jusqu'au moment où la neige vint bloquer les routes et les immobiliser. L'armée du Ladakh fut alors anéantie, et les Baltis, avant de regagner leur pays, détruisirent les lamaseries, renversèrent les statues des dieux et jetèrent au feu ou à l'eau tous les livres qui offusquaient leur rigorisme islamique.

Le roi de Leh avait été fait prisonnier et emmené à Skardo, où il dut épouser la fille de son vainqueur, que les chroniques appellent du titre mi-tibétain mi-turk de Gyal Katoun (la dame royale); pour pallier cette mésalliance de leur souverain avec une infidèle, les lamas assurèrent que la princesse musulmane était une réincarnation de Tara-la-Blanche, qui de nos jours s'est, toujours d'après eux, réincorporée dans le Tsar de Russie¹.

Autorisé par son vainqueur, devenu ainsi son beau-père, à réadministrer le Ladakh, Jamyang n'en resta pas moins zélé bouddhiste, et le mahométisme, qui avait commencé à s'implanter sur la frontière occidentale, ne fit aucun progrès dans l'intérieur du pays.

Son fils Seng-ghe (le lion), bien que né de la musulmane, fut de même un grand restaurateur des lamaseries détruites; il fit deux expéditions à l'Est, c'est-à-dire vers le Tibet, jusqu'au massif du Kailasa et au pays de Gougé dont il s'empara. Une troisième, dirigée contre Ahmed-Khan, fils d'Ali-Mir, qui lui est attribuée, semble se rapporter plutôt au règne de son fils (Cunningham, p. 323; Francke, p. 98) : ce

1. Waddell, *Lamaism*, p. 359.

dernier, Deldan, reconquit en effet les districts islamisés de Kartse et de Chig-tan et marcha contre le Baltistan, qui fit appel au gouverneur musulman du Kashmir; celui-ci suscita une invasion de leurs coreligionnaires communs du Turkestan, invasion qui fut rejetée par les Ladakhis de l'autre côté du Karakorum.

Au milieu du xvii^e siècle, le chef mongol Gousri-Khan ayant envahi le Tibet central, appelé par la secte des « Bonnets jaunes », le Bhoutan, qui suit un rite différent et plus ancien, celui des Droug-pa, entra en conflit avec lui, et comme le roi du Ladakh reconnaissait comme « père spirituel » (analogue au *gourou* hindou et au *pir* mahométan) le Grand-Lama du Bhoutan, il fut invité par ce dernier à le soutenir. Mais les Mongols, unis aux Tibétains et commandés par deux chefs appartenant d'après leurs noms à l'une et l'autre race, Galdan Djoungar et Lobzang Cherab, s'avancèrent contre lui, battirent ses premiers soldats à la frontière, près du lac Pang-gong, et vinrent mettre le siège devant la forteresse de Basgo.

Le roi ladakhi Delegs dut à son tour implorer l'aide de son voisin, le *Nawab* du Kashmir, qui gouvernait le pays pour le compte du Grand Mogol. Le pieux Shah Djehan régnait alors à Dehli, et il mit comme condition à son assistance que le prince de Leh se convertirait à l'Islam, ce qui fut accepté.

L'armée de secours n'eut pas de peine à mettre en déroute les Mongols, qui se retirèrent et s'établirent dans le pays de Roudok, et pour remplir les conditions imposées Delegs dut faire profession de foi musulmane et changer son nom contre celui d'Akabal ou d'Akabet Mahmoud-Khan; sa femme et son fils

furent emmenés en otages au Kashmir et également convertis, et une monnaie fut frappée, la seule pièce indigène spéciale au Ladakh, portant le nom et le titre persan du roi : Mahmoud Shah, avec la date et nom du Tibet au revers.

La propagande islamique fut cette fois mieux réglée, et c'est de cette époque que datent les rares communautés mahométanes qui existent encore au Ladakh : à la capitale où une mosquée fut bâtie, et aux villages voisins de Sheh et Shushod, ce dernier colonisé par des Baltis, sans parler des petits groupes de Spadum au Sud, dans le Zanskar, et de Mulbe à l'Ouest, sur la frontière de Kashmir. Le Ladakh dut de plus payer à ce dernier pays un tribut annuel de 12 chevaux pie, de 18 poches de musc et de 18 queues blanches de yak, en même temps qu'il accordait au Tibet par le traité de Tinmogang (1647) une rectification de frontière et s'engageait à envoyer chaque année des présents aux lamas de Lha-sa.

Les fils et les successeurs de Delegs ne tardèrent pas d'ailleurs à revenir au bouddhisme et le *nawab* du Kashmir qui les menaça d'une nouvelle attaque, non pour les ramener à l'Islam, mais pour les obliger à régulariser le régime des eaux de l'Indus qui était un danger permanent pour la « vallée heureuse », en fut détourné par un prodige dont les chroniques font honneur à la puissance magique des lamas : une seule théière, inépuisable comme les paniers du miracle évangélique, suffit à remplir toutes les tasses du banquet offert aux envoyés du *nawab*¹.

1. Les *Matériaux pour servir à l'histoire des origines orientales du christianisme*, par Metzger et de Milloué, citent trois exemples



C'est d'un autre côté qu'allait venir le danger, attiré sur le Ladakh par la politique imprudente de ses derniers rois qui avaient laissé leurs voisins du Koulou, du Lahoul et du Kishtawar razzier leurs frontières, pendant qu'ils ne songaient eux-mêmes qu'à remplir leurs trésors et à construire des palais et des lamaseries.

Depuis 1819, par la conquête du Kashmir, les Sikhs se trouvaient leurs voisins, et leur puissance atteignait à ce moment l'apogée. Le « lion des Cinq-Rivières », Ranjit Singh, — petit prince fugitif dépossédé de ses États à la fin du siècle précédent — était devenu dès 1803 le maître du Punjab et le chef suprême de la *Khalsa*, la communauté sikhe¹, autant par la diplomatie que par la force. Des officiers français, Allard, Ventura, avaient organisé son armée, qui compta jusqu'à 80 000 soldats; ses revenus atteignaient 125 millions de francs, et il régna un moment sur 20 millions d'hommes, craint de tous, même des Anglais qui le ménageaient et traitaient avec lui d'égal à égal.

Non moins habile dans le choix de ses auxiliaires

analogues tirés de légendes bouddhiques qui pourraient bien avoir servi de prototype à celle-ci. Cf. Van Gennep, *Religions, mœurs et légendes*, p. 75.

1. Schisme de l'Islam après avoir tenté d'abord de le concilier avec le brahmanisme pur, et devenu, depuis l'assassinat du cinquième *gourou* par les musulmans, son implacable ennemi, le sikhisme, qui forme encore aujourd'hui la religion de plus de deux millions d'hindous, a fait notamment l'objet, dans la *Revue du Monde musulman*, des excellents travaux de M. Cabaton (avril 1908) et de M. Vinson (mars 1909).

indigènes, le « roi de Lahore » avait su particulièrement distinguer trois frères, dont il avait éprouvé les aptitudes administratives et militaires et qui devaient l'aider à étendre son empire de l'Afghanistan aux portes du Tibet : simples *sowars* (cavaliers) de l'armée de Ranjit, Goulab Singh, Dhyian Singh et Soujet Singh étaient de la tribu des Dogras ou montagnards du Punjab, distincte par la race et la religion, qui est le brahmanisme, des Sikhs de la plaine. Leur nom de tribu vient de celui du territoire de Jammou, Dougar en leur langue, dérivé du sanscrit Dvigardesh « la contrée des deux creux » ainsi désignée à cause des deux lacs sacrés voisins de la capitale. Parmi eux la classe dirigeante, qui se dit aussi radjpoute, a à sa tête des familles nobles exclusivement adonnées au métier des armes : à cette caste des *mians*, qui tuaient les filles à leur naissance, appartenaient certainement les trois frères, qui plus tard devenus maîtres de Jammou prétendirent par surcroît rattacher leur généalogie à celle des anciens radjas de ce pays.

L'aîné, Goulab Singh, ayant tué un autre soldat dans une rixe, se réfugia, dit-on, sous la tente de Ranjit qui, frappé de son intelligence et de sa hardiesse, lui fit grâce et l'admit dans sa garde. Le second, Dhyian Singh, reçut de ce prince le titre de portier en chef, et dans ce poste de confiance il sut si bien gagner la faveur du maître qu'il parvint rapidement aux plus hautes charges de l'État comme premier ministre et chef de l'armée. Ses deux frères furent pourvus par lui de commandements importants, et Goulab Singh consacra sa propre fortune en battant et en faisant prisonnier, en 1820, Ajar-

Khan, radja de Rajaori à l'ouest du Kashmir, qui refusait de se soumettre à Ranjit.

Pour cet exploit ce dernier conféra à Goulab Singh et à sa famille le fief de Jammou, leur pays d'origine, qui s'étend au sud de la « vallée heureuse » conquise l'année précédente par les troupes sikhes.

Le nouveau radja, habile à profiter de toutes les occasions et soutenu par ses deux frères, sut peu à peu étendre ses domaines en accaparant les territoires voisins, notamment celui de Kishtawar, petit État indépendant situé sur le cours supérieur du Tchinar au Nord-Est de Jammou. Son intervention de ce côté avait eu pour prétexte une querelle survenue entre le radja du pays, Teg Singh, et son ministre Lakpat; ce dernier, ayant frappé son maître, se réfugia auprès de Goulab Singh et lui offrit ses services pour la conquête de son propre pays. Les radjas du Kishtawar étaient convertis à l'Islam depuis Girat Singh, qui avait pensé plaire ainsi au Grand Mogol Aureng Zeb et avait reçu de lui le nom, plus orthodoxe, de Yar-Khan.

La mainmise sur le Kishtawar ouvrait la route vers le Petit et le Grand-Tibet, dont le radja de Jammou méditait d'ores et déjà la conquête. Les gouverneurs sikhs du Kashmir étaient seuls en position de la lui disputer, mais trop souvent changés pour pouvoir suivre un pareil dessein : de 1819 à 1846, en effet, onze gouverneurs se succédèrent à la tête de cette province.

D'autre part Dhyian Singh, tout-puissant au conseil des Sikhs, avait juré que son frère serait seul à profiter de l'aubaine. Lorsque ce dernier, par une enquête habilement menée, eut également acquis la

certitude que son entreprise n'éveillerait pas la susceptibilité des Anglais, trop occupés et trop éloignés alors pour songer à intervenir dans cette direction, il n'hésita plus à se lancer sur la proie qu'il avait marquée (1834).

Les troupes de Jammou, formées de Dogras au nombre de 10 000, furent confiées à un chef de leur race, le vizir Zorawar, que Goulab Singh avait placé précédemment comme gouverneur au Kish-tavvar, enlevé par lui à son chef héréditaire¹.

Nul choix ne devait se révéler meilleur. L'amour de la guerre et le plaisir de faire la plus difficile de toutes, la guerre de montagne, semblent avoir été la seule passion du chef dogra : ni le désir des richesses ou du pouvoir, ni le goût du sang n'entraînaient Zorawar, qui, malgré ses victoires, resta jusqu'à la mort fidèle à son maître et ne prit pour lui aucun des trésors ou des territoires conquis, tandis qu'il traitait les vaincus avec une modération rare chez un conquérant asiatique. Mais l'attrait de la bataille le dominait au point de lui faire perdre toute prudence, et sa mort même attesta qu'il était de la race de ceux qui, comme le César de Shakespeare, sont « nés le même jour que le danger ».

Les troupes placées sous ses ordres, recrutées parmi d'énergiques montagnards et pourvues d'une artillerie de fabrication européenne, étaient supérieurement armées et exercées par rapport aux contingents tibétains auxquels elles allaient se heurter. Il faut tenir compte, dans l'évaluation des forces mili-

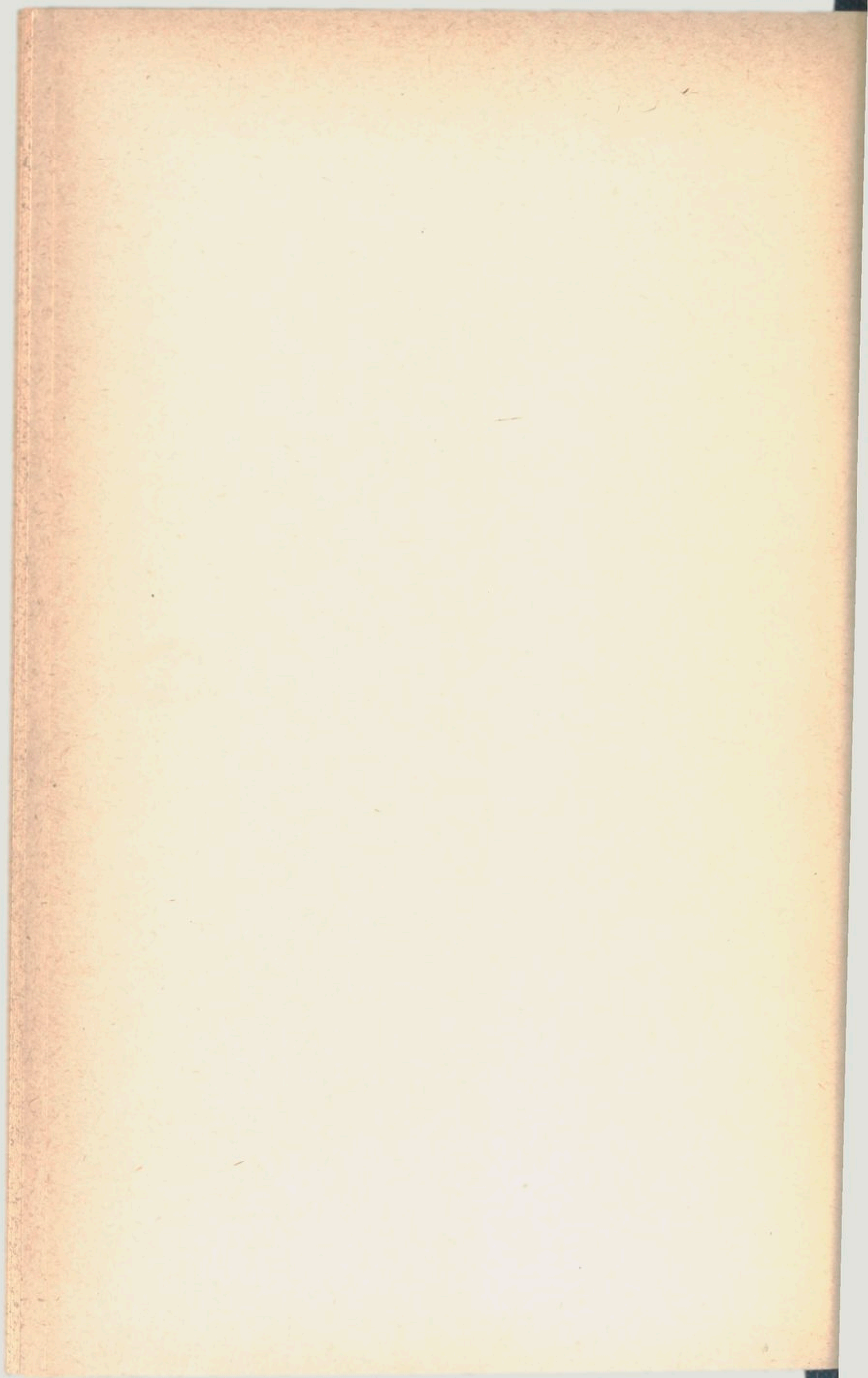
1. Ce dernier, réfugié à Loudhiana, puis à Simla, fut converti de l'Islam au christianisme par des missionnaires américains protestants. Le fait — rare — vaut d'être noté.



CARAVANE DE CHAMEAUX DACTRIENS AU PETIT-TIBET.

PLANCHE V.

Ch.-Eudes BONIN, *Les Royaumes des Neiges.*



taires engagées dans ces campagnes, de l'exagération naturelle aux Orientaux, mais il paraît sûr que le total des combattants qu'a pu fournir le Ladakh, où il n'existait pas d'armée régulière et où, comme au Tibet, chaque maison était tenue de lever un homme tout armé et équipé, n'a jamais dépassé 22 000 combattants¹.

*
* *

Le Kashmir étant territoire sikh et devant par suite être respecté, l'armée dogra, pour pénétrer au Petit-Tibet, dut prendre la route plus escarpée qui passe de Jammou au Kishtawar dans la haute vallée du Tchinab, et de là entrer au Ladakh par le Sud-Ouest de la vallée de Sourou.

Le 16 août 1834 eut lieu la première rencontre entre les envahisseurs et les Ladakhis, qui avaient levé en hâte 5 000 hommes et s'étaient retranchés sur la colline de San-Kou, sous les ordres d'un jeune homme de dix-huit ans, le chef de Stog. Les mauvais fusils à mèche qui formaient leur armement ne tuèrent que six ou sept Dogras, tandis qu'eux-mêmes perdaient une trentaine des leurs; ils se retirèrent sur Shergol, dans une vallée parallèle, pendant que l'ennemi s'installait et se fortifiait dans celle de Kartse, où il levait une contribution de guerre de 4 roupies par habitant.

Continuant à descendre la vallée, les Dogras furent de nouveau attaqués au confluent, dans la plaine de Pashkyum, par le jeune et ardent chef de Stog, qui

1. Cunningham, *Ladak*, p. 275.

était déjà victorieux quand il tomba, frappé à mort d'une balle. Ce fut pour les superstitieux Ladakhis le signal de la débandade : ils s'enfuirent vers Shergol en rompant le pont derrière eux, mais les Dogras, traversant la rivière sur des outres gonflées, les y poursuivirent et leur firent de nombreux prisonniers.

Plus au Nord, le fort de Sod était enlevé, après une canonnade de dix jours, par le colonel Basti Ram, celui auquel on doit le récit de l'expédition publié par le général Cunningham. Une nouvelle armée de 4000 hommes levée par le roi Tsepal, qui régnait à Leh depuis 1790, s'avancait à la rencontre des envahisseurs, mais l'hiver était venu, le rude hiver tibétain, et les Dogras songeaient à reprendre la route de leurs vallées moins froides; Zorawar entra en pourparlers avec les chefs ladakhis, qui offraient de payer une somme de 15000 roupies pour la retraite de son armée. Le roi Tsepal était disposé à terminer ainsi l'affaire, mais la reine l'en dissuada et lui fit envoyer à ses généraux une lettre leur enjoignant d'expédier à la capitale la tête et les mains de Zorawar.

Les délégués dogras, qui se présentaient pour toucher l'argent, furent saisis, liés et jetés à la rivière avec une pierre au cou, pendant que les Ladakhis attaquaient par derrière le camp des envahisseurs et leur enlevaient quelques prisonniers, qui furent noyés de même. Ils n'osèrent pas pousser plus loin, comptant sur le froid et les avalanches pour détruire les Dogras; mais ceux-ci, qui s'étaient retranchés dans le fort de Lang-Karlse, voyant l'inaction de leurs adversaires, firent une sortie à l'heure de leur repas

et les mirent encore une fois en déroute, en leur tuant une vingtaine d'hommes, dont trois chefs; de plus, 400 Ladakhis furent, en fuyant, précipités dans la rivière par la rupture de la croûte de glace (avril 1835).

Le reste de l'armée tibétaine se retira sur Leh, suivi à deux jours de distance par les Dogras, qui se servaient des ponts qu'on avait oublié de rompre; sur la route les villages envoyaient à Zorawar des chevaux en présent, et à Basgo le roi Tsepal lui-même se présenta, implorant la paix.

Zorawar accompagna le roi à Leh, où son armée le vint rejoindre : il accorda que Tsepal garderait le pouvoir, mais paierait un tribut annuel de 20 000 roupies au radja de Jammou en se reconnaissant son vassal, en plus d'une contribution de guerre de 50 000. Pendant le séjour des Dogras à la capitale, où ils passèrent les quatre mois de l'été de 1835, les Sikhs du Kashmir, jaloux de leurs succès et craignant de voir le commerce du Ladakh se détourner sur Kisthawar et Jammou, amenèrent par leurs intrigues le chef de Sod, dont le fort avait été canonné par les envahisseurs, à marcher contre la garnison laissée par ceux-ci à Sourou, où elle fut surprise et égorgée. Zorawar, qui était déjà sur la route du retour quand il apprit la nouvelle, fit volte-face, s'élança sur Sourou, y saisit les Ladakhis qui avaient pris part au coup de main, en pendit treize et promit 50 roupies par tête des partisans du chef de Sod. Pour gagner la prime, les gens du pays lui en livrèrent 200, qui furent décapités sur l'heure, — et Zorawar, passant par le Zanskar où il leva une autre contribution de guerre, rentra à Jammou avec ses soldats pour rendre compte à

son maître des incidents et du succès final de l'expédition.

*
* *

Pendant l'hiver qui suivit (1835-36) le roi Tsepal, se laissant aller aux suggestions des perfides Kashmiris, fit jeter en prison et torturer le délégué dogra resté auprès de lui. Zorawar, averti, accourut à marches forcées par la même route du Zanskar, et le roi, venu à sa rencontre jusqu'à Shushod, se prosterna devant lui en implorant encore une fois son pardon, tandis que son fils, Chogsprul, s'enfuyait au Spiti, d'où il chercha en vain à obtenir l'assistance des Anglais et où il finit sa vie dans l'exil.

Zorawar reprit la route de Leh, accompagné par Tsepal, qui, avec de vifs reproches, reçut l'ordre de se retirer au village de Stog, où le revenu de soixante maisons ¹ lui fut assigné pour toute liste civile; et sa succession fut offerte au chef de Kalatse, Drogchos, qui refusa par fidélité envers son prince. Ce trait de loyalisme fut mal apprécié des Dogras, qui firent conduire Drogchos à Jammou, d'où il ne reparut plus. Le général ladakhi Ngoroub Stanzin, parent de Tsepal qui l'avait, en récompense d'un poème écrit à sa louange, placé à la tête de l'armée malgré sa complète incapacité prouvée par la dernière campagne, accepta sans scrupule la succession de son bienfaiteur et se vit proclamer roi, sous la garde de 300 soldats laissés à Leh par Zorawar. Celui-ci retourna

1. L'impôt au Ladakh est perçu sur les maisons, au nombre total de 24 000, et non sur les terres, qui suffisent à peine à produire la nourriture des habitants, ceux-ci tirant leur principal revenu du commerce des caravanes.

à Jammou, en emmenant en otage le fils du nouveau prince et en vidant au passage le trésor du château royal de Tinmogang. Après son départ, une nouvelle révolte éclata au Zanskar, promptement réprimée par le colonel Basti Ram, envoyé à cet effet de Jammou avec 1 500 hommes.

Goulab Singh n'avait pas approuvé le choix de Ngoroub Stanzin; aussi le prétexte fut-il bientôt trouvé pour le déposer, le poste de 40 soldats laissé au Zanskar ayant été massacré dans un nouveau soulèvement. Zorawar repartit à la tête de 3 000 hommes, mais arrivé devant le village de Chatargarh, dont les habitants avaient capturé les pionniers dogras chargés de préparer la route, il éprouva une résistance imprévue qui le retint deux mois devant cette bicoque, détruite à coups de canon, mais qui tenait toujours. A la fin les Dogras réussirent à passer le Tchinab à l'aide de cordes tendues et prirent à revers le village, dont les défenseurs furent les uns pendus, les autres mutilés, le nez et les oreilles coupés.

On était au début de l'hiver et le froid était si vif que 25 Dogras périrent, les autres ayant les pieds et les mains gelés. Quand l'armée reprit sa marche, le nouveau roi s'enfuit à son tour au Spiti, où il fut saisi au moment où il atteignait la frontière anglaise, ramené à Leh et jeté en prison, pendant que l'ancien roi Tsepal était rétabli sur le trône contre le paiement d'un tribut annuel porté à 23 000 roupies, en plus de l'entretien de l'armée dogra mis à sa charge.

En 1839, Zorawar était obligé de retourner au Ladakh pour y sévir contre Ngoroub Stanzin et son parti, qui complotaient contre Tsepal: les conspirateurs furent arrêtés et transportés à la prison de Jammou.

Pendant l'hiver de 1840-41, un Ladakhi de l'Ouest du pays, nommé Soukamir, lança un nouvel appel aux armes et réunit une bande qui vint camper sous les murs de Leh. Pour la cinquième fois Zorawar reparut; Tsepal lui expliqua que le rassemblement qu'il voyait n'était formé que de paysans désireux de lui présenter leurs vœux : feignant d'y croire, le général dogra leur ordonna de se disperser en ne laissant que leurs chefs, qui lui remettraient leur pétition. Ainsi il se trouva en possession des meneurs, qu'il fit passer en jugement et parmi lesquels Soukamir fut reconnu le principal coupable.

Zorawar lui fit, devant la foule assemblée, trancher la langue et la main droite, et le bras amputé fut plongé dans le beurre bouillant pour arrêter le sang. La main elle-même fut envoyée à Kalatse, avec ordre de la fixer sur un poteau à l'entrée du pont de l'Indus, sur la grande route menant au Kashmir d'où peut-être étaient venues les incitations qui avaient poussé Soukamir.

Un chat ayant volé le débris sanglant pendant la nuit, les gens de Kalatse, appréhendant la colère de Zorawar s'il apprenait que son ordre n'était pas exécuté, coupèrent la main d'un vieux lama mort quelques jours auparavant et la fixèrent sur le poteau, où elle remplit le même office.

*
* *

Pour détourner l'ardeur des Ladakhis et lui donner une autre issue que la révolte, Zorawar avait conçu l'idée de les employer à une expédition contre leurs voisins de l'Ouest, les Baltis musulmans. Un motif

d'intervention existait déjà de ce côté : l'aîné des fils d'Ahmed Shah, prince de Skardo, avait été exclu par son père de la succession en faveur du plus jeune et avait demandé l'appui des Dogras pour rétablir ses droits.

A la fin de 1840, un corps de troupes formé par des Ladakhis de Leh, sous le commandement de leur vieux général Bang-Kapa, envahit le Baltistan par le col de Chorbat et pénétra sans coup férir jusque devant Skardo. L'autre moitié de l'armée, comprenant les Dogras et les Ladakhis de l'Ouest, descendit la vallée de l'Indus, où son avant-garde tomba dans une embuscade et perdit 400 hommes.

Le pont sur le fleuve avait été rompu par les Baltis, et les envahisseurs, qui s'avançaient sur la rive droite, se trouvèrent bientôt dans une situation désespérée : le froid était terrible dans la gorge glacée et décimait leur camp, où aucun approvisionnement ne pouvait plus parvenir. Après avoir en vain cherché à passer l'Indus sur la glace qui se rompait sous leurs pas, les Dogras furent enfin sauvés par quelques montagnards dardis du contingent commandé par Basti Ram, qui en une nuit réussirent à construire un pont à la manière de leur pays en poussant dans l'eau des faisceaux de perches, qui étaient à mesure pris et reliés entre eux par le gel de manière à former une passerelle continue.

Zorawar, rassemblant ses hommes que le courage avait abandonnés, leur fit passer le fleuve avant le jour et attaqua le camp des Baltis, qui ne se gardaient plus et dont une centaine périt. Les autres s'enfuirent à la forteresse de Skardo, qui fut assiégée par les deux corps d'armée réunis sous ses murs et prise par

escalade nocturne. Mohamad Shah, le fils aîné, fut à la place de son père établi comme chef du pays et une garnison de Dogras laissée à la capitale pour le protéger.

Avant de repartir, Zorawar, pour donner une leçon aux Baltis, força le prince dépossédé à lui livrer ses deux plus fidèles partisans : tous les habitants de Skardo furent rassemblés dans la prairie où campait le général, et les deux hommes, après avoir été enivrés avec du hachich, furent amenés au milieu du cercle devant une marmite de beurre bouillant. L'un eut la main, le nez, les oreilles successivement coupés, l'autre la langue et la main, et après des applications de graisse fumante sur les plaies, ils furent déliés et rejetés au milieu de la foule terrifiée pour lui servir d'exemple ; le second seul survécut au supplice.

Le vieux prince et ses trésors furent emmenés par les vainqueurs, et le roi du Ladakh, qui avait dû accompagner l'expédition, mourut sur la route du retour de la petite vérole, ainsi que son général Bang-Kapa (1841). La dynastie ladakhi n'était plus représentée que par un petit-fils de huit ans, Jigsmed, issu de l'exilé Chogsprul, et pendant sa minorité Ngouroub Stanzin, malgré ses fautes, paraît avoir été appelé aux fonctions de régent.

Cette fois Zorawar, instruit par ses expériences répétées, ne redescendit pas à Jammou ; entraîné toujours plus loin, par le succès et l'amour des batailles,

avait formé le projet de diriger une nouvelle expédition au delà des frontières acquises par lui à son maître. Il songea d'abord à Yarkand, de l'autre côté des monts Karakorum, qu'il aurait pris pour base de

la conquête progressive de l'Asie centrale : l'exemple du royaume que Yakoub-beg devait se créer au Turkestan chinois vingt-cinq ans plus tard montre que son idée n'était pas absurde.

Il préféra cependant commencer par la partie occidentale du Tibet qui, nous l'avons dit, formait jadis avec le Ladakh et le Tibet central un seul royaume ; le sac des lamaseries promettait d'ailleurs un riche butin qui paierait la campagne, et le commerce de la laine employée pour les fameux châles du Kashmir, qui provient de cette région, serait ainsi définitivement assuré à Jammou.

Mais Zorawar avait compté sans le climat des hauts plateaux, plus rude encore que celui des gorges de l'Indus : supportable à la rigueur pour les Ladakhis et les Baltis chargés surtout d'assurer les transports de l'armée, il devait être fatal aux Dogras, qui formaient le corps combattant, en les privant de l'usage de leurs membres gelés et en rendant inutiles leurs armes.

*
* *

L'expédition, forte de 6 à 7 000 soldats, passa la frontière en 1841 et pilla au passage la lamaserie de Hanle, dans une vallée latérale à l'Indus, et au bord du fleuve celle de Trashi-gong, dont les dépouilles furent envoyées à Leh. Un détachement de 5 000 hommes, sous les ordres de Basti Ram, fut expédié en avant et s'installa à Taklakar, au sud du lac Manasarowar, pendant qu'un autre guidé par deux notables musulmans de Sushod, Rahim-Khan et son gendre Ghoulam-Khan, allait occuper le Spiti, où ces deux chefs s'employèrent à piller les monastères, à ren-

verser les idoles et à brûler les livres et les peintures qui scandalisaient leur orthodoxie coranique.

L'avant-garde du corps principal, formée de Ladakhis, s'était déjà heurtée à une troupe de 300 Tibétains qui, bien que moins nombreux, la battirent et firent ses chefs prisonniers. Le gros des envahisseurs s'était concentré à Tistapour, à 65 kilomètres environ au Nord-Ouest du Manasarowar et près des sources de l'Indus, à une altitude de 5 000 mètres au-dessus de la mer. L'hiver était venu, les tempêtes de neige et de grêle faisaient rage, et les Dogras avaient déjà perdu beaucoup des leurs par la rigueur du froid.

Zorawar, après avoir fait creuser des tranchées, engagea la bataille, qui dura trois jours. Le 12 décembre, au plus fort du combat, il reçut une balle dans l'épaule droite, qui le désarçonna ; saisissant son sabre de la main gauche, il continua à donner ses ordres, mais les Tibétains, qui l'avaient vu tomber de cheval, firent une charge désespérée sur la tranchée qu'il défendait. Un cavalier put arriver jusqu'à lui et le perça de sa lance à travers la poitrine. Il s'abattit et ce fut la panique.

Dans la poursuite un grand nombre d'officiers et de soldats, à moitié perclus, fut capturé ; les autres périrent par le froid et la faim, pendant que le corps de leur chef sur la terre glacée gisait, la poitrine ouverte et la face tournée vers les étoiles — et la neige buvait lentement le sang du héros.

La tradition du Ladakh a conservé une belle cantilène qu'elle place dans la bouche de la femme de Zorawar qui, d'après cette tradition, l'aurait suivi jusqu'au suprême combat et aurait dû reprendre, fugitive et seule, la route du retour par la passe de

Zoji. En voici la traduction d'après celle qu'a donnée Francke¹ du texte original, où les mots « urdu » se mêlent curieusement au tibétain comme pour justifier l'attribution de cette complainte à la femme même de Zorawar :

Je ne veux pas manger le pain des Infidèles du pays du Nord;
Je ne veux pas boire l'eau des Infidèles du pays du Nord.
Parmi ceux qui l'habitent je n'ai ni parents ni amis,
Dans les plaines du Nord je n'ai ni frères ni amis;
Au lieu d'amis et de parents je n'ai que Zorawar,
Au lieu de frères et d'amis je n'ai que Zorawar :
Et c'est Zorawar, lui seul, qui m'a faite veuve et méprisée!
Quand on arrive au col de Zoji, on peut voir de là ma patrie,
Quand on arrive au col de Zoji, on peut voir de là le Punjab et
[Lahore;
Mais, si je puis voir ma patrie, je ne dois plus l'atteindre :
Si je puis voir ma patrie, la reine de Zorawar n'y arrivera pas.

De toute l'armée un millier d'hommes seulement était parvenu vivant à Leh; quant à la garnison de Taklakar, trop exposée, elle avait dû passer sur le territoire anglais et se réfugier à Almora, après avoir perdu, elle aussi, par le froid la moitié de son effectif.

Les prisonniers dogras et ladakhis, emmenés à Lha-sa par les Tibétains victorieux, y furent traités sans excès de rigueur; seul Ghoulam-Khan, le briseur d'idoles, ne trouva pas grâce devant les lamas : lié par les cheveux, les bras et les jambes à deux poutres en croix, il fut torturé avec des fers rouges et des pinces qui lui arrachèrent les chairs, puis abandonné sur son gibet à la mort, qui fut lente à venir.

1. *History of Western Tibet*, où se trouvent résumées les chroniques locales qui ont servi à coordonner le récit ci-dessus.

*
* *

La disparition de Zorawar et le désastre de son armée donnaient encore une fois aux Ladakhis une chance de reprendre leur indépendance : de tous côtés ils se soulevèrent et vinrent mettre le siège devant Leh, où 350 Dogras tenaient garnison ; ceux-ci furent bientôt étroitement bloqués par 2 à 3 000 hommes, soutenus par un corps d'archers tibétains envoyé de Lha -sa à cet effet. Ces derniers d'ailleurs furent les premiers à fuir à la nouvelle qu'une armée de 7 000 soldats arrivait de Jammou au secours des assiégés. Les Ladakhis se dispersèrent à leur tour dans la campagne, et les Dogras purent arriver sans coup férir à Leh, où ils détruisirent toutes les images des Bouddhas que Zorawar avait toujours de son vivant respectées.

Les archers tibétains, qui avaient emmené dans leur fuite le roi Jigsméd et ses ministres, avaient gagné à l'Est le lac Pang-gong, où ils avaient été rejoints par 3 000 autres soldats envoyés de Lha -sa. Ils se fortifièrent dans une petite plaine située en contre-bas, à l'ouest du lac, mais les Dogras envoyés à leur poursuite, au lieu de les attaquer de front, élevèrent une digue qui dériva vers eux les eaux de la plaine et les inonda dans leurs tranchées. Les Tibétains s'enfuirent, beaucoup furent pris, et parmi eux leur général Ragasha, qui eut la tête tranchée pour venger la mort de Zorawar.

Un arrangement fut conclu entre les Dogras et les lamas de Lha -sa, qui assurait la réouverture des relations commerciales entre cette dernière ville et Leh

sur les bases qu'avaient acceptées autrefois les rois du Ladakh et que les Dogras s'engageaient à respecter. Les prisonniers furent rendus de part et d'autre avec les femmes et les enfants qu'ils avaient eus pendant leur captivité, les uns à Jammou, les autres à Lha-sa. L'ancien prince du Baltistan, Ahmed Shah, était déjà mort en prison; celui du Ladakh, Jigsméd, fut relégué par les Dogras au village de Stog, où il dut, comme son père l'avait fait, se contenter pour vivre du revenu de quelques maisons, et tous ses fonctionnaires et officiers furent remplacés dans leurs charges. Le radja de Jammou établit sur le pays, définitivement acquis à son autorité, cinq gouverneurs ou *thanadars* : à Leh, au Zanskar, à Kargil, à Dras et dans la vallée de Noubra, avec 600 à 800 soldats dogras cantonnés en des forts élevés par eux à Leh, à Kargil, à Dras et au pont de Kalatse qui garde la route du Kashmir.

Depuis lors la paix n'a cessé de régner dans la haute vallée de l'Indus, à peine troublée un instant, en 1846, par une petite rébellion du Zanskar qui fut rapidement réprimée par l'infatigable Basti Ram. Les Baltis musulmans tentèrent de s'agiter aussi, mais un détachement de Dogras détruisit le fort et le palais de Skardo, ce qui les calma.

Le traité d'Amritsar¹, conclu le 16 mars 1846 entre le gouvernement britannique et le maharadja de Jammou, vint consacrer les conquêtes et le succès de la politique de Goulab Singh. Les Anglais, vainqueurs des Sikhs qui sous les inhabiles successeurs de Ranjit

1. Ernouf (*Cachemire et Petit-Tibet*) a donné en appendice la traduction du texte du traité.

avaient eu la maladresse de se heurter à eux et qui venaient de perdre Lahore et le Punjab sur le champ de bataille de Sobraon, tenaient à récompenser le prince dogra qui, devenu premier ministre du royaume sikh après son frère Dhyian, avait su mieux les ménager et séparer sa cause de celle de sa nation.

Déjà, aux termes de l'article 12 du traité de Lahore conclu entre les Anglais et les Sikhs, il était prévu qu'une partie des territoires cédés par les seconds aux premiers devait être confiée à Goulab Singh « en considération des services qu'il venait de rendre à l'état de Lahore en rétablissant les relations de bonne amitié entre cet état et le gouvernement britannique ». Ce dernier de son côté, tenant compte de la « bonne conduite » dudit radja, l'admettait au bénéfice d'un traité séparé qui fut, huit jours après, celui d'Amritsar. Cet acte conférait à Goulab Singh et à ses hoirs mâles « la possession indépendante de toute la contrée montagneuse comprise entre la rive droite de l'Indus et la rive gauche du Ravi », c'est-à-dire, en plus de Jammou, le territoire entier du Kashmir que les Sikhs venaient de céder aux Anglais par le traité de Lahore.

En échange de ces avantages, Goulab Singh se reconnaissait vassal du gouvernement britannique, s'engageait à lui prêter en cas de besoin l'appui de ses troupes, lui versait une somme de vingt millions et demi de francs, et pour mieux accentuer sa vassalité devait lui faire présent chaque année d'un cheval, de six châles du Kashmir, de six boucs et d'autant de chèvres de la meilleure race (*shawl goats*).

L'exécution du traité ne se fit pas d'ailleurs sans difficulté : le dernier gouverneur du Kashmir pour

les Sikhs, Imam-oud-din, refusa de remettre son territoire à Goulab Singh et battit les soldats envoyés par celui-ci; il fallut l'intervention diplomatique et militaire des Anglais pour arranger l'affaire.

Le Petit-Tibet ne fut plus dès lors qu'une annexe du nouveau Kashmir ainsi constitué; celui-ci s'étendit encore au delà, dans le Nord-Ouest, du côté d'Astor, du Dardistan (Gilgit pris en 1842, reperdu en 1852 et repris en 1860) et de la « république » de Chilas, qui fait partie du Yaghistan (*le pays des indomptables*) et qui dut payer tribut en 1852.

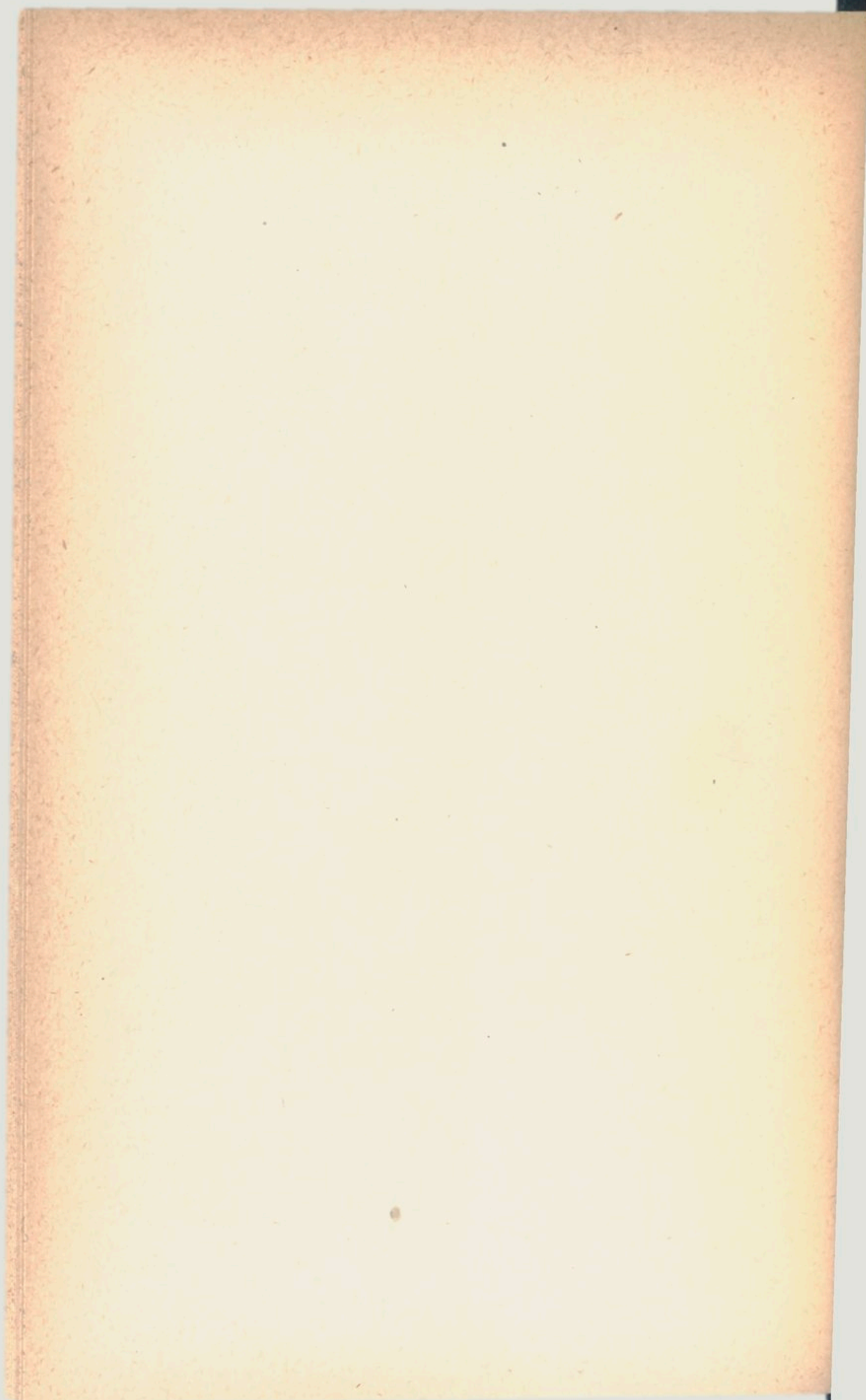
Ainsi le domaine du petit feudataire sikh de Jammou, qui, vingt ans auparavant, était encore limité à ce dernier fief, s'étendit des sources du Chayok au cours supérieur de la rivière de Gilgit, embrassant le Kashmir tout entier, les états himalayens au Sud du Karakorum et à l'Ouest du Grand-Tibet, couvrant 68 000 milles carrés et comptant, malgré le climat rude et le sol montagneux, plus de deux millions de sujets. La « vallée heureuse » depuis cinq siècles acquise à la doctrine du Coran, le Baltistan, le Dardistan également islamisés, avec le Ladakh lamaïste, étaient retombés sous la domination de princes hindous de race et de religion, et sur cette face de l'Asie centrale les sectateurs de Parvati et de Mahadeo gardaient l'hégémonie.

Il faut observer que, si cette conquête du Ladakh et du Baltistan fut faite sous la direction et au profit des Sikhs, les combattants qu'ils y employèrent n'étaient ni de leur race ni de leur religion. Comme on l'a vu, les soldats leur étaient fournis par la tribu brahmaniste des Dogras de Jammou, et c'est à la fois contre les musulmans du Baltistan et les bouddhistes

du Ladakh que ceux-ci eurent à lutter. Mais des Baltis, des Dardis et des Ladakhis convertis à l'Islam accompagnèrent l'armée envahissante lorsqu'elle se heurta aux Tibétains lamaïstes de Lha -sa, et ainsi les sectateurs des trois grandes religions d'Asie se mêlent pour s'allier ou se combattre au cours de cette histoire dont j'ai essayé de dégager la confusion, après avoir dû pour y parvenir rappeler un passé qui évoque également les conflits antérieurs de ce triple élément.

III

LE BHOUTAN INCONNU



III

LE BHOUTAN INCONNU

Au début de 1906, le prince de Galles, aujourd'hui George V, et la princesse visitant leur futur empire des Indes, plusieurs souverains indigènes furent, pour les saluer, convoqués ou admis à Calcutta et traités comme hôtes du gouvernement anglo-indien. Une curieuse photographie, fait dans la maison qui porte le nom du gouverneur Warren Hastings, nous montre quelques-uns de ces princes, groupés autour d'un haut et correct gentleman, aux cheveux blanchis, portant un discret uniforme de petite tenue : Sir Claude White, *political officer* pour le Sikhim¹ et commandeur de l'ordre de l'*Indian Empire*. A sa droite, un chef indigène, avec sa tunique rayée, ses

1. On orthographie généralement en France : Sikkim, mais les Anglais préfèrent écrire : Sikhim, qui peut prêter, il est vrai, à une confusion avec le nom des Sikhs, mais qui correspond au nom tibétain du pays : Sukhem.

bottes de soie brochée aux semelles de feutre et son bonnet brodé, représente un état voisin et à cette date encore indépendant, le Bhoutan, en qualité de *penlop* ou gouverneur de Tongsa, l'une des grandes places du pays; à sa gauche, le maharadja du Sikhim, portant la grande robe de soie bleue et le bonnet de fourrure avec plume et globule des mandarins chinois, détourne la tête pour cacher le bec-de-lièvre qui lui déforme la face, tandis qu'à son côté trône la maharani, son épouse, étrange petite idole non sans beauté avec ses colliers de perles, de coraux et de turquoises qui lui font une auréole autour de la tête avant de retomber, en rangs pressés, jusqu'à ses pieds.

Derrière eux, auprès d'un médecin de l'armée des Indes et d'un brillant capitaine de highlanders, sont rangés des nobles bhoutanais et sikhimites, aux costumes mi-tibétains, mi-chinois, aussi pittoresques que leurs noms mêmes, — Raï Ugyen Dordjre Bahadour, Raï Lobzang Chosdjen Sahib, Jeroung Diwan, Bourmiak Kazi, — encadrés par des soldats de l'une et l'autre principautés, portant la courte tunique de soie qui laisse à découvert les jambes et les pieds nus et sur la tête l'armet de fer enroulé d'un turban ou le bonnet de feutre à plume de faisan.

Raidis ou détendus devant l'objectif, ces personnages de races si diverses ne semblent groupés là que par le protocole d'une réception officielle; mais un lien subtil — visible pour celui qui sait — les relie les uns autres comme acteurs d'un même jeu, — au sens anglais du mot *play*, — qui, par l'intermédiaire du haut et discret gentleman, aux uns retira le pouvoir suprême, aux autres le donna. Ainsi dans le conte de Kipling, *l'Angkus du roi*, le croc qui sert à

diriger l'éléphant royal passe et repasse du maharadja au brigand — mais qui le touche en mourra.

Aussi bien certains de ces événements sont-ils de la plus récente actualité : un court entrefilet, daté de Calcutta et paru dans les journaux anglais à la fin de mars 1910, a permis de savoir qu'« en vertu d'un amendement au traité entre l'Inde et le Bhoutan, ce dernier état recevait désormais une subvention annuelle de cent mille roupies à partir du 1^{er} janvier 1910. En échange, le Bhoutan a consenti à ce que tout ce qui a trait à ses relations extérieures fût confié aux Anglais. Ceux-ci ne devront intervenir d'aucune façon dans les affaires intérieures du Bhoutan et, dans le cas d'un différend qui pourrait s'élever entre lui et le Sikhim ou le Koutch Bihar, les Anglais seront choisis comme arbitres.

Aucun commentaire, au moins dans la presse française, n'a accompagné une nouvelle communiquée avec tant de réserve et présentée comme un simple amendement apporté depuis plusieurs mois déjà à un traité précédent. Il vaut cependant qu'on s'y arrête, car, s'il y a dans ce nouvel arrangement d'une part certaines confirmations, de l'autre certaines modifications d'un état de choses préexistant, une clause toute nouvelle y apparaît, qui confie à l'Angleterre le privilège d'assurer les relations extérieures du Bhoutan : par là, celui-ci est placé sur le même pied que les principautés vassales de l'Inde, le Népal et l'Afghanistan, qui ont consenti à l'Angleterre le même avantage en acceptant d'être pour leur statut international « contrôlés » par elle ; et ainsi le lien qui de longue date rattachait le Bhoutan au Tibet et par le Tibet à la Chine se trouve définitivement rompu.

J'aurai l'occasion d'exposer ici même la politique poursuivie par le gouvernement de Pékin vis-à-vis de Lha-sa, qui a abouti à l'entrée des troupes chinoises dans cette capitale où six années auparavant avait campé l'expédition anglo-indienne du colonel Younghusband : en si peu de temps l'hégémonie que l'Inde avait cru s'assurer au Tibet se trouve repassée aux mains de la Chine, et la quasi-annexion que l'Angleterre annonce aujourd'hui sur le Bhoutan, le dernier état qui au Sud de l'Himalaya pouvait encore librement se réclamer de Lha-sa ou de Pékin, apparaît comme une réponse à la mainmise que les soldats de Tchao-eurl-fong viennent d'opérer sur le Tibet lui-même.

C'est à l'année 1772 que remontent les premières relations entre l'Angleterre établie aux Indes et le Bhoutan : il a donc fallu exactement cent trente-huit ans pour que la première arrivât à « contrôler » le second ; certaines conditions géographiques et ethnographiques ont joué pour amener ce résultat, mais il n'en reste pas moins — l'exposé qui suit le montrera — qu'il y eut là l'effet heureux d'une politique, sinon toujours habile, au moins tenace et suivie qui, après avoir inutilement essayé de la force, a fini par triompher par le jeu seul de la diplomatie. Si notre pays n'a jusqu'ici aucun intérêt au Bhoutan, peut-être retirerait-il cependant quelque bénéfice à étudier ces procédés de longue attente et de sûr résultat appliqués par un grand état colonial à un petit peuple voisin.

Nulle terre d'Asie n'est encore aujourd'hui moins connue que le Bhoutan : du merveilleux belvédère de Darjiling tourné vers la grande chaîne hima-

layenne, beaucoup ont pu comme moi-même contempler les montagnes qui forment sa frontière, surplombant les abîmes où flottent les grands voiles de vapeur qu'un coup de vent ou un rais de soleil vient déchirer par instants sur le prodigieux spectacle; mais le nombre des voyageurs qui ont franchi cette frontière se peut compter sur les doigts : six missions, toutes anglaises, depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, deux d'entre elles, celles de Hamilton et de White, ayant pénétré plusieurs fois au Bhoutan. C'est à elles que nous devons les rares renseignements résumés et complétés dans le livre ¹ qu'a fait paraître le dernier de ces explorateurs, le même qui a joué le rôle le plus direct et le plus important dans les événements actuels; mais avec une modestie qu'explique ses fonctions officielles il ne parle guère de sa mission qu'en géographe et en touriste, et pas toujours aussi explicitement qu'on le désirerait ². Les sources indigènes nous font défaut, n'ayant été ni recueillies ni étudiées encore, et l'exploration du pays n'a pu être menée loin par les diplomates ou les officiers qui n'y ont guère passé chaque fois que quelques semaines, en suivant presque toujours les mêmes chemins ³.

1. J. C. White, *Sikhim and Bhutan*, Londres, 1909.

2. C'est ainsi que, parlant des passes qui conduisent du Sikhim au Bhoutan, M. White en énumère six par leur nom et « une autre » qu'il dit avoir traversée également; il serait intéressant de mieux connaître cette passe non dénommée, qui n'est pas marquée non plus sur la carte de ses itinéraires, quand on sait les difficultés que le corps expéditionnaire anglais en 1904 eut à faire passer ses hommes et ses approvisionnements par le Jelep-la d'abord, puis, quand il fut fermé le 11 juin, par le Natou-la; n'y aurait-il pas là une meilleure voie d'accès au Tibet?

3. BIBLIOGRAPHIE DU BHOUTAN : 1^o Aitcheson, *Treaties and*

*
* *

Collé au flanc méridional de la barrière himalayenne, le royaume du Bhoutan, qui mesure environ 22 000 milles carrés et s'étend sur trois degrés de longitude et un et demi de latitude en moyenne, affecte sur la carte la forme d'un triangle isocèle, dont la base est contiguë aux plaines de l'Inde et les deux autres côtés au Grand-Tibet, le sommet de l'angle étant formé par le massif que traverse le Wangye-la ¹.

engagements, 1876. — 2° H. Berghaus, *Asia*, n° IX, Gotha, 1834. — 3° Bose, *Some account of the country of Bhutan*, in *Asiatic researches*, vol. 15, 1825. — 4° E. Davis, *Remarks on the Religions and Social Institutions of the Bouteas*, in *Trans. Royal Asiatic Society*, II, 496. — 5° Griffith, *Journal of the mission which visited Bhutan, in 1837-1838*, in *J. of Asiatic Society of Bengal*, fasc. 8, 1848. — 6° Griffith, *Journal of travels in Assam, Burma, Bhutan, Afghanistan, etc.*, Calcutta, 1847. — 7° C. R. Markham, *Narrative of the mission of George Bogle to Tibet and of the journey of Thomas Manning to Lhasa, etc.*, 2° édit., London, 1879. — 8° D'Ochoa, *Ambassade au Bhoutan*, in *Nouvelles annales des voyages*, fasc. 2, 1840. — 9° *Papers relating to Bootan* (Blue book), London, 1865. — 10° Dr Rennie, *The Bhotan and the story of the Dooar War*, London, 1866. — 11° *Report of missions to Bhotan*, London, 1865. — 12° Sandberg, *Bhutan, the unknown Indian state*, Calcutta, 1898. — 13° Sandberg, *Manual of the Sikkim Bhutia language*, Calcutta, 1888. — 14° *Sikkim Gazetteer*. — 15° G. Straham, *Reports on Exploration in Sikkim, Bhutan and Tibet*, Dehra-Dun, 1889. — 16° S. Turner, *An account of an Embassy to the Court of the Teshoo Lama in Tibet, containing a narrative of a journey through Bootan and part of Tibet*, 2° édit., London, 1806. — 17° Turner, *Ambassade au Tibet et au Boutan*, traduit par J. Castera, Paris, 1800. — 18° J. C. White, *Sikkim and Bhutan, twenty-one years on the north-east frontier*, 1887-1908, London, 1909. — 19° J. C. White, *Journeys in Bhutan*, in *Geographical Journal*, janvier 1910.

1. Certains ont admis que sur la frontière orientale il existerait quelques districts à peu près indépendants, domaines de grands monastères locaux dont les chefs porteraient le titre de prêtres-rois (*lama-radja*). M. White, qui a traversé cette région, n'a signalé

Telle est du moins la limite septentrionale que lui assigne M. White et qu'il dit résulter de ses explorations, alors que les géographes considéraient jusqu'ici cette limite comme formée par une ligne imaginaire tirée à vol d'oiseau du Chomalhari au Koulougangri, ce qui réduisait à un trapèze la figure cartographique du Bhoutan : on conçoit l'intérêt qu'ont aujourd'hui les Anglais à lui attribuer cette pointe vers le Nord, qui fait coin dans le Tibet central et permettrait au besoin un mouvement tournant pour couper la route des Indes à Lha-sa par le Sikkim. De ce dernier territoire, en effet, le Bhoutan est presque entièrement séparé par la vallée de Chumbi, récemment évacuée par les soldats anglo-indiens qui l'occupaient depuis l'expédition de 1904 et rendue aux Tibétains, en sorte que le Sikkim et le Bhoutan n'ont plus de limites communes que sur une vingtaine de milles, du Jelep-la au parallèle de Phedong.

Ce territoire ainsi délimité a été, par la nature, divisé en trois zones dans le sens des parallèles, en deux dans le sens des méridiens. Les trois premières zones comprennent :

1° La ceinture de hauteurs qui des plaines de l'Inde

rien de semblable et l'a trouvée entièrement sous la juridiction d'un même chef laïque, le gouverneur de Tongsa. Il n'y a eu d'autres lamas-radjas au Bhoutan que les deux souverains : le Dharma-radja et le Deb-radja, et il semble bien qu'il faille rayer de sa géographie les « Bhots abbatiaux » comme les appelle Reclus; c'est plus à l'Est, de l'autre côté de la frontière, qu'on trouve de semblables organisations, tels les domaines de la lamaserie de T'chona-djong et, sur les confins sino-tibétains, ce royaume des lamas jaunes (en chinois *Hoang Lama*) que j'ai visité et traversé pour la première fois en 1895 sur la route de Tali à Tatiensienlou, et qui a la lamaserie de Meli pour capitale et le supérieur de celle-ci pour roi.

s'élèvent brusquement à des cotes de 400 mètres, séparées par des combes recouvertes par la forêt et la jungle, pluvieuses, brumeuses et fiévreuses : c'est le rebord du plateau, contigu et analogue au Teräï indien ;

2° La région des plateaux, fonds d'anciens lacs glaciaires s'étendant au-dessus de ce rebord, entre 1 200 et 3 500 mètres en moyenne. C'est la partie saine, fertile et habitée du pays ; tous les centres importants y sont placés, reliés entre eux par la seule bonne route du Bhoutan qui le traverse entièrement de l'Ouest à l'Est : les deux capitales, Punakha, à 1 222 mètres, Tachicho - djong (Tassisoudon des cartes) à 2 225 ¹, puis Paro à 2 361, Tongsa à 2 050 ;

3° Les hautes vallées au pied des monts aux neiges éternelles, entre 4 000 et 6 000 mètres d'altitude, dominées par des pics atteignant 8 000 mètres : c'est uniquement un terrain de pâturages, dont les alpages ne sont fréquentés que pendant l'été par les pasteurs et leurs troupeaux.

Il faut mettre à part la bande de territoire, tout à l'Est du pays, traversée par le grand sillon de la rivière Kourou ou Lhobrak qui prend sa source, non comme les autres en deçà de la barrière himalayenne formant la frontière septentrionale du Bhoutan, mais au Nord, dans le système transhimalayen qui serait peut-être plus élevé que l'Himalaya lui-même. Ce sillon, correspondant à celui qui traverse à l'Ouest le Sikkim et creuse le lit de la Tista, permet à la mousson du Sud de pénétrer plus profondément dans

1. Le nom tibétain exact est : Bkra-chistchós-rdsonq, qui signifie littéralement la Citadelle-de-la-Doctrine-de-Bénédiction (G. C. Tous-saint).

l'intérieur du Bhoutan et a offert aussi, comme nous le verrons, une route d'invasion aux populations des plaines.

Les autres rivières du pays sont, en continuant vers l'Ouest, le Poum-thang et le Madhou, qui se joignent au Kourou à la frontière de l'Inde pour former le Manas et se jeter dans le Brahmapoutre à Goalpara. Ce système des affluents du Manas, disposé en éventail, couvre toute la partie orientale du Bhoutan et constitue l'une des deux zones disposées dans le sens des méridiens.

L'autre, celle de l'Ouest, est arrosée au contraire par des rivières parallèles, coulant du Nord au Sud, pour confluer aussi au Brahmapoutre : ce sont, de l'Est à l'Ouest, le Mo-chou¹ ou Sankos qui plus au Sud, arrivé dans l'Inde, s'appelle le Gadadhar, puis le Wang-chou ou Raydak dont le cours supérieur est formé par la réunion du Timbouk-chou, du Pa-chou et du Ha-chou, enfin l'Ammo-chou ou Torsa qui traverse la vallée tibétaine de Chumbi avant d'arroser l'angle nord-occidental du Bhoutan.

Des lignes de contreforts, descendant de l'Himalaya vers le Sud et par suite perpendiculaires à son axe, enclavent et déterminent ces différents bassins fluviaux : on en connaît sept principales, désignées par les noms des cols qui permettent de passer d'un compartiment à l'autre et jouent par là un rôle capital dans la vie économique et politique du pays.

En effet, la population du Bhoutan² est nettement

1. *Chou* = rivière ; *la* = passe, en tibétain.

2. Pemberton, en 1838, n'accordait au Bhoutan que 40 000 à 50 000 familles, alors que White lui donne aujourd'hui 400 000 habi-

différente dans les deux zones, orientale et occidentale, que nous venons d'indiquer. Celle qui habite la région des affluents du Manas, à l'Est du Pele-la, n'est tibétaine ni par le type ni par le langage : on la croit apparentée aux gens de l'Assam et aux tribus aborigènes qui habitent les hauteurs à l'Est du Bhoutan (Waddell); elle apparaît plus petite de taille, plus noire de peau, plus fine de traits que celle de la région occidentale qui, nous l'avons vu, est en communication moins directe avec les plaines de l'Inde. Là, la population, qui paraît en nombre égal à celle de la zone orientale, est nettement d'origine tibétaine et, grâce aux bonnes conditions physiques du plateau qu'elle habite, s'est développée en une magnifique race humaine, bien supérieure à celle des Bhoutias du Sikhim et du Nepâl (Sherpa Bhoutia) qui sont cependant de la même souche. On trouve aussi, tout à l'Ouest du Bhoutan, des familles de Lepchas venus du Sikhim voisin, où ils forment à côté des Bhoutias une partie de la population, la plus ancienne sans doute, tranchant fortement sur ceux-ci par ses traits sémitiques et son caractère paisible; toute la région inférieure du Bhoutan a dû d'ailleurs être peuplée à l'origine par des Lepchas, si l'on en juge par les noms de lieux, jusqu'à l'invasion tibétaine. C'est du Sikhim également que viennent les Paharias, établis tout au long du Bhoutan méridional, au pied des collines qui touchent aux plaines : ces agriculteurs originaires du Nepâl, hindouisés et répartis en castes, professent le brahmamisme, tandis que tous les tants. L'Encyclopédie de Brockhaus indique 250 000, soit 7 par kilomètre carré.

autres habitants du Bhoutan, y compris les Lepchas, c'est-à-dire la grande majorité, sont des adeptes du bouddhisme lamaïque.

Le nom même du Bhoutan indique sa dépendance du Tibet, auquel il a été d'ailleurs souvent appliqué par les premiers voyageurs européens ¹. Schlagentweit le fait dériver en effet du sanscrit *Bhot-anta* : « l'extrémité du Bhot » ou Tibet (littéralement l'allemand *Bhot-ende*, l'anglais *Bhot-end*). D'après Hodgson et le général Cunningham, ces mots de Bhot et de Bhotanta ne remonteraient pas à une haute antiquité : lorsqu'à la fin du XII^e siècle de notre ère le bouddhisme fut balayé de l'Inde par l'invasion des musulmans afghans, ses adeptes cherchèrent un refuge au delà des montagnes, où leur religion avait été prêchée dès le VIII^e siècle et où les fanatiques soldats de Mahmoud de Ghazni ne les pouvaient atteindre; et c'est eux qui auraient donné le nom même du père de la doctrine au pays devenu en tibétain Bod-youl, la terre du Bouddha. Cette explication ne rend pas compte de l'aspiration qui suit le B initial des mots Bhot et Bhoutan, et il semble bien que le nom même des Bhoutias, par lequel les Hindous désignent également les habitants lamaïques du Tibet, du Nepâl et du Sikkim, remonte beaucoup plus haut que l'apparition du bouddhisme.

On le trouve en effet sous la forme *Bhodja* dans les livres sacrés de l'Inde brahmanique : ces Bhodjas sont, il est vrai, rangés parmi les tribus védiques,

1. La première mention du Bhoutan et de ses habitants par les Européens me paraît due au voyageur anglais Ralph Fitch, qui visita l'Inde en 1583 et cite à propos du commerce de ce pays avec le Tibet les noms de *Bootanter* et de *Booteah*.

mais la comparaison des textes montre qu'ils n'étaient tenus pour Aryas que par l'adoption religieuse, non par le sang. On les voit figurer d'abord dans le Sapta-Sindhou (le pays des sept rivières, le Punjab actuel), puis à l'Ouest de la Yamouna (Djamma) entre le Sata-drou (Satledj) et les monts Vindhya. Leur nom reparaît au moyen-âge comme nom de race, de tribu ou même de lignée royale; le moine tibétain que le roi Srong Tsan Gampo envoya au VIII^e siècle aux Indes, d'où il rapporta les livres bouddhiques et l'alphabet *devanâgari*, est appelé Thon-mi Sambhota, et ce dernier nom signifiant en sanscrit : le bon Tibétain, montre que l'usage du mot Bhota est bien antérieur à l'exode du bouddhisme fuyant devant l'Islam¹.

Les Bhoutias ou Bhôtyas, s'ils sont dénommés ainsi par les Hindous, ne portent pas eux-mêmes ce nom : les Tibétains les désignent sous celui, géographiquement exact, de Lho-pa ou Lho-rig « les gens du Sud », les Lepchas sous celui de Prou, qu'on suppose venir du tibétain Broug : Droug « le dragon du tonnerre » ou de Paro, l'une de leurs capitales. Eux-mêmes se nomment Droug-pa, d'après la secte lamaïque à laquelle ils appartiennent et qui porte ce nom où se retrouve le Droug précité : ils seraient donc « les hommes du dragon du tonnerre », ce que M. Waddell interprète en rappelant que le Bhoutan est la région la plus orageuse de l'Himalaya.

Les Droug-pa se divisent en clans désignés par des titres ou des noms de lieux, clans entre lesquels l'exogamic est de rigueur; à côté d'eux d'autres

1. On le trouve aussi, sous la forme Bhotta, dans une inscription du roi népalais Civadéva datée du commencement du VIII^e siècle de notre ère (Sylvain Lévi, *Le Népal*, t. II, p. 168).

tribus (Ha-pa, Metchî, Dimal, etc...), bien que comprises dans les mêmes limites, ne contracteraient pas mariage avec eux.

*
* *

L'histoire du Bhoutan est entièrement à faire ; l'éloignement où ce pays a vécu jusqu'ici explique qu'on ne trouve à peu près aucun renseignement sur lui dans les chroniques des nations voisines, et les siennes mêmes ont disparu par la perte des manuscrits et des bibliothèques des couvents détruits par le feu, les tremblements de terre et les inondations ; c'est ainsi notamment qu'ont péri les collections de la capitale, Punakha, en 1832 et en 1897, ainsi que la grande imprimerie indigène de Sonagarchi en 1889.

En dehors des biographies (*namta*) des dix derniers hiérarques du pays, on connaît un manuscrit, le Lhocho-ping, qui contient quelques notes sur l'histoire du lamaïsme au Bhoutan. Déjà signalé par Waddell, il a été consulté par M. White qui a résumé le peu qu'on sait du passé du pays : jusqu'à la conquête tibétaine, à la fin du xvi^e siècle, ce ne sont guère d'ailleurs que des fables, dont ce dernier auteur n'a pas même entrepris la critique. Nous devons nous montrer plus exigeants.

Les plus anciennes légendes, qui remonteraient au vii^e siècle avant notre ère, parlent d'un conquérant, Sangaldip, qui, venu du Koutch-Bihar, aurait soumis le Bengale, l'Assam et le Bhoutan, avant d'être défait par Piran Visah, général du roi mythique du Touran, Afrasiab. Il n'y a rien à tirer de ce conte¹ venu pro-

1. Peut-être cependant s'y mêle-t-il un vague écho des con-

blement de Perse à une époque bien postérieure, comme l'indiquent les noms d'Afrasiab et de Sangal-dip qui, sous la forme Sangal, se retrouvent dans le « Livre des Rois » de Firdousi; mais il est certain que le petit état de Koutch-Bihar, placé au Sud du Bhoutan, a eu avec celui-ci des relations plus étroites que toute autre partie de l'Inde, et il lui aurait même fourni sa population primitive, les Tephous, antérieurs aux Bhoutias et sans doute de race lepcha.

C'est, comme presque toujours, à la Chine qu'est due la première notion historique précise sur le Bhoutan : vers 640, le célèbre pèlerin chinois Hiouen Tsang visita le royaume de Kamaroupa, qui semble avoir compris l'Assam et une partie du Bhoutan, mais il y séjourna trop peu pour convertir au bouddhisme, comme il l'avait espéré en entreprenant ce voyage, les habitants qui, dit-il, adoraient les Dévâs.

La religion du pays était en effet celle des Böns ou Peunbos, dérivée du vieux chamanisme turk, qui a précédé au Tibet le lamaïsme et y subsiste encore à côté de lui, étant professée par la secte des *lamas noirs*. La conversion des Böns à la loi du Bouddha est due en grande partie à la prédication de Padma Sambhava, le célèbre missionnaire hindou qui franchit les Himalayas au VIII^e siècle pour y porter sa foi; le Bhoutan lui fait hommage aussi de sa conversion, mais il semble bien que, s'il est venu à Lha-sa par le Nepâl et s'il est retourné aux Indes par le Zanskar (Ladakh méridional) d'après son hagiographie, déjà fortement teintée de romanesque, il ne soit jamais

quêtes du roi tibétain Srong Tsan Gampo, qui à cette époque étendit son empire au Sud sur l'Assam et le Nepâl.

passé par le Bhoutan (Waddell, *Lamaism*, p. 380-384).

D'ailleurs, ce qu'on rapporte du séjour qu'il y aurait fait a un caractère fortement légendaire : le pays, dit ce récit, appartenait alors aux rois de Sindhou et de Kempaloung ; le premier ayant perdu un de ses fils dans un combat contre le radja de Naboudara, qui régnait dans la plaine indienne, tomba dans un désespoir qui le menait à la mort, quand Padma Sambhava apparut à sa cour. Dans un combat contre les démons qui dura sept jours, le *gourou* réussit à les chasser et à rendre la santé au roi ; les marques de son corps restèrent visibles sur le rocher, et le bâton planté par lui devant la grotte où il s'était retiré se couvrit de feuilles comme celui de Tannhauser et devint un cyprès que M. White a vu près de Byagha dans la vallée du Poum-thang¹. A la suite de ce prodige, Naboudara se convertit aussi au bouddhisme et fit la paix avec le roi de Sindhou qui, toujours d'après la légende, aurait eu cent femmes, tant hindoues que tibétaines.

Le royaume de Sindhou ne dura qu'un siècle et fut détruit à la fin du ix^e siècle, sous le règne du fameux roi apostat Lan-Darma, par une première invasion tibétaine. Deux cents ans plus tard le Bhoutan aurait été de nouveau envahi par les soldats du roi Tiralchan (?) qui, d'après la seconde partie de son nom (khan), pourrait bien être un Mongol : ce serait dans ce cas un souvenir, légèrement antidaté, de la conquête du Tibet par Gengis-Khan, qui s'en empara en 1206.

1. Une légende analogue sur le bâton fleuri du marabout Saada, éponyme de Bou-Saada, a été rapportée à la *Société de Géographie d'Alger* dans sa séance du 6 avril 1911.

Mieux qu'à Padma Sambhava l'initiative de la conversion du Bhoutan au bouddhisme peut être attribuée à Pagsam Wangpo, né en 1160, qui fonda la secte lamaïque des Droug-pa au monastère de Raloung, près de Gyangtse, sur la route qui conduit de Lha-sa au Sikkim. Il se reconnaissait comme disciple de Milaraspa, le saint le plus populaire de la secte Kargyoudpa établie en 1142, en sorte que les Droug-pa sont considérés comme une branche de cette dernière. Ils se séparèrent bientôt en trois ramifications, et celle des Droug-pa « moyens » ou « méridionaux » est aujourd'hui dominante au Bhoutan depuis l'invasion tibétaine de la fin du xvi^e siècle, les envahisseurs étant des adeptes de cette branche¹.

En 1491, le roi du Népal, Ratna Malla, qui avait usurpé le trône sur son fils aîné, fut attaqué par les Tibétains unis aux gens du Dêvâ Dharma, c'est-à-dire du Bhoutan; il les battit à Koukousyanajor.

En 1534 était né au Tibet, d'une famille noble, Dougoun Dordjre, « la foudre qui dompte les démons », qui devait se rendre plus célèbre sous le nom de Shabdoung (Zab-droun) Nag-wang Namgyal. Remarquable dès l'enfance par son intelligence

1. M. White a intercalé ici, d'après les chroniques locales, l'histoire d'un jeune lama venu de Chine pour se mettre à l'école de Raloung, où il reçut le nom de Fago Doug-gom Shig-po. Envoyé au Bhoutan où sa renommée s'étendit rapidement, il excita la jalousie d'un autre lama du pays, Lha-pha, qui essaya en vain de s'emparer du village de Cheri où résidait son rival, puis se réfugia dans la vallée de l'Amo-chou, qu'il vendit aux Tibétains après en être devenu le chef. Doug-gom, délivré de cet adversaire, convertit le pays à sa secte, assisté de quatre autres lamas. Cette histoire semble bien un doublet de celle de Dougoun Dordjre qui va être rapportée plus bas, les noms et les faits étant presque les mêmes.

et sa beauté, il fut placé au monastère de Raloung, où il étudia sous la direction du chef de la secte Droug-pa : Padma Karpo (le *lotus blanc*), dont la succession devait lui être réservée; mais un rival l'emporta, et Shabdoung, humilié, s'exila au Bhoutan, où il pénétra en 1557, suivi d'une bande d'aventuriers tibétains qu'on évalue à 300 et qui devait être recrutée en majeure partie parmi ses anciens condisciples.

Entré par la passe de Ling-chi, au Nord-Ouest du pays, il s'établit dans la haute vallée du Thimbouk et, pendant les trente-cinq ans qu'il vécut encore, il fut continuellement occupé, à l'aide de ses partisans, à consolider et à étendre son pouvoir spirituel et temporel sur la région. C'est là qu'il fonda la secte des Droug-pa « moyens » ou « méridionaux » pour se dégager de l'influence de Raloung où gouvernait son rival; celui-ci ne cessa d'ailleurs de lui susciter des obstacles, et à cinq ou six reprises des bandes tibétaines vinrent l'attaquer, mais furent chaque fois battues et repoussées ou capturées en masse.

La renommée de l'aventurier, grâce au succès de ses armes et de son prosélytisme, s'était répandue tout au long des Himalayas : les princes du Ladakh recherchèrent son patronage¹, ceux du Koutch-Bihar et du Nepâl son amitié, de même que les Européens qui commençaient à apparaître aux Indes; les textes indigènes parlent en effet des envoyés du Pardoukou (Portugal) qui lui auraient offert, avec des présents, leurs services, qui furent d'ailleurs déclinés.

Shabdoung, qui s'était attribué le titre hindou de

1. J'en ai donné un exemple dans *la Conquête du Petit-Tibet*, p. 43.

Dharma radja (seigneur de la loi) et celui, tibétain, de *Rimpotche* (joyau) à l'imitation des Grands-Lamas de Lha-sa et de Trachiloumpo¹, fit bâtir la plupart des monastères et des forteresses qui forment encore, dans la partie occidentale, les seuls centres habités du pays : Simtoka, Paro, Punakha, Angdou-phodang, Tachicho-djong, et à l'Est le premier fort de Tongsa pour défendre de ce côté sa frontière.

Deux lamas, qui étaient venus avec lui de Raloung, furent délégués à la tête de l'administration spirituelle et temporelle qu'il avait fondée sur ses nouveaux domaines. Le premier eut le titre de chef « khampo » ou abbé et fut chargé de la surveillance des études et de la conduite du clergé, ainsi que de la présidence des cérémonies religieuses; l'autre, qui prit par la suite le nom de Deb radja, eut autorité sur l'administration, les finances, l'entretien des lamas et des fonctionnaires et les relations avec les étrangers. Quant à Shabdoung lui-même, tant qu'il vécut, il garda la direction suprême avec la conduite des expéditions militaires et, pour citer les chroniques locales :

« Dans les intervalles de paix, le Dharma radja se consacra avec toute son énergie à ses différentes charges, fondant un corps de prêtres, organisant leur subsistance et leur contrôle, donnant des directions à ceux qui se proposaient sérieusement de chercher la vérité; en un mot, il se montra à la fois pasteur, abbé, psalmiste, recteur, directeur d'imprimerie (pour la publication des livres sacrés), archi-

1. Aussi les Tibétains, pour le différencier de ceux-ci, le nomment-ils *Jigten Gampo* (le seigneur du monde).

tecle des bâtiments d'état et des couvents, surveillant des ateliers de reliure (des livres religieux) et des autres ornements de la collection du Kah-gyour (Kandjour, l'encyclopédie théologique du lamaïsme), agent de colonisation, commandant en chef de l'armée contre les agressions étrangères, protecteur et législateur de son parti, champion et vengeur du bouddhisme et de la paix publique. Il était tout cela en une seule personne et remplissait tous ces devoirs exactement et efficacement. Il introduisit le règne de la loi dans le Bhoutan sans loi. Son orgueil était de n'avoir jamais dépensé une heure dans la paresse ou le plaisir personnel. »

A sa mort survenue en 1592, suivant la doctrine des survivances qui venait d'être appliquée aux Grands-Lamas du Tibet son corps se réincarna à Lha-sa dans un enfant, qui fut envoyé au Bhoutan et qui devint le second Dharma radja sous le nom de Nagwan Jigmed rtag-pa, tandis que son « verbe » passait dans le Chole Toulkou et sa pensée dans le Thi Rimpotche : ce n'était pas trop de ces trois avatars pour faire revivre la forte personnalité du véritable fondateur religieux, civil et militaire de l'état bhoutanais.

*
* *

On possède la liste des successeurs du premier Dharma radja, qui devaient étendre peu à peu leur pouvoir jusqu'aux limites actuelles du pays; pour suivre cette politique, les Bhoutanais firent en 1695 une descente sur le Koutch-Bihar et s'y emparèrent du gouvernement jusqu'à leur expulsion, après une

longue campagne, par le Nazir-deo Santa Narayan aidé par le vice-roi mahométan qui gouvernait le Bengale pour le compte du Grand Mogol.

De son côté, l'empereur Kien Loung ayant définitivement rattaché le Tibet à la Chine et imposé des résidents mandchous à Lha-sa, ceux-ci ne tardèrent pas à réclamer un droit de contrôle sur le Bhoutan lamaïque, droit qui fut attesté à partir de 1736 par la remise régulière d'une lettre d'investiture et d'un sceau spécial au Dharma radja, à l'exemple de ce qui se pratiquait à Lha-sa lors du choix d'un Dalaï-lama. De plus, une lettre officielle était envoyée par eux chaque année au souverain du Bhoutan et à ses agents, leur recommandant d'être exacts à remplir leurs devoirs, à réprimer promptement toute tentative de désordre et à avertir immédiatement en cas d'invasion étrangère, sous peine d'une amende qui fut, en un cas, fixée et payée au taux de 10 000 roupies. Des présents étaient échangés à l'occasion de ce message : vingt pièces d'or envoyées du côté chinois, 33 charges de riz, de pièces de soie et de coton, le tout d'une valeur de 3 000 roupies, du côté du Bhoutan; la Chine, en retour, offrait un présent supplémentaire d'écharpes brodées, de soieries, de coraux et d'ornements d'or et d'argent.

Le grand prestige dont le gouvernement de Pékin a joui et jouit encore en Asie fait que ses instructions étaient toujours reçues avec respect et obéissance, bien que n'étant soutenues par la présence d'aucun représentant impérial au Bhoutan. Bien plus, un texte précis et incontestable, puisqu'il émane de l'Empereur chinois lui-même, montre que celui-ci reconnaissait la quasi-indépendance de ce pays : en

1840, le roi du Nepâl Vikram Sâh demanda à Pékin l'autorisation de prélever sur la frontière du Bhoutan l'emplacement d'un camp pour surveiller la route du Tibet; il lui fut répondu par décret impérial qu'il était « impossible de céder au roi dix *lis* du territoire de Pouloukopa (Brouk-pa = Bhoutan), car cet état ne dépend pas du Tangout (Tibet) et *est en quelque sorte indépendant*¹. »

Les Deb radjas chargés du gouvernement temporel avaient, en raison même des ressources matérielles dont ils disposaient, tendance à supplanter l'autorité des Dharma radjas, qu'ils cherchaient à confiner dans l'exercice spirituel du pouvoir suprême, et l'un d'eux, l'entreprenant Deb Jidar, prit sur lui vers 1770 d'envahir le Sikhim voisin, qui fut occupé pendant six ou sept ans. Le jeune prince du pays s'enfuit au Tibet, où il fut élevé, et à sa majorité il réussit avec l'aide de Lha-sa à rentrer en maître au Sikhim, où il fonda, en témoignage de reconnaissance pour les lamas, le célèbre monastère de Pemiongchi. Un de ses vassaux, qui avait été enlevé par les Bhoutanais, fut remis en liberté, mais resta l'ami de ces derniers, et son fils, quelques années plus tard, leur vendit par trahison une partie de son territoire qui resta dès lors incorporée au Bhoutan, formant les districts de Daling, Jongsa et Sang-be.

L'autorité du Grand Mogol ayant été remplacée au Bengale par celle de la Compagnie des Indes, les Bhoutanais, qui n'avaient pas renoncé à intervenir dans le gouvernement du Koutch-Bihar, profitèrent

1. Cf. *Boutan and Tibet in relation with China*, in *China and Japan Rép.*, mai 1865, réimprimé in *North China Herald*, 1^{er} juillet 1865.

du meurtre du radja local, encore enfant, par le *gossain* (religieux hindou) Ramanand pour exécuter celui-ci et choisir eux-mêmes un nouveau prince. Ce dernier ayant mécontenté ses protecteurs en mettant à mort son ministre, le Diwan-deo, les Bhoutanais envahirent le pays, enfermèrent le nouveau radja et mirent son frère sur le trône; mais à la mort de ce prince les gens du Koutch-Bihar reprirent pour roi le fils du prisonnier, Darendra, et le Deb Jidar, toujours maître du gouvernement du Bhoutan, irrité de cet acte d'indépendance et d'hostilité, envoya de nouvelles troupes qui emmenèrent en captivité Darendra et son frère, ce dernier remplissant les fonctions de Diwan-deo (1772).

Le Koutch-Bihar se tourna encore une fois vers le Bengale et son appel fut accueilli par les Anglais, toujours heureux d'une occasion d'intervenir entre les états indigènes : un petit détachement, sous les ordres du capitaine Jones, puis du colonel Cunning, s'avança à travers la jungle qui borde le pied des montagnes et réussit à repousser les envahisseurs du Koutch-Bihar et à leur enlever trois des forts gardant les passes de l'Ouest.

Le Bhoutan, à son tour, s'adressa au Tibet qu'administrait alors le Grand-Lama de Trachiloumpo en qualité de régent et tuteur du Dalai-lama encore mineur; la lettre que ce pontife adressa par une ambassade au gouvernement de Calcutta nous a été conservée : elle demandait, en termes aussi flatteurs qu'habiles, que ce dernier voulût bien accorder la paix au Bhoutan¹. C'était une trop belle occasion

1. Des deux messagers qu'on put trouver au Bhoutan pour affronter la chaleur des plaines, l'un était un Tibétain nommé

pour le gouverneur du Bengale, qui était le grand Warren Hastings, d'être agréable à un état voisin encore inconnu, avec lequel il espérait nouer des relations qui, dans sa pensée, devaient ensuite lui faciliter l'accès par terre de la Chine. Il soumit donc la lettre à l'examen du conseil de la Compagnie des Indes dès le jour qu'elle lui parvint, et il fut décidé sur l'heure d'accéder à la demande du Lama.

Le commandant du fort de Boura, qui devait devenir gouverneur (*penlop*) de Tongsa et dont les successeurs en ce dernier poste ont joué un rôle capital dans l'histoire du Bhoutan, fut envoyé par le Deb radja à Calcutta : c'est le premier de sa nation qui y soit officiellement allé. Un traité fut signé en cette ville, par lequel les Anglais acceptaient d'évacuer le territoire occupé par eux, à condition de recevoir désormais le tribut annuel de cinq chevaux payé précédemment au Koutch-Bihar par le district de Chichakota. Le radja Darendra et son frère étaient remis en liberté et rendus à leurs sujets, tandis que les caravanes du Bhoutan étaient admises à venir chaque année à la foire de Rampour, sur le territoire indien, libres de tout droit. Enfin, le Deb radja promettait de s'abstenir d'encourager les incursions sur le territoire de la Compagnie et de molester les paysans placés sous la protection de celle-ci, en s'engageant à rendre ceux qui déserteraient son service ; il l'autorisait à faire couper le bois des forêts voisines de la frontière, promettait de protéger les bûcherons et de soumettre tout différend entre les protégés anglais et ses propres sujets à la décision de la Com-

Païma, l'autre un pèlerin hindou, le *gossain* Pourounghir, qui devait jouer un rôle important dans les négociations subséquentes.

pagnie elle-même; de plus, tout asile serait refusé aux fanatiques hostiles à celle-ci, dont les troupes auraient en cas de besoin droit de poursuite sur le territoire même du Bhoutan. Par là, ce dernier pays se mettait déjà quelque peu, sans le savoir, entre les mains de son puissant voisin, qui devait progressivement faire sortir de cet arrangement tous les fruits utiles au développement de l'influence anglaise.

*
* *

Le traité fut signé le 25 avril 1774 et immédiatement Warren Hastings, prenant avantage de la lettre du Grand-Lama de Trachiloumpo auquel il avait donné si prompt satisfaction, décida d'envoyer porter sa réponse au Tibet même pour établir des relations officielles avec le gouvernement de Lha-sa et procéder à la reconnaissance des routes et du pays. Georges Bogle, âgé de vingt ans et simple rédacteur des bureaux de la Compagnie, fut choisi pour cet objet, avec le Dr Hamilton comme médecin, et le 6 mai, la mission se mit en marche pour pénétrer au Bhoutan par la passe de Baxa, d'où elle atteignit la capitale, Tachicho-djong, en dix jours. On lui avait remis un choix de marchandises anglaises, et à chaque étape, sur l'ordre du gouverneur, elle dut procéder à des plantations de pommes de terre¹, afin d'en répandre la culture que Parmentier, au même temps, s'efforçait de vulgariser en France : mais la

1. Importée d'Amérique, la culture de la pomme de terre était déjà très répandue en Italie au xvii^e siècle (A. de Candolle, *L'origine des plantes cultivées*, p. 39).

mission Turner, dix ans plus tard, les trouva complètement dégénérées.

A la capitale, Bogle reçut bon accueil du Deb radja, le Dharma radja qu'il put voir néanmoins restant au second plan; cependant, en juillet, il lui parvint une lettre du Grand-Lama de Trachiloumpo, qui l'engageait à retourner à Calcutta, en mettant en avant la nécessité d'obtenir le consentement de la Chine à sa réception. Le Deb radja, qui avait certainement reçu des instructions du Tibet, insista dans le même sens; mais Bogle réussit à lever les difficultés qui lui étaient faites et, en octobre, il partit avec Hamilton pour gagner Lha-sa par la vallée de Chumbi.

On sait que, bien qu'empêché d'arriver jusqu'à cette ville, il réussit cependant à gagner Trachiloumpo, où il conquit l'amitié du Grand-Lama, le Panchen Rimpotche. Ce dernier, tenté par les récits que lui fit Bogle des beautés de Calcutta, fit passer au Bengale une forte somme consacrée à l'achat d'un terrain sur les bords de l'Hougli et à la construction d'un temple et d'un caravansérail pour les pèlerins bouddhistes : dans la lettre qu'il adressa à ce sujet à Warren Hastings, le pontife expliquait qu'une des raisons lui faisant désirer d'avoir un établissement près de Calcutta était qu'en ses vies antérieures le Bengale était le seul pays où il fût déjà né deux fois. Le temple en question a été effectivement redécouvert en 1887, avec ses idoles et ses livres sacrés : on le nomme aujourd'hui « le jardin tibétain » (Bhotbagan).

Bogle quitta le Tibet en avril 1775 et regagna Tachicho-djong, où il resta un mois occupé à différentes négociations avec les Bhoutanais pour com-

pléter le traité de l'année précédente; le principal obstacle aux transactions tenait au monopole du transit entre le Tibet et le Bengale que se réservaient jusqu'ici le Deb radja et ses ministres : Bogle réussit à faire admettre que les marchands hindous et musulmans seraient libres de traverser le Bhoutan, à l'exclusion des Européens, Anglais compris, pour qui l'entrée restait interdite; de plus, les Bhoutanais gardaient pour eux seuls le commerce du santal, de l'indigo, des peaux, du tabac, du bétel et des vases de fer, dont l'importation par caravaniers étrangers était prohibée.

En janvier 1775, Hamilton, le second de Bogle, revenait au Bhoutan, chargé d'une nouvelle mission par la Compagnie, et arrivait à Punakha, la capitale d'hiver, en avril 1776 et à Tachicho-djong, celle d'été, le mois suivant. Il s'agissait, cette fois de régler la situation des districts d'Ambari-Falakota et de Jalpaich, que le Bhoutan réclamait sur sa frontière Sud-Ouest et qu'Hamilton lui fit rendre, probablement pour assurer par cette marque de bon vouloir l'exécution des arrangements commerciaux qui venaient d'être conclus, bien qu'au dire des écrivains anglais les droits du Bhoutan sur ces deux cantons fussent impossibles à soutenir (*quite intenable*).

Hamilton, l'année suivante, fut renvoyé une troisième fois au Bhoutan, où il devait être tenu pour *persona grata*, afin de présenter les félicitations de la Compagnie au nouveau Deb radja qui venait d'être nommé. De son côté, le Grand-Lama de Trachiloumpo, qui paraît avoir été véritablement intéressé, sinon séduit, par Bogle, avait arrangé avec celui-ci de le retrouver à Pékin, où l'empereur Kien Loung

réclamait la venue du pontife : non sans raison, ce dernier, comme s'il prévoyait le destin, craignait d'entreprendre ce voyage, malgré les invitations aussi flatteuses que réitérées de son suzerain.

Il s'y décida cependant en 1779 et partit avec une suite de 1 500 cavaliers et un grand nombre de serviteurs. Le *gossain* Pourounghir dont il se fit accompagner, d'une part, et Kien Loung lui-même, dans une lettre adressée au Dalaï-Lama, de l'autre, ont donné le récit de son long voyage et des honneurs extraordinaires avec lesquels l'Homme-Dieu fut traité au cours de sa route à travers le Tibet septentrional et la Mongolie. L'Empereur, qui résidait pour la saison à Jehol, descendit de son trône et fit quarante pas à sa rencontre, et dans les entretiens qui suivirent, tant à Jehol qu'à Pékin où ils se rendirent ensuite, le Grand-Lama, fidèle à une promesse faite à Bogle, fit part à Kien Loung du désir des Anglais d'entrer en relations avec les Chinois par son intermédiaire.

« Le Lama, rapporte la relation de Pourounghir, dit beaucoup de choses à ce sujet, et l'Empereur lui répondit qu'il accédait volontiers à ce désir et qu'il serait charmé d'avoir une correspondance avec le gouverneur de l'Indoustan; que, pour le convaincre de la sincérité de ce qu'il disait, il était prêt à écrire à ce gouverneur une lettre telle qu'il plairait au Lama de la dicter; mais que si le Lama l'aimait mieux, afin d'établir plus solidement les liaisons d'amitié qu'il proposait, la lettre serait écrite pour le temps qu'il quitterait la Chine, parce qu'il l'emporterait lui-même et qu'il se chargerait de la faire passer, comme il le jugerait convenable, au gouverneur de

l'Indoustan. Le Lama accepta cette dernière proposition et témoigna à l'Empereur beaucoup de reconnaissance. »

Il n'eut pas le temps de voir la réalisation d'aussi bonnes promesses : au sortir d'une de ces audiences impériales, il fut pris d'une fièvre violente qui l'emporta en quelques jours. Sa mort fut attribuée à la variole qui sévissait alors à Pékin, mais le fait que l'Empereur vint le voir alors que la maladie était déjà déclarée et mit son fils aîné près de lui pour le soigner laisse supposer que Kien Loung savait à quoi s'en tenir sur la véritable nature du mal. Il eut d'ailleurs l'étrange précaution de faire placer dans la chambre du malade, comme pour suggestionner l'entourage, « plusieurs grands tableaux qui représentaient des personnes ayant la petite vérole, avec les divers périodes de cette maladie ».

Les honneurs rendus au pontife mort furent plus grands encore que de son vivant : sur l'ordre de Kien Loung, son corps fut placé dans un double cercueil de cuivre et d'or et porté à bras d'homme jusqu'à Trachiloumpo, où un mausolée lui fut élevé; et en énumérant, dans sa lettre précitée au Dalaï-Lama, les cérémonies funèbres ordonnées par lui, l'Empereur répète avec insistance combien sa douleur fut grande en apprenant la mort de son vénérable ami. Bogle n'avait pu d'ailleurs rejoindre celui-ci à Pékin, car, par une coïncidence singulière, il était, presque à la même époque, atteint et emporté par la petite vérole à Calcutta, âgé de trente-quatre ans.

Le Grand-Lama mort en 1780 se réincarna, l'année suivante, dans le corps d'un enfant qui prit le titre de Jebstan pahi-nima et fournit une longue carrière jus-

qu'en 1854, date de sa mort. Il est remarquable que les pontifes de Trachiloumpo qui, en dehors du précédent chargé de la régence du Tibet, n'ont pas à intervenir dans les questions politiques, vivent beaucoup plus longtemps que ceux de Lha-sa et du Bhoutan, qui mêlent le souci des affaires temporelles à leurs devoirs spirituels.

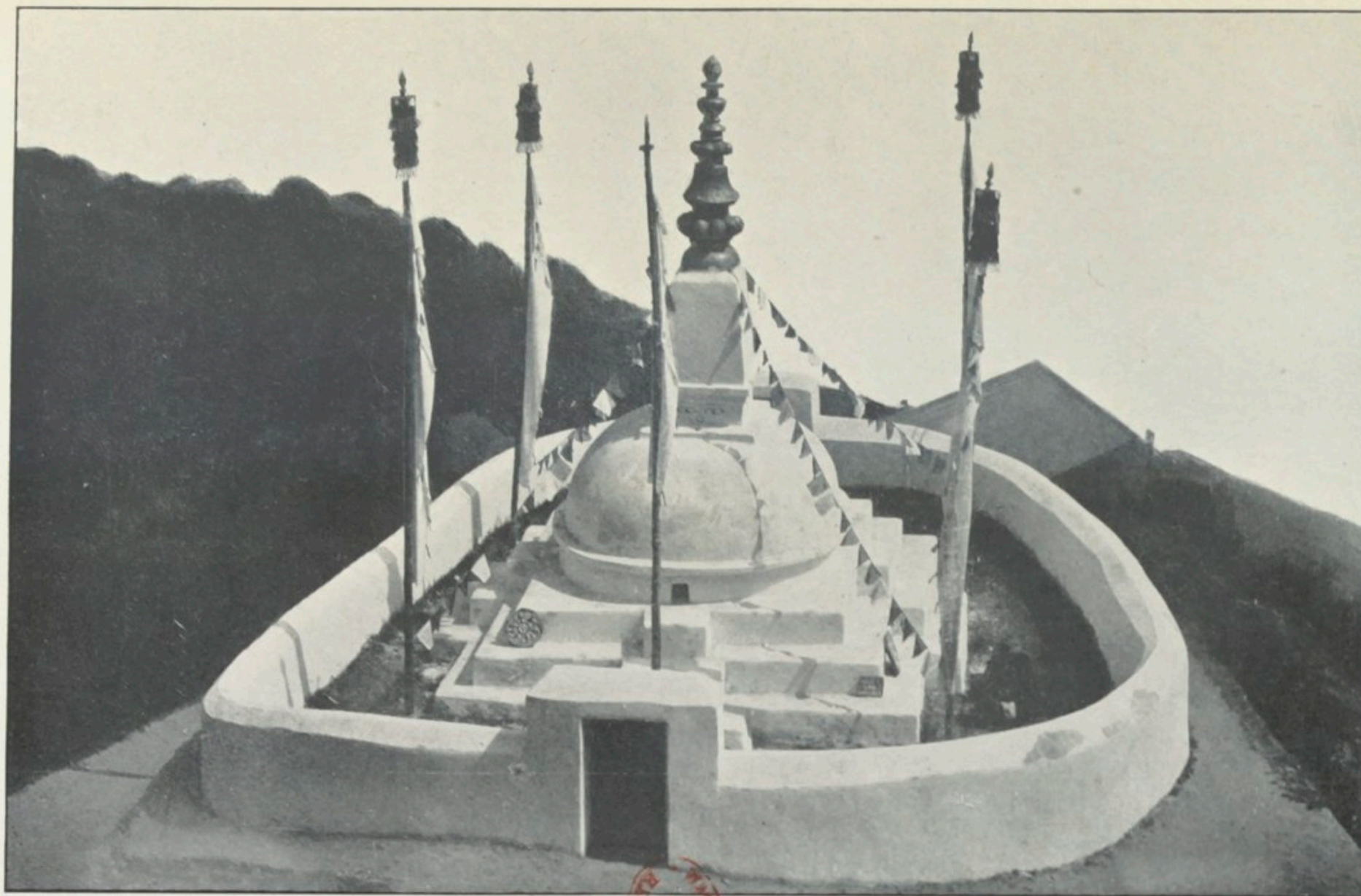
Le gouverneur du Bengale, ayant appris la réincarnation de son ami, ne manqua pas cette occasion d'envoyer une nouvelle mission au Tibet. Le choix de son chef ne fut pas moins heureux que la première fois : il se porta sur son propre cousin, le capitaine Turner, qui, de même que Bogle, nous a laissé un intéressant récit de son voyage. Turner se mit en route au début de 1783, accompagné du lieutenant Davis, dessinateur de la mission, qui rapporta un album de vues remarquables, du Dr Saunders et du *gossain* Pourounghir.

Ils entrèrent au Bhoutan par la passe de Baxa et suivirent la même route que Bogle jusqu'à Tachichodjong. Le Deb radja, qui avait donné des ordres pour faciliter leur voyage, les reçut et les traita avec bienveillance, malgré une certaine défiance qui perce à travers le récit, très favorable pourtant, de Turner ; quant au Dharma radja, il n'apparaît pas une fois dans cette relation et son nom n'y est même pas prononcé.

Le Deb radja, qui prenait dans ses lettres le nom de Nambar-deo, en y joignant ces titres : « le plus grand, le très haut et plus puissant lion de l'univers », était le successeur de ce Deb Jidar qui avait amené la guerre entre son pays, le Sikkim et le Koutch-Bihar, et la première intervention anglaise au Bhoutan. D'un tout autre caractère, Nambar-deo

procédait avec autant de douceur que de prudence ; mais, ayant dû se débarrasser des favoris de son prédécesseur, il s'était créé de ce côté de fortes inimitiés qui, le croyant faible, prirent bientôt la forme d'une rébellion ouverte. Les envoyés anglais furent témoins de cette petite guerre dirigée par le gouverneur d'Angdou-phodang, place que Turner appelle Wandipore ; mais bien que les révoltés fussent venus menacer le palais même de Tachicho-djong, leur manque d'armes, de discipline et de tactique les fit battre par les soldats levés en hâte par le Deb radja, soldats qui n'étaient d'ailleurs pas beaucoup mieux équipés ni exercés que leurs adversaires.

Le gouverneur d'Angdou-phodang, assiégé à son tour dans sa forteresse, fut abandonné par ses partisans, et le Deb radja, qui se rendit sur place pour rétablir l'ordre, invita les trois Anglais à l'accompagner jusque-là, d'où il les envoya visiter Punakha, sa capitale d'hiver et son séjour favori. Au retour à Tachicho-djong, le *gossain* Pourounghir, qui avait été envoyé en avant pour négocier l'entrée de la mission au Tibet, rapporta des lettres du régent de Trachiloumpo, qui soulevait des objections à sa venue ; les Tibétains finirent cependant par autoriser l'entrée de deux Anglais d'après le précédent établi au temps de Bogle, mais en menaçant simplement de tuer le troisième s'il se présentait. Si peu encourageant que fût cet accueil, Turner, suivi du seul Dr Saunders, se mit en route en septembre pour gagner à l'Ouest la vallée de Chumbi, Phari-djong et Gyangtse, itinéraire que devait suivre, cent trente et un ans plus tard, le colonel Younghusband et sa petite armée venant des Indes.

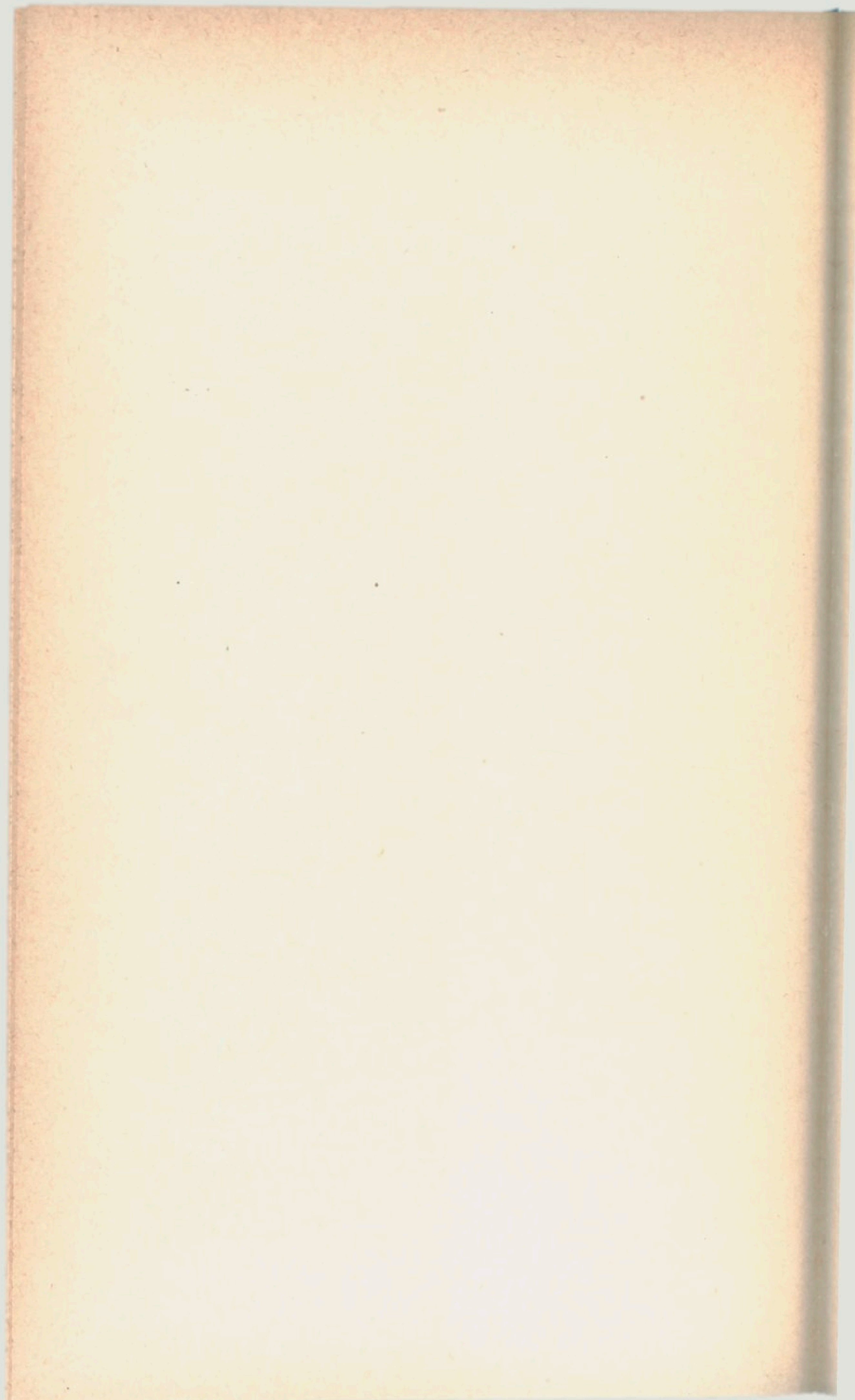


Phot. Th. Paar.

TOMBE DE CHET BHOUTANAÏ.

PLANCHE VI.

Ch.-Eudes BONIN. *Les Royaumes des Neiges.*



A Trachiloumpo, les deux Anglais furent reçus par le frère du Grand-Lama défunt, qui exerçait la régence pendant la minorité de son successeur, le réincarné, âgé de dix-huit mois. Cet avatar avait été découvert d'ailleurs dans une famille éminemment sacerdotale, puisque son père suivant la nature n'était autre que l'oncle du Dalaï-Lama; les deux grands représentants du Bouddha sur terre étaient donc, à cette époque, cousins germains par le sang.

Turner assista au départ de l'Enfant-Dieu pour le monastère voisin de Terpa-ling où il devait être élevé et, quand lui-même quitta Trachiloumpo après deux mois de séjour, il fut admis en sa présence. Il nous a laissé un curieux récit de cette entrevue, avec le texte de l'allocution qu'il adressa au nouveau Grand-Lama, auquel fort habilement il s'adressa comme s'il parlait à l'âme même du défunt en lui rappelant son amitié pour la nation anglaise. Il est curieux que la réponse écrite de la part du jeune pontife pour le gouverneur du Bengale ne semble pas entrer dans le jeu, car il y est question seulement de l'amitié qui a existé « entre le premier des nobles, M. Hastings, et le *Lama mon prédécesseur* ».

A leur retour au Bhoutan par la même route, les envoyés anglais retrouvèrent le Deb radja à Punakha et restèrent quelques jours avec lui avant de regagner le Bengale, afin de « terminer, dit Turner, tout ce qui avait rapport à ma mission ». Dans le rapport qu'il adressa au retour à Warren Hastings il explique qu'il n'a pu aller jusqu'à Lha-sa, « l'état du gouvernement de ces contrées ne lui ayant pas permis d'entreprendre cette démarche, dont le régent de Trachiloumpo l'a d'ailleurs fortement dissuadé »,

mais que ce dernier lui a promis « de bien accueillir, en faveur du gouvernement du Bengale, tous les marchands de l'Inde qui iraient trafiquer au Tibet ». Turner s'excuse de n'avoir pas obtenu par écrit la sanction de promesses aussi vagues, parce que le régent ne pouvait signer une convention, « n'ayant pas un pouvoir indépendant »; de même pour le Bhoutan, où il rappelle qu'un traité en règle a été conclu avec Bogle en 1775 : « le Deb radja étant convenu avec moi de la validité de ce traité, j'ai cru qu'il était inutile d'insister pour en faire signer un autre ¹. »

En résumé, l'ambassade de Turner n'ajoutait rien à ce qui avait été obtenu par son prédécesseur; l'influence des Anglais restait stationnaire dans une direction où ils avaient espéré s'ouvrir une route vers la Chine, et il est vraisemblable que l'action occulte de celle-ci les obligeait à marquer ainsi le pas.

*
* *

Le régent, frère de ce Grand-Lama de Trachiloumpo qui avait peut-être payé de sa vie ses relations avec les Anglais, n'avait pu rester longtemps en place après le passage de Turner, auquel il avait commis l'imprudence de montrer le nouveau pontife. C'est lui ou un autre de ses frères appelé Chamar-pa, *le bonnet rouge*, et réfugié auprès du roi du Népal, qui aurait poussé ce prince à porter la guerre au

1. Il résulte de l'examen des archives de Rampour que Turner fut également chargé de remettre au Bhoutan le district d'Ambari-Falakota suivant la décision de Hamilton, ce dont lui-même ne parle pas.

Tibet; sous de futils prétextes, en effet, les Nepâlais en 1788 envahirent le Sikhim, qui dépendait alors de Lha-sa et où le Bhoutan possédait dix-huit monastères relevant de la secte droug-pa¹ : ces propriétés lui venaient en grande partie de dons faits par le radja du Sikhim, Rana Sahib, à l'ancien Deb Jidar, qui était son ami. Le radja et son fils s'enfuirent au Tibet, où ils demandèrent assistance, et le Bhoutan de son côté envoya pour protéger son bien quelques troupes, qui ne purent empêcher la prise du pays et la perte des monastères.

Une fois maîtres du Sikhim, les Gourkhas, qui depuis vingt ans dominaient au Nepâl où ils formaient la caste gouvernante et militaire, envahirent en 1790 le territoire et en 1791 la ville même de Trachiloumpo, qu'ils mirent au pillage. Un allié plus puissant que le Bhoutan allait venir au secours du Tibet : l'empereur de Chine avait ordonné, en effet, à un ancien vice-roi de Canton, Choun Ché-y, connu pour son hostilité contre les Anglais que les Chinois soupçonnaient de pousser les Nepâlais en sous-main, de réunir une armée et de rejeter ces derniers de l'autre côté de l'Himalaya.

Le choc eut lieu dans la vaste plaine de Tengri-meidan (la prairie du ciel), à mi-chemin entre Trachiloumpo et le Nepâl : malgré leur acharnement, les Gourkhas succombèrent devant le nombre et l'organisation supérieure des Mandchous, qui n'avaient même pas voulu de l'aide de leurs auxiliaires tibé-

1. Le Bhoutan possède de même au Tibet proprement dit le monastère de Lha-loung, qui est entretenu par le Penlop de Tongsa, et les quatre (Tartchen, Niandi, etc.) construits au pied de la montagne sainte, le Kailasa.

tains. Battus une seconde fois, à 20 milles de leur capitale après avoir été chassés de la forteresse de Kouti qui gardait leur frontière, les Nepâlais demandèrent ouvertement l'aide des Anglais, qui ne pouvaient guère refuser leurs bons offices en la circonstance, mais craignaient de se compromettre vis-à-vis de la Chine. Le capitaine Kirkpatrick, le premier de sa nation qui ait pénétré au Nepâl, y fut envoyé avec la seule mission de négocier la paix; mais le général chinois, mécontent de cette intervention des Anglais qui avaient précédemment refusé aux Tibétains (qui l'avaient demandée aussi) leur assistance contre les Nepâlais, n'accorda le retrait de ses troupes qu'à de dures conditions. Les Gourkhas durent rendre tout ce qu'ils avaient enlevé à Trachiloumpo et s'engager à payer à l'Empereur un tribut, qui est encore porté à Pékin de nos jours par une ambassade spéciale, et à livrer des otages en garantie de l'exécution du traité; de plus, avant de se retirer, l'armée chinoise laissa plusieurs postes sur la frontière pour la surveiller.

En même temps, les Chinois avaient accepté les propositions du radja du Sikhim qui, craignant le voisinage du Nepâl et sans doute aussi celui de la Compagnie des Indes, offrait de devenir vassal de Pékin; ce prince n'en dut pas moins d'ailleurs continuer à payer tribut au Nepâl jusqu'en 1815, date à laquelle les Anglais lui firent rendre la partie occidentale de son territoire que les Gourkhas conservaient depuis leur invasion. Le Bhoutan dans la bagarre avait été respecté tant par les Népâlais que par les Chinois qui, malgré le désir de leur général, durent, sur les réclamations du Deb radja, se contenter de

fortifier le passage de Phari et d'y mettre une garnison. Mais cette guerre devait porter un coup mortel au trafic entre l'Inde et le Tibet qui, en vertu des arrangements conclus, commençait à passer par le Bhoutan : à l'instigation des Chinois, les passes de l'Himalaya furent fermées par les Tibétains à tout ce qui venait du Sud, — et elles le sont restées jusqu'aujourd'hui malgré toutes les tentatives, par la diplomatie ou par la force, pour les rouvrir.

Le refus d'arrêter l'invasion gourkha, opposé par les Anglais aux demandes des Tibétains, devait contribuer à refroidir les relations des premiers avec les Bhoutanais, qui avaient pris fait et cause pour les seconds. Des difficultés de frontière vinrent encore compliquer la situation : nous avons vu la contestation élevée à propos du district d'Ambari-Falakota, que les Anglais durent finalement rendre au Bhoutan ; en 1787, une autre réclamation avait été produite par ceux-ci au nom du radja de Bijni au sujet du *mahal* (domaine) de Houlaghat et au nom du *zamindar* (teneur de fief) de Beddragong au sujet du domaine de Gouma, mais elles n'eurent pas de suite. En 1815, une nouvelle dispute surgit touchant des territoires de frontière, et le babou (lettré) bengali Bishen Kant Bose fut envoyé par la Compagnie des Indes au Bhoutan pour la régler : il a laissé à son tour un curieux exposé de l'état dans lequel il trouva le pays.

Quatre ans auparavant, un Anglais au service de la Compagnie était aussi passé par le Bhoutan se rendant à Lha-sa, le seul parmi ses compatriotes qui, avant 1904, ait pénétré dans la capitale du Tibet : se donnant pour médecin et accompagné d'un seul serviteur indigène, Thomas Manning, grâce à sa

persévérance et aux services rendus par ses remèdes, réussit à séjourner plusieurs mois à Lha-sa et même à être reçu par le Grand-Lama, jusqu'au jour où la méfiance des Chinois le fit arrêter et reconduire aux Indes par la même route du Bhoutan. Il est assez de mode aujourd'hui de railler cet explorateur, dont le journal publié par Markham se réduit malheureusement aux menus incidents du voyage, mais il ne faut pas oublier que la façon dont il fut traité à son retour par ses supérieurs l'a amené, par dégoût, à retirer et détruire son rapport administratif; il n'est pas douteux cependant qu'il ait été chargé d'une mission officielle, comme il le dit expressément dans une note de son journal du 3 novembre 1811, et ce dernier document, si décrié, témoigne souvent de sa sagacité malgré quelques traits d'excentricité qui ne sont pas sans précédents chez certains de ses compatriotes.



La première guerre entre les Birmans et les Anglais, qui éclata en 1825, se termina par l'annexion de l'Assam au profit de ces derniers, qui héritèrent ainsi des contestations de frontière entre l'Assam et le Bhoutan : dix-huit passes conduisent de celui-ci aux Indes et portent par suite le nom d'*Athara Douar* (les dix-huit portes); onze à l'Ouest sont contiguës au Bengale, sept à l'Est touchent à l'Assam. Les premières, qui avaient fait partie du territoire de l'empire du Grand-Mogol, avaient été peu à peu débarrassées de leurs gouverneurs mahométans et rattachées au Bhoutan avant l'apparition des

Anglais, tandis que les secondes avaient appartenu à l'Assam jusqu'à la fin du XVIII^e siècle et n'étaient qu'administrées par des fonctionnaires bhoutanais contre le tribut d'un paiement annuel de queues de yaks, de chevaux, de musc, de poudre d'or, de couvertures et de couteaux à l'Assam, considéré toujours comme propriétaire du terrain. De plus, deux de ces *douars* étaient occupés durant l'été par ce dernier pays, auquel se substitua le gouvernement anglais après la conquête, et durant l'hiver seulement par le Bhoutan. Un état de choses aussi compliqué était une source permanente de difficultés, augmentées encore par les différences d'appréciation dans la valeur des objets formant le tribut payé en nature qui devait atteindre environ 3 000 roupies.

On ne s'expliquerait donc pas l'insistance des Anglais à s'assurer le libre accès de ces *douars* malgré ces obstacles, si l'on ne savait l'importance de ces districts pour le commerce des bois d'abord et plus tard, quand la culture du thé fut introduite en Assam, pour l'exploitation de ce dernier produit qui vient particulièrement bien sur les premières pentes, exposées au soleil et à la mousson du Sud, des hauteurs de la frontière bhoutanaise.

Aux demandes des Anglais pour liquider la situation, les Bhoutanais répondirent par des refus et des razzias, qui amenèrent des représailles militaires et le rattachement provisoire au territoire britannique des douars de Bouri-Gouma (de 1828 à 1834) et de Banxa (1836). Les lettres de réclamation du gouvernement du Bengale ne parvenaient pas à celui du Bhoutan, arrêtées à la frontière par les officiers qui commandaient pour ce dernier état, et l'arrangement

conclu pour la remise de Banxa ne fut pas exécuté par les Bhoutanais, qui n'avaient envoyé pour le négociier que des subalternes sans mandat. Ces faits déterminèrent les Anglais à recourir à une nouvelle ambassade pour traiter directement avec le Dharma et le Deb radjas, bien que ceux-ci eussent par avance décliné l'honneur de la recevoir.

La mission fut confiée au capitaine Pemberton, accompagné du lieutenant Blake, du Dr Griffiths et de trente-cinq hommes de l'*Assam Seebundy corps* créé spécialement pour la garde de cette partie de la frontière. Au lieu de suivre à l'Ouest la route de leurs prédécesseurs, ils tinrent cette fois à entrer à l'Est¹, par Banxa, d'où ils furent conduits à travers le territoire de Tongsa jusqu'à Punakha. Pendant leur séjour à la capitale, une rébellion, comme au temps de Turner, éclata pour détrôner le Deb radja. Le traité que Pemberton était chargé de soumettre au gouvernement du Bhoutan était fort modéré, ne faisant que consacrer les mesures déjà prises pour faciliter les transactions entre les deux pays, le règlement de la question de frontière et du paiement des arrérages du tribut, l'échange des criminels et l'établissement de deux agents du Bhoutan aux Indes : à Gauhati et à Rampour. Après de longues discussions le Dharma et le Deb radja avaient accepté de signer, mais l'opposition du Penlop de Tongsa, qui déjà avec celui de Paro se partageait le pouvoir effectif, fit

1. D'après une indication du Dr R. Wilcox (*Memoir of a Survey of Asam, Asiatic Researches*, vol. XVII, 1832) l'existence d'une route dans cette direction avait été signalée par un Persan envoyé au Bhoutan par M. Scott, agent anglais pour la frontière orientale de l'Inde qui a organisé aussi les premières reconnaissances en Assam (Cf. l'étude suivante sur cette province).

rejeter le traité, et la mission dut reprendre le chemin du retour par l'ancienne route de Baxa, sans avoir été admise non plus, comme elle le demandait, à se rendre au Tibet. Il restait à Pemberton l'honneur d'avoir été le premier et jusqu'ici le seul Européen qui ait traversé le Bhoutan d'Est en Ouest suivant son grand axe.

En 1839, les Bhoutanais recommençaient leurs incursions sur la frontière, pillaient plusieurs villages et enlevaient douze indigènes du territoire britannique. Le gouvernement du Bengale ayant par représailles fait occuper les douars orientaux de Kalling et de Bouri-Gouma, le Dharma et le Deb radjas réclamèrent par un message la remise de ces deux districts et l'envoi d'une autre mission pour arranger l'affaire; mais le Bhoutan était alors en proie à la guerre civile causée par la rivalité des deux grands gouverneurs, et Lord Auckland, dans l'impossibilité de prévoir qui l'emporterait, se borna à faire porter une lettre de remontrances (mission d'Ochoa, 1840) disant que, si l'anarchie continuait sur la frontière, il serait nécessaire d'annexer les autres douars, menace qui fut exécutée peu après : le 6 septembre 1841, les cinq autres douars de l'Assam étaient en effet rattachés avec les deux premiers au Bengale, et il fut convenu verbalement qu'une somme de 10 000 roupies serait payée annuellement au Bhoutan pour lui tenir compte du gros déficit creusé dans son budget par la perte du revenu de ces territoires.

En 1842, le district d'Ambari-Falakota fut de même repris en charge par le Bengale, qui en compensa également le produit entre les mains du Bhoutan jusqu'en 1859, où l'annexion pure et simple fut pro-

noncée. La situation se trouvait réglée ainsi sur la frontière d'Assam, plus éloignée du centre du gouvernement bhoutanais, mais les douze douars du Bengale, ainsi que les territoires du Sikhim et du Koutch-Bihar voisins, continuaient à être le théâtre d'attentats encouragés en sous-main par ce même gouvernement.

De 1837 à 1864, les Anglais ont relevé ainsi trente cas de pillage, l'enlèvement de 18 éléphants et de 25 de leurs sujets indigènes emmenés en esclavage, tandis qu'au Koutch-Bihar 69 habitants et une valeur de 20 000 roupies étaient enlevés en une cinquantaine d'incursions. Le chef de Diwangiri, au Sud-Est du Bhoutan, avait eu part à plusieurs de ces attentats et, comme il dépendait du Penlop de Tongsa, son parent, ce dernier reçut du Deb radja l'ordre de rembourser la valeur des prises. Le Penlop répondit par deux lettres insolentes écrites à l'agent britannique de la frontière, le colonel Jenkins, lui reprochant de s'être adressé au Deb radja, alors que lui, le Penlop, était aussi puissant que celui-ci, ce qui pouvait être vrai en droit, mais non en fait. Devant cette attitude, le colonel Jenkins fut autorisé par Lord Dhalousie à prendre des mesures pour occuper aussi les douars du Bengale, le paiement du revenu de ceux de l'Assam fut supprimé — ce qui amena des excuses du Bhoutan, — et ce dernier put toucher son argent, déduction faite du montant des pillages.

Presque en même temps un *zamindar* de Gouma était enlevé par les Bhoutanais, ce qui obligea cette fois le gouvernement du Bengale à envoyer un régiment à la frontière. Tout en reconnaissant que l'anarchie intérieure avait cessé avec la fin de la rébellion

et que la situation s'améliorait, le commissaire britannique, par mesure de précaution, proposa d'annexer définitivement les districts d'Ambari-Falakota et de Jalpaich, où des détachements d'infanterie et de cavalerie furent à cet effet cantonnés.

*
* *

En 1851, deux missionnaires français, Rabin et Bernard, avaient tenté de pénétrer au Tibet par le Bhoutan en partant de l'Assam, mais ils furent bien vite arrêtés, à trois jours de la frontière, par les difficultés que leur suscitèrent les indigènes.

La grande mutinerie de 1858 devait amener le gouvernement anglo-indien, une fois de plus, à temporiser en raison des préoccupations que lui causaient ses propres sujets, et le Bhoutan en profita pour hausser le ton de ses insolences, déclarant par exemple dans ses lettres que le *zamindar* enlevé, qui lui était réclamé, était mort « parce que le nombre de ses jours était compté ». Les incidents de frontière reprirent de plus belle, et deux troupes de Bhoutanais s'avancèrent même pour attaquer Rampour et Darjiling; il fallut détacher deux compagnies à la frontière pour les obliger à se débander.

Lord Canning était d'avis d'envoyer une sixième ambassade au Bhoutan et, en juillet 1862, un messenger était dépêché pour en faire part au gouvernement de ce pays et lui demander de prendre des arrangements en conséquence (mission Wood).

Le Deb radja ne donna sa réponse qu'en décembre suivant, réponse évasive portant seulement qu'au printemps il enverrait quelques *zinkabs* (officiers

subalternes) pour régler les difficultés pendantes. Il n'en vint naturellement aucun, et ce fut seulement après un an d'attente, en décembre 1863, que la mission organisée par Sir John Lawrence se mit en route, sous la direction de M. Ashley Eden, assisté de M. Power, du Dr Simpson et du lama Chebou. Aucune réponse à de nouveaux messages annonçant leur voyage n'était parvenue de la capitale du Bhoutan, car le Deb radja venait d'être détrôné par le Penlop de Tongsa et avait dû se réfugier à Simtoka.

L'accueil peu encourageant fait aux envoyés dès leur passage au fort de Daling, sur la frontière Sud-Ouest, eut pour résultat de faire désertir leurs porteurs et les obligea à abandonner là une partie de leurs tentes et de leurs bagages. A Sipchou, de nouvelles difficultés surgirent, et Eden, qui tenait avant tout à atteindre le but de sa mission, y laissa ses compagnons, le reste de son escorte et de son matériel, et continua, seul Européen, avec 15 Sikhs et 10 sapeurs du *Seebundy corps*.

On était au cœur de l'hiver, et la petite troupe, partie de Sipchou le 2 février, dut franchir trois passes au milieu des neiges, à plus de 3 000 mètres d'altitude. Eden, voyant l'impossibilité de faire venir ses compagnons laissés en arrière, écrivit à M. Power de les ramener au Bengale; d'ailleurs, les *zinkabs* venus à sa rencontre avaient ordre de lui faire faire aussi demi-tour. Sans les écouter, il continua sa marche par deux passes plus élevées, et apprenant que des messagers étaient en route avec des ordres encore plus stricts pour l'arrêter, il se décida à tenter un suprême effort pour atteindre Paro, dont il n'était plus séparé que par une dernière chaîne.

Cette étape fut un désastre, la neige molle s'enfonçant sous les pas, et lorsqu'il arriva au sommet du col, la nuit était venue, et la passer là eût été la mort pour tous. Dans la neige et les ténèbres, Eden, qui marchait depuis quinze heures sans manger, réussit à atteindre un hameau où il fut rejoint le lendemain par les *zinkabs* chargés, annoncèrent-ils, de traiter les questions de frontière et de reprendre possession des *douars* occupés par les Anglais.

La lettre signée du Deb radja qu'ils lui remirent, bien que rédigée en termes évasifs, ne contenait pas cependant un refus définitif de recevoir la mission, et Eden en profita pour gagner Paro, où il fut reçu par l'ancien Penlop de la province, qui se refusait à reconnaître le nouveau Deb radja soutenu par son rival, le Penlop de Tongsa, et qui par suite se montra plus accueillant et fournit des guides jusqu'à Punakha.

Cette ville fut atteinte le 15 mars par Eden, malgré de nouvelles tentatives pour l'arrêter; il devait y rester jusqu'au 29 et à l'incitation du Penlop de Tongsa, dont le Deb radja n'était que l'instrument, y recevoir le plus indigne traitement. C'est en vain qu'il essaya d'appliquer ses instructions pour le règlement des difficultés pendantes sur les bases déjà acceptées par le gouvernement bhoutanais dans les arrangements antérieurs; on le bouscula, on lui cracha même à la figure, et sous des menaces de mort il dut apposer sa signature au bas d'un traité préparé d'avance, qui rendait au Bhoutan tout ce que les Anglais lui avaient enlevé. Pour échapper à la prison et peut-être aux supplices, il leva son camp la nuit et par marches forcées s'enfuit à Paro, où il

ne resta qu'un jour pour regagner de là Darjiling, où il arriva en avril.

L'honneur britannique ne pouvait rester sous le coup d'un tel outrage infligé à son représentant, et Eden¹, à son retour, proposa trois séries de mesures pour punir les Bhoutanais et amener la sécurité de la frontière : soit l'occupation complète du pays, soit une occupation temporaire permettant la destruction de tous les ouvrages fortifiés, soit enfin l'annexion des *douars* et des forts qui gardaient les passes.

Le gouvernement anglo-indien cependant, toujours partisan de la temporisation, se contenta de l'annexion d'Ambari-Falakota et de la suppression de la rente payée pour les *douars* de l'Assam. Les Bhoutanais en profitèrent pour envoyer au lama Chebou, qui avait accompagné Eden, une lettre impertinente, disant qu'ils s'en tenaient au traité signé de force par ce dernier.

La patience anglaise était à bout, et une proclamation de Sir John Lawrence, datée du 12 novembre 1864, dénonça la conduite du gouvernement bhoutanais et fit connaître l'intention d'annexer au territoire indien les douars du Bengale pour prévenir le retour de pareils attentats. Trois colonnes d'opérations furent formées et, sous les ordres des généraux Malcaster et Dunford, s'avancèrent à la fois vers le Sud-Ouest et le Sud-Est. Les douars furent occupés presque sans coups de fusil, et l'expédition allait être rappelée, son but étant atteint, quand on apprit, en février 1865, que les Bhoutanais préparaient une attaque générale sur toute la ligne des frontières.

1. Son pays ne l'oublia pas, car il devait devenir gouverneur du Bengale et Sir Ashley Eden.

Le Penlop de Tongsa vint, en effet, assaillir Diwangiri, d'où il fut repoussé, mais il réussit à bloquer la place en coupant ses conduites d'eau, et le colonel Campbell, qui la commandait, fut obligé de l'évacuer dans une confusion qui se termina par un désastre, la garnison ayant perdu son chemin et dû abandonner aux mains de l'ennemi deux canons et tous ses blessés.

Heureusement pour les Anglais, les soldats du Penlop, occupés à piller les bagages, ne poursuivirent pas plus loin, et même les prisonniers furent bien traités par eux. D'autres attaques tentées par les Bhoutanais contre les postes de Bichensing, de Baxa et de Taza furent aussi repoussées; mais devant ce dernier fort les agresseurs, ne se décourageant pas, élevèrent une palissade qui le bloquait entièrement. Le colonel Watson, accouru des plaines pour les déloger, fut battu le 4 février 1865 et obligé à la retraite après deux heures de combat, ayant perdu deux officiers et nombre d'hommes.

Les brigadiers généraux Tombs et Tytler furent chargés de remplacer Malcaster et Dunford, qui n'avaient pas réussi. Tytler délivra Taza et chassa les Bhoutanais du voisinage de Baxa, pendant que son collègue réoccupait Diwangiri et en détruisait les murs.

Le Deb radja et le Penlop de Tongsa firent alors des ouvertures de paix qui aboutirent au traité de Sinchoula, signé le 11 novembre 1865 : les Anglais gardaient leurs conquêtes, tous les douars du Bengale et de l'Assam; le Bhoutan rendait les indigènes enlevés au Sikhim et au Koutch-Bihar, s'engageait de nouveau à extradier les criminels, à maintenir la

liberté du commerce et à prendre le gouvernement britannique pour arbitre entre lui et ses deux voisins prénommés.

Les canons pris furent rendus, ainsi que le texte du traité extorqué à Eden, avec des excuses. De leur côté, les Anglais s'engagèrent à verser au Bhoutan, pour lui tenir compte de la perte totale et définitive du revenu des douars, une somme annuelle de 50 000 roupies.

Le subside fut régulièrement payé depuis lors chaque année aux envoyés du Bhoutan, qui se rendaient à cet effet à Baxa, à l'exception de l'an 1868 où il fut supprimé pour obliger le Bhoutan à rétablir les communications qu'il venait de suspendre sur cette route. Douze ans plus tard, menace fut faite de le supprimer de nouveau pour obtenir la punition d'une incursion dans cette même région et la remise des coupables et des captifs.

En 1872-1873, le colonel Graham fut chargé de délimiter la frontière entre l'Assam et le Bhoutan et d'élever pour la marquer des bornes de pierre. En 1876-1877 le gouvernement anglo-indien exprima le désir de voir s'ouvrir à travers le Bhoutan une bonne route commerciale vers le Tibet; le Deb radja en fit part à Lha-sa, d'où des envoyés chinois et tibétains vinrent l'encourager à refuser son concours. Déjà, depuis dix ans, la Chine par l'intermédiaire de ses représentants à Lha-sa avait réclamé le droit de « contrôler » la nomination des Penlops, et pour consacrer ses prétentions un édit impérial, paru au *Journal officiel* de Pékin le 22 août 1890, sanctionna un rapport du résident mandchou au Tibet (*amban*), qui proposait de nommer le Penlop de Tongsa chef

ou radja du Bhoutan et celui de Paro sous-chef. En 1891, des officiers de l'Amban vinrent même à Paro porteurs d'une lettre officielle de l'Empereur scellée de son sceau, qui fut remise au Penlop de cette province. Pressentant que les Bhoutanais finiraient par se tourner vers les Indes, la Chine cherchait évidemment à se rattacher leurs chefs par ces honneurs.

L'année suivante, un serviteur du Penlop de Tongsa ayant été tué à Phari par les Tibétains, les Bhoutanais menacèrent d'envahir la vallée de Chumbi pour obtenir vengeance ; mais l'affaire put être arrangée à l'amiable.

*
* *

La situation intérieure avait complètement changé au Bhoutan : après maintes luttes entre les pouvoirs rivaux et presque égaux du Dharma et du Deb radjas d'une part et des grands Penlops de Paro et de Tongsa de l'autre, un gouvernement stable avait fini par s'établir au profit de ce dernier.

En 1885, Ugyen Wang-Chouk, alors âgé de vingt-quatre ans, avait succédé à son père, Deb Nagpo (le prince noir), à la tête du fief de Tongsa qui embrasse toute la partie orientale du Bhoutan ; la position même de Tongsa, au milieu de la grande route qui va de l'Est à l'Ouest du royaume, fait de cette place la clef, et de celui qui la possède le maître des communications entre les deux moitiés du pays. Bâtie à pic sur la rive gauche du Madhou-chou et entourée de ravins, la forteresse n'a d'accès avec l'extérieur que par une succession d'escaliers de pierre qui la relie au pont de la rivière, en sorte que les caravanes sont

obligées de passer par cette trappe, qui peut couper à volonté toute circulation dans le pays. Ainsi le maître de Tongsa était marqué pour devenir l'arbitre des destinées du Bhoutan, et le grand rôle que les précédents Penlops avaient joué dans son histoire annonçaient et préparaient la montée au rang suprême du possesseur actuel.

Le fils du « prince noir » arrivait au pouvoir quand déjà le cousin de son père, Deb penjo, avait été placé par celui-ci à la tête du fief de Paro : les deux grands feudataires qui s'étaient jusqu'ici disputé la prééminence appartenaient donc à la même famille, et la faction rivale était représentée par le Deb radja Gau Sang-po, Alou Dordjre, gouverneur de Tachichodjong, et son beau-frère, gouverneur de Punakha. Ces deux derniers, profitant de la jeunesse du chef de Tongsa, lui refusèrent sa part dans la rente annuelle payée par les Anglais pour les douars, et Ugyen Wang-Chouk, en retour, refusa de contribuer à l'entretien des lamas qui forment le clergé officiel et qui sont répartis dans les cinq grands monastères du pays. Il ne gagnait pas d'ailleurs à la combinaison, sa quote-part étant plus forte dans le premier cas que dans le second, et, pour se faire rendre raison, il réunit ses partisans et s'avança jusque devant Tachichodjong, où il vint réclamer ses droits auprès du Deb radja et d'Alou Dordjre. Repoussé avec dérision, il tenta de se rendre maître de la ville, mais dut reculer devant les grands feux d'herbe sèche que les défenseurs allumèrent sur les collines entourant les remparts. Une attaque contre le fort voisin de Simtoka n'eut pas plus de succès ; le Penlop de Paro offrit alors sa médiation et suggéra l'idée d'une entre-

vue, où le gouverneur de Punakha se rendit sans méfiance : pendant que ses soldats préparaient leur repas, ceux de Paro se jetèrent sur eux et les massacrèrent après avoir poignardé leur chef. Alou Dordjre, épouvanté, s'enfuit pendant la nuit à Punakha d'abord, puis au Tibet où il demanda secours aux Chinois et aux Tibétains. Ceux-ci envoyèrent des intermédiaires, dont les offres furent rejetées par le Penlop vainqueur, tandis que les Chinois, toujours politiques, faisaient porter à ce dernier par une mission spéciale une décoration impériale en 1886 ; mais l'expédition anglaise du Sikkim, en 1888, à laquelle Alou Dordjre prit part dans les rangs des Tibétains et qui se termina par la défaite de ceux-ci à Richengong, acheva de ruiner au Bhoutan le prestige de Lha-sa.

Le Penlop, devenu en fait, mais pas encore en nom, maître du pays, se tourna avec un remarquable sens politique vers les Anglais, pensant que nul mieux que ces voisins immédiats ne pouvait l'aider à consolider son pouvoir, alors que son père avait mené la politique inverse en s'appuyant sur le Tibet et la Chine. De même qu'en 1888 lors de l'affaire du Sikkim, il refusa de prêter assistance aux Tibétains quand l'expédition de Younghusband pénétra en 1904 au « pays interdit »¹ ; bien qu'il semble avoir été inquiet au premier moment de voir les Anglais s'installer dans la vallée de Chumbi, sur la frontière occidentale de ses états, il n'hésita pas cependant à leur fournir des

1. Déjà les premières communications envoyées de Calcutta à Lha-sa en 1900-1901 avaient passé par un chef bhoutanais, Rai Ugyen Kazi ; ces lettres furent d'ailleurs renvoyées par le Grand-Lama, non ouvertes, ce qui fut un des motifs de l'expédition.

provisions et des guides, et même à leur rendre en personne des services plus directs.

Les journaux de l'Inde ont raconté que dès le début de l'expédition, le 25 février 1904, M. Walsh, commissaire adjoint au colonel Younghusband et laissé par celui-ci dans la vallée de Chumbi, y reçut un envoyé du gouvernement du Bhoutan qu'ils appellent le *Tinpuk Djongpon* (c'était le gouverneur du territoire du Thimbouk où est Tachicho-djong), qui repartit le 11 mars en emportant une subvention de 50 000 roupies « avec la promesse que pareille somme lui serait versée chaque année ». En réalité, il s'agissait du versement de l'allocation annuelle réglée par le dernier traité; mais, au lieu de la faire payer comme d'habitude à la frontière, le gouvernement britannique avait préféré l'envoyer cette année-là sur le territoire tibétain occupé par lui, afin sans doute de montrer au Bhoutan qu'il était le maître de ce côté et que c'était vers Calcutta, et non vers Lha-sa, qu'il y avait avantage à se tourner. D'ailleurs les relations entre le Bhoutan et l'Inde, qui jusqu'ici passaient par l'intermédiaire du gouvernement du Bengale, furent du côté anglais confiées au colonel Younghusband pendant la durée de l'expédition, puis remises entre les mains du *political officer of Sikkim*, c'est-à-dire de M. White.

Le Penlop de Tongsa n'avait pas tardé à rejoindre la colonne en marche vers Lha-sa; il allait jouer le principal rôle comme négociateur entre elle et les Tibétains, ce que lui facilitaient à la fois son rang, sa religion et les relations de ses sujets avec le Tibet : il y a une cinquantaine de marchands bhoutanais établis à Lha-sa. Il aida ainsi puissamment à a conclu-

sion du traité qui mit fin à l'expédition et sauva tout au moins la face aux Anglais ¹. Pendant son absence, d'ailleurs, le Penlop de Paro, qui n'aimait pas ceux-ci, avait offert de détruire leurs lignes de communication avec l'Inde ².

Les journaux anglo-indiens ont affecté à l'époque de plaisanter le Penlop de Tongsa, qu'ils appelaient Buffalo Bill à cause de sa barbiche courte, de son grand chapeau de feutre et des belles bottes chinoises qu'il portait quand il n'allait pas tout simplement nu-pieds à la mode de son pays. Court, trapu, légèrement obèse, la face large aux pommettes saillantes, mais le nez droit et les yeux singulièrement vifs sous leurs paupières bridés, la bouche fine et railleuse, Ugyen Wang-Chouk offre en somme un type mongolique accentué, où la force se révèle et plus encore la ruse.

En 1906, à l'occasion du voyage du prince et de la princesse de Galles rappelé au début, le Penlop, sur la proposition de M. White qui avait avec lui accompagné l'expédition du Tibet, fut invité spécialement à se rendre à Calcutta, en même temps que le Maharadja et la Maharani du Sikkim et le Grand-Lama de Trachiloumpo. C'était la première fois que ces seigneurs himalayens quittaient leurs montagnes, et bien que, de par leur religion bouddhique, ils ne fussent pas astreints à toutes les complications rituelles des castes hindoues, ce ne fut pas une médiocre

1. Cependant M. P. Landon, correspondant du *Times*, qui l'appelle « un gai compagnon, mais une triste recrue pour la mission », lui reproche d'avoir laissé piller le pays par son escorte (*A Lha-sa*, p. 310 de la trad. française, 1906).

2. Il avait déjà envoyé en 1902 une bande armée piller la vallée de Chumbi, sous prétexte de faire rendre justice à une femme du pays frustrée de ses bijoux.

affaire qu'organiser les détails de ce voyage dont la direction avait été confiée à M. White, son inspirateur. Le Grand-Lama fit un pèlerinage aux sanctuaires bouddhiques, notamment à Bouddha Gaya, et trouva d'ailleurs moyen d'y mécontenter les Hindous; le chef de Tongsa s'y rendit aussi, mais plus habile sut s'attirer la sympathie des indigènes en les remerciant du soin qu'ils avaient de la conservation des lieux saints de sa foi. De retour à Calcutta il visita les navires, les fabriques et les usines, et paraît avoir, par son intelligence, fait la meilleure impression sur les hôtes royaux, avec lesquels il échangea des visites officielles. Pour sa part, cette tournée, en lui montrant la puissance et la grandeur britanniques, devait le confirmer dans la voie déjà prise par lui : se servir, en le servant, du grand empire voisin.

Son attitude dans l'affaire du Tibet et ses bons offices allaient lui valoir d'ailleurs une récompense plus ostensible : M. White fut chargé de lui porter dans sa propre capitale la croix de commandeur de l'Empire des Indes, *Knight commander of the Indian Empire*, qui lui donnait le droit de mettre devant son nom le titre anglais de *Sir*.

Pour cette mission, M. White était accompagné de M. Paul, son prédécesseur au Sikkim, qu'Ugyen Wang-Chouk avait spécialement invité en raison de leurs bonnes relations antérieures, du major Rennik et d'une escorte d'une trentaine de *sepoys*, avec tambours et cornemuses. Ils partirent du Sikkim à la fin de mars 1906 et, après avoir traversé la vallée de Chumbi encore occupée à cette époque par une garnison anglaise, pénétrèrent au Bhoutan par l'Ouest pour gagner Paro et Tachicho-djong.

Dès la frontière les Anglais avaient été reçus avec les plus grands égards et traités en hôtes officiels du gouvernement bhoutanais, — accueil bien différent de celui qu'avait reçu leur prédécesseur immédiat, Eden, quarante ans auparavant. A Punakha, ils trouvèrent leur campement préparé par les soins des grands officiers, auxquels ils rendirent visite ainsi qu'au Deb radja : celui-ci, remarque White dans son récit, est un grand reclus qui se confine entièrement dans ses devoirs religieux, tenant en même temps le rôle du Dharma radja dont la réincarnation n'a pu être découverte depuis la mort du dernier de ces pontifes. Ces circonstances permettent au Penlop de Tongsa, qui ne leur est vraisemblablement pas étranger, de garder entièrement pour lui les charges et les avantages du pouvoir temporel, que nous avons vu passer ainsi successivement du Dharma au Deb radja et de celui-ci à son ancien vassal.

Au cours des entretiens qui suivirent leurs réunions Ugyen Wang-Chouk informa M. White que le Bhoutan avait signé récemment avec le Tibet un véritable traité d'extradition, d'après lequel ne seraient livrés réciproquement que les réfugiés convaincus de crime, alors qu'auparavant tous ceux qui étaient réclamés par l'un ou l'autre état devaient être rendus sans examen : c'était un lien de plus avec Lha-sa qui se relâchait.

La remise des insignes donna lieu à une cérémonie solennelle en présence du Deb radja, des chefs lamas et des principaux gouverneurs qui, en défilant devant le nouveau commandeur de l'Empire des Indes, accumulèrent à ses pieds, suivant la coutume, des présents de thé, de riz, de maïs, des étoffes de

soie, de laine et de coton, des petits sacs de roupies et de poudre d'or. Un bref discours tibétain fut lu par M. White en remettant la décoration au Penlop, qui adressa ses remerciements à l'Empereur-Roi au nom duquel elle lui était conférée.

Après avoir pris congé du Deb radja, avec qui il eut un entretien « non prolongé », M. White partit pour Tongsa sur l'invitation du Penlop et tous deux allèrent rendre visite à la sœur de celui-ci qui résidait à Byagha, plus à l'Est. Au cours de leurs conversations, il tâcha « de jeter les bases d'une étroite amitié entre le Penlop et le gouvernement britannique », comme il l'écrit lui-même.

Le retour se fit par la même route : à son passage à Punakha, la mission fut reçue de nouveau par le Deb radja qui, en l'absence du Penlop, se montra moins réservé, et de là, remontant vers le nord de la vallée, elle regagna le Sikkim à travers le territoire tibétain.

Peu après, M. White était admis à revenir au Bhoutan, pour des raisons qu'il ne spécifie pas, mais qui sans doute se rattachaient à l'exploration minière du pays, car il était accompagné cette fois d'un ingénieur de l'État, M. Dover. Ce nouveau voyage porta sur la partie orientale du pays, qui n'avait été traversée jusqu'ici que par le rapide passage de la mission Pemberton. Quelques mois auparavant M. White avait déjà, dit-il, commencé à visiter cette région avec Ugyen Wang-Chouk, qui probablement revenait par là de Calcutta; il y découvrit une orchidée, le *Cypripedium faisianum*, connue par un envoi fait des Indes en 1860, mais dont il ne restait plus d'exemplaire vivant en Angleterre. Les amateurs offraient

25 000 francs du premier plant rapporté; malheureusement pour M. White, il avait déjà été retrouvé par d'autres quelques mois auparavant.

Les deux Anglais pénétrèrent au Bhoutan, comme Pemberton, par Diwangiri, au Sud-Est, et gagnèrent Tachichong-djong, la principale citadelle de la frontière orientale, qu'il ne faut pas confondre avec la capitale Tachicho-djong. Après avoir passé le Dongmachou sur un pont suspendu en chaînes de fer comme ceux du Tibet, ils continuèrent vers le Nord par cette même vallée, puis repassèrent dans celle du Kourou : c'est la région soumise plus directement à la mousson du Sud, et les pluies d'été en avaient emporté les ponts et fait glisser les sentiers de chèvre qui sont les routes du haut pays. Ils durent faire un grand détour à l'Est pour atteindre la frontière du Tibet, qu'ils franchirent au col de Bod-la (*le col tibétain*, à 4 969 mètres). Contre leur attente, l'accueil fut excellent, ce qui donna à M. White l'occasion de regretter que son gouvernement n'ait pas cultivé ces bonnes dispositions, au lieu de fermer plus encore le Tibet aux voyageurs par les arrangements diplomatiques qui ont suivi l'expédition de 1904 et laissé ainsi ce pays à la merci des Chinois et de leur politique xénophobe. Il est vrai que le Penlop de Tongsa y attendait les voyageurs un peu plus loin, à la lamaserie de Lhaloung : bien qu'en territoire tibétain, elle a à sa tête, comme Bouddha vivant, le propre neveu d'Ugyen Wang-Chouk, et ses moines sont également entretenus par ce dernier.

L'influence médiatrice du Penlop n'était pas étrangère, sans doute, à l'attitude des Tibétains; après avoir causé avec lui des affaires du Bhoutan et de ses

projets pour en améliorer les finances, le commerce et les routes, M. White prit congé et continua à travers le plateau tibétain jusqu'à Gyangtse, sur la route de Lha-sa, où son adjoint au Sikkim, M. Dasley, exerçait alors les fonctions d'agent commercial créées depuis 1904. Le résultat de cette institution ne paraissait pas brillant, au dire de M. White lui-même; après avoir procédé à une visite d'inspection il regagna le Sikkim par la route, déjà bien connue de lui, qui suit la vallée de Chumbi.



Une dernière mission officielle, avant sa mise à la retraite, était réservée à M. White et devait marquer le couronnement de sa carrière et le succès de sa politique à l'égard du Bhoutan. L'office du Deb radja, électif à l'origine et renouvelé tous les trois ans, s'était peu à peu, comme nous l'avons vu, effacé devant le rôle prépondérant joué par les grands vassaux et principalement, depuis un siècle, par le premier d'entre eux, le Penlop de Tongsa : l'incarnation du dernier Dharma radja n'ayant pas été renouvelée et le présent Deb radja vivant confiné dans une pieuse retraite, il restait un pas à franchir au maître réel du pays pour en devenir de droit le souverain. Étant assuré de l'appui des Anglais et nul parmi son peuple ne pouvant s'opposer à la réalisation de son dessein, Ugyen Wang-Chouk se décida en 1907 à se faire sacrer roi.

M. White fut naturellement invité par lui à assister à la cérémonie et à lui donner en quelque sorte l'investiture britannique; il se mit en route à la fin de

novembre, toujours par la vallée de Chumbi, accompagné de M. Campbell, son nouvel adjoint au Sikkim, du major Rennick, du capitaine de *highlanders* Hyslop et d'une trentaine de *sepôys*. De Phari il franchit la frontière directement à l'Est par le Temo la et descendit de là sur Paro par le fort de Dong-gye-djong, qui est encore, au ^{xx}^e siècle, armé de catapultes; il y fut reçu par l'agent que le Bhoutan, depuis l'adoption de sa nouvelle politique d'amitié, entretient aux Indes, le déjà nommé Raï Ugyen Kazi Bahadour. Après une entrée solennelle à Punakha, où attendait le Penlop, la date de l'intronisation fut fixée au 17 décembre suivant.

Au jour dit, par un soleil éclatant, les Anglais en grand uniforme, précédés de leurs soldats indigènes, des tambours et des cornemuses jouant l'air écossais « Highland Laddie », se mirent en marche pour le palais, où ils furent reçus à la porte par les membres du conseil (durbar) et Sir Ugyen Wang-Chouk. Dans la grande salle décorée d'oriflammes, celui-ci, vêtu d'une robe de brocart bleu et d'une écharpe rouge avec le cordon et l'étoile de son ordre indien, s'assit sur un trône, ayant à sa droite la mission britannique et les membres du conseil, à sa gauche les supérieurs des lamaseries de l'État et les autres grands dignitaires ecclésiastiques, en costumes d'officiants; la foule se pressait dans le reste de l'édifice et sur les toits qui dominaient l'ouverture centrale.

Après la remise des présents, la prestation du serment par les chefs lamas et la distribution du thé, du riz et du bétel qui est de règle dans toute cérémonie bhoutanaise, le premier secrétaire du conseil tira un parchemin sur lequel fut apposé solennellement,

à l'encre rouge, le grand sceau du Dharma radja conservé par le premier des lamas dans une cassette d'argent : large et long de vingt centimètres, il porte aux angles l'image de la conque sacrée entourant un disque qui contient des prières en caractères tibétains. Les religieux, les gouverneurs et tous les hauts fonctionnaires imprimèrent ensuite à l'encre noire leur cachet, plus petit et circulaire, sur le document, dont le texte fut proclamé à voix haute et mérite qu'on en donne la traduction, car il explique et résume toute la cérémonie :

Aux pieds du double Juge ¹, très respectueuse prière :

Attendu qu'il n'y a pas de Maharadja héréditaire au Bhoutan et que les Deb radjas sont élus parmi les lamas, les docteurs, les conseillers et gouverneurs des différents districts, nous soussignés : abbés, docteurs et tout le corps du clergé, avec tous les sujets [de l'État], ayant discuté et convenu à l'unanimité d'élire Sir Ugyen Wang-Chouk, gouverneur de Tongsa et premier ministre du Bhoutan, comme Maharadja héréditaire de cet état, nous l'avons installé, en réunion ouverte et plénière, sur le Trône d'or, le treizième jour du onzième mois de l'année [correspondant au 17 décembre 1907], à Punakha-phodang.

Nous jurons donc hommage à lui et à ses hoirs d'un cœur fidèle et sûr, et nous nous engageons à le servir, loyalement et fidèlement, au mieux de nos moyens. Si quelqu'un ne tenait pas ce serment en donnant tel ou tel prétexte, qu'il soit rejeté entièrement de notre communauté.

En foi de quoi, nous apposons ici nos sceaux.

Il est à remarquer qu'en procédant à cette apposition, aussi bien qu'en venant se prosterner devant le nouveau Maharadja, les lamas retirèrent leurs insignes

1. Sans doute le Juge des deux Mondes, le visible et l'invisible.

religieux, comme pour signifier qu'en sa personne ils ne reconnaissaient que la puissance temporelle. En effet, l'ancien Penlop, salué en tibétain du titre de roi (*gyalpo*) équivalent au Maharadja hindou¹, ne pouvait prétendre à l'hégémonie spirituelle des Dharma et des Deb radjas, toujours pris dans le corps lamaïque. Le Bhoutan n'allait plus être désormais gouverné par des incarnations ou des ministres du Bouddha, mais par des princes laïques : le règne des dieux était terminé, celui des rois commençait.

On le vit bien quand Sir Claude White, se levant à son tour, adressa au nouveau souverain une courte allocution pour le féliciter, au nom du vice-roi des Indes, de son accession au trône, qu'il appela une « élection », et que l'élu remercia à son tour la puissance protectrice. Le subside annuel de 50 000 roupies, qui vient d'être doublé cette année, avait d'ailleurs été apporté par la mission, et sa remise fit l'objet d'une nouvelle cérémonie; d'autre part M. White fut appelé « à titre d'ami », dit-il, et non officiellement à prendre part au premier conseil tenu par le Maharadja.

Comme naguère à Lha-sa au moment du départ de l'expédition de 1904, des distributions d'aumônes furent faites par la mission, et un millier d'indigènes qui se présentèrent reçurent chacun une pièce de quatre annas; on sait qu'à Lha-sa les Tibétains

1. Le souverain de l'état voisin du Népal dont les conditions physiques et politiques sont assez analogues à celles du Bhoutan, Chander Sham Sher, porte le titre de « Maharadja, premier ministre et maréchal du Népal ». Antérieurement le Penlop avait pris, tel Cromwell, celui de « lord protecteur du Bhoutan » et aussi celui, tout spirituel, de « maître de l'enseignement ».

crurent voir dans ce don gracieux le paiement d'un tribut imposé aux Anglais.

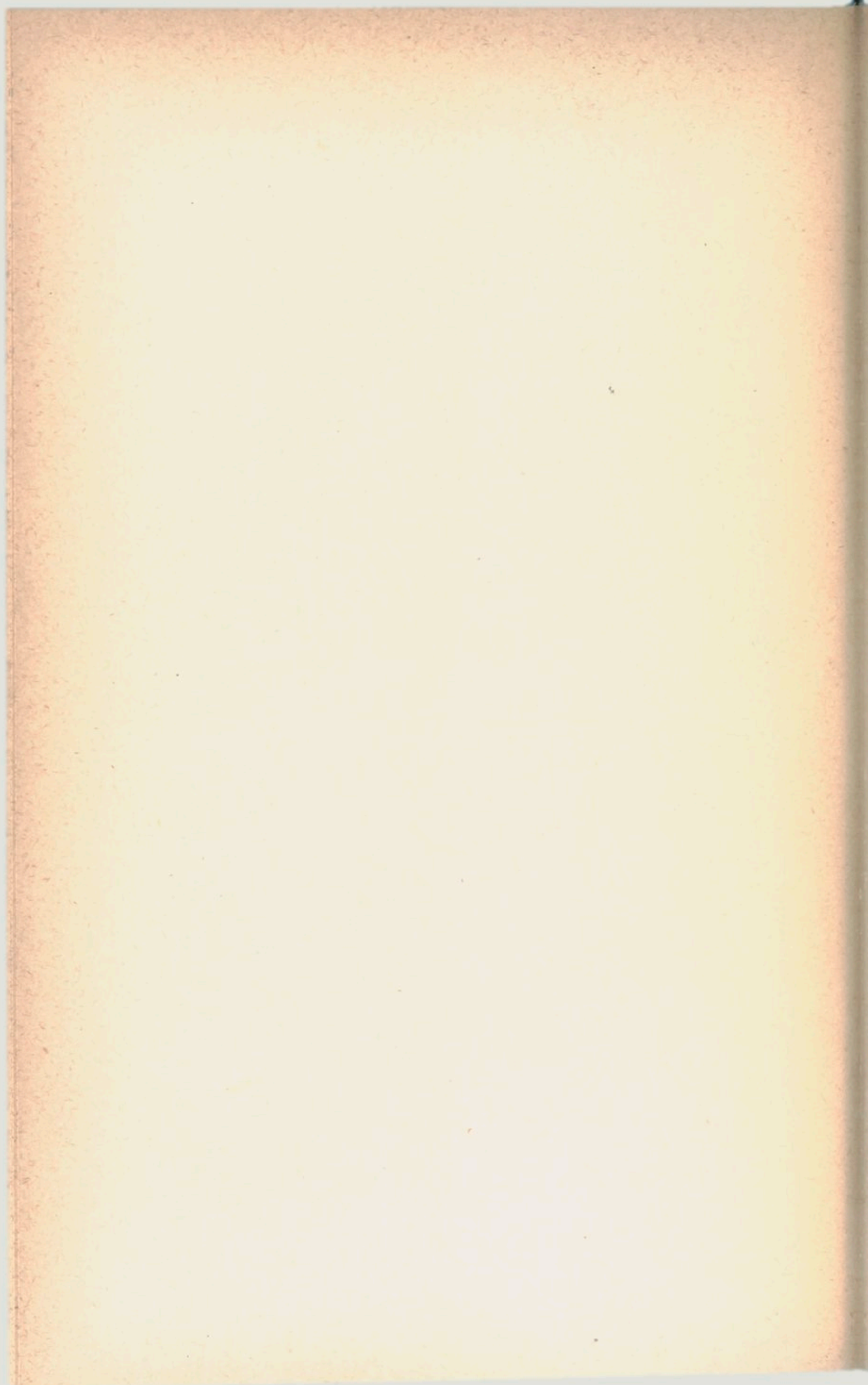
M. White resta encore après le départ des autres membres de la mission pour assister Sir Ugyen Wang-Chouk de ses conseils touchant l'organisation des écoles et du trafic, la construction des routes, l'exploitation des mines et le développement de la culture du thé dans les parties basses du pays qui intéressent particulièrement le commerce anglo-indien. A cet effet, après être rentré en Assam par une route nouvelle, celle de Jaigaon, l'infatigable M. White se rendit encore dans l'Est du Bhoutan pour y visiter une mine de charbon qui ne lui parut pas d'ailleurs exploitable, terminant ainsi par cette prospection pratique la série de ses voyages officiels au Bhoutan.

Il pouvait se retirer en paix : son œuvre était faite et le résultat acquis, non seulement pour le Bhoutan dont nous venons de faire l'historique, non seulement pour le Sikkim dont nous n'avons pas parlé, mais encore et surtout pour son propre pays. Le péril chinois était écarté de ce côté de la frontière anglo-indienne, le prestige des Grands Lamas tibétains annihilé au sud de l'Himalaya¹, et une page nouvelle venait d'être tournée dans l'histoire du Bhoutan, hier encore à peu près indépendant, aujourd'hui vassal avoué de l'Angleterre et dominé par l'énigmatique figure du fils de ce « prince noir » qui cracha à la face de l'envoyé britannique : le chef bhoutya aux pieds nus, successeur temporel des « Seigneurs

1. Un conflit armé a même éclaté en 1908 entre le Bhoutan et le Tibet et arrêté tout commerce entre les deux pays du côté de Phari pendant une demi-année.

de la Loi » bouddhique¹ et commandeur de l'*Indian Empire*, Sir Ugyen Wang-Chouk, *baronet* et Maharadja.

1. Waddell (*Lamaism*, p. 242) a donné la liste des dix Dharma radjas qui ont régné du xvi^e au xix^e siècle, avec la figure du dernier (p. 226); on trouve une image complète du même d'après une peinture tibétaine le représentant assis sur un trône de pétales de lotus, entouré d'une auréole, vêtu et coiffé de pourpre et tenant à la main la fleur mystique, dans Cunningham (*Ladak*, p. 370).



IV

DANS LA JUNGLE DE L'ASSAM

IV

DANS LA JUNGLE DE L'ASSAM

Des nouvelles parvenues d'Assam à Simla le 7 avril 1911 ont fait connaître au gouvernement anglo-indien, et de là aux journaux d'Europe, l'assassinat par les sauvages de cette frontière d'un fonctionnaire anglais, M. Noël Williamson, agent politique du district de Sadiya-Lakhimpour, du Dr Gregorson et des trente coolies hindous qui les accompagnaient. D'après des renseignements subséquents, cinq de ces derniers auraient échappé au massacre accompli par 1 200 Abors, qui auraient pendant trois jours poursuivi les survivants : M. Williamson, attaqué le premier par surprise, avait été accablé sous le nombre, ligoté, supplicié et mutilé, et le Dr Gregorson, resté au bord du Dihong avec quelques porteurs malades, avait subi peu après le même sort.

Un détachement de 175 *sepoys*, commandé par M. Arthur Bentinck, a été envoyé dans la direction de cette rivière, mais, devant l'attitude des Abors, il

dut s'arrêter à Pasighat, ne se sentant pas en force, et le *Times* ajoutait que « la crue des rivières rend toute expédition impossible jusqu'au retour de la saison fraîche », ce qui laissait prévoir que le châtiment des coupables rencontrerait quelque difficulté et subirait quelque délai.

M. Williamson, arrivé à Sadiya en 1905, avait déjà fait de novembre 1907 à janvier 1908 une première exploration de cette région-frontière, dont il a donné un intéressant compte rendu dans le *Geographical Journal* d'octobre 1909; habitué d'autre part, de par ses fonctions mêmes, au contact permanent des indigènes, il n'était donc pas de ces voyageurs novices dont l'inexpérience se heurte, à la première rencontre, à l'hostilité de peuplades qu'ils ne sont pas préparés à manier. Le Dr Gregorson, d'Edimbourg, était, lui aussi, depuis 1903 en Assam, où il était chargé du service médical des plantations de thé; il a publié des travaux sur les maladies spéciales au pays et était en très bons termes avec les indigènes : il ne se dissimulait pas cependant les dangers du voyage, car il avait, avant de partir, réglé ses affaires et écrit à ses amis qu'il pourrait bien ne pas revenir.

En attendant que l'expédition annoncée rapporte d'autres détails sur la brusque fin de cette nouvelle tentative de pénétration de M. Williamson, ceux que l'on trouvera ici sur les régions qu'il se proposait d'explorer et les tribus qui les habitent¹ aideront

1. BIBLIOGRAPHIE : 1° Major Godwin Austen, *Geology of the Daula Hills*, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, XLIV, part. 2. — 2° T.-T. Cooper, *The Mishmee Hills : an account of a journey made in attempt to penetrate Thibet from Assam to open new routes for commerce*, Londres, 1873. — 3° Dalton, *Descriptive Ethnology*

peut-être à comprendre certaines causes du tragique événement.

of Bengal, Calcutta, 1872. — 4° C.-H. Desgodins, *Le Thibet d'après la correspondance des missionnaires*, 2° édit., Paris, 1885 (chap. II, *Tentatives faites du côté de l'Inde*). — 5° *Direct communication between Upper Assam and Northern Burma*, *Proceedings of the Royal Geographical Society*, XIV, juin 1892. — 6° *Exploration of route between Assam and Upper Burma*, *Proceedings of the Royal Geographical Society*, X, juin 1888. — 7° E. A. Gait, *A History of Assam*, Calcutta, 1906. — 8° J. Errol Gray, *Diary of a journey to the Bor Khamti country and sources of the Irrawaddy, made by M. J. Errol Gray, season 1892-1893, from Assam*, 1893 (cf. sur lui *Geographical Journal*, III, mars 1894). — 9° Hasselmayer, *The Hill Tribes of the Northern frontier of Assam*, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1868, part. 2, p. 192-208. — 10° Le P. Krick, *Relation d'un voyage au Thibet en 1852 et d'un voyage chez les Abors en 1853*, Paris, 1854. — 11° Lepper, *The Singpo and Kampti Country*, *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal*, 1882-1883, p. 68. — 12° Mac Cosh, *Account of the mountain Tribes of extreme N.E. frontier of Bengal*, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, V, 1836, p. 197. — 13° A. Mac Kenzie, *Report on the Tribes of the North Eastern frontier of Bengal*, Calcutta, 1884. — 14° Le P. Mazure, *Année géographique*, 1862, t. I, p. 318. — 15° J.-F. Needham, *Journey along the Lohit Bhramapoutra between Sadiya in Upper Assam and Rima in South Eastern Tibet*, *Supplementary Papers of the Royal Geographical Society*, II, p. 487-555, 1889. — 16° Capitaine John Bryan Neufville, *On the Geography and population of Asam*, *Asiatic Researches*, XVI, p. 331-352, Calcutta, 1828. — 17° W. Robinson, *Notes on the language spoken by the Mi-Shmis*, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1855, p. 307. — 18° Capitaine Rowlat, *Asiatic Society Journal*, vol. XIV, p. 477. — 19° *Upper Burma Gazetteer*. — 20° Waddell, *The Tribes of the Brahmaputra valley : a contribution on their physical types and affinities*, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, III, 1900. — 21° Lieutenant R. Wilcox, *Memoir of a survey of Asam and the neighbouring countries executed in 1825-6-7-8*, *Asiatic Researches*, XVIII, p. 314-469, Calcutta, 1832. — 22° E. C. Young, *From Yunnan to Assam*, *Geographical Journal*, août 1907 (Cf. sur lui la *Géographie*, octobre 1907). — Pour la bibliographie générale de l'Assam, voir H. Cordier, *Bibliotheca indo-sinica*, *Toung-pao*, série II, vol. IX, Leyde, 1908.

*
* *

L'Assam, annexé définitivement à l'Inde par le traité anglo-birman de Yandabo (24 février 1826) et réuni par Lord Curzon au Bengale oriental pour former avec celui-ci une seule province, est compris presque entièrement dans le bassin du Brahmapoutre qui, au sortir du territoire tibétain, le parcourt et l'arrose de l'Orient à l'Occident. Longeant ainsi le pied de la chaîne himalayenne, le fleuve laisse à découvert sur sa rive gauche une plaine d'alluvions plus étendue, et c'est, par suite, dans la partie méridionale de sa vallée ou sur ses bords immédiats que sont placés les centres habités et civilisés de la province, tandis qu'au Nord les pentes boisées de l'Himalaya donnent asile à des tribus sauvages que la pénétration anglaise n'a pu atteindre encore et qui sont par suite fort mal connues. Un essai de classification en a été fait par le colonel Waddell, qui dirigea le service de santé de l'expédition anglo-tibétaine de 1904 et dont on connaît les études sur le lamaïsme : se plaçant au point de vue anthropologique, il a reconnu et décrit trente-huit groupes d'aborigènes de la vallée du Brahmapoutre, dont il a pu prendre des mensurations ; certains comme celui des Nagas, ne comptent pas moins de trente tribus répandues entre le fleuve et la frontière birmane. Pour nous en tenir à celles de la rive droite établies sur les pentes de l'Himalaya, on peut les réunir en quatre groupes principaux allant de l'Ouest à l'Est : Akas, Daflas, Miris et Abors, auxquels il faut ajouter à cause du voisinage et de l'affinité de race les Mishmis, Singphos et Khamtis, qui

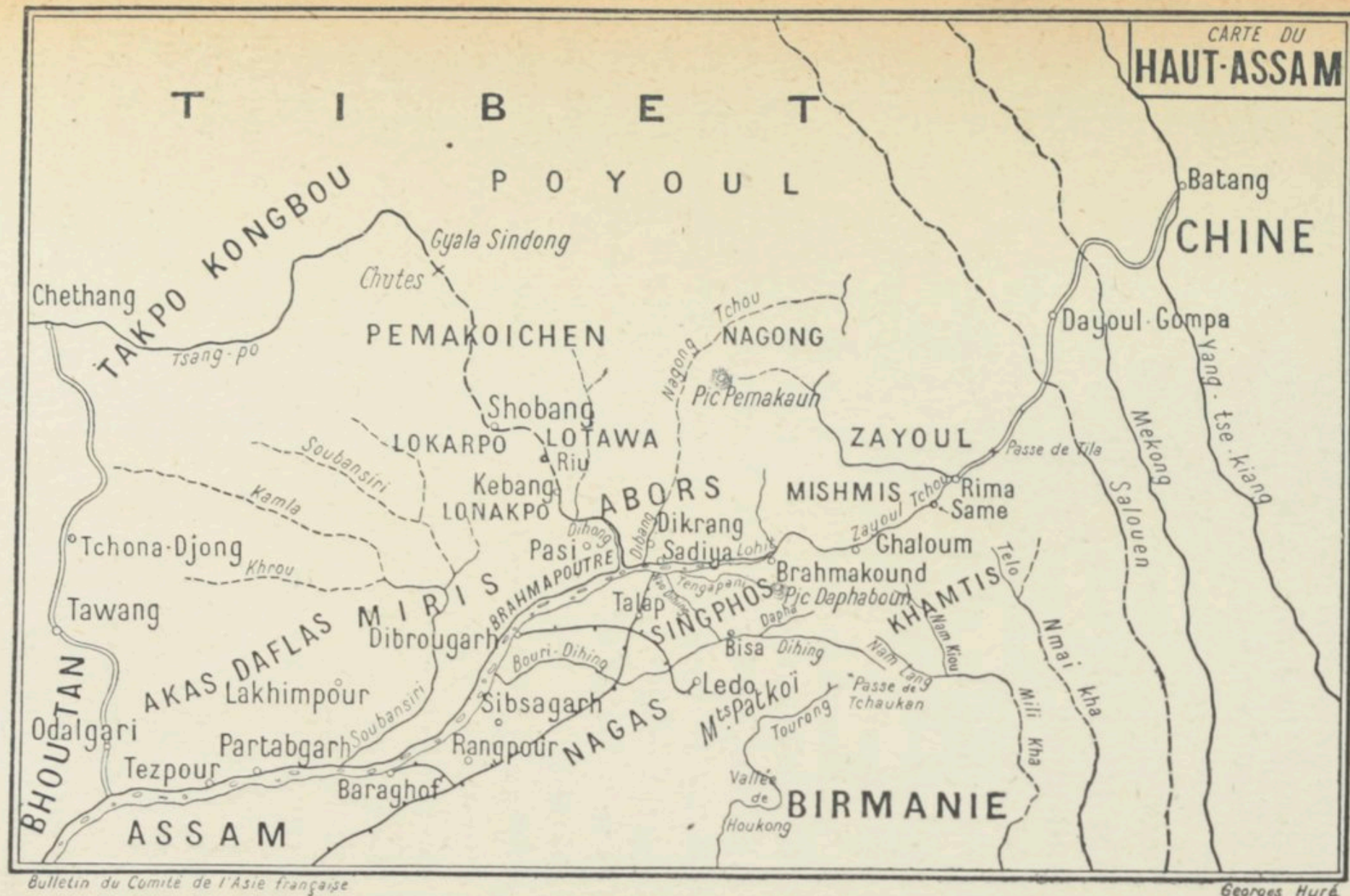


Fig. 1. — Carte du Haut-Assam.
(Extraite du *Bulletin du Comité de l'Asie Française*, juin 1911.)

occupent les vallées des grands affluents que le Brahmapoutre reçoit en sortant de la chaîne himalayenne : le Dibang, le Lohit et le Dihing.

*
* *

J'ai décrit, dans la précédente étude ¹, la curieuse constitution physique du Bhoutan qui lui a permis de former un état centralisé sous un seul maharadja, aujourd'hui vassal de l'Angleterre : à la frontière orientale de ses états qu'elle longe extérieurement, une route caravanière, partant du marché d'Odalgarî au nord du Brahmapoutre et continuant droit dans cette direction, rejoint le même fleuve dans son parcours du Tibet central, à Chethang en aval de Lha-sa, après avoir traversé le district de Towang, qui dépend de cette capitale, et les domaines de la lamaserie de Tchona-djong. C'est immédiatement à l'Est de cette voie de communication entre l'Inde et le Tibet que commence, avec le bassin supérieur du Soubansiri, affluent du fleuve précité, le territoire des tribus sauvages qui viennent d'être énumérées.

Les plus occidentales, les Akas ou Hrasso, sont divisées en deux groupes par les Hindous, qui les appellent respectivement Hazari Khowas « les dimiers des mille foyers » et Kopaschors « les voleurs de coton », ce qui indique assez la nature des relations qui existent entre eux ; les premiers, en effet, étaient autorisés à lever sur chaque maison des villages de la frontière d'Assam placés au pied de leurs montagnes une pièce de vêtement, un écheveau de fil de coton et

1. *Le Bhoutan inconnu.*

une écharpe; l'administration anglaise, en 1852, a converti ce droit de razzia, qui pesait lourdement sur ses sujets, en une rente qu'elle paie annuellement aux différentes tribus himalayennes intéressées et qui est pour les Akas de 700 roupies.

Ces derniers se vantent de descendre du roi Bhalouka, qui avait sa capitale à Bhaloukpang, près de Balipara, où l'on voit encore les restes d'antiques fortifications à l'entrée de la plaine; ce Bhalouka était le petit-fils du roi légendaire Ban radja, qui, d'après le *Bhagavat* et le *Vishnou Pourana*, combattit contre Krishna lui-même. Il se peut, en effet, que ces Akas ne soient que les débris d'une ancienne population ayant habité la basse vallée et refoulée dans la montagne par les invasions; dans ce cas, leurs razzias, comme celles des Moïs de l'Annam et des Lolos du Kientchang, représenteraient pour eux l'exercice d'un droit de représailles sur les détenteurs de leurs premiers domaines. Elles leur ont valu, en tout cas, de nombreuses difficultés avec l'autorité anglaise depuis que celle-ci s'est établie en Assam : le chef des « voleurs de coton », Tangi radja, fut interné de 1829 à 1832, puis de 1842 à sa mort, pour ses attaques et ses meurtres; en 1874-1875, le bornage de la frontière faillit amener un soulèvement des Akas et, en 1883, deux autres chefs, Mehdi et Chandi, ayant enlevé quelques fonctionnaires indigènes, leurs villages furent occupés et la frontière bloquée jusqu'à leur soumission, qui eut lieu seulement en 1888.



Leurs voisins et congénères de l'Est, les Daflas, qui portent aussi les noms de Domphila ¹, Bangni ou Nising, ne sont pas moins turbulents; dès le temps du Grand Mogol Aurengzeb, l'historien Mohammed Kasim écrivait sur eux : « Les Daflas sont entièrement indépendants du radja d'Assam et pillent le pays qui touche leurs montagnes chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion. » On les voit, en effet, en 1615 repousser avec succès une attaque du radja Pratap Singh, qui voulait mettre fin à leurs attentats contre ses sujets; son fils et successeur sur le trône d'Ahom (Assam), Nariya radja, envoya contre eux une nouvelle expédition qui, après le sac de plusieurs villages, dut battre en retraite devant leurs flèches empoisonnées. Le radja en fut si furieux qu'il condamna les deux commandants de la colonne à porter en public des habits de femme. En janvier suivant, une seconde expédition fut plus heureuse et enleva aux Daflas, auxquels s'étaient joints les Miris voisins, un millier de têtes de bétail après avoir détruit plusieurs de leurs villages et réserves de grains, ce qui amena la soumission des deux tribus.

En 1665, les Daflas s'allièrent encore aux Miris contre les troupes du radja d'Ahom Chakradhvaj Singh, qui les battirent à nouveau et mirent à sac leurs villages. En janvier 1717, le radja Sib Singh envoya contre eux une nouvelle expédition, qui se termina par leur soumission, et, pour se protéger définitive-

1. C'est vraisemblablement le nom primordial, dont Dafla serait la contraction.

ment contre leurs incursions, les Assamais¹ élevèrent une muraille de terre semblable à celle du Song-phong d'Annam contre les Moïs, qui longeait le pied de leurs montagnes; des forts y furent ajoutés en 1758, après de nouveaux actes de pillage, et l'accès des marchés de la plaine fut interdit aux Daflas. Les délégués qu'ils envoyèrent au radja Rajesvar Singh furent emprisonnés, mais comme ils s'étaient saisis par représailles de 35 Assamais et de deux canons, un échange de captifs eut lieu, et les montagnards, à condition de cesser leurs incursions, furent autorisés à lever une contribution de riz et de *cauries* sur chaque famille habitant les *douars* ou portes, c'est-à-dire les débouchés de leurs vallées dans la plaine.

En 1795, une bande de Daflas, se joignant aux partisans d'une secte recrutée parmi les basses classes de l'Assam et nommée Moamaria, passa le Brahmapoutre à Silghat, mais fut repoussée par les troupes récemment organisées et armées pour la première fois de fusils à pierre que commandait le célèbre général du radja Kamalesvar Singh connu par son titre de Bourha Gohain. Ce dernier franchit à son tour le fleuve près de Tezpour, battit et soumit les Daflas et leurs alliés.

L'occupation de l'Assam par les Anglais n'arrêta pas ces incursions, qui ne prirent fin qu'en 1852 par l'attribution d'une rente annuelle payée, comme aux Akas, par l'administration anglo-indienne et se montant pour les Daflas à la forte somme de 4 130 roupies.

1. Assamais est, d'après les dictionnaires français, le dérivé d'Assam; il serait plus rationnel de dire Assamois ou Assamite, comme Siamois de Siam ou Annamite d'Annam; Desgodins se sert de l'adjectif Assamien, que je n'ai pas retrouvé ailleurs.

En 1870 et en 1872 ces derniers donnèrent encore quelque inquiétude à leurs voisins par leurs luttes entre tribus : le blocus fut établi contre eux, et une petite expédition envoyée dans la montagne obtint sans peine la délivrance des captifs faits au cours de ces rencontres. En 1896, une nouvelle opération, avec les mêmes résultats, fut dirigée contre les Apa-Tanangs ou Ankas qui habitent au-dessus de Lakhimpour et que Gait, l'historien de l'Assam, dit être une branche des Daflas, tandis que Waddell donne les Ankas comme un autre nom des Akas ; leur situation géographique rend plus vraisemblable la première opinion.

*
* *

Par contre la tribu qui vit à l'Est des Daflas, celle des Miris ou Mi-shing, n'a jamais donné au gouvernement anglais la moindre difficulté, étant aussi paisible et inoffensive que ses voisins de la montagne sont turbulents et agressifs. Au recensement de 1881 on n'en comptait pas moins de 125 635 établis sur le territoire même de l'Assam, autour et au nord de Lakhimpour : ils servent à communiquer avec les sauvages Abors de la frontière tibétaine et on leur donne en conséquence en Assam le nom d'*intermédiaires*. Il n'en était pas de même autrefois : le capitaine Neufville les décrit comme « une race assez barbare, sauvagement armée d'arcs et de flèches empoisonnées » et leur donne comme habitat la région comprise entre le district de Sisi et le Dihong, ce qui montre que depuis moins d'un siècle ils sont descendus sensiblement vers le Sud-Ouest. Quant à leur

changement d'attitude, il suffit de rappeler l'expédition de 1616 signalée plus haut, où ils furent battus pour s'être joints aux Daflas. En 1655, comme ils avaient tué deux de ses sujets, le radja Jayadhvaj Singh envoya contre eux d'autres troupes, qui en massacrèrent 300 et brûlèrent douze villages : les Miris se soumirent et consentirent à payer un tribut annuel de buffles, de chevaux, d'écailles de tortues, de sabres et de grains d'ambre. Une nouvelle incursion en 1665 amena la réapparition des soldats assamais et, bien que les Miris se fussent joints aux Daflas comme il a été dit et à la tribu semi-hindoue des Deori-Chutiyas pour former un corps de 7 500 combattants, ils furent complètement battus. Enfin, en 1685, après le pillage par eux de la maison du Khowa Gohain de Sadiya, les troupes du radja Gadadhar Singh leur infligèrent une nouvelle défaite et construisirent, pour les maintenir, deux forts reliés au fleuve par des routes surélevées et coupées de portes. Comme à leurs voisins de l'Ouest, depuis 1852, le gouvernement indien paie une rente qui se monte pour eux à 1 118 roupies par an.

*
* *

Les Abors, qu'on trouve ensuite en continuant à suivre la montagne vers l'Orient, parlent un langage apparenté à celui des Daflas et des Miris, mais diffèrent complètement des seconds par les mœurs en surpassant de beaucoup les premiers par la sauvagerie. Ce sont les plus intraitables de tous les aborigènes de la frontière, réfractaires non seulement à toute pénétration étrangère, mais au simple passage

des voyageurs parmi eux, et on attribue à la terreur qu'ils inspirent la dépopulation de la partie de la rive droite du Brahmapoutre qui confine à leur territoire, de Dibrougarh à Sadiya. Cependant, en raison même de leur éloignement, ils n'apparaissent dans les chroniques d'Assam que depuis un siècle, lorsque les Khamtis établis dans cette dernière ville en furent chassés en 1800 par le Bourha Gohain, après une bataille où ceux-ci avaient été soutenus par leurs tributaires *shans*, les Naras et les Phakials, et aussi par les Abors voisins; peu auparavant, d'ailleurs, ces derniers avaient combattu et vaincu les Khamtis, qui voulaient se faire rendre plusieurs de leurs sujets Miris enlevés par les montagnards.

Les relations des Abors avec les agents anglais du Haut-Assam furent plutôt paisibles jusqu'en 1840, date à laquelle le capitaine Vetch, à la tête d'un petit détachement, pénétra chez eux pour délivrer des chercheurs d'or *kacharis* qu'ils avaient enlevés et brûla un village dont les habitants avaient attaqué son camp pendant la nuit. Depuis lors les hostilités n'ont presque pas cessé, et en 1858 les Abors vinrent saccager un village à peine distant de 10 kilomètres de Dibrougarh. Deux opérations de police ayant été dirigées contre eux sans succès, ils redoublèrent d'audace; une troisième, en 1859, les repoussa dans leurs montagnes et brûla plusieurs de leurs agglomérations, ce qui amena une soumission partielle. Les Anglais construisirent une route garnie de postes le long de leur frontière, et les Abors, en échange d'une promesse de se tenir en paix, reçurent un don annuel, non d'argent, mais de houes, de sel, de rhum, d'opium et de tabac.

En 1885, une amende de vingt bœufs leur fut imposée pour le meurtre de quatre Miris attirés hors de la frontière. En 1893, une attaque ayant été dirigée par eux contre des détachements de police, une expédition remonta le Dihong jusqu'à 160 kilomètres environ au Nord-Ouest de Sadiya, les présents annuels furent supprimés et le blocus établi, qui dura jusqu'en 1900, date à laquelle « une soumission générale fut faite », assure M. Gait : le massacre de la mission Williamson montre qu'elle n'était ni plus sérieuse, ni plus définitive que les précédentes.

Les Abors, que Waddell range parmi les mongoïdes, se divisent d'après lui en sous-tribus : les Padam ou Bor-Abors à l'est du Dihong, les Miyong [ou Minyong] à l'ouest, les Pasi, les Doba ou Tegin (?). Pour d'autres, Padam serait le nom générique de la tribu, Abor étant celui que leur donnent les Assamais et qui signifie : indépendant (de *bori*, sujet); les Bor-Abors, la principale de leurs sous-tribus, seraient : les grands Abors (de *bara*, grand). Les Tibétains les appellent : les sauvages noirs (Lo-nakpo de la carte du Tibet de la Société de géographie de Londres, qui porte au nord Lo-Karpo, *les sauvages blancs*, et au nord-est Lo-Tawa); les missionnaires, à la suite du P. Krick, leur attribuent encore les noms de Lho-pa et de Lho-ka-tchra « parce que, dit Desgodins, leurs vêtements consistent surtout dans les tatouages ». Audessus des Pasi, qui ont sans doute donné leur nom au Pasi-ghat où a dû s'arrêter la colonne Bentinck, on trouve, en remontant le Dihong, les Pangî, de même race, qui sont en relation avec la ville tibé-

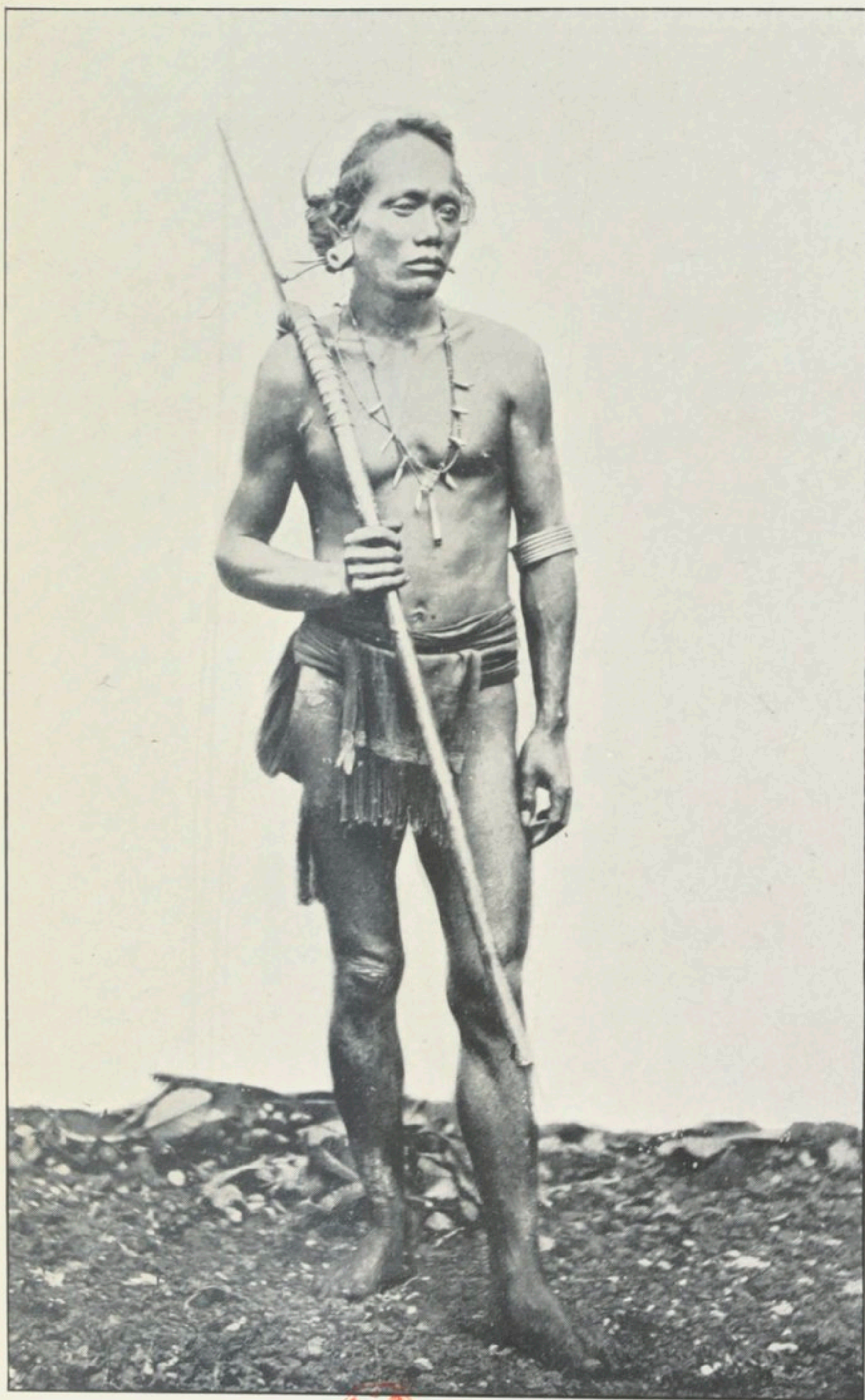
taine de Gyala Sindong; ils la nomment : Jambo¹, et le pays tibétain : Membo.

Le capitaine Neufville, qui a parlé le premier des Abors dans sa notice sur l'Assam parue en 1828, les décrit comme une « rude race de montagnards, nombreux et indépendants ». Le lieutenant Wilcox, en 1827, recueillit sur eux des détails plus abondants, qui rappellent singulièrement ce que nous savons des tribus aborigènes de la chaîne annamite : en lisant ce qu'il dit des difficultés de ses transactions avec ces sauvages à cause de leur absence de chefs, de leur caractère ombrageux et égalitaire, il m'a semblé revivre mes propres impressions de la traversée du pays moi accomplie pour la première fois entre Tourane et le Mékong en 1893. Williamson a signalé également l'étroite ressemblance des Abors avec ceux des Nagas qui habitent le cours supérieur du Dikhou, au sud du Brahmapoutre : les Ao, les Lhota, les Semi, qui sont séparés d'eux par toute la largeur de la vallée d'Assam.

Malgré leur sauvagerie, les Abors² savent travailler les métaux, et c'est d'eux que les Miris tiennent leurs ustensiles et leurs armes, les cloches de métal avec inscriptions qui servent à certaines cérémonies de leur culte fétichiste, ainsi qu'une teinture extraite d'une plante appelée *manjil* qui est

1. C'est sans doute d'après ce nom : Jambo ou Yambo, qu'a été formé celui de Yam-sinh radja que, d'après Neufville, ces aborigènes donnent au « pays du Lama », c'est-à-dire dépendant du gouvernement de Lha-sa, qui s'étend au nord du territoire des Mishmis.

2. Le prince H. d'Orléans, qui a eu occasion de voir des Abors et des Mishmis à son passage à Sadiya en 1895, en a donné des descriptions dans son récit : *Du Tonkin aux Indes* (p. 335 et 345).



TYPE DE SAUVAGE INDOCHINOIS (RADÉ).

PLANCHE VII.

CH.-Eudes BONIN. *Les Royaumes des Neiges.*



employée pour colorer leurs vêtements et leurs paniers de rotin. En échange, les Abors se procurent par les Miris les étoffes de coton d'Assam, la soie, le riz, le sel et aussi les esclaves. L'affinité de langue entre les deux tribus facilite ces trafics, ainsi que le caractère paisible et indolent des Miris que les Abors considèrent pratiquement comme leurs corvéables. Quant à la ville de Miri-Padam ou Mir-Padam que les cartes marquent sur le territoire des Abors, elle n'existe pas; c'est simplement le nom conjoint des deux tribus : Miri et Padam.



Les Mishmis, qui séparent à l'Est les Abors de la province tibétaine du Zayoul, sont aussi sauvages et féroces que ceux-ci. Les Tibétains les connaissent sous le nom de Nahong; Dalton, dans son *Ethnology of Bengal*, les dit apparentés aux Miaotse de Chine. Gait les divise en Chulikata, Digaru, Miju et Bébéjia; Robinson en Nedhu (Chulikata en assamais) qui touchent à l'Ouest les Abors et dont le langage, différent de celui des autres sous-tribus, offre quelque affinité avec celui des Abors et des Miris, en Taying (Taen) ou Menu dont le territoire va de celui des Nedhu à la rive droite du Lohit, et en Mi-jhu ou Mei-jhu qui habitent sur la rive gauche et dont le dialecte est analogue à celui des Singphos voisins. Williamson, dans le récit de son précédent voyage, appelle ces deux dernières sous-tribus des Abors respectivement : Taroan et Miju ou M'ju, et fixe leur limite commune au village de Pangum, en observant toutefois que rien ne les distingue entre elles; sur la

rive gauche du Lohit il a rencontré un autre clan de la même tribu, les Lamat, et celui des Pari ou Malu (sans doute les Bor Maluks du capitaine Neufville). Sur le territoire même de l'Assam, on ne comptait, au recensement de 1881, que 680 Mishmis établis de façon fixe.

L'éloignement des Mishmis avait déjà espacé leurs relations avec l'ancien royaume d'Assam ; cependant sous le radja Ramdhvaj (1673-75) ils firent sur son territoire une incursion qui amena l'envoi contre eux d'un détachement d'une centaine d'hommes : celui-ci fut cerné, mais à l'arrivée de forces plus nombreuses, conduites par le Bar Phoukan, les Mishmis se soumirent et livrèrent les coupables. En 1839, des Khamtis qui avaient attaqué la garnison anglaise de Sadiya se réfugièrent chez eux, où ils furent poursuivis et battus. En 1844, le capitaine Rowlatt fit une autre expédition au pays mishmi par le Lohit.

En 1854, un missionnaire français, le P. Krick, qui pour tenter de pénétrer au Tibet s'était fixé à Nowgong et avait l'année précédente poussé une pointe jusqu'au Zayoul, fut tué en essayant de renouveler sa tentative avec son compagnon de route, le P. Boury, par un chef mishmi du nom de Kaisha. Une petite colonne de *sepoys* sous la conduite du lieutenant Eden alla détruire Birakhou, le village du coupable, et saisit celui-ci qui fut pendu. Les attentats réitérés des Mishmis obligèrent d'ailleurs les Anglais à créer en 1866 une milice locale à l'aide de partisans Khamtis, qui furent établis le long de la frontière avec leurs familles comme le *cordon* des Cosaques du Caucase, et reçurent une solde mensuelle d'une roupie. Cette mesure arrêta pour un

temps les incursions des montagnards ; cependant, en 1878, ceux-ci descendirent deux fois pour piller dans la plaine et furent poursuivis sans succès. En 1881, des troupes furent envoyées sur le Dibang, à Nizamghat, pour arrêter les hostilités entre Abors et Mishmis et, en 1899, les Bébéjia tuèrent trois Khamtis et enlevèrent des enfants, bientôt repris par un détachement qui brûla les villages responsables de l'attentat.

On ne trouve chez les Mishmis aucune trace de bouddhisme, mais un culte animiste analogue à celui des Moïs : ils vivent d'ailleurs, comme ceux du versant occidental de la chaîne annamite, en de longues cases de bois qui abritent jusqu'à quatre-vingts personnes : aussi leurs villages se composent-ils de sept ou huit maisons. Ils sont armés du sabre, de la lance et de l'arbalète, et lient leurs cheveux sur le sommet de la tête en un chignon qui peut être l'origine de la *corne* des Lolos. Pour avoir plus aisément de l'eau, ils s'installent de préférence au bas des montagnes, où ils cultivent du maïs, un peu de riz, et élèvent des porcs et des poulets.

*
* *

Les Singphos ou Chingpos qui, au sud des Mishmis et du Lohit, occupent la région arrosée par le Bouri-Dihing, le Nao-Dihing et le Tengapani confluant au Lohit près de Sadiya, tirent cette désignation d'un mot de leur langue qui signifie simplement : homme. Eux-mêmes se nomment entre eux Kakhyên ou Kachin et se divisent en deux sous-tribus :

Khanam et Khakou ¹; tous ces noms rappellent celui des Khas, par lequel les Laotiens désignent les tribus aborigènes que les Annamites appellent Moïs, et constituent une présomption de plus pour leur commune origine. Gait considère les Singphos comme une branche des Khamtis, qui occupent la région des sources de l'Irrawaddi et qui vivent, mêlés avec les premiers, sur le versant septentrional de la chaîne séparant ce fleuve du Lohit.

D'ailleurs les Singphos, qui ont sur l'origine de leur race des légendes analogues à celles de l'Eden et du déluge, disent eux-mêmes venir de la frontière chinoise, au Sud-Est de la plaine de Houkong, d'où ils auraient gagné la rivière Tourong, puis leur habitat actuel conquis sur les Assamais et les Khamtis. En 1798, le Bourha Gohain dont il a déjà été question les attaqua et les contraignit à la fuite dans les montagnes, comme il le fit en 1800 pour les Khamtis, qui s'étaient établis à Sadiya en 1794; mais, durant l'invasion de l'Assam par les Birmans, les Singphos firent cause commune avec ceux-ci et dépeuplèrent tout le haut pays d'où ils enlevèrent des milliers d'esclaves assamais, poussant leurs incursions jusqu'à Rangpour et à Jorhat, à l'ouest de Sibsagarh. Au nombre de 7 500, ils bloquèrent le chef khamti de Sadiya dans ses palissades et attaquèrent le Bar Senapati sur son territoire, situé au Sud de cette ville; ces deux chefs firent appel aux Anglais qui envoyèrent à leur secours; mais en juin 1825 une colonne de 600 Birmans apparut sur

1. Le capitaine Neufville considère les Khakous comme une race inférieure et dit que les Singphos se divisent en quatre castes ou sous-tribus : Thengai, Mayang, Lubrang et Mirip.

les monts Patkoï, et les Singphos de nouveau se joignirent aux envahisseurs. Le capitaine Neufville, avec un détachement d'infanterie indigène, remonta le Nao-Dihing et attaqua les Singphos dont il brûla les villages, tandis que les Birmans battaient en retraite : 6 000 captifs furent ainsi délivrés et rendus à l'Assam.

Le même officier fut chargé en 1828 de l'administration du Haut-Assam, où il organisa à l'aide des Khamtis un bataillon cantonné à Sadiya et destiné à la police des tribus de la frontière. Les Singphos vinrent faire leur soumission; aucun tribut ne leur fut demandé, mais leur principal chef (*gam* ou *gaum*), celui de Bisa, fut tenu de surveiller la route d'invasion des monts Patkoï et de fournir en cas de besoin un corps de 80 partisans. Néanmoins, sous l'influence des Birmans, les Singphos s'agitèrent à plusieurs reprises, notamment en 1843 à l'instigation, dit-on, de Tipam radja, qui appartenait à l'ancienne famille régnante d'Ahom et dont la sœur avait épousé le roi d'Ava. Les Anglais entreprirent une campagne qui dura plusieurs mois et se termina par la capture des chefs et une nouvelle soumission des Singphos. Depuis lors, l'ordre n'a plus été troublé de ce côté de la frontière, ce qu'on attribue à l'usage immodéré de l'opium qui a réduit complètement l'énergie première de la race.

Celle-ci était cependant très supérieure physiquement aux autres montagnards et, comme les Khamtis auxquels ils sont apparentés, les Singphos sont de haute taille et de fière allure, notamment dans la caste des chefs. Ils ont en apparence abandonné l'animisme pour suivre le bouddhisme birman, mais

restent très ignorants des principes de leur nouvelle religion : on trouve bien dans leurs principaux villages des temples et des prêtres de Gautama, mais en fait leur culte est un mélange ou mieux une superposition de toutes les superstitions du pays. Ils adressent même des sacrifices aux mânes de l'ennemi tué par eux pour éviter sa vengeance posthume, et les crânes des animaux immolés sont, comme chez les sauvages d'Indo-Chine, suspendus aux portes de leurs grandes maisons élevées sur pilotis. Ils sont armés du *dhao*, analogue comme forme et comme nom au coupe-coupe annamite, de l'arbalète, de la lance, avec quelques fusils et des boucliers de bois. Ils cultivent le riz, le maïs et la canne à sucre, mais l'impossibilité de se procurer des esclaves a pour un temps diminué leur faculté de produire, malgré la richesse du sol. Ils pratiquent la polygamie et brûlent les dépouilles des morts, sauf celles des chefs qui sont exposées deux ou trois ans dans la forêt et conservées ensuite dans la maison du défunt.

*
* *

Cette revue des aborigènes du Haut-Assam pourrait se continuer par celle des tribus qui habitent au Sud du Brahmapoutre les hauteurs limitant sa vallée et qui appartiennent surtout à la grande famille des Nagas, mais celles-ci ne sont point à proprement parler des tribus de la frontière himalayenne, étant adossées à des pays appartenant au système indien : Birmanie et Manipour. Par suite, leur rôle est tout intérieur et n'entre pas en compte dans les questions politiques d'Asie centrale. Les tribus du Nord au

contraire, comme on l'a vu, y ont tenu leur part depuis trois siècles par leurs incursions répétées, suivies de « punitive expeditions » pour employer l'expression anglaise, envoyées contre elles tant par l'ancien royaume d'Ahom que par l'administration britannique qui lui a succédé.

Tel quel, ce bref exposé a permis de voir que les plus occidentales de ces tribus : Akas, Daflas, Miris, et sur la frontière occidentale, les Singphos et les Khamtis sont parvenus aujourd'hui à une tranquillité relative grâce surtout aux avantages qui leur ont été faits par l'administration anglo-indienne, tandis qu'au Nord, sur le Haut-Brahmapoutre, les Abors et les Mishmis continuent à opposer à la pénétration européenne une hostilité dont le massacre de la mission Williamson est le plus récent et tragique épisode.

Il est curieux que cette région, aujourd'hui encore presque inaccessible, ait été cependant une des premières de l'Inde connues de l'Occident, au moins par le nom de son principal cours d'eau : on admet en effet que le Deonas, cité par Ptolémée, n'est autre que le Dihong, c'est-à-dire le Brahmapoutre même ; sa connaissance a dû arriver jusqu'aux Grecs par les Brahmanes qui fréquentaient le célèbre pèlerinage de Brahmakound, où ils croyaient voir la source de ce fleuve ; c'est eux en tout cas qui ont donné au cours d'eau (en réalité un affluent) sur lequel se trouve le « lac de Brahma » ou Brahmakound le nom sanscrit de Lohit ou Lauhitya, *le Rouge*, que Lassen explique en disant que la rivière vient du soleil levant, tandis que Gait y voit une déformation de l'ancien nom indigène Ti-lao (*Ti* ou *di* signifiant *eau*). Les Pouranas de leur côté reproduisent une légende

d'après laquelle l'eau serait rouge depuis que Parasouram y a lavé son corps sanglant.

Ce qui a été dit plus haut des expéditions envoyées par les radjas de l'ancien Ahom contre les tribus du Haut-Brahmapoutre montre que leurs soldats s'étaient avancés assez loin, jusqu'à Sadiya, d'où ils avaient chassé en 1523 les princes Chutiya établis là depuis le ^{xiii}^e siècle et d'où ils furent expulsés à leur tour en 1794 par les Khamtis.

Avant même d'établir leur administration sur le pays, les Anglais avaient commencé l'exploration de la haute région, et le lieutenant Wilcox, un des premiers qui y aient pris part, a résumé ces tentatives dans son *Memoir of a survey of Asam and the neighbouring countries*.

En janvier 1825, les troupes britanniques étaient maîtresses de Rangpour, centre de la domination birmane en Assam atteint précédemment par l'enseigne Wood, qui n'avait pu d'ailleurs, en raison des difficultés du voyage, réunir qu'un petit nombre d'informations géographiques. Le lieutenant Burlton, envoyé par M. David Scott, « agent to the governor general for the eastern frontier », réussit à remonter en barque le Brahmapoutre jusqu'à Sadiya où il aborda le 31 mars 1825, mais le manque de provisions l'empêcha de pousser plus avant. Son collègue Wilcox, envoyé la même année par le même chef, commença par explorer le cours inférieur du Soubansiri, puis rejoignit à Sadiya le capitaine Bedford, qui venait de reconnaître la basse vallée du Dihong et du Dibang.



Les deux officiers, en avril 1825, visitèrent pour la première fois le Brahmakound sur le Lohit et, en octobre suivant, Wilcox et Burlton remontèrent encore plus haut cette dernière rivière jusqu'à Ghalum, au coude qu'elle fait du Sud-Est vers le Nord-Ouest et où ils durent faire demi-tour devant l'hostilité des Mishmis. Une seconde reconnaissance les conduisit l'été suivant sur le Dihong chez les Abors, où ils furent arrêtés sur un affluent par un rapide situé au-dessus de Pasi. En mai 1827, les deux officiers remontèrent le Nao-Dihing et atteignirent par le pays des Singphos et des Khamtis le cours supérieur d'une des branches de l'Irrawaddi, le Nam-kiou ou Mili-khā, qu'à leur grande surprise ils trouvèrent une toute petite rivière; ils revinrent par le Dapha, affluent du Dihing, après avoir recueilli des informations sur le N'maikha, branche orientale du même Irrawaddi : c'est la même route que devait suivre entre ce fleuve et Sadiya le prince Henri d'Orléans. Le problème des sources de l'Irrawaddi se trouvait dès lors posé, sinon résolu, et Wilcox, dans son mémoire précité, réfute l'opinion de Klaproth qui le faisait descendre du Tibet et y voyait la continuation du Tsang-po. Le récit de Wilcox ne parut qu'en 1832 dans les *Asiatic Researches*, où dès 1828 le capitaine Neufville, assistant de M. David Scott pour le Haut-Assam, avait donné une esquisse géographique du pays nouvellement soumis à sa juridiction, y ayant conduit antérieurement des opérations de police.

D'autres notions sur le Haut-Assam sont dues au

D^r Griffith, qui accompagna en 1837-1838 la mission du capitaine Pemberton au Bhoutan (voir *le Bhoutan inconnu*) et ont été publiées dans son livre : *Journal of travels in Assam, Burma, etc.*, paru à Calcutta en 1847. D'autre part, l'expédition du capitaine Rowlatt chez les Mishmis, en 1844, vint augmenter aussi les connaissances déjà acquises sur la région du Bas-Lohit. En 1847, un pandit hindou qui, parti de Sadiya, essayait de gagner le Tibet par Rima, fut tué à moitié route par les mêmes Mishmis (voir *l'Asie Française* de janvier 1911, p. 22).

*
* *

Le P. Krick, le missionnaire français déjà cité, avait fait aussi de 1851 à 1853 plusieurs tentatives pour pénétrer au Tibet, par le Bhoutan d'abord, puis par le pays des Abors et celui des Mishmis; il repartit en 1854 avec son jeune collègue, le P. Boury, pour s'installer au Zayoul, jusqu'où il s'était déjà avancé deux ans auparavant. Les missionnaires vivaient à Samé depuis deux mois déjà quand le chef mishmi Kaisha se présenta à leur porte, escorté d'une bande de sa tribu, pendant que les Tibétains du village étaient aux champs; les sauvages se jetèrent sur le P. Boury et, l'ayant garotté, se mirent à la recherche du P. Krick qu'ils trouvèrent près d'un ruisseau et qu'ils jetèrent à l'eau après l'avoir décapité. Revenant à son compagnon, ils le massacrèrent et pillèrent la cabane.

Un chrétien assamais, qui avait réussi à se cacher, put non sans danger rejoindre son pays, et l'administration anglaise, avertie par lui et d'autres Mishmis,

chargea comme il a été dit, le lieutenant Eden d'aller saisir les coupables. Avec 20 *sepoys*, 40 volontaires khamtis et quelques porteurs, il atteignit en huit jours de marches forcées Birakhou, le village de Kaisha qui l'attendait derrière ses palissades, ayant coupé le sentier avec des piquets de bambou empoisonnés. La petite colonne dut faire un long détour par la montagne pour forcer par l'arrière l'entrée du village, qui fut emporté. Kaisha, avec sa famille, fut amené à Sadiya où il passa en jugement et avoua tout : condamné à mort, il ne fit qu'une recommandation à sa famille, qui avait d'ailleurs déposé contre lui et était renvoyée libre, celle de bien soigner ses bœufs. Les missionnaires obtinrent pour lui du gouvernement anglais une commutation de peine, mais, comme avant de partir pour l'exil, Kaisha avait manifesté sa reconnaissance en assommant son geôlier avec ses propres chaînes, il fut pour cet exploit définitivement pendu.

Un autre missionnaire français, le P. Mazure, avait déjà fait, en 1850, un voyage dans le Haut-Assam sur lequel des détails ont paru dans l'*Année géographique* de 1862, mais notre connaissance du pays doit surtout à T. T. Cooper, qui voulut, lui aussi, gagner le Tibet en 1869 par le Lohit et les « Mishmee hills », qu'il a décrites dans son livre portant ce titre et paru en 1873 : on sait qu'après une nouvelle exploration sur la frontière sino-birmane cet agent anglais fut empoisonné à Bhamo par son cuisinier chinois (1878).

*
* *

En 1882, le célèbre pandit hindou désigné d'abord par les initiales A. K., mais connu depuis sous le nom de Krishna Das, descendit en revenant du Tibet oriental la vallée du Zayoul jusqu'à Samé, d'où il aurait pu regagner l'Inde par l'Assam si la crainte d'être pris ou tué par les Mishmis ne l'avait obligé à faire pour rentrer un détour considérable par le Tibet central. Trois ans après, un Sikhimite, K. P., de son vrai nom Kintoup¹, avait été chargé d'accompagner comme domestique un lama chinois ayant mission aussi de prendre des renseignements, mais qui n'eut rien de plus pressé que de s'enfuir en Chine avec l'argent à lui confié par ses instructeurs; Kintoup acheva seul le voyage qui le conduisit sur le cours supérieur du Tsang-po, jusqu'aux chutes par lesquelles ce fleuve a creusé sa voie à travers la barrière himalayenne: mais il ne put non plus atteindre par là la plaine, et les marques qu'il devait jeter dans le Tsang-po pour permettre de l'identifier définitivement au Bhramapoutre indien ne furent pas recueillies en Assam, l'officier chargé de suivre cette curieuse expérience ayant été gelé dans les neiges du Kinchenjanga. M. Needham a signalé l'inexactitude de certains renseignements rapportés par Kintoup, notamment à propos des villages qu'il place chez les sauvages, cet indigène n'ayant eu d'ailleurs, pour son excuse, ni la préparation, ni la sécurité nécessaires, pour des observations meilleures².

1. Cf. sur lui Waddell, *Among the Himalayas*, p. 65.

2. Cf. Général Walker, *Four Years journeying through Great*

Sans parler d'une reconnaissance de Woodthorpe et du major Mac-Gregor en 1884-1885 dans la direction de l'Irrawaddi déjà suivie en 1827 par Wilcox, c'est à Needham lui-même qu'on doit les renseignements complétant ceux des pandits : ce fonctionnaire qui a fait toute sa carrière aux Indes, et spécialement comme commissaire à Sadiya où il est resté jusqu'à sa retraite, a eu tout le temps d'y étudier les aborigènes avec lesquels il était en relations journalières. Parlant leurs différents dialectes, il a parcouru leurs territoires, allant à l'Est jusqu'à la vallée du Namkiou et au Nord, avec Molesworth, remontant le Lohit pendant vingt-cinq jours jusqu'en vue de Samé (1885); son itinéraire rejoint donc celui de Krishna et, de ce côté, la route se trouvait entièrement explorée jusqu'au Seutchouen chinois, de Sadiya à Batang et à Tatsienlou.

En 1892-1893, un planteur de thé de l'Assam, J. Errol Gray, visita de nouveau la région qui s'étend jusqu'au Namkiou et publia son journal de route : *to the Bor Khamti country and sources of the Irrawaddy*. Les itinéraires tracés dans cette direction ont été également reliés aux routes de Chine par le voyage du prince d'Orléans et de ses compagnons, l'enseigne Roux et M. Briffaud, en 1895. On connaît par leurs récits¹ comment, venus du Yunnan par les hautes

Tibet, by one of the Transhimalayan explorers of the Survey of India, in Proceedings of the Royal Geographical Society, février 1885, pour les voyages de Krishna. Avant ce dernier, et sans doute envoyés par le même service, quelques Khamtis notables avaient déjà, à trois reprises, cherché à relever la route de Sadiya à Rima, d'après Williamson (Geographical Journal, octobre 1909).

1. H. d'Orléans, *Du Tonkin aux Indes*, Paris, 1898. — E. Roux, *Aux sources de l'Irraouaddi*, Paris, 1897.

vallées du Mekong et de la Salwen et marchant à travers la forêt dans la direction du Sud-Ouest, ils atteignirent pour la première fois à cette latitude la branche la plus orientale de l'Irrawaddi, le N'maikha, puis le Namkiou, à partir duquel leur itinéraire jusqu'à Sadiya ne s'écarte guère de celui du lieutenant Wilcox.

*
* *

En 1901, deux « surveyors » gourkhas, c'est-à-dire nepâlais, furent envoyés par M. Needham pour tenter de remonter la vallée du Dihong jusqu'au Tibet, mais ils ne purent dépasser Kebang, arrêtés par les Pasi-Minyong dont les villages nombreux s'étagent le long du fleuve. D'après ce qu'ils rapportèrent, la route serait aisée jusqu'à Gyala-Sindong et il n'y aurait pas de montagnes à traverser, ce qui ne concorde ni avec les renseignements de Kintoup, ni avec les inductions à tirer du terrain puisque c'est précisément dans ce parcours que le fleuve fait la grande chute qui, du plateau central, l'amène à hauteur des collines d'Assam. Il est probable qu'ils ont conclu à tort d'après ce qu'ils ont vu dans la vallée inférieure qui, en effet, suivant tous les voyageurs ne présente pas de sérieuses difficultés de marche.

La solution définitive du problème aurait pu être acquise en 1904, si le gouvernement avait accueilli les suggestions de la presse anglo-indienne qui demandait à ce que l'on fît descendre toute la vallée du Tsang-po à l'un des régiments indigènes ayant pris part à l'expédition de Lha-sa, le 8^e Gourkha, qui a ses quartiers à Shillong, capitale de l'Assam, et les aurait regagnés par là (*Pioneer Mail*, 13 août 1904).

D'après le même journal (8 avril 1904), le célèbre Sarat Tchandra Das, dont on connaît le rôle dans les relations anglo-tibétaines, avait déjà proposé au gouvernement l'ouverture d'une route commerciale entre l'Inde et la Chine par Sadiya, Rima et Batang et l'exploration de la vallée du Zayoul, en représentant cette entreprise comme « un mouvement tournant contre les ambitions françaises au Yunnan, destiné en même temps à évincer tous les autres concurrents du commerce de la Chine occidentale ». Ce projet de route a été repris en 1910 dans une lettre publiée par la *Manchester Guardian* et signée Jos. Stuart. Il est probable que la difficulté d'organiser les approvisionnements et la crainte de se heurter aux sauvages maîtres de la jungle empêchèrent, en son temps, d'employer le 8^e Gourkha à une reconnaissance militaire et géographique qui, si elle avait réussi, aurait ouvert une voie nouvelle à l'action anglaise vers le plateau tibétain.



En 1906, M. E. C. Young, parti de Tali (Yunnan) et ayant suivi jusqu'à la Salwen la route du prince d'Orléans, arriva, en continuant vers l'Ouest, au N'mai-kha, que les Chinois appellent Langsu ou Puma-kiang (rivière de Burma = Birmanie); la tribu des Langsu, qui habite près de ce cours d'eau et lui a fourni son nom précité, est, d'après ce voyageur anglais, apparentée aux Singhos, ayant les mêmes maisons longues, les mêmes cultures de thé, de riz, de tabac et d'indigo et le même goût pour l'opium. De leur territoire, il gagna le Haut-Assam, en traversant la vallée du Milikha, le pays des Khamtis, la

passé de Tchaukan et en descendant le Dihing, route un peu plus méridionale que celle du prince d'Orléans; il assure qu'on pourrait construire sans difficulté un chemin de fer remontant cette dernière rivière jusqu'à Koumki, non loin du pied de la passe, et de là aux monts Patkoï et en bas à la vallée du Sinan-kha.

Après une interruption de plus de vingt ans depuis la tentative de Needham en 1886, l'exploration du Lohit devait être reprise par son successeur à Sadiya, qui était précisément M. Noël Williamson. Parti de ce poste avec le Choura Gohain, chef khamti influent qui avait déjà aidé Cooper, M. Williamson remonta à Birakhou détruit par l'expédition d'Eden, puis à Pangum, village du grand chef mishmi Dagresson, aujourd'hui mort, qui accompagna le voyageur; les marchands tibétains de Rima viennent jusque-là chercher la racine de la *copis lecta*, qui est utilisée comme drogue et qu'ils échangent contre l'opium chinois. La route, dit-il, est facile après le passage de la première crête, d'une altitude absolue de 2 000 mètres environ; elle remonte ensuite le long de la rivière bordée de gros blocs, et par là les plaines d'Assam ne sont qu'à 180 kilomètres de la frontière chinoise, à 80 même à vol d'oiseau. M. Williamson, dans le compte rendu de son voyage, proposait d'y faire passer une voie ferrée qui atteindrait la Chine par Rima et le col de Tila en franchissant ensuite la Salwen, le Mékong et le Yang-tse : c'était la réalisation par le rail de l'idée de Sarat Tchandra Das. Sir Thomas Holdich, dans son livre *Tibet the Mysterious*, a parlé de son côté d'un chemin de fer qui, partant aussi de Sadiya, remonterait la vallée du Brahma-

poutre jusqu'au Tibet, avec un hôtel à Gyala-Sindong, ce qui, dit-il, ne serait pas plus extraordinaire que celui qui existe aujourd'hui aux Victoria Falls sur le Zambèze.

M. Williamson avait reçu l'ordre de ne pas franchir la frontière tibétaine : il s'arrêta donc le 28 décembre 1907 à deux jours et demi en aval de Rima, à Walung, premier village payant tribut aux Tibétains : la crainte de soulever des complications avec ceux-ci et aussi avec les Chinois fut sans doute la raison des instructions données par Sir Lancelot Hare, gouverneur du Bengale oriental et promoteur du voyage.

*
* *

C'est évidemment le succès de cette première tentative qui encouragea M. Williamson à entreprendre en 1911 celle qui allait lui être fatale, non plus cette fois dans la direction du Lohit, où il était allé jusqu'à la limite permise par la situation politique, mais en remontant vers le Nord et le Tibet central la vallée du Brahmapoutre lui-même.

Un résumé télégraphique du premier rapport officiel sur le massacre de cette mission a été publié par le *Times* du 19 avril 1911 ; il permet de mieux se rendre compte des événements qui l'ont précédé.

M. Williamson, parti de Sadiya, comme il a été dit, avec le Dr Gregorson et trente porteurs nepâlais, avait sa base de ravitaillement à Jonakmukh, qu'il quitta le 19 mars pour atteindre, deux jours après, Sirin-gakypar sur le Dihong, après un détour pour éviter des villages décimés par la petite vérole. Il passa sur la rive gauche à Sihsin, d'où il envoya les porteurs

rechercher du riz à Jonakmukh, puis se remit en marche le 30, laissant à Sihsin le médecin et les malades.

Il se dirigeait sur Riu, dont le chef, Maddu Gam, s'était montré bien disposé à son égard dans une précédente reconnaissance faite par lui à Kebang en 1909¹; il avait, par suite, si peu de soupçons que son revolver était resté dans une caisse, parmi les bagages. Ceux-ci furent déposés à terre à l'étape et les porteurs invités à boire dans une maison du village; précédé par Maddu, l'explorateur avait déjà tourné l'angle de la maison quand son domestique naga, qui le suivait, bondit sur la place du village en criant : « Le Sahib est tué ! » Les porteurs, frappés de panique, s'élancèrent hors de la maison, mais pour tomber à mesure sous les longs couteaux des Abors. Le Naga et le cuisinier de la mission avaient réussi à tirer des bagages deux fusils et quelques cartouches, qui leur servirent à protéger leur retraite : on ne sait ce que devint le premier, le second s'étant tué lui-même avec la dernière balle pour ne pas tomber vivant aux mains des sauvages.

Seuls survivants, cinq porteurs réussirent à gagner Sihsin, poursuivis par les Abors, qui les traquaient dans la forêt avec leurs chiens : ils n'y trouvèrent aucune trace de leurs camarades ni du Dr Gregorson, dont la tente même avait disparu : une nuée de

1. Le compte rendu de cette reconnaissance vient d'être publié dans le *Geog. Journal* de juin 1911, par le colonel Lumsden, qui accompagnait M. Williamson avec le Rev. Jackman; il se termine ainsi : « Si le résultat a été mince, beaucoup a été fait pour préparer la voie à la prochaine entreprise. » On voit comment celle-ci s'est terminée.

corbeaux croassants planait sur le campement désert. On croit qu'ayant entendu les coups de feu le docteur s'était élancé au secours de son chef et qu'il fut tué sur le sentier entre Sihsin et Komsing, dans une embuscade tendue par les Abors; le chef porteur Lal Bahadour était resté avec lui : on vit, le 12 avril, son cadavre passer sur le fleuve à Pasighat, une flèche plantée dans la poitrine.

On dit que les Abors de Kebang, Rotung, Riu et Rigu avaient tenu conseil avant de décider le massacre, que l'auteur du rapport croit avoir eu lieu à Komsing plutôt qu'à Riu et dont les péripéties rappellent singulièrement celles du meurtre des deux missionnaires français rappelés plus haut. Pour procéder à la répression annoncée, le gouvernement anglo-indien doit d'abord faire transformer en chemins muletiers les pistes de montagnes conduisant au pays des Abors. On annonçait d'autre part à la fin de septembre 1911 que deux bataillons d'infanterie allaient être envoyés plus à l'Est vers le pays des Mishmis et Rima, à cause des agissements des Chinois qui auraient fait précédemment occuper ce dernier point : s'il en était ainsi, ceux-ci se trouveraient de nouveau prendre pied sur le versant méridional de la chaîne himalayenne et pourraient regagner par là un peu du terrain perdu pour leur influence du côté du Nepâl et du Bhoutan.

Afin sans doute d'être fixé à cet égard, le capitaine Bailey, d'une ancienne famille de fonctionnaires anglais des Indes à laquelle appartient précisément le gouverneur actuel du Bengale oriental et Assam, a repris durant l'été de 1911, en venant du Seutchouen chinois, la route de notre compatriote M. Jacques

Bacot par Tatsienlou et le Mekong jusqu'au pied du col de Tila, d'où il a par le district inexploré de Sanga-kiou-djong rejoint à Dowa gompā l'itinéraire du pandit Krishna et gagné au sud l'Assam par Chikoung, Rima et le pays mishmi; son récit, qui doit paraître dans le journal de la Société de géographie de Londres, nous renseignera sans doute sur les détails de ce très intéressant voyage.

*
* *

M. Bacot a parlé¹ d'un pays récemment découvert par les Tibétains non loin du Brahmapoutre, qui jouirait du climat et de la flore de l'Inde; et atteindre cette terre promise était un des objectifs de son dernier voyage, si bien mené jusqu'au Zayoul, et qui a dû s'arrêter à hauteur des sources de l'Irrawaddi. J'ai suggéré que ce pays inconnu pourrait se trouver quelque part dans le Haut-Assam, et les détails rapportés par M. Bacot me confirment dans cette opinion. Son existence aurait été révélée par les écrits attribués à l'apôtre du bouddhisme au Tibet, Padma Sambhava, d'où son nom Nepemakeu, tiré du tibétain Knas Padma Bskor; et la légende ajoute que les lamas doivent y trouver un suprême refuge quand leur religion aura disparu du reste de la terre et y maintenir la tradition et les livres sacrés. J'ai déjà eu occasion, à propos du Bhoutan (Cf. l'étude précédente) de rappeler que Padma Sambhava, venu de l'Inde au viii^e siècle par le Nepâl, y est retourné par le Ladakh et n'a très probablement jamais visité la partie orientale des Himalayas; si son souvenir s'y

1. *L'Asie française*, janvier 1911, p. 23.

localise aujourd'hui, c'est par une extension abusive de son hagiographie, chaque région du Tibet réclamant l'honneur d'avoir été directement évangélisée par lui; d'autre part, pour Nepemakeu, je ne puis m'empêcher de remarquer qu'il existe dans la même région du Brahmapoutre une province tibétaine portant presque le même nom, Pemakeu, de Padma-Skod, d'après le dictionnaire de Tchandra Das qui donne la liste des lamaserie établies dans ses limites. Sur la carte de la Société de géographie de Londres ce district est marqué sous le nom de Pemakoi-chen et apparaît dominé à l'Est par un pic appelé aussi Pemakaun. Le Pemakeu réel s'étend sur les deux rives du Brahmapoutre, au Nord-Est des vallées formées par les affluents du Soubansiri : cette dernière région, encore inexplorée, conviendrait assez pour y placer le mythique Nepemakeu, qui serait ainsi la sainte province de Pemakeu, *Ne* (*Knas*) étant le préfixe ajouté au nom des terres sacrées (cf. *Nepâl* formé avec le tibétain *Bal-po*).

Il y a cinq ans, les populations du Kia-tchirin, au Sud de la route de Batang à Litang¹, se mirent en marche vers cette terre promise pour fuir la conquête chinoise, sur la foi des lamas qui croyaient avoir retrouvé l'Eden annoncé par les livres saints; après un mois de marche environ, les émigrants arrivèrent à une vallée chaude, déserte et couverte de végétation tropicale, où ils furent rapidement décimés par les fièvres et les morsures de serpents. Le lieutenant Wilcox, le premier qui ait tenté l'exploration du Soubansiri, tenait précisément d'un chef

1. Pour la description du Kia-tchiria et les derniers événements dont il fut le théâtre, cf. l'étude suivante sur *Le Tueur de Lamas*.

miri que la région supérieure de ce bassin était formée de collines désertes et couvertes de brousse : « an uninhabited tract of hill and jungle ».

M. Bacot pense que l'Himalaya serait dans cette direction « assez peu élevé pour que les Tibétains l'aient franchi sans se rendre compte », mais si l'on admet qu'il s'agit de la région ci-dessus décrite, les émigrants n'auraient pas eu, en fait, de crête à franchir dans cette direction, ce qui confirme mon hypothèse : venus de la région de Batang par la vallée du Zayoul, ils ont dû à partir de Rima continuer vers l'Ouest, en passant *au Nord* du pays des Mishmis et des Abors auxquels ils ont par suite échappé, et *au Sud* de la ligne de partage des eaux qu'ils n'ont pas eue à franchir, et ils ont été se perdre dans la jungle déserte et hostile où coulent les rivières affluent au Brahmapoutre et descendant vers l'Assam : celles qui forment le haut Soubansiri, étant orientées de l'Ouest à l'Est, ouvraient d'elles-mêmes leurs vallées à la marche des émigrés du Kia-tchrin, et c'est là, sans doute, qu'ils devaient s'arrêter et succomber, comme tous ceux qu'a tentés jusqu'ici le mystère du Brahmapoutre ¹ : *aggressi sunt Mare Tenebrarum quid in eo esset exploraturi*.

1. C'est d'ailleurs une idée ancienne qu'il existait dans cette direction un royaume mystérieux, plus puissant que l'Assam et servant d'intermédiaire entre lui et le Tibet. Le capitaine Neufville, qui en avait entendu parler, écrivait en 1828 dans les *Asiatic Researches* : « Le pays à l'Est du Tibet et au nord de Sadiya, s'étendant sur la plaine au delà des monts, est la possession d'une puissante nation, celle des Kolitas ou Kultas, qu'on décrit comme ayant atteint un haut degré de civilisation. » Il existe encore en Assam des Kolitas, caste supérieure de *soudras* hindous qui se rattachent à la caste Kayastha, mais peut-être ne faut-il voir dans ce royaume Kulta qu'un souvenir mal placé de la puissance et des conquêtes de l'ancienne Birmanie.

V

LA PAPESSSE DU LAMAÏSME



V

LA PAPESSSE DU LAMAÏSME

L'ambassade officielle que le Grand-Lama de Lha-sa a en 1900 envoyée vers le Tsar Blanc de Pétersbourg apparut comme la première et significative démarche faite vers les puissances civilisatrices par l'inviolable et hiératique royaume du Tibet, « la terre interdite ». C'était la première fois en effet que se produisait ce fait capital pour les destinées de l'Asie centrale, qui, par le poids et la masse de l'empire slave, semblait attirée hors de la sphère d'attraction chinoise vers l'Europe et l'Occident.

Sans examiner à quels motifs, d'ordre immatériel ou non, ont obéi les conseillers du Lama-Océan (Tale-Lama ou Dalaï-Lama) pour s'engager dans ces voies nouvelles, il peut être intéressant de définir exactement le sens et la portée de la démarche faite alors en indiquant la vraie place occupée dans la hiérarchie du lamaïsme tibétain par cette incarnation de la divinité que les Européens appellent le Grand-

Lama et qui pour eux symbolise à lui seul tout le Tibet. Or, il s'en faut de beaucoup qu'en réalité il soit l'unique maître, même au point de vue spirituel, du royaume des monts de glace qui s'étend de la formidable barrière himalayenne aux sables nus du désert de Gobi. D'autres dieux ou reflets de dieux, incarnés en de chétifs corps mortels, partagent avec lui cette hégémonie, sans parler de maintes autres puissances d'ordre purement terrestre.

*
* *

Par sa topographie exceptionnelle et le découpage du sol en vallées ou plateaux séparés par des cols très élevés et difficilement accessibles, cette région de l'Asie se prête plus que toute autre à l'établissement d'autorités indépendantes ou rivales. C'est ainsi qu'on y trouve des enclaves administrées directement par des mandarins qui dépendent respectivement des vice-rois impériaux établis au Yunnan, au Seutchouen et au Kansou. D'autres territoires, surtout dans la partie orientale, sont gouvernés par des rois indigènes à peu près indépendants, ou surveillés par des résidents chinois tels que ceux de Batang et de Tatsienlou. Sur d'autres points, des lamaserie puissantes ont su se rendre à peu près libres de toute autorité supérieure : c'est le cas des lamas jaunes de Meli qui sont commandés par un roi-prêtre choisi au sein de leur communauté. Enfin les hérétiques du lamaïsme, les *lamas rouges* et les *lamas noirs* connus sous le nom de Bön-pos, administrent directement des territoires importants en dehors du contrôle de Lha-sa, centre du pouvoir des

lamas jaunes, avec lesquels ils sont souvent en guerre.

Au point de vue purement spirituel le Tale-Lama ne peut non plus être considéré comme le chef unique, le pape du lamaïsme : il a auprès de lui, au Sud-Est de sa capitale, dans la grande cité de Trachiloumpo (Chigatse en chinois), une autre incarnation des dieux, le Pantchen rimpotche (très précieux joyau), qui est au moins son égal en dignité mystique ; en effet, si le Grand-Lama de Lha-sa est tenu pour la réincarnation de l'hypostase la plus populaire du Bouddha : Avalokita « le dieu qui voit tout », celui de Trachiloumpo n'est rien autre que la réincarnation d'Amitabha « le dieu de la lumière infinie », le propre père spirituel d'Avalokita. Les deux Grands-Lamas se trouvent donc au point de vue théologique dans la position respective de père et de fils mystique, tout l'avantage restant au « très précieux joyau ».

Au-dessous de ces deux hiérarques il faut citer encore le Grand-Lama de Mongolie qui réside à Ourga, près de la frontière sibérienne, et qui détient l'âme de l'historiographe du lamaïsme, le saint Taranatha ; puis le Grand-Maître de la secte Sas-kya, qui régna sur le Tibet avant que les Chinois y fissent prédominer les lamas jaunes, et le Grand-Lama du Bhoutan, le Dharma-radja (le seigneur de la loi), qui avant de cesser récemment de se réincarner était en même temps roi de ce pays et indépendant de Lha-sa.

*
* *

Non content de deux papes et de quelques anti-papes, le lamaïsme tibétain possède encore une

papesse, à peu près inconnue des Européens et sur laquelle de plus amples détails pourront intéresser. C'est l'abbesse de la lamaserie de Samding sur le lac Yamdok, qui est considérée comme la réincarnation de la déesse hindoue Vadjravarahi et porte en tibétain le titre original de Dordjre Pagmo « la Truie de diamant ». Le monastère de Samdig comprend des moines des deux sexes, car on sait que le bouddhisme admet également les femmes à la vie monastique, puisque d'après ses théories morales celui qui a renoncé au monde peut seul être « sauvé ».

Le Tibet compte un certain nombre de ces monastères mixtes, qui ont été jadis communs dans l'Inde à l'époque florissante de la religion du Sakya-mouni. Les religieuses y portent le nom de *gelong-ma* analogue à celui des lamas Gelong-pa; leurs communautés ont été constituées sur le modèle de celles des Bhikchounis hindoues. Malgré la répugnance que le Bouddha lui-même avait pour cette institution féminine, il ne se décida à l'autoriser que sur les prières répétées de sa tante et de sa femme et aussi de son disciple préféré Ananda, auquel il en confia la direction pour le punir de son insistance par les soucis que cette charge allait lui donner.

Au Ladakh, Ujfalvy assure qu'il y aurait 6000 femmes dans les couvents, ce qui semble très exagéré si l'on considère le chiffre total de la population du pays tel qu'il est indiqué dans l'étude précédente sur la *Conquête du Petit Tibet*; d'ailleurs Schlagintweit dit que ses frères n'ont rencontré que très peu de religieuses au Tibet occidental (*le Bouddhisme au Tibet*, trad. de Milloué, p. 103). On en trouve aussi au Tibet oriental chez les Bön-pos ou *lamas noirs*, ces hérétiques du

lamaïsme dont il est parlé ci-dessus et qui représentent sans doute la survivance de la primitive religion tibétaine (cf. l'étude sur les *Mossos*); on donne à ces femmes le titre de *Bön-mo* (mères Bön?). Chez les Mongols, où les lamas sont le plus souvent errants, on rencontre aussi quelques nonnes qui portent le nom de *tchebogontche*; ce sont surtout des veuves et des femmes âgées qui embrassent cette profession : elles reçoivent une consécration, se rasent la tête et jurent de mener une vie pure, facilitée en général par leur âge avancé. On trouve également en Chine des couvents de religieuses (*ni-kou*) bouddhistes et taoïstes, mais non lamaïstes, qui ont été étudiés par Bazin¹; je dois dire qu'elles ne méritent pas toujours la réputation des vieilles *tchebogontche* mongoles : le révérend Williams parle d'un couvent de ce genre dans la province du Fokien, que les mandarins intolérants durent faire fermer parce que les recluses y appliquaient trop intégralement la règle de Thélème, et l'on cite parmi les fleurs élégiaques de la poésie chinoise « la plainte de la nonne qui a perdu son amant² ».



Samding, dont le nom s'écrit en tibétain *Bsam-ldin* et signifie : « l'essor de la méditation », résidence de

1. *Recherches sur les ordres religieux dans l'empire chinois* (Journal asiatique, 1856).

2. Jules Arène, *La Chine familière*, 1883; Stanislas Julien a traduit un poème analogue : *Ni-kou-se-fang* « la religieuse qui pense au monde ». On appelle au Japon du même nom *ni* qui se retrouve dans le chinois *ni-kou* les vieilles femmes qui, renonçant aux soucis terrestres, vivent dans une demi-retraite pour préparer leur salut.

la papesse lamaïque, se trouve sur les bords du lac Yamdok « les hauts pâturages », qu'on appelle aussi lac Palte ou Paldi du nom d'un village voisin, ou Yam-tso « lac de la turquoise ». Cette eau sacrée prend sur les cartes modernes la forme bizarre d'un scorpion qui tiendrait entre ses deux pinces extérieures, tournées vers l'Ouest, une presque île contenant un autre lac plus petit, le Doum-tso; sur les atlas anciens reproduisant celui d'Anville le grand lac affectait l'aspect d'un anneau entourant une île circulaire : ce sont les explorateurs indigènes Nain-Sing (1866) et Ugyen Gyatso (1882-1883) qui ont rectifié cette erreur topographique.

La lamaserie est placée à l'extrémité de la pince septentrionale, en face de la citadelle de Nagartse; elle s'élève comme une autre forteresse sur une hauteur conique d'une centaine de mètres, dominant la plaine et le lac dont l'altitude absolue est, en raison du puissant relief du Tibet, de quatre mille cinq cent quinze mètres, trois cents mètres à peine au-dessous du sommet du Mont-Blanc. L'eau du Yamdok est légèrement salée, ce qu'avait déjà noté en 1811 le Dr Manning, le premier Européen qui ait vu le lac avec le frère capucin Orazio della Penna qui vivait au siècle précédent.

Avant que l'expédition anglaise de 1904 n'ait passé près de Samding, nous en possédions une description due à un agent hindou du gouvernement britannique, le Babou Sarat Tchandra Das, qui visita le couvent en 1882. C'est à son rapport que j'emprunte les détails suivants :

On accède au monastère par un escalier formé de longues dalles, qui monte du pied de la colline et

est accompagné d'un long mur bas comme une balustrade. Au sommet des degrés un étroit sentier conduit à l'entrée du couvent, qui est entouré d'une haute muraille. De là, la vue s'étend au Nord-Est sur les sombres et chaotiques montagnes qui s'entassent dans la presqu'île autour d'un pic central; de l'autre côté, au Sud-Est, s'étale le lac mélancolique, et au Sud on aperçoit le Doum-tso « le lac du diable », dont les eaux sont l'unique sépulture des reclus du monastère : tour à tour, après les funérailles, leurs corps y sont jetés pour servir de pâture aux poissons afin de multiplier, selon la doctrine bouddhique, les mérites de leur vie par ce suprême don de leur chair périssable.

En franchissant la porte du couvent, on se trouve, comme dans toute les lamaserie, devant une cour flanquée sur trois côtés par les cellules des religieux, une partie du quatrième étant occupée par une grande tribune supportée par des colonnes de bois. Des escaliers plaqués de bronze donnent accès au premier étage; là, dans une longue salle sont rangés les tombeaux de tous les reclus célèbres qui ont habité Samding, y compris celui du fondateur Jetsun Tinle Tsomo, dont les écrits, atteignant le chiffre mystique de cent huit volumes, sont conservés dans la bibliothèque du couvent. Son cercueil est d'un beau travail, orné de lames d'or et de clous de pierres précieuses; à la base on voit sur une dalle l'empreinte des pieds du saint personnage.

Dans une autre salle, retirée et solidement cadenassée, sont conservés les corps embaumés des supérieures du monastère, les incarnations successives de Dordjre-Pagmo. Là, nul être vivant ne peut pénétrer :

seule l'abbesse en fonction doit une fois, une seule fois durant sa vie mortelle, franchir le seuil de la terrible chambre et s'y rassasier l'âme et le regard du spectacle de leurs cadavres vermoulus, auxquels le sien viendra s'ajouter un jour.

Il semble que le génie de Nietzsche ait deviné cette scène lorsque, dans *Ainsi parlait Zarathoustra* (2^e partie, le *Devin*), il décrit son rêve dans le château de la Mort :

« J'avais renoncé à toute espèce de vie ; tel fut mon rêve. J'étais devenu veilleur et gardien des tombes, là-bas sur la solitaire montagne du château de la Mort.

« C'est là-haut que je gardais les cercueils de la Mort : les sombres voûtes s'emplissaient de ces trophées de victoire. A travers les cercueils de verre les existences vaincues me regardaient.

« Je respirais l'odeur d'éternités en poussières : mon âme était là, lourde et poussiéreuse. Et qui donc eût été capable d'alléger son âme ?

« La clarté de minuit était toujours autour de moi et, accroupie à ses côtés, la solitude, et aussi un silence de mort, coupé de râles, le pire de mes amis.

« Je portais des clefs avec moi, les plus rouillées de toutes les clefs ; et je savais ouvrir avec elles les portes les plus grinçantes.

« Pareil à des cris rauques et méchants, les sons couraient au long des corridors, quand s'ouvraient les ailes de la porte : l'oiseau avait de mauvais cris, il ne voulait pas être réveillé.

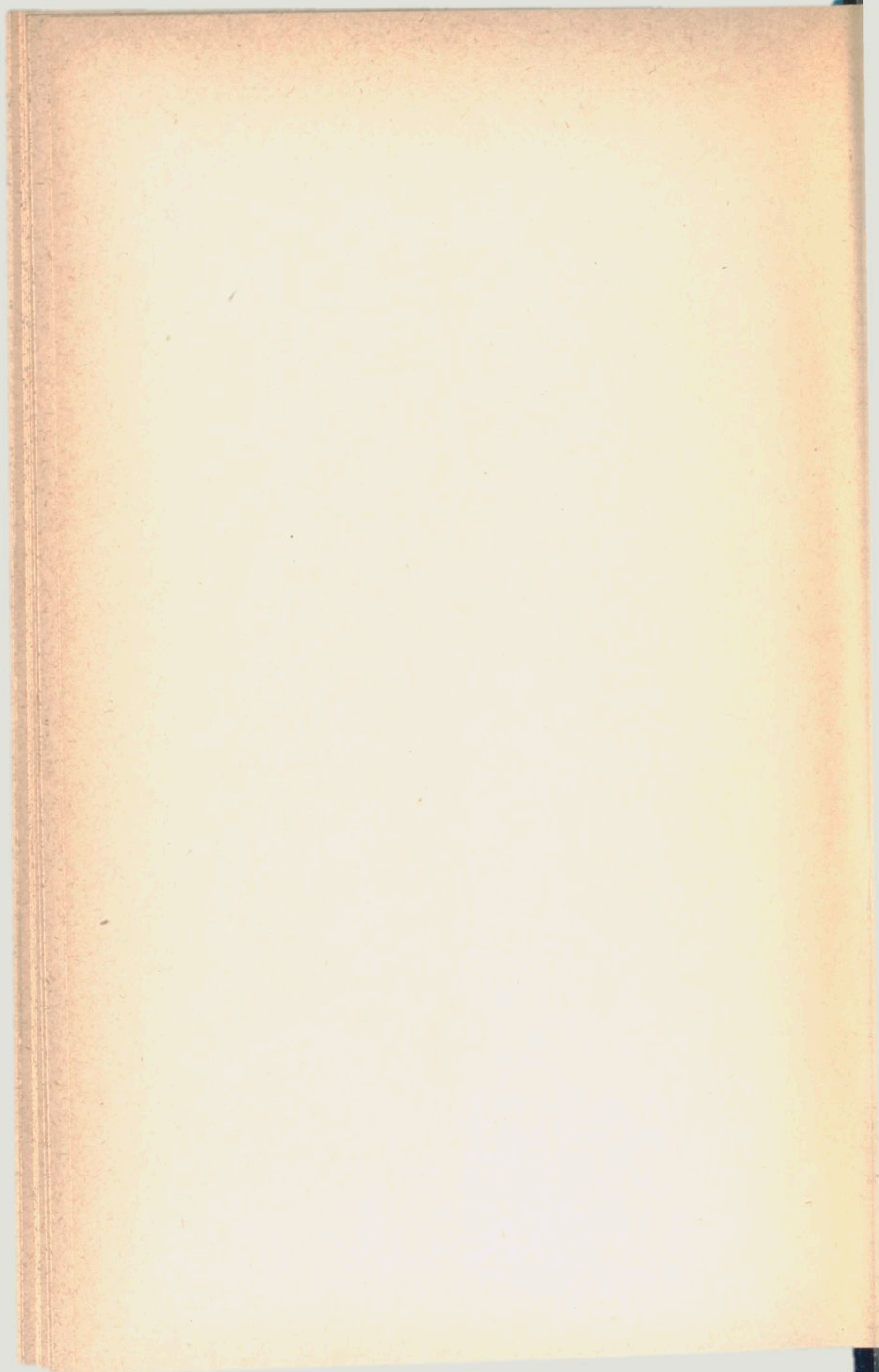
« Mais c'était plus épouvantable encore, et mon cœur se serrait davantage, lorsque tout se taisait et que



LE GRAND-LAMA DE MONGOLIE.

PLANCHE VIII.

Ch.-Eudes BONIN, *Les Royaumes des Neiges*.



revenait le silence, et que seul j'étais assis dans ce silence perfide »¹.

En 1904 Waddell lui-même, qui était chargé du service médical de l'expédition anglaise au Tibet, put visiter Samding, qu'il trouva évacué par ses habitants (contrairement au récit de Landon, qui assure que l'abbesse était restée à son poste). Il a donné une description de l'intérieur du monastère que je traduis ici parce qu'elle complète les détails ci-dessus (*Lha-sa and its mysteries*, 1906, p. 296) : « Les bâtiments du couvent, hauts de trois étages, sont rangés autour d'une cour grossièrement pavée de vingt mètres carrés, le tout rappelant assez l'aspect d'une vieille auberge de campagne en Normandie. A droite, au-dessus des étables et des cuisines, sont les dortoirs de l'abbesse et de ses nonnes, tandis que les moines — car, chose curieuse, la moitié des 160 habitants de l'établissement présidé par la virginale abbesse sont des moines — vivent à gauche, au-delà des *chortens* qui contiennent les restes mortels du fondateur et des abbesses qui se sont succédées jusqu'à la supérieure actuelle, et au-devant est le temple. Comme les chambres des moines étaient désertes, nous jetâmes un coup d'œil dans quelques-unes et les trouvâmes proprement et nettement tenues comme par des mains de femmes. Chacune contenait un petit autel avec des lampes pleines de beurre, des images et quelques livres; aux murs étaient suspendues des peintures représentant des divinités, et les fenêtres étaient fermées par des rideaux de mousseline. Le temple, de même que le bloc des tombeaux sacrés à sa gauche,

1. Trad. Albert, 1901, p. 193.

est précédé par des escaliers de bois montant à une véranda protégée du vent par l'habituel grand rideau. Ces fresques étaient d'espèce commune et d'exécution grossière, avec la déesse-truie plusieurs fois représentée. Les icones étaient de cuivre doré, ornées de pierres précieuses. Parmi les objets placés sur l'autel je remarquai un grand vase cloisonné de l'époque des Ming. Les seuls livres que j'ai pu voir étaient les Saintes-Écritures ordinaires et leurs commentaires, et il n'y avait pas de bibliothèque d'ouvrages spéciaux. Les reliquaires étaient faits de cuivre doré et semés de fausses imitations en verre de pierres précieuses ».

La supérieure précédente portait le nom tibétain de Nag-dban-Rinchen Kun-bzan-mo dban-no, qui signifie « la très précieuse puissance de la Parole sainte, l'énergie féminine du Bien universel ». Elle serait née vers 1856 et on la dépeignait comme une femme habile et capable, non sans quelques prétentions justifiées par sa haute naissance et sa personnalité divine. En 1904, c'était une enfant de six ans, née à Töloung, près de Lha-sa. Nous devons à Bogle, qui à la fin du dernier siècle (1778) put la visiter dans son voyage à Trachiloumpo, la description plus précise d'une des précédentes incarnations de Dordjre Pagmo; je traduis littéralement ce curieux interview :

« La nonne me conduisit à l'appartement de Durjay Paumo, qui était habillée dans une robe de gylong (gelong = lama jaune), les bras nus depuis les épaules, et assise les jambes croisées sur un coussin bas. C'est la sœur du Grand-Lama (de Trachiloumpo), mais d'un autre lit. Elle a environ vingt-sept ans, avec de petits traits chinois, délicats; les yeux et les

dents sont beaux, mais irréguliers, le teint est blanc, mais pâle et maladif, et elle a, dans toute son attitude, une expression de langueur et de mélancolie due sans doute à son existence sans plaisir. Elle porte tous ses cheveux, privilège que n'a aucune des autres vestales que j'ai pu voir; ils sont rejetés en arrière sans aucun ornement et tombent en tresse sur ses épaules. Son *chawa* (attouchement), comme celui du Grand-Lama, est tenu pour conférer le bonheur, et je ne manquai pas de le recevoir : après lui avoir fait des présents et des révérences, je m'agenouillai devant elle, et étendant son bras qui est l'égal de celui de « la plus jolie femme du pays, » elle posa sa main sur ma tête. Durjay Paumo parle peu. Le docteur Hamilton (compagnon de Bogle), qui la soignait d'une indisposition à laquelle elle était depuis longtemps sujette, avait accoutumé de lui rendre visite presque chaque jour... »

*
* *

On sait que les multitudes de dieux qui constituent le panthéon du lamaïsme ne sont en fait que l'incorporation sous des noms spéciaux des aspects différents d'un nombre relativement restreint de personnalités divines. C'est ainsi que la « Truie de Diamant » n'est qu'une des formes d'une divinité beaucoup plus générale, d'origine sûrement védique, Marici « la resplendissante », la déesse de l'aurore et la reine du ciel : ce mythe lumineux, qui tient aux racines mêmes de nos races, s'est perpétué en maint autre culte, avec les mêmes attributs symbolisant l'aube de la lumière, rose, brillante, immaculée.

Il est de règle dans la théologie lamaïque que

chaque divinité soit représentée sous une triple forme, correspondant aux trois états suivants; ils résument les aspects sous lesquels on peut considérer les énergies naturelles dont les dieux ne sont au fond que la personnification :

- 1° L'état de repos (type doux);
- 2° L'état de colère (type furieux);
- 3° L'état de destruction (type infernal).

Sous ces deux derniers aspects la divine Aurore est adorée d'abord comme l'épouse du Roi des morts, Yama, le Pluton hindou, puis comme la compagne de Tamdin, le démon à tête de cheval, en sanscrit Hayagriva. Mais sous sa première forme, la plus douce et la plus populaire, elle est la Truie de diamant, ou la Sainte-Mère de la Truie comme traduit Klaproth, et accouple sous cette dénomination le mythe du porc considéré comme symbole de l'énergie printanière et celui du sceptre d'Indra, le Jupiter védique, car Dordjre (vadjra), que nous traduisons par diamant, désigne proprement le joyau par excellence, l'arme céleste et fulgurante entre toutes qu'est l'éclair aux mains des dieux.

Dans ses effigies peintes ou sculptées, Marici est rituellement représentée avec trois têtes, dont la gauche est une hure de laie ou de truie; elle a six ou huit bras, tenant les attributs familiers aux divinités bouddhiques : un arc, une flèche, un lacet, une hache, une fleur, etc... Elle est assise sur un trône de lotus, dans une des cinq poses consacrées, « la pose de l'enchantement » : la jambe droite pendante et la gauche repliée sous elle. Son trône est supporté par une figure de truie, entourée de sept autres plus petites.

C'est en souvenir de son origine solaire que le nom de la déesse est le premier prononcé dans l'office journalier du lamaïsme; dans tous les couvents du Tibet, dès que le disque du soleil apparaît sur l'horizon, les moines doivent se tourner vers lui et, retirant leur bonnet, élevant pour le saluer la main droite, réciter ces litanies de Marici dont on retrouverait facilement l'analogue :

Elle s'est levée! Elle s'est levée!
Elle s'est levée dans sa gloire!
Le soleil de bonheur s'est levé!
La divine Marici s'est levée!

Puis ils répètent sept fois la *mantra*, le « charme » ou formule spéciale à la déesse : « *Om Maricinam svaha* », et continuent ainsi : « Chaque fois que je prononce votre nom, je me sens délivré de toute crainte. Je vous prie de m'accorder d'atteindre à la félicité parfaite et sans souillure. Je vous salue, divine Marici; bénissez-moi et accomplissez mes vœux. Délivrez-moi, ô déesse, des huit sortes de craintes : les brigands, les bêtes féroces, les serpents, les poisons, les armes, l'eau, le feu et les abîmes. »

En plus de la *mantra* préindiquée, il en est une autre spéciale à Dordjre Pagmo que les lamas récitent en égrenant le chapelet consacré à la déesse : « *Om! Sarba Bouddha dak-kinni hum phat!* » Ces chapelets doivent toujours être bleus, couleur vouée à la vierge Marici, et sont formés de grains de turquoise.

★
★ ★

La tête de truie qui orne les statues de Marici a été l'origine d'une singulière légende, que les Tibétains

ont greffée sur un événement historique : l'invasion du pays en 1716 par les hordes des Mongols de Dzoungarie, descendus des Monts Célestes, qui restaurèrent le pouvoir temporel des lamas jaunes. Arrivé dans le voisinage du lac Yamdok, le chef des bannières dzoungares, qui avait entendu parler de l'abbesse de Samding, croyant qu'elle avait réellement une excroissance en forme de hure derrière la tête, lui envoya un messenger pour lui dire de venir montrer à son camp cette particularité anatomique. L'incarnation de Dordjre Pagmo ne répondit rien à cette insultante demande, mais pria seulement le guerrier nomade de renoncer à ses projets sur le monastère. Celui-ci, exaspéré du refus de l'abbesse, envahit aussitôt la place en faisant brèche dans les murailles, mais à sa grande stupéfaction, une fois entré dans le couvent, il constata qu'il était entièrement vide. Il vit seulement une troupe de dix-huit porcs et de dix-huit truies (d'autres dirent quatre-vingts porcs en tout) rôdant dans une salle du monastère, sous la conduite d'une plus grande truie. Déconcerté, il s'apprêtait à quitter une place que défendait un troupeau de porcs, quand ceux-ci se transformèrent soudain en dix-huit vénérables moines et dix-huit respectables nonnes, sous la conduite de la très révérende Dordjre Pagmo elle-même : à cette vue, le Dzoungar éperdu renonça instantanément à ses projets de pillage et de massacre et combla de richesses la lamaserie qui, depuis lors, conserva sur ses murs le souvenir de ce miracle, peint en fresques sur les parois mêmes de la salle où il eut lieu. La légende ajoute que la troupe des sacrilèges fut engloutie dans le lac en gagnant Palte.

Il est probable que cette légende remonte plus haut que la conquête mongole, car on en trouve ailleurs le pendant. Jusque dans notre Bretagne, une tradition analogue s'est conservée, qu'on fait remonter à l'invasion anglaise. Je veux parler du miracle de Montfort-sur-Meu où une jeune fille aurait été transformée en cane par l'intercession de la Vierge et des saints pour échapper aux entreprises d'un capitaine français des bandes de Duguesclin, qui joue ici le rôle de l'envahisseur dzoungar. Ce miracle a valu à la petite ville de Montfort le surnom de Montfort-la-Cane et est encore aujourd'hui aux bords du Meu, comme aux rives du lac Yamdok, l'objet d'un fructueux pèlerinage.

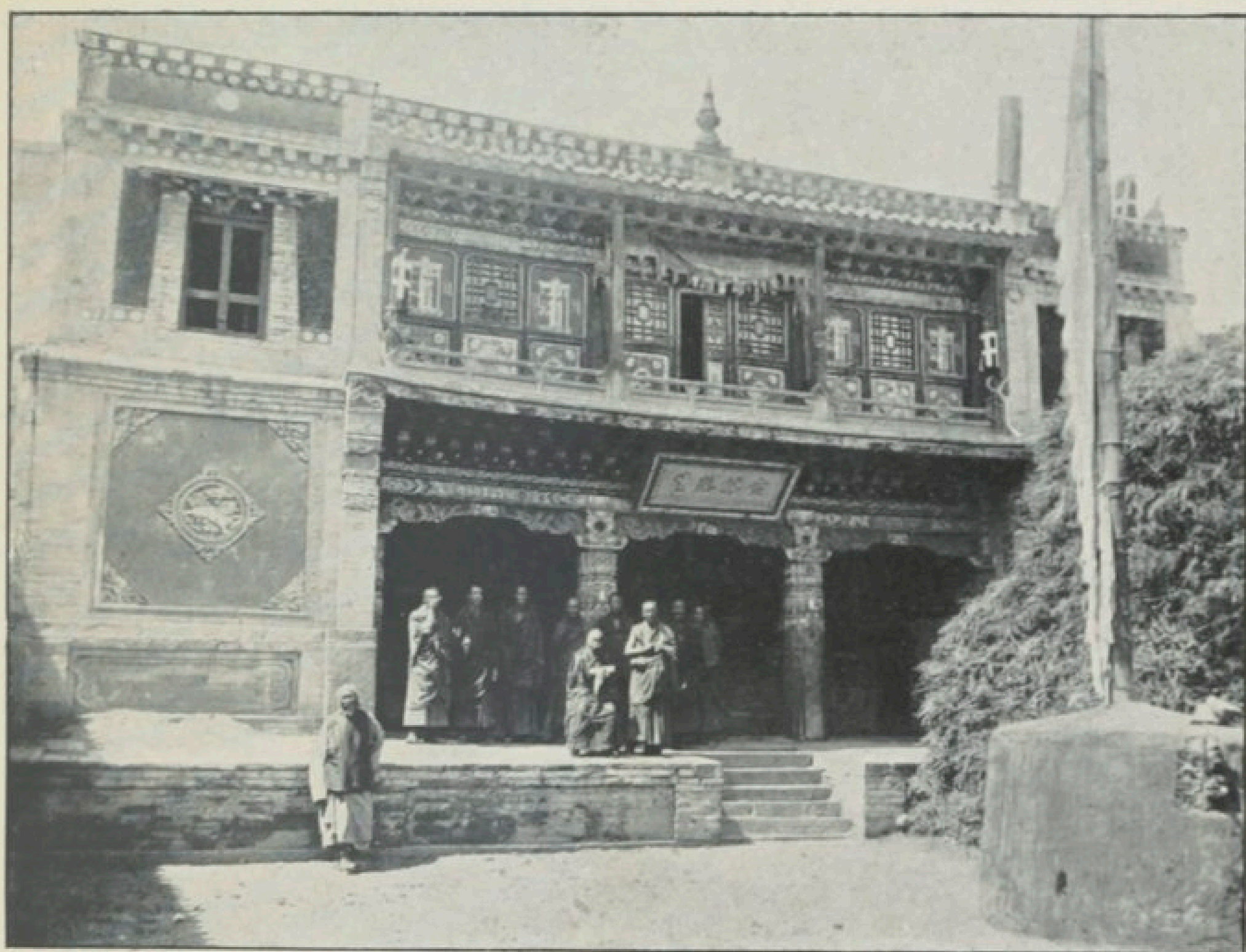
La lamaserie de Samding compte environ deux cents religieux des deux sexes (160 en 1904); un autre sanctuaire consacré à Dordjre Pagmo se trouve dans un îlot près de la rive du grand lac Namtso ou Tengri-nor, au Nord-Ouest de Lha-sa : il est en relations avec Samding et également administré par une abbesse, avec moines et nonnes; un troisième sanctuaire de la déesse existe à Markoula, dans le Lahoul. Hommes et femmes vivent à Samding dans une certaine promiscuité, sans danger, paraît-il, à cause de la règle sévère que maintient la supérieure. Les lamas possèdent, en effet, traduit des livres bouddhiques de l'Inde, un code de discipline qui forme la première partie du Kah-gyur, recueil des Livres sacrés, dont le Tan-gyur contient les commentaires. Cette première partie (Dulva, en sanscrit Vinaya) est divisée en sept parties, dont les titres 4 et 5 concernent précisément la vie monastique des femmes : ce sont « l'Émancipation des nonnes », au sens mys-

tique bien entendu, et « l'Explication de la règle des nonnes », contenues toutes deux dans le neuvième des treize volumes qui forment le Dulva. Portant le même habit religieux que les moines, c'est-à-dire la robe de laine brune et la veste de drap, ayant comme eux les cheveux tondus, les religieuses sont soumises aux mêmes règles, mais sont tenues d'en observer 158 au lieu de 150 fixées pour les hommes par les canons. Elles doivent respect et obéissance à tous les lamas, et leurs couvents sont soumis à l'inspection d'un moine âgé de la maison la plus proche, qui préside aussi à la confession générale pratiquée par le bouddhisme.

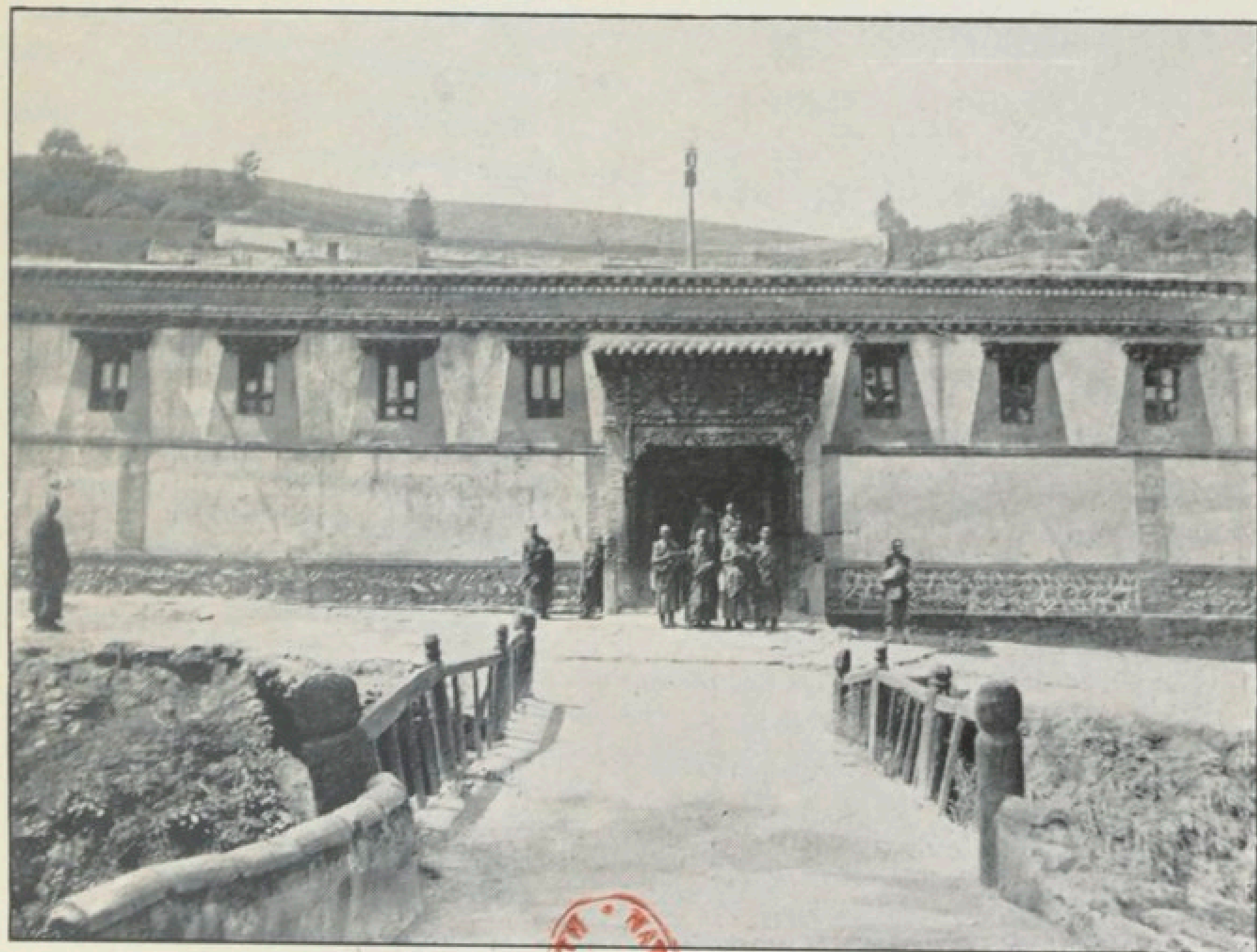
L'abbesse vit dans le monastère complètement retirée dans une partie qui forme son domaine propre. On assure qu'elle ne s'accorde jamais à elle-même de s'étendre sur un lit pour se reposer : durant le jour, elle peut sommeiller quelque temps sur une chaise, mais la nuit elle doit, durant toutes les heures, rester assise et éveillée, plongée dans les profondeurs de la méditation mystique. Aussi cette vie si austère lui vaut-elle l'unanime respect des Tibétains, et lorsqu'elle se rend parfois à Lha-sa, y est-elle reçue comme une reine avec les marques de la plus profonde vénération. Elle a le droit, comme les Grands-Lamas et les Ambans chinois, de voyager en chaise à porteurs, ce qui est interdit à tout autre au Tibet.

Il est à noter, cependant, qu'elle n'appartient pas à la secte des *lamas jaunes* qui détient le pouvoir spirituel et temporel dans la capitale du Tibet¹. Samding, en effet, est un monastère de la secte des *rouges* qui

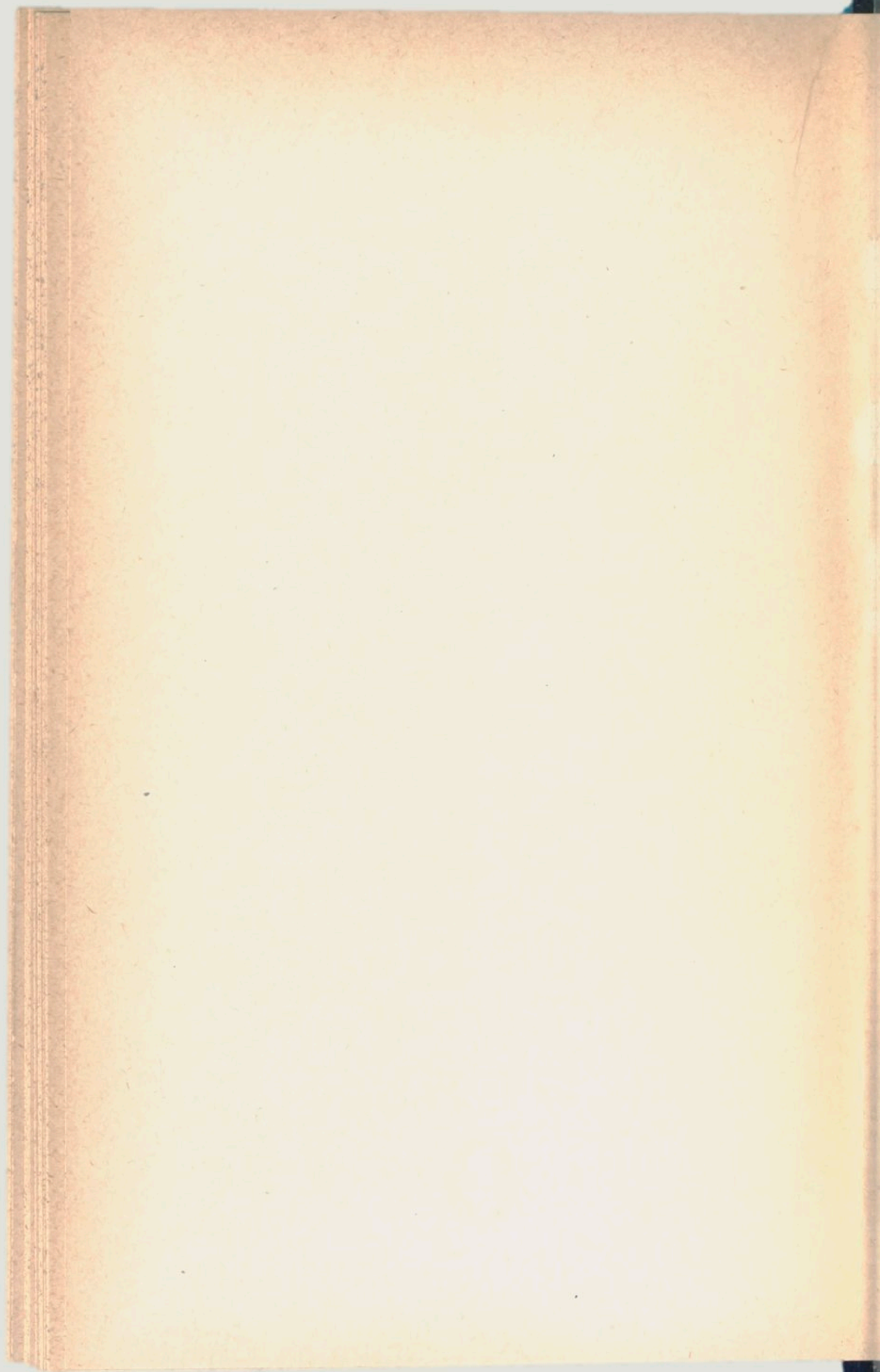
1. Dordjre Pagmo est particulièrement vénérée par la secte Kargyupa, comme *çakti* de son dieu tutélaire Demtchog.



TEMPLE LAMAÏQUE.



ENTRÉE D'UNE GRANDE LAMASERIE.



se nomment eux-mêmes les Nin-ma-pa « les antiques » parce qu'ils font remonter leur origine au gourou (sorcier) Padma Sambhava, celui qui au VIII^e siècle de notre ère importa le bouddhisme de l'Inde au Tibet : car le lamaïsme, qu'on prétend être aujourd'hui le plus fidèle représentant de la religion du Sakya-mouni, doit son origine à un sorcier, qui l'encombra de toutes les pratiques tantriques puisées au çivaïsme hindou. C'est l'honneur de Tsong-Kapa, le fondateur de la secte des jaunes, d'avoir au XV^e siècle tenté une réforme qui tendait à libérer le lamaïsme de ces pratiques magiques et idolâtres; les rouges ont, au contraire, maintenu la tradition chamaniste et jusque dans le culte de Dordjre Pagmo on retrouve la trace de l'ancienne religion locale.

Le porc y jouait un grand rôle comme puissant ennemi des mauvais esprits, et aujourd'hui encore le dieu de l'âtre est représenté chez les Tibétains avec une tête de porc; ce *genius loci* tient chez eux une place particulièrement encombrante, car il est le véritable démon du foyer et ne cesse de hanter la maison, dont il occupe successivement toutes les places suivant la saison. C'est pour les habitants un objet de constante préoccupation, comme j'ai eu souvent l'occasion de le constater à mon détriment : personne, en effet, ne doit prendre la place où le dieu-porc est censé se tenir, on n'y peut poser ou changer un objet ni balayer le sol. Heureusement, il suit dans ses déplacements à travers la maison une marche régulière qui permet de reconnaître le lieu exact où il se trouve, d'après le temps de l'année :

Au premier et au deuxième mois, il se tient au centre de la maison;

Au troisième et au quatrième mois, il occupe l'entrée;

Au cinquième mois, il loge sous le rebord du toit;

Au sixième mois, il reste dans l'angle sud-ouest de la maison;

Au septième et au huitième mois, il revient au bord du toit;

Au neuvième et au dixième mois, il occupe le trépied du foyer;

Au onzième et au douzième mois, il se tient dans le fourneau de la cuisine.

Ces déplacements sont particulièrement pénibles pour les Tibétains quand il hante le milieu de la maison ou la place du foyer, car alors personne ne peut s'en approcher; ils ne respirent un peu que lorsqu'ils le savent sous le rebord du toit, aux beaux mois de la saison chaude.

*
* *

L'austérité que professe la Truie de Diamant et qu'elle fait régner dans sa famille monastique est d'autant plus remarquable que la secte rouge, à laquelle elle appartient, est très peu exigeante à cet égard. La plupart des moines rouges peuvent se marier, à l'inverse des jaunes qui observent scrupuleusement les apparences du célibat, et il règne, chez les Mongols qui suivent les rites des Nin-ma-pa, des proverbes fort libres où les lamas sont fâcheusement assimilés à certains reproducteurs du bétail. Le péché de gourmandise passe pour ne leur être pas non plus ignoré, et j'ai vu souvent étendus dans les rues de Tatsienlou des lamas ivres morts que le roi

tibétain du lieu fait soigneusement recueillir et bastonner par ses gens de police.

Il m'a été donné, à différentes reprises, d'entrer plus avant dans les confidences des états spéciaux à ces âmes monastiques, qui passent encore aux yeux de certains pour détenir les suprêmes secrets. Je me souviens qu'en l'été de 1896, alors que j'étais au bord du Fleuve Jaune dans la grande citadelle de Lan-tcheou, capitale du Kansou, — cette curieuse province où se mêlent toutes les races et toutes les religions de l'Asie centrale, — la contrée se trouvait toute bouleversée par la rébellion des musulmans, qui venaient menacer les murs de la ville. J'appris que deux « bouddhas vivants » de la région de Ho-tcheou, où avait pris naissance la révolte, venaient de se réfugier à l'abri des remparts de Lan-tcheou et habitaient une petite lamaserie en dehors de la citadelle. Après leur avoir fait demander une audience en forme, je me rendis à leur demeure avec une escorte de cavaliers pour leur faire plus grand honneur, et je fus reçu par deux lamas gras et joyeux, drapés dans la toge jaune réservée aux incarnations des dieux, dont la face rasée reflétait cette satisfaction égoïste et béate qu'on remarque aux Uffizi sur les bustes de Néron adolescent.

Après quelques propos échangés sur le lamaïsme, je m'enquis des motifs qui les avait poussés à chercher asile auprès des canons chinois et leur fis doucement remarquer qu'en leur qualité de « Bouddhas de charité » ils n'avaient rien à craindre des sabres musulmans et de tout ce vain tumulte occasionné par l'exaltation des fanatiques et la violence des gens de guerre :

« N'est-ce point par votre compassion que les hommes sont assurés de trouver la voie salutaire qui les mènera à la perfection? N'êtes-vous point les maîtres de l'univers dont la pitié inlassable nous instruisit, nous misérables pécheurs, dans la Bonne-Loi et les Quatre-Vérités-Excellentes? Qu'importe donc si votre vie mortelle est tranchée par le glaive d'un infidèle : n'êtes-vous point certains, par ce suprême sacrifice, d'atteindre définitivement aux cieux de la Perfection infinie, au Paradis d'Amithaba Bouddha? »

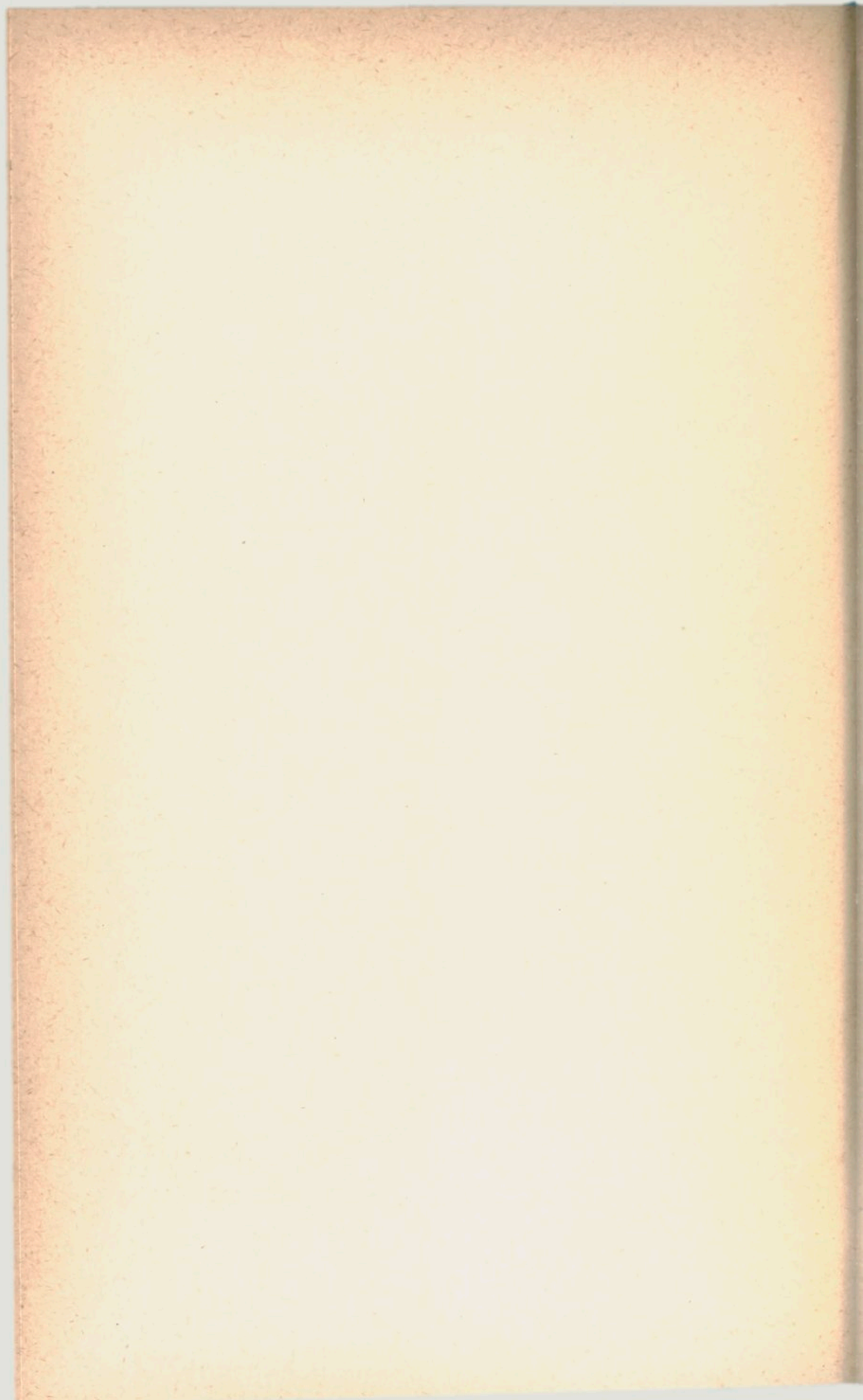
Ils me regardèrent en souriant et répondirent :

« Mais le paradis, c'est ici : le climat y est doux et le riz excellent. »

Je pris discrètement congé des saints personnages, et comme j'e retournais vers la citadelle, que nos chevaux foulaient ces rizières dont le grain suffit à rassasier les estomacs divins, je me surpris à méditer cette parole du sage : « Les religions finissent par l'incrédulité des dieux. »

VI

LE TUEUR DE LAMAS



VI

LE TUEUR DE LAMAS

« La route de Tourfan est une route où les fleurs naissent sous les pas », dit la chanson des soldats de Yakoub-beg : moins fleurie, sur l'autre versant du plateau central d'Asie, est la route qui mène à Lha-sa¹. Du plateau du Seutchouen chinois placé à l'altitude moyenne de 500 mètres, elle s'élève brusquement vers les hautes vallées tibétaines par les cols du Ta-siang-ling et du Fe-yuen-ling (2 855 et 2 750 m.) qui escaladent les premiers contreforts himalayens et redescend dans la brèche du Toung-ho pour franchir cette rivière au pont suspendu sur douze chaînes de fer (Lou-ting-Kiao) et gagner Tatsienlou, capitale de la principauté indigène de Tchags-la ou Kiala.

Droit à l'Ouest de ce marché-frontière, la grande voie qui relie la Chine au Tibet continue vers les

1. Lha-sa et non Lhassa, de deux mots tibétains qui signifient : terre des Dieux, en sanscrit *Deva Bhumi*.

cités de Litang et de Batang en coupant perpendiculairement à leur axe les chaînes et les cours d'eau enclavés dans le vaste coude que dessine vers le Sud le Fleuve Bleu : suite ininterrompue d'ascensions et de descentes à pic, cette piste, que prennent les caravanes en marche vers la métropole lamaïque, rencontre dans cette partie de son parcours trois grandes rivières qu'elle franchit par des bacs ou des ponts suspendus : le Yaloung-Kiang¹ (Nak Tchou ou *eau noire* des Tibétains), la rivière de Litang et le Yetchou. La vallée de ce dernier, qui conflue avec les deux autres au Yang-tse, forme le district de Kia-tchrin ou Kiang-tchren, dont les Chinois ont rendu le nom par les deux caractères Hiang-tcheng.

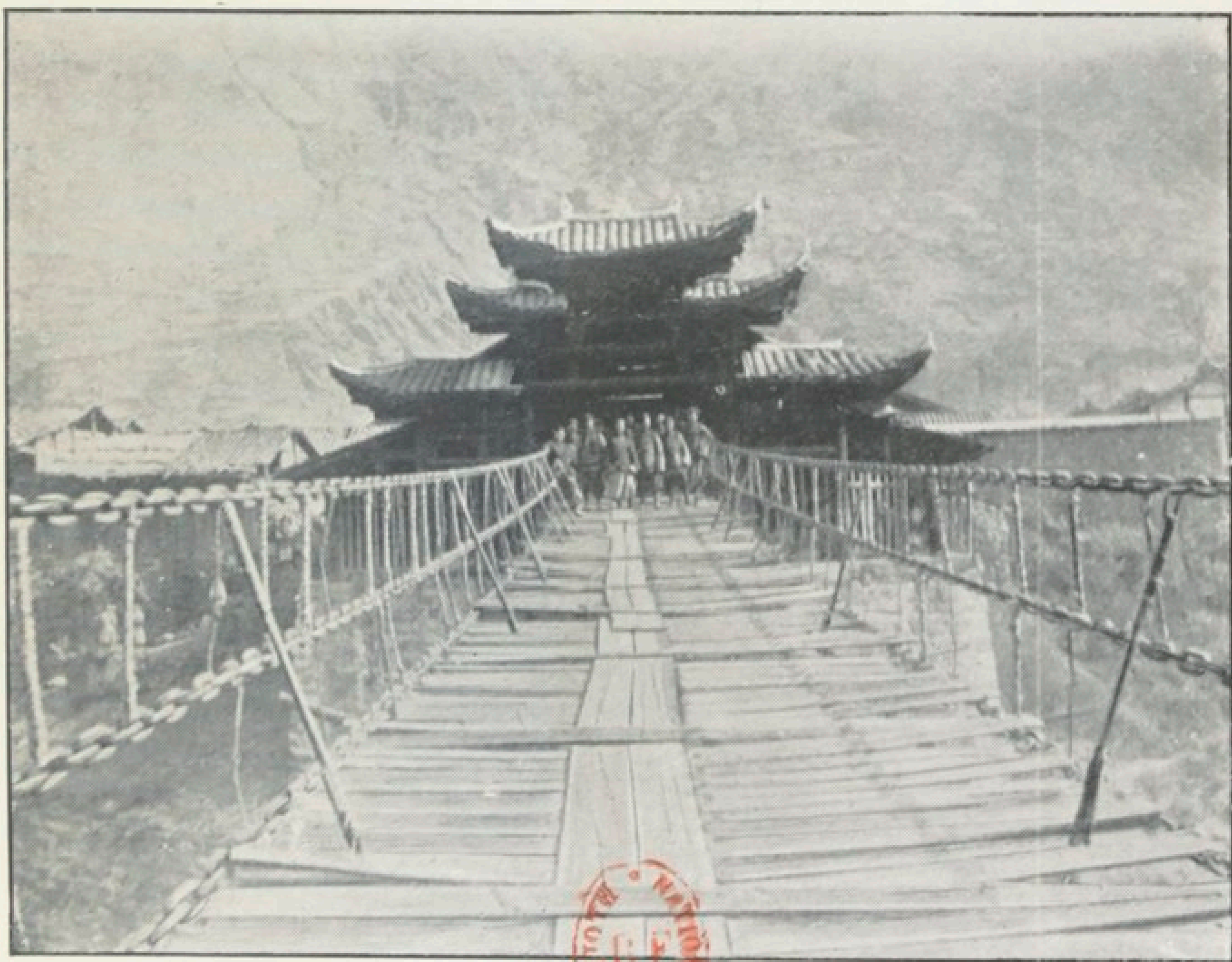
Ce district administrativement se divisait en deux : le haut Kia-tchrin, domaine d'un chef indigène dépendant du Deba ou gouverneur tibétain de Litang, et le bas Kia-tchrin, propriété de la lamaserie de San-pi-ling, qui se réclamait également de Litang, non pour lui payer tribut, mais pour en recevoir annuellement une prébende attribuée aux lamas du lieu, ainsi qu'il convient aux fondations pieuses dont le rôle est de prier pour le salut des gouvernants. Les quelques centaines de moines officiellement reconnus et portés sur les contrôles du monastère ne correspondant plus au chiffre réel qui s'était considérablement accru en raison des avantages offerts, San-pi-ling demanda en 1894 une augmentation de subvention. Comme Litang s'y refusait, la lamaserie arma ses moines, ses *gota*², ses fermiers, ses esclaves, et

1. Un pont de fer fourni par une maison française s'y construit actuellement sous la direction de deux de nos compatriotes.

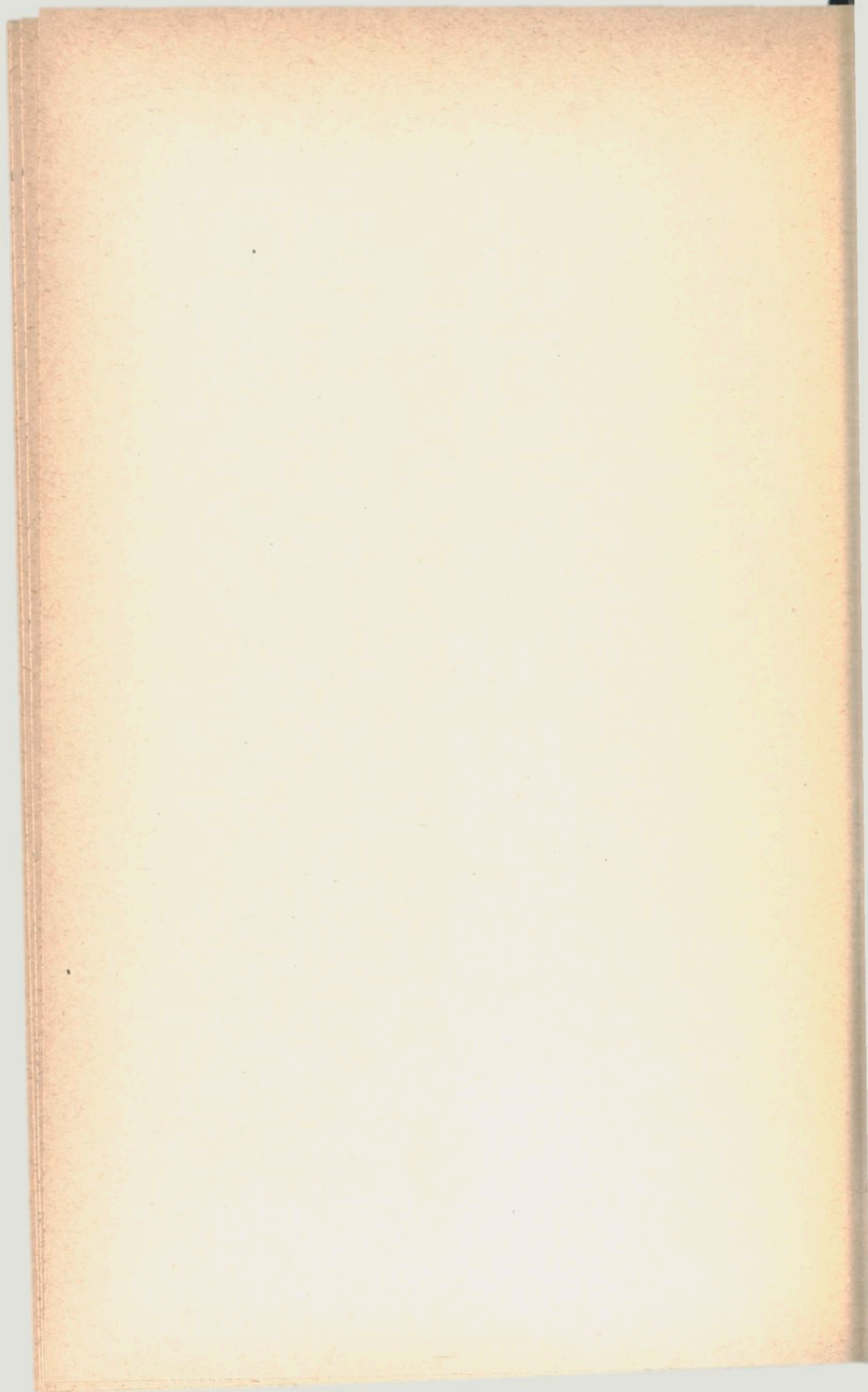
2. Les grandes lamaserie ont le droit d'avoir des *gota*, indi-



PONT TIBÉTAIN EN CORDES DE ROTIN.



LE PONT DE CHAINES DE FER JOIGNANT LA CHINE AU TIBET
(LOU-TING-KIAO).



déclara la guerre au Deba. Les routes de la montagne et de la forêt furent coupées par des abatis de sapins et gardées par des villages voisins dépendant du monastère ou faisant cause commune avec lui, tandis que sur l'ordre de Litang le chef du haut Kia-tchrin, resté fidèle, levait contre les lamas ses propres sujets, à raison d'un soldat par famille, pour grossir la petite troupe dont pouvait disposer le Deba.

Deux sentiers principaux permettent d'aborder San-pi-ling, l'un qui se détache de la route de Lha-sa entre Litang et Batang, près de Lamaya, et descend sur le flanc oriental de la vallée du Ye-tchou; l'autre qui vient de Tatsienlou par Tong-golo et coupe vers le Sud-Ouest dans une direction oblique au précédent pour atteindre le bas Kia-tchrin près de la passe de Lagni-pa¹. Celle-ci franchie, la piste descend un petit affluent du Ye-tchou; au sud de son confluent avec cette rivière, à mi-hauteur de la rive gauche, s'étend un vaste plateau au milieu duquel se dressent orgueilleusement les grands murs flanqués de tours et dépassés par les toits aplatis aux tuiles brillantes des multiples bâtiments de la lamaserie.

A la grande porte centrale une cage de bois était suspendue : l'objet informe et noirâtre qu'on pouvait à cette époque distinguer à travers les barreaux était une tête coupée, portant encore par dérision le bonnet

vidus ou familles dont les noms sont portés sur les registres du monastère et qui sont obligés de répondre à l'appel de celui-ci pour une corvée, une expédition, etc.

1. Ces deux routes ont été signalées par le P. Soulié, qui en 1894 s'est approché de San-pi-ling sans pouvoir l'atteindre; M. Bacot en 1909, y est arrivé par une troisième piste, venant de Litang, grâce à l'occupation du pays par les Chinois (voir *la Géographie*, avril 1911).

de fourrure des mandarins impériaux surmonté du globule de saphir, insigne du grade militaire correspondant à celui de colonel. Derrière ce tronçon sanglant il y avait la Chine défiée et toute la majesté de l'Empire insultée et bafouée.

*
* *

C'est au milieu du VII^e siècle de notre ère, lorsque le prince Namri Sron-tsan et surtout son fils Sron-tsan Gampo eurent réuni en confédération les principales tribus des Kiang et fondé au nord des Himalayas un royaume avec Lha-sa pour capitale, que remontent les premiers rapports historiquement connus entre la Chine et le Tibet. Des deux femmes de Sron-tsan Gampo, l'une était indienne, fille du roi du Nepâl, l'autre chinoise, parente de l'Empereur, et toutes deux semblent avoir concouru à convertir leur mari à leur religion commune, qui était le bouddhisme. Aussi ont-elles été déifiées par les lamas reconnaissants sous les vocables respectifs de *Tara la verte* et de *Tara la blanche*; cette dernière, qui représentait à l'origine la princesse chinoise Went-cheng, est tenue aujourd'hui par les Mongols, par une application probable du symbolisme des couleurs, pour se réincarner dans la personne du souverain de toutes les Russies, le *Tsar blanc*. Vraie ou légendaire, cette histoire des deux reines évoque ainsi, dès l'apparition du royaume de Lha-sa, les deux grandes influences qui allaient peser sur lui au cours des âges.

L'empire de Sron-tsan Gampo, ami et allié de la Chine qu'il aida contre les Hindous en 648, allait au

Nord du Turkestan au Koukou-Nor et au Sud jusqu'à l'Inde centrale ; la Kachgarie fut reprise par les Chinois pendant une régence en 692, mais son descendant Thi Sron-Detsan, lui-même petit-fils de la princesse Tching-tcheng, fille adoptive de l'empereur Tchang-tsong, étendit sa domination sur les provinces occidentales de la Chine : Yunnan, Seutchouen et Chansi dont il conquit même la capitale, Changan, qui était alors celle du royaume chinois (760), malgré le traité de paix signé par lui sept ans auparavant. Ce prince fit venir de l'Inde le fameux *gourou* Padma Sambhava, le sorcier importateur au Tibet de ce tantrisme shivaïte qui fit prévaloir dans la religion l'influence hindoue et dont le mélange avec le bouddhisme chinois a produit le lamaïsme. De ces guerres de frontières, coupées de trêves et de traités d'amitié, qui remplissent les annales de la dynastie impériale des Tang, il reste un monument qu'entoure encore aujourd'hui la vénération des indigènes : c'est le Doring, la pierre gravée qui se dresse à l'entrée du Yo-Kang ou cathédrale de Lha-sa et qui porte le plus ancien document archéologique de l'histoire tibétaine, le texte du traité conclu en 783 entre Thi Sron-Detsan et l'empereur Tai-tsong.

Sous la même dynastie des Tang, un général coréen au service de la Chine s'était avancé à la tête d'une armée impériale jusqu'au Kashmir et au Balistan de l'autre côté du Tibet. Une autre dynastie qui par la race se rattachait à ce dernier pays, celle des Hsia occidentaux, fonda même autour de Ninghsia, sur la rive gauche du Fleuve Jaune, un état que Marco Polo a fait connaître sous le nom de Tangout (encore aujourd'hui usité par les Mongols pour dési-

gner les Tibétains) et dont les chefs ont pris place parmi les familles régnantes de la Chine proprement dite (1042-1216). Ce royaume fut détruit par les Mongols de Gengis-Khan qui vers 1206 s'étaient aussi emparés, en une année, du Tibet. Le descendant du conquérant, Koubilaï, appela à la cour de Pékin le Grand-Lama de la secte Sas-Kya et fit choix du bouddhisme pour religion d'état à la suite, dit-on, d'une épreuve imposée par lui aux missionnaires chrétiens et aux lamas qui seuls auraient réussi à faire monter à ses lèvres, sans le secours d'aucun agent extérieur, la coupe placée sur la table impériale¹.

L'abus que firent les Sas-Kya du double pouvoir, tant sur l'église lamaïque que sur le royaume tibétain, qui leur avait été confié par les Empereurs, amena bientôt leurs protecteurs à leur susciter des rivaux, suivant le jeu de la vieille politique chinoise, et lorsque, au début du xv^e siècle, le moine du Koukou-Nor, Tsong-Kapa, introduit la réforme d'où est sortie la secte Gelong-pa, cette dernière fut soutenue par la dynastie des Ming qui remplaça les Mongols au palais de Pékin. Au xvi^e siècle, le chef mongol Gousri-Khan ayant poussé sa horde jusqu'au cœur du Tibet plus pour le razzier que pour le conquérir, le chef des Bonnets Jaunes (Gelong-pa) qui l'avait appelé se servit de lui pour écraser définitivement les Bonnets Rouges, auxquels appartenaient les Sas-Kya, et fut confirmé dans la possession temporelle du pays par l'Empereur, en même temps qu'il prenait

1. C'est par de tels prestiges qu'il y a dix ans à peine les chefs boxers devaient convaincre la vieille impératrice Tseu-hsi et son entourage du caractère surnaturel de leur mission.

le titre mongol de Dalaï ou Tale-Lama, *le lama* [*vaste comme l'Océan*], sous lequel il est depuis lors connu.

Les Tsing mandchous, qui venaient de remplacer sur le trône de Chine la dynastie nationale des Ming, entendaient remercier par cette confirmation de pouvoir le supérieur général des Gelong-pa pour avoir prédit leur avènement au trône, mais les intrigues des chefs lamaïstes, les conflits et les révoltes mêmes soulevés par eux contre le gouvernement protecteur donnèrent occasion à celui-ci d'intervenir plus directement dans les affaires du Tibet. A la tête de 800 hommes escortant de nombreuses caisses d'argent, le général chinois Yo Kong-yé, envoyé par l'empereur Kang-hsi, franchit en 1698 la frontière tibétaine, et par Tatsienlou, Litang, Batang et Tchamdo, arriva rapidement à Lha-sa, plus encore par l'emploi judicieux de l'argent et de la diplomatie que par celui de la force.

C'était, à deux siècles de distance, le coup de main que nous venons de voir se renouveler au début de 1910; en 1703 l'expédition était terminée, les Tibétains avaient accepté toutes les conditions et leur pays devenait officiellement un protectorat chinois; il était organisé sur les bases actuelles : dans la capitale deux résidents ou légats impériaux nommés *Kin-tchai* en chinois, mais plus connus sous le titre mongol d'*Amban*, avec leur suite, et de petites garnisons dans les principales villes et aux points stratégiques de la route. De nouvelles limites furent fixées au royaume de Lha-sa sur sa frontière orientale qui le séparait de la Chine : l'importante principauté du Dergué fut déclarée directement tributaire de Pékin, celles de Batang, Litang, etc., au nombre de dix-

huit, qui formaient bloc à l'Est du Tibet furent réunies administrativement à la province chinoise du Seutchouen, les territoires d'Atentse et de Tsong-tien à celle du Yunnan. Pour mieux morceler le territoire conquis, plusieurs autres principautés enclavées dans les mêmes limites étaient reconnues comme indépendantes de Lha-sa et administrées par un mandarin chinois portant le titre d'*Y-tsin* et résidant à la capitale comme les deux *Kin-tchai*, qui restaient chargés de régler toutes les questions touchant le territoire directement soumis au *Deba-djong*, ainsi qu'on appelle en tibétain le gouvernement de théocratie lamaïque qui a son siège à Lha-sa. Par cette savante mosaïque territoriale et administrative les Chinois pensaient avoir établi définitivement leur domination avec le minimum de dépenses, de fonctionnaires et de soldats — en théorie 4 000 hommes, beaucoup moins en fait. — Le régent laïc qui gérait les affaires temporelles sous l'autorité du Grand-Lama ayant essayé de ressaisir pour son compte l'autorité, l'empereur Kien Loung le fit exécuter et chargea désormais un autre lama de remplir les fonctions précédemment dévolues au régent, qu'on désigne parfois, à tort, sous le titre de « roi du Tibet ».

Une dernière campagne assura à Kien Loung la suprématie complète sur cette face de son empire : à l'Ouest du Seutchouen la vallée supérieure de la rivière Toung-ho, qui passe pour rouler de l'or et qu'on appelle le grand Kintchouen, avec son affluent de gauche, le petit Kintchouen, était habitée par une population émigrée du Tibet à l'époque des Mongols. D'origine moitié turke, moitié tibétaine, ces indi-

gènes disaient avoir reçu ces terres des Empereurs dont ils avaient aidé les troupes à déloger les Chang-ming, autochtones de la région, qui furent détruits. A la fin du règne de Kang-hsi, les Chinois avaient¹ été amenés à intervenir dans les intrigues de leurs chefs locaux ou *Tou-seu*, mais par la trahison de ceux-là mêmes qu'ils soutenaient ils avaient éprouvé d'importants revers qui décidèrent Kien Loung à ordonner contre eux en 1771 une véritable expédition. Retranchés dans leurs tours de pierre analogues aux *sangars* de la frontière afghane et servis par les difficultés du sol, les gens des deux vallées se défendirent avec succès, et l'avidité des généraux impériaux qui trouvaient leur compte au prolongement de la lutte fit durer celle-ci cinq ans : 70 millions de taëls¹ furent engloutis ainsi, alors que vingt ans auparavant les armées du même empereur avaient conquis la Dzoungarie et le Turkestan chinois, vingt fois plus vaste et plus peuplé, pour la moitié de la même somme. Les annales officielles des « Guerres saintes » donnent d'abondants détails sur cette expédition, dont l'importance et les dangers furent fortement amplifiés et qui se termina par l'établissement de deux camps de 500 hommes dans les deux vallées du Kintchouen : ils ont suffi depuis lors à assurer la garde du pays.

*
* *

Au Nord de la route de Tatsienlou à Batang, la tribu des Tchantoui occupe la haute vallée du Yaloung-

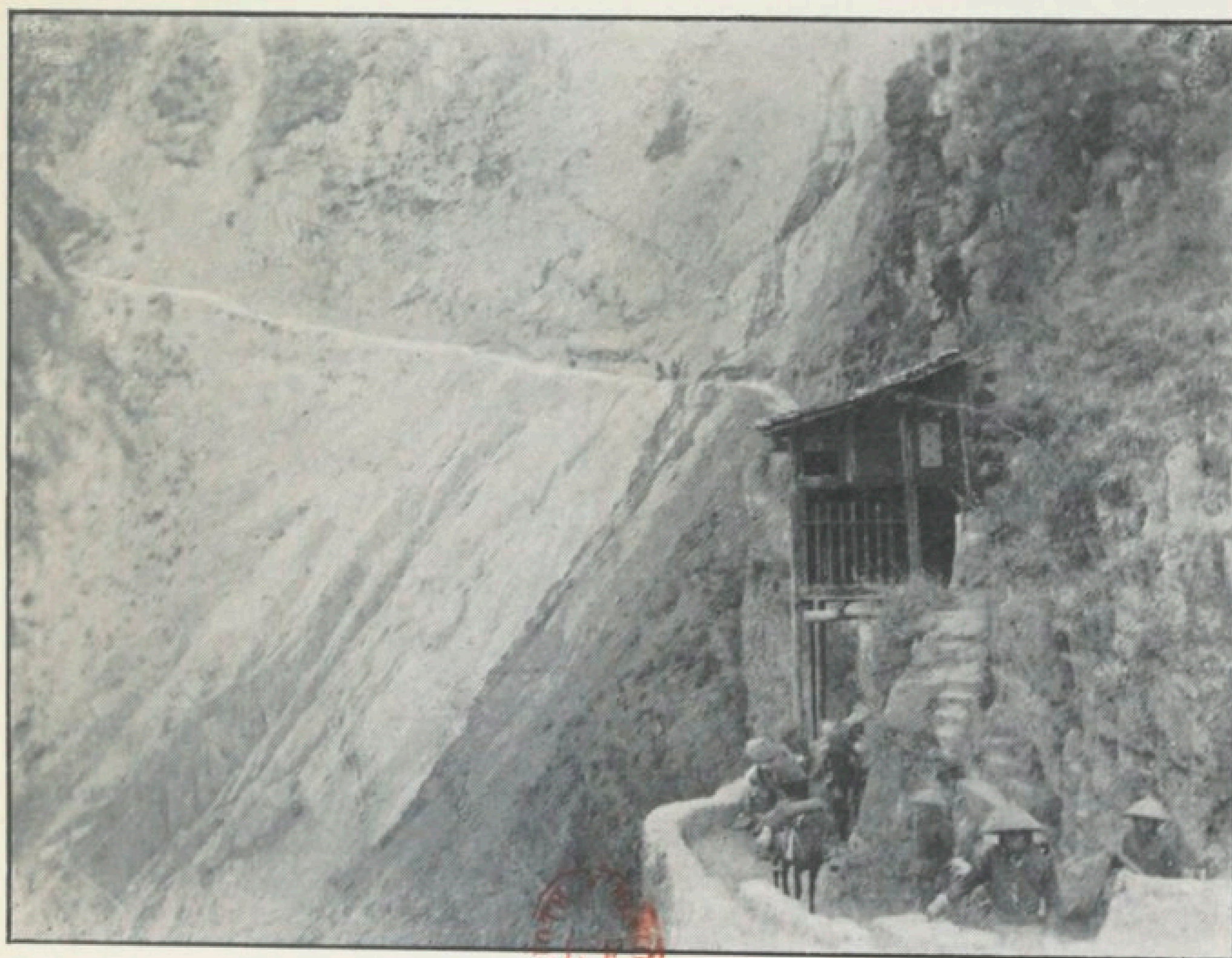
1. Le taël, poids d'argent dont la valeur varie entre 3 francs et 3 fr. 50, pouvait représenter à cette époque le double en raison de la dépréciation du métal.

Kiang, appelée Niarong par les Tibétains qui la nomment en aval Menia. Depuis la conquête de Kien Loung jusqu'en 1865, ce pays était administré par la Chine, de même que les autres principautés de la frontière sino-tibétaine dont l'annexion a été précédemment mentionnée; mais les Tchantoui, « appartenant à la petite race asiatique, sont légers et batailleurs comme tous les représentants de cet élément ethnique » (Bons d'Anty) et leur prince, du nom de Poulo-peun, ne put se garder de vivre en hostilité avec ses voisins, notamment le puissant état de Dergué sur lequel le gouvernement de Lha-sa voulait remettre la main. En échange du protectorat accepté par le Dergué, les lamas envoyèrent à son secours un corps de troupes commandé par le général tibétain Pounropa, qui assiégea Poulo-peun dans sa forteresse; vaincu, le prince des Tchantoui se donna la mort, et ses deux fils, encore en bas âge, furent envoyés en exil perpétuel à Lha-sa sous la surveillance des lamas.

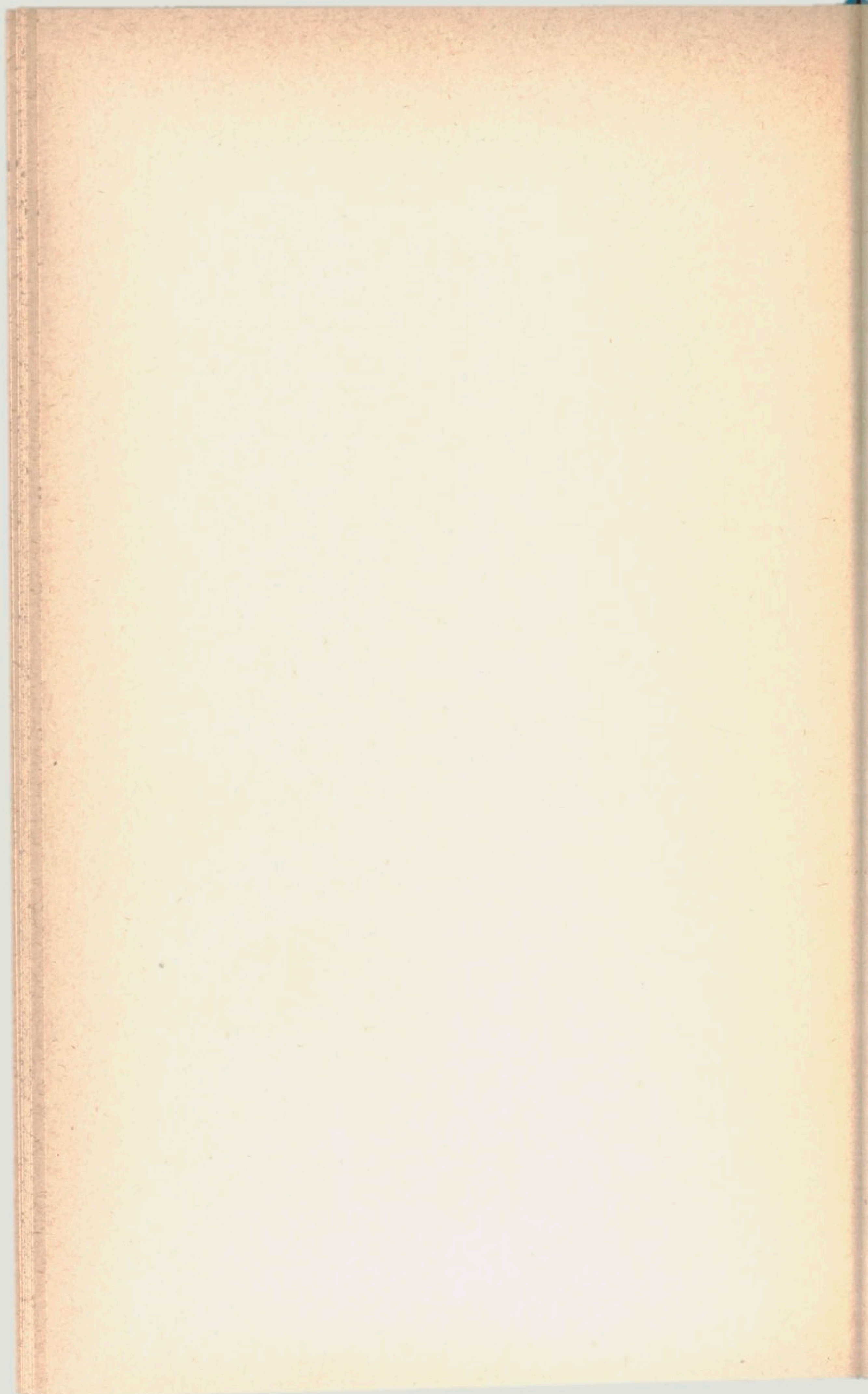
En 1866 la conquête du Menia était terminée, Pounropa créé vice-roi de la région annexée et, pendant les dix années qu'il exerça ces fonctions, il déploya un luxe barbare qui rappelle celui des anciens conquérants asiatiques. La tente qu'il habitait sur les plateaux était tendue de peaux de tigres, montée sur roues et traînée comme un chariot par des chevaux ou même, à certaines occasions, par des cerfs apprivoisés; lui-même s'asseyait sur une dépouille de tigre, honneur réservé aux rois, et ne marchait qu'entouré d'une brillante escorte, aux vêtements bordés de peaux de loutre, aux armes ornées de turquoises et de corail. Il s'était fait con-



SUR LA ROUTE DE LHA-SA, EN HIVER.



SUR LA ROUTE DE LHA-SA, EN ÉTÉ.



struire aussi un palais à Litang, et c'est là qu'il rendait la justice en appliquant aux plaideurs une ingénieuse procédure de son invention : chacune des parties était astreinte avant de se présenter devant son tribunal à laver pendant un an les sables aurifères de la rivière de Litang, et la partie qui succombait dans l'instance était renvoyée pour une seconde année à la même besogne, toujours au seul profit du juge. En même temps il préparait habilement l'annexion des territoires voisins de sa vice-royauté en mariant sa fille au chef de Litang et en signant avec les chefs de Batang des conventions, qui disparurent malheureusement avec les signataires dans le tremblement de terre de 1870.

Le luxe et les ambitions de Pounropa devaient lui être fatals : ses exactions ayant motivé la plainte des populations auprès du gouvernement de Lha-sa, celui-ci saisit l'occasion de rappeler Pounropa en lui promettant un poste de *Kalon* (ministre); mais dès son arrivée à la capitale il y mourait subitement en 1877 et, par une singulière coïncidence, son fils et sa fille succombaient le même mois, en sorte qu'en quelques semaines il ne resta rien de la famille de l'intrigant et fastueux vice-roi.

Le Dergué profita du départ des soldats de Pounropa pour reprendre son indépendance; d'autre part le gouvernement de Pékin n'avait pu sans protester laisser envahir un territoire qu'il avait précédemment administré comme sien, et un général chinois fut chargé de régler l'affaire avec les représentants de Lha-sa. Plus préoccupé de remplir ses caisses que de défendre les droits de l'Empire, ce mandarin se contenta de négocier par l'intermédiaire de subal-

ternes et, lorsqu'il eut obtenu ainsi tout ce qu'il cherchait il adressa à Pékin de faux rapports qui aboutirent au maintien du *statu quo*, c'est-à-dire à l'abandon des Tchantoui aux mains des lamas. Ce fut le signal d'une forte émigration de ceux-là sur les territoires voisins; les nouveaux gouvernants ayant décidé de faire payer le tribut annuel avec l'or que roule le Yaloung-Kiang, le poids du métal exigé fut augmenté chaque année, et les Tchantoui, las de cette tyrannie, se révoltèrent contre les administrateurs de Lha-sa et les chassèrent sans violence, en leur permettant même d'emporter le tribut versé, cependant qu'ils demandaient à la Chine un mandarin pour les gouverner (1890). Celle-ci, peu soucieuse, selon ses habitudes, de voir se rouvrir encore une fois une question qu'elle considérait comme réglée, bien que ce fût à son détriment, et voulant éviter aussi de déplaire au Deba-djong, ne répondit pas à leur appel, et les Tchantoui désespérés songèrent, paraît-il, à demander l'appui d'une puissance étrangère, la seule qu'ils connussent comme en état de leur prêter secours : une caravane de 400 chevaux se mit en route vers le Nord dans l'espoir de gagner la frontière russe, mais l'énormité de la distance l'arrêta avant qu'elle y parvînt.

Une plus forte émigration se produisit au profit des territoires voisins; Lha-sa ayant envoyé de nouveaux chefs sitôt qu'elle avait vu que la Chine se désintéressait du pays, ceux-ci ne tardèrent pas à chercher querelle aux principautés qui avaient donné asile aux fugitifs, et principalement à celle de Kiala dont la capitale est Tatsienlou. De plus, le Deba-djong, qui était déjà intervenu en 1887

dans le pays des Hor-Kangsar, entra en conflit en 1894 avec les gens de Sourmang, mais les Chinois, débarrassés des musulmans révoltés du Yunnan ¹, veillaient et par la diplomatie reprenaient l'avantage : le pays des Hor et celui de Ribotche avaient été détachés par eux de l'obédience de Lha-sa et les Grands-Lamas du Dergué et de Tchamdo furent autorisés à envoyer des ambassades directement à Pékin sur le même pied que ceux de Lha-sa et de Trachiloumpo.

L'Empereur, pour se procurer les fonds nécessaires au règlement des dépenses de la guerre sino-japonaise, ayant ordonné d'ouvrir toutes les mines de l'Empire, le préfet chinois de Tatsienlou voulut faire exploiter la montagne aurifère de Koudasa qui se trouve au Nord-Est de cette ville, mais les lamas du pays s'y opposèrent et vinrent enfoncer la porte de son tribunal pour lui signifier leur volonté. D'autre part, le vice-roi du Seutchouen, Lou, autant pour mettre la main sur les alluvions du haut Yaloung que pour y imposer le respect de ses frontières, fit attaquer en 1895 la forteresse centrale des Tchantoui, considérée, malgré les précédents, comme imprenable et défendue par les chefs et les soldats de Lha-sa.

Le colonel Tcheou s'en empara et la transforma en préfecture, avec deux sous-préfectures en relevant, et

1. De ce côté également les Chinois avaient eu à agir contre les Tibétains et Yang-yu-Ko, le général qui termina la révolte musulmane par la prise de Tali, avait envoyé 10 000 hommes et 3 canons contre la lamaserie de Tsong-tien, qui fut prise et brûlée ainsi que la ville, et tous les lamas tués (1873). On m'a montré encore avec terreur, plus de vingt ans après, le bouquet d'arbres sous lequel furent placés les canons qui abattirent les murs du puissant monastère, aujourd'hui rebâti et habité par 3 000 lamas.

les mandarins qu'il y établit eurent charge d'organiser et d'administrer le territoire qui pouvait être considéré comme définitivement annexé (1897). Le général Tchang-Ky, homme intelligent et hardi qui avait dirigé la campagne, s'était, pendant ce temps, emparé du prince du Dergué, suspect de complaisance envers Lha-sa, et l'avait expédié à Tchentou aux mains du vice-roi Lou, après avoir mis en lieu sûr le trésor princier.

Les territoires voisins, mécontents à la fois de leurs chefs et des lamas oppresseurs, saisissaient l'occasion de se rattacher à la Chine et s'efforçaient de prévenir les moindres désirs de ses représentants. Pour récompenser les indigènes du Tchantoui qui avaient prêté leur concours à ses soldats, Pékin leur envoyait des titres et des globules de mandarins, et le bon effet de cette politique préconisée par le vice-roi du Seutchouen était tel qu'un officier chinois avec quelques hommes eût suffi alors pour achever de faire reconnaître l'autorité impériale à toutes les marches du Tibet oriental qui, sous l'influence de Lha-sa, l'avaient jusqu'ici plus ou moins méconnue. Le général tibétain, vaincu au Tchantoui, essaya de lever des soldats dans la province voisine de Kham, qui dépend directement du Deba-djong, mais les habitants refusèrent de le suivre, et les lamas eux-mêmes regardaient vers Pékin et attendaient ce que sa toute-puissance édicterait.

La situation était donc aussi favorable que possible pour les Chinois : la jalousie des Mandchous vint tout gâter. Furieux du succès de son collègue Lou, le maréchal tatar qui réside à Tchentou et y représente directement l'influence de la Cour s'entendit avec

d'autres grands mandarins, également envieux de leurs chefs, et notamment avec les deux légats de Lha-sa qui sont réglementairement de même race que les maréchaux. Les Mandchous ont un intérêt particulier à se réserver le monopole de l'administration et de l'exploitation du Tibet, où ceux d'entre eux qui y sont envoyés font des fortunes souvent fabuleuses dont profitent toujours un peu leurs contribules. Les adversaires du vice-roi Lou eurent avec l'appui de ceux-ci facilement gain de cause à Pékin, où les Mandchous dominant. Sous l'accusation invraisemblable d'avoir reçu de l'argent des Tibétains pour leur faire rendre le Tchantoui, conquis au contraire par son ordre, et d'être de connivence avec le rebelle Yuman-tse, qui au cœur du Seutchouen tenait tête aux troupes impériales, Lou fut déplacé et les sceaux de la vice-royauté, après un intérim fait par le grand-juge, furent remis à son ennemi, le maréchal tatar, qui gardait en même temps ses fonctions militaires.

Le premier soin du nouveau vice-roi fut naturellement de prendre le contre-pied de la politique de son prédécesseur; avec l'appui de son parti, il sut s'arranger pour que le Tchantoui fût effectivement remis au Deba-djong, bien que celui-ci, peu désireux d'un présent qui allait soulever encore une fois les habitants et l'obliger à une expédition, insistât pour obtenir en échange le territoire du Po-youl, administré par un mandarin militaire dépendant du légat impérial de Lha-sa. Les Chinois s'y refusèrent et envoyèrent un délégué pour remettre le Tchantoui aux lamas, malgré les supplications des habitants qui avaient reçu des titres et des grades de Pékin et se voyaient ainsi marqués à l'avance pour les pires sup-

plices¹. Ils s'enfuirent avec la moitié du reste de la population, et lors de mon séjour à Tatsienlou durant l'hiver de 1895-1896 plus de cinq cents familles fugitives attendaient à la frontière de cette principauté qu'on voulût bien les y admettre, ce à quoi le prince local n'osait se décider par crainte de Lha-sa. Quant au général Tchang-Ky, rappelé avec ses troupes, il avait refusé d'entrer dans la ville pour ne pas être arrêté et jugé par ordre du vice-roi. Campé parmi ses soldats, il réclamait ou mieux exigeait un blanc-seing qu'il finit par obtenir en se servant, dit-on, de l'or du Dergué saisi et prudemment réservé par lui.

*
* *

A 14 étapes à l'Ouest de Tatsienlou et à 43 à l'Est de Lha-sa, la ville tibétaine de Batang étale librement, à 2 600 mètres d'altitude, ses maisons de terre grise entre la montagne et le petit affluent qui rejoint la rive gauche du Fleuve Bleu à une dizaine de kilomètres en aval. Dans la même plaine coupée de rizières, de champs de blé et de maïs, une autre ville, murée celle-là, se dressait comme une forteresse au bord de la rivière : c'était la grande lamaserie, en chinois Ting-ling-seu, en tibétain Tchoudi-Tchratsong où 1 800 moines armés tenaient garnison, alors que dans la ville ouverte les deux princes laïcs de Batang, dits le *premier* et le *second roi* à la mode hindoue², rési-

1. Le châtiment le plus ordinairement appliqué par la justice tibétaine consiste à casser à coups de maillet les os des jambes, ce qui dans un pays de montagnes, sans routes, et pour un peuple de cavaliers équivaut à la mort lente.

2. C'est le système du *radja* et de l'*uparadja* qu'on retrouve au Laos, au Cambodge et jusqu'en Malaisie.

daient sous la surveillance d'une troisième autorité, le délégué chinois des légats impériaux, qui portait ici le titre modeste de *leang-tai* ou « payeur » pour ne pas éveiller la susceptibilité des Tibétains. Poursuivant sa politique de concession envers ces derniers, le vice-roi intérimaire du Seutchouen avait, en 1898, eu l'imprudence de reconnaître à la lamaserie de Batang des droits au pouvoir égaux à ceux des deux princes, que les Chinois désignent sous le nom d'*In-Kouan*.

Des missionnaires catholiques français étaient aussi installés dans la petite ville, envoyés par leur supérieur, l'évêque du Tibet, qui réside à Tatsienlou. Chassés une première fois en 1887 sous la pression des lamaseries, ils avaient pu s'y rétablir en 1897 à la suite des laborieuses négociations menées sur place et à Pékin et s'y maintenaient malgré les difficultés de tout genre qui leur étaient journellement suscitées. L'expédition anglaise au Tibet, l'entrée du colonel Younghusband et du général Macdonald à Lha-sa, puis le retrait brusque de leurs troupes allaient amener un changement profond dans la situation non seulement des quelques Européens qui avaient pu se glisser dans le pays, mais plus encore dans celles des Chinois eux-mêmes.

Pour tâcher de sauver du Tibet ce qui pouvait être soustrait à l'action européenne, ceux-ci considéraient que le moyen le plus pratique était pour eux de s'installer fortement et définitivement dans la partie orientale du pays qui leur servirait de base éventuelle pour la reprise du reste, réadoptant ainsi les projets du vice-roi Lou dont les événements avaient démontré le bien-fondé. A cet effet, un contingent de 50 soldats

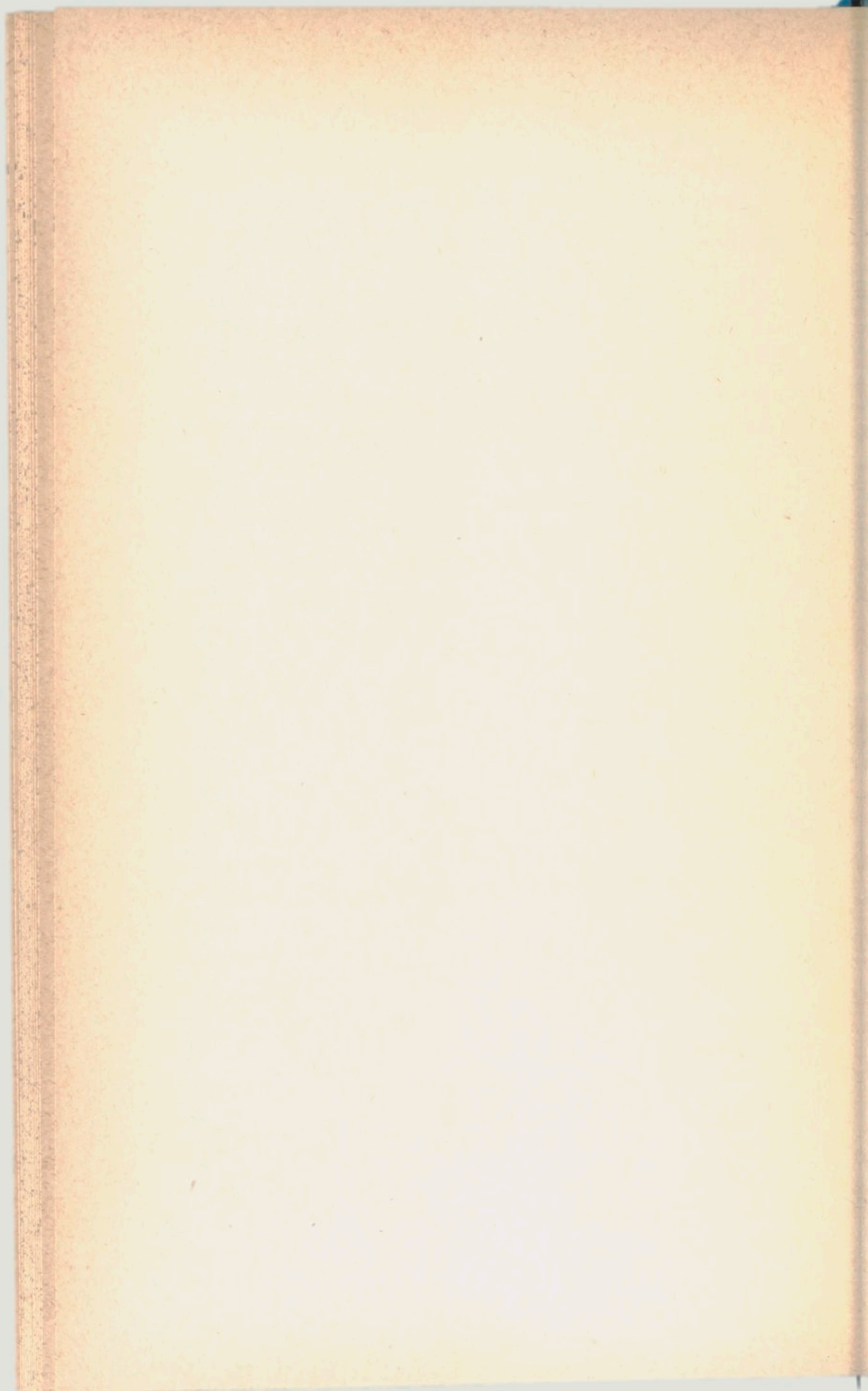
du Seutchouen fut envoyé à Batang, soldats-laboureurs chargés de mettre en culture les champs laissés en friche par les Tibétains, et le préfet de police de Tchentou, Feng-tchouen, nommé second légat impérial à Lha-sa, reçut l'ordre de s'arrêter à Batang en se rendant à son poste pour inspecter les rizières créées ainsi par la garnison. Les lamas voyaient de mauvais œil cette nouvelle tentative pour mettre en valeur un pays qu'ils considéraient comme leur; mais, comptant que le peuple et ses chefs laïcs le soutiendraient contre eux, le légat n'avait emmené avec lui qu'une trentaine d'hommes : c'était peu, même en y joignant les 50 fusils de la garnison, contre les 1 800 moines et leurs auxiliaires; aussi, ne se sentant pas en sûreté, il prit le parti, en avril 1905, de revenir sur ses pas pour chercher du renfort.

Il n'alla pas loin : au premier défilé, presque au sortir de la ville, il était attaqué et tué d'un coup de feu à bout portant, et sa suite était massacrée; quelques jours auparavant, le 30 mars, un mandarin militaire à globule rouge avait déjà été assassiné sur la route avec plusieurs soldats par les lamas, qui déclaraient ainsi officiellement la guerre à l'Empire. Une fois le sang chinois versé, ils jugèrent l'occasion bonne pour exterminer en même temps les missionnaires et les chrétiens : le P. Mussot à Batang, le P. Soulié dans la station voisine de Yaregong¹, étaient saisis par leur ordre, soumis à de longues tortures qui durèrent de longs jours, et l'un fusillé, après avoir

1. En juillet suivant, deux autres missionnaires français, les Pères Bourdonnec et Dubernard, étaient également saisis après plusieurs jours de poursuite et décapités par les Tibétains sur la frontière du Yunnan.



SOLDATS CHINOIS DU YUNNAN.



été fouetté d'orties, l'autre décapité, tandis que leurs convertis étaient également mis à mort. En même temps, les lamas adressaient à Tchentou une lettre d'une rare insolence pour signifier au vice-roi qu'ils refusaient désormais de reconnaître la suzeraineté de la Chine et le défier de venir les attaquer.

Voulant hâter sa réponse à cette provocation, le gouvernement impérial désigna pour marcher immédiatement contre les lamas les troupes du Yunnan, plus proches, et le mandarin de Oueisi, sur la frontière Nord-Ouest de cette province, reçut l'ordre de se mettre en route avec les 300 ou 400 hommes dont il disposait. A mi-chemin de Batang, dans la petite ville d'Atentse, il fut entouré par les Tibétains, d'autant plus excités que les Chinois se croyant assez forts venaient de faire décapiter le chef indigène de ce district, qu'ils accusaient d'avoir réuni en sous-main une bande de partisans pour les combattre. Pendant ce temps, un officier chinois, qui avec une cinquantaine d'hommes était allé s'assurer de la lamaserie de Tong-tchou-ling située au Sud-Est d'Atentse, sur les bords du Fleuve Bleu, y était saisi en plein sommeil par les lamas qui lui avaient fait le meilleur accueil : tous ses soldats étaient massacrés, lui-même écorché vivant, et sa peau bourrée de paille était suspendue en ex-voto dans la pagode du monastère.

Cernés à la fois par les lamas d'Atentse dont ils avaient brûlé la lamaserie et par ceux de Tong-tchou-ling et de Hong-pou qui étaient venus se joindre à leurs confrères, les mandarins réunis dans cette première ville ne surent pas organiser la défense, et celui d'Oueisi eut la faiblesse de traiter

avec les assaillants, qui lui promirent la vie sauve à condition qu'il leur livrerait son secrétaire et son interprète. Assez lâche pour y consentir, il fut forcé de présider lui-même au supplice de ses deux serviteurs, avant de se retirer à Oueisi où peu après son supérieur, le préfet de Likiang, arrivait avec l'ordre impérial de l'exécuter. Après avoir cherché à s'empoisonner avec l'opium dont il avait la trop longue habitude, il fut traîné à son tour au supplice, hébété, mais non tué par la drogue.

En même temps, fort heureusement pour le prestige chinois, arrivait du côté du Seutchouen une répression dont les exécuteurs étaient mieux armés, sinon plus énergiques. Le général en chef de cette province, gros et jovial musulman du nom de Mâ, qui a fait toute sa carrière dans cette région — il commandait précédemment au Kientchang, où j'ai eu affaire à lui en octobre 1898 —, se mit en marche au début de l'été de 1905 par la grande route de Tatsienlou, suivi de 2 000 à 3 000 hommes, — non sans mainte hésitation. L'audace insolente des lamas de Batang faisait craindre en effet une résistance acharnée, à laquelle le prudent homme de guerre n'était pas pressé de se heurter : contre son attente et à sa grande satisfaction, elle se borna à trois rencontres ; de la plus importante, sur le plateau de Litang, les troupes impériales sortirent aisément à leur avantage, et les Tibétains, voyant que les Chinois prenaient l'affaire au sérieux et répondaient à leur défi par l'envoi d'une petite armée, n'hésitèrent plus à prendre la fuite. Ce que voyant, le général Mâ, qui était déjà arrivé à Lamaya, à la bifurcation de la route de San-pi-ling, fit doubler les étapes pour ne

pas laisser aux lamas le temps d'égorger la population chinoise de Batang qu'ils gardaient en otage. En marchant nuit et jour, l'armée impériale atteignit sans coup férir cette ville, que les lamas avaient déjà abandonnée en passant sur la rive droite après avoir coupé le pont derrière eux. Leur lamaserie, dont ils n'avaient pas eu le temps d'enlever toutes les richesses, fut livrée aux soldats qui y firent un opulent butin et l'incendièrent ensuite ; le 25 juillet 1905, l'armée victorieuse prit ses quartiers dans la ville même de Batang.

Immédiatement, les jugements et les exécutions commencèrent ; les deux premiers frappés furent les princes indigènes qui portaient la responsabilité du meurtre du légat Feng-tchouen : « Un incident comique (nous sommes en Chine) égaya cette double exécution. Quand les deux In-Kouans allèrent au supplice, un bourreau de parade marchait devant. Mais, derrière chacun d'eux et à leur insu, un soldat marchait aussi le sabre nu. Le premier In-Kouan eut, tout en marchant, la tête tranchée d'un seul coup. Le deuxième In-Kouan, voyant rouler à terre la tête de son collègue, rentra instinctivement la sienne dans ses épaules. Et mal lui en prit, car au même moment son bourreau particulier lui portait le coup. Il le reçut sur l'oreille, et le soldat eut quelque difficulté à faire tomber sa tête ¹. »

1. Jacques Bacot, *Les Marches tibétaines*. Jusqu'en 1905, j'ai utilisé pour ce récit les renseignements pris sur place dans mes différents séjours sur les frontières sino-tibétaine et indo-tibétaine, en 1895-6, 1898-9 et en 1904 ; j'ai ensuite pour guide l'excellent récit publié par M. J. Bacot et les renseignements personnels qui m'ont été fournis par des témoins bien placés, notamment Mgr Giraudeau, évêque du Tibet, que je tiens à remercier ici.

Les familles des deux princes furent envoyées en exil, d'autres chefs subalternes et lamas décapités et avec eux le *Kampo*, supérieur de la lamaserie, que l'on découvrit dans la forêt voisine avec une centaine de caisses d'objets précieux dont il n'avait pas voulu se séparer et qui causèrent sa perte par le retard apporté à sa fuite. Ces occupations remplirent le mois d'août, et en septembre le général Mâ reprenait la route du Seutchouen, en laissant le commandement des troupes, réduites à deux bataillons, et le soin de poursuivre le rétablissement de l'ordre à son second, le *taotai* Tchao-eurl-foung, frère de Son Exc. le maréchal de Moukden, Tchao-eurl-sen, ancien ministre des Finances.

*
* *

Ce Tchao était un autre homme que le général Mâ : Chinois des Bannières (ainsi nomme-t-on les descendants des familles qui ont servi militairement les Mandchous au début de la dynastie actuelle), petit, rond d'allure, la parole brève et allant droit au fait, telle était, d'après un témoin oculaire, la physionomie de l'homme qui allait, avec l'inflexible énergie et l'impitoyable dureté qui l'ont fait terrible et célèbre, parachever la répression, assurer la domination chinoise et faire « avec réflexion, froidement, des choses qui étonneraient même chez un maniaque de la cruauté ¹ ». Un tel caractère, qui tranche si profondément sur le type sociable, astucieux et souriant du mandarin habituel, n'est pas inconnu cependant dans les annales de ce pays : il en fut d'autres, à d'autres

1. Jacques Bacot, *op. laud.*

epoques, qui, comme le radja Vikram du conte hindou, semblaient s'avancer à travers des charniers, impavides et le sabre au poing, tandis qu'agrippé à leur dos un invisible vampire leur murmurait à l'oreille d'effroyables conseils. Tel devait être ce Li-tse-tchen, chef de brigands qui sut réunir bientôt une armée d'un million d'hommes, avec laquelle il balaya la dynastie des Ming et prit Pékin, où il fut sacré Empereur et régna un seul jour, avant de fuir à son tour devant les troupes de Wou-san-kouei : silencieux, impénétrable, toujours seul sous la tente où toujours il campait, il maintenait parmi ses soldats à l'aide des pires supplices la plus exacte discipline, et l'histoire rapporte qu'il éclairait la nuit son camp en brûlant les corps des tués et qu'il faisait boire les chevaux de son armée dans les cadavres éventrés en y mêlant le sang frais jailli des oreilles coupées afin d'habituer les bêtes à cette odeur. Tel fut aussi à la même époque ce Chang-hsien-tchoung, autre bandit qui s'empara du Seutchouen et s'y proclama *Empereur de l'Occident* : durant cinq ans, cet impérial nihiliste, comme le nomme Baber qui a résumé son histoire, semble avoir pris à tâche de détruire méthodiquement tout ce qui demeurerait et vivait à la surface du royaume tombé entre ses mains, faisant brûler les maisons, renverser les monuments, égorger successivement les fonctionnaires, les prêtres, les citadins et les paysans, jusqu'aux femmes de ses soldats et ses femmes elles-mêmes, tant qu'à la fin, abandonné de tous, il tomba sous les flèches des Tatars qu'il chargeait seul, l'épée nue et sans cuirasse, comme ivre du désir de sa propre mort.

Resté seul à Batang et libre d'agir sous sa res-

ponsabilité, Tchao-eurl-foung commença par faire appeler les Tibétains et les menaça de les faire décapiter séance tenante s'ils ne lui livraient pas les lamas et les laïcs qui avaient joué un rôle dans les massacres; par ce moyen, il réunit bientôt un certain nombre de prisonniers dont il contrôla les aveux et dont il fit ensuite trancher la tête sur la place publique. Un des chefs des sept districts environnant Batang, qui avec la lamaserie avait mené l'affaire, réussit cependant à défier l'ingénieuse cruauté de Tchao : pendant un mois, ce dernier le fit torturer, le livrant chaque jour à une nouvelle escouade de dix soldats chargés d'épuiser sur lui toutes leurs inventions en matière de supplices à la seule condition de ne pas le tuer complètement, leur propre vie répondant de la sienne. L'endurance du Tibétain fut la plus forte et, comme il persistait avec un étonnant courage à se dire seul coupable, Tchao permit enfin de le mettre à mort, la seule grâce qu'un homme comme lui pût accorder.

Quelques villages voisins, plus particulièrement inféodés à la lamaserie, avaient fait au général une humble soumission, mais Tchao, pensant que des gens aussi compromis ne pourraient revenir au bien, envoya sous prétexte de les visiter deux officiers qui disposèrent leurs troupes de façon que nul n'échappât et, entrant dans les villages cernés, y firent prisonnière toute la population et, triant les mâles, tous égorger. En même temps, la chasse aux lamas fugitifs se poursuivait, fructueuse grâce à la prime promise par Tchao pour toute tête coupée qui lui était présentée : les charges de têtes étant devenues trop lourdes, il finit par autoriser qu'on ne lui rap-

portât qu'une oreille, et nul doute que celles-ci ne furent pas toutes prélevées sur les cadavres des lamas.

Un seul refuge pouvait encore abriter les fugitifs : à douze jours de marche au Sud-Est de Batang, la lamaserie de San-pi-ling dressait ses murailles tenues pour imprenables en raison des défenses naturelles et artificielles qui y étaient accumulées. Une enceinte de dix pieds la protégeait; des conduits souterrains y amenaient les eaux de la montagne, et les grandes tours de pierres, qui servent de greniers à blé aux Tibétains, étaient pleines de grain au ras du sommet, de quoi suffire pendant un demi-mois à la nourriture des six mille réfugiés qui s'y pressaient, la moitié formée par les lamas de San-pi-ling même et de Batang, l'autre moitié par leurs partisans qui les avaient suivis avec leurs femmes et leurs enfants. Comment ne pas s'y sentir en toute sûreté contre l'atteinte de la Chine puisque, depuis dix ans, elle avait laissé impunis les attentats commis ici contre son autorité? La tête du colonel chinois tué en octobre 1898 avait achevé de pourrir dans sa cage à la porte d'honneur, non vengée, pas plus que le meurtre d'un autre mandarin du même grade qui avait déjà été égorgé par surprise avec son fils deux ans auparavant, par la même lamaserie et dont on n'avait jamais retrouvé les restes. C'est pour punir les gens du Kia-tchrin de ce premier meurtre qu'une petite expédition avait été envoyée du Seutchouen sous les ordres de l'officier décapité, tué avec un de ses collègues grâce à la trahison des auxiliaires tibétains qui avaient fui à la première rencontre devant leurs compatriotes.

*
* *

Aux premiers jours de novembre 1905, l'avant-garde des troupes impériales déboucha par le sentier venant de Batang et les défenseurs du monastère, du haut des murs, purent voir se former autour d'eux le cercle des camps chinois avec leurs tentes bleues, leurs étendards rouges et les vastes brasiers où flambaient les sapins de la forêt. L'hiver commençait et les grandes neiges, qui apparurent en janvier, ne devaient pas arrêter les opérations du siège; celles-ci étaient conduites à la manière chinoise, à l'aide de mines et de contre-mines, et les premiers engagements se firent sous terre entre les travailleurs des deux camps qui se massacraient à tâtons dans la nuit.

Au retour du printemps, la lamaserie tenait toujours, bien que les Chinois eussent réussi à couper les conduites d'eau qui l'alimentaient et qu'ils fussent à leur tour traqués par la famine, car les indigènes réquisitionnés pour transporter les vivres de l'armée en ce pays désert, croyant à la victoire définitive des lamas, s'étaient mis en grève et rien ne parvenait plus aux camps des assiégeants. Ceux-ci se nourrirent alors des cuirs bruts qui avaient servi à transporter les charges de riz à dos de yaks et mangèrent jusqu'à leurs sandales de paille. En faisant exécuter des compagnies entières qui murmuraient et tous ceux qui revenaient d'un engagement blessés par derrière, Tchao prévint les désertions et maintint ses hommes, dont il n'hésita pas à faire périr ainsi plus de six cents, par la terreur.

De leur côté, les Tibétains, qui n'avaient plus d'eau, en étaient réduits à boire leurs sécrétions et, dans



INFANTERIE CHINOISE.



CAVALIER MONGOL EN COSTUME DE GUERRE.

cette extrémité, ils envoyèrent demander du secours à Litang par un émissaire qui fut pris; déguisés, 200 soldats chinois s'introduisirent par la porte entr'ouverte, la nuit, à ceux qu'on croyait de nouveaux défenseurs, et, une fois dans la place, l'ouvrirent au reste de l'armée qui fit irruption et tua tout. Dès le 6 juin, le supérieur de la lamaserie, sentant la partie perdue, s'était pendu et, pour ne pas les laisser vivantes derrière eux, les assiégés avaient fait de même de leurs femmes, dont les cadavres se balançant sous les poutres accueillirent seuls les vainqueurs.

De rage, ceux-ci incendièrent ce quartier de la lamaserie, gardant les autres pour installer le mandarin qu'ils comptaient y laisser, et le pillage commença. Quatre-vingts moines, découverts dans une cachette, furent décapités à mesure qu'ils en sortaient afin de ne pas faire mentir le rapport de Tchao parti la veille et disant que la lamaserie était prise et tout tué. Quand ce message parvint à la capitale du Seutchouen, ce fut une explosion de joie parmi les mandarins provinciaux : si la place avait pu tenir un mois encore, les lamas des régions voisines qui s'agitaient pour venir à son secours auraient eu le temps de réunir des hommes, et la campagne, déjà fort coûteuse, aurait exigé du gouvernement impérial un nouvel effort peut-être au-dessus de ses moyens; en tout cas, par un tel échec devant un simple monastère, n'ayant pu tirer vengeance des affronts faits par celui-ci, il eût devant le Tibet entier perdu la face.

Par la prise de San-pi-ling le centre de la résistance se trouvait détruit, mais tout n'était pas ter-

miné; Tchao avait repris la route de Batang avec le gros de ses troupes, mais une partie de ses hommes, las de ses rigueurs et de tant de souffrances, profita de la marche pour désertar, les uns se dirigeant vers le Yunnan, où ils vécurent de pillages qui obligèrent les mandarins locaux à marcher contre eux, les autres vers le Seutchouen, où ils furent arrêtés au passage à Litang et remis à Tchao qui les fit découper en morceaux. Il restait, pour achever l'œuvre si bien avancée, à faire régner la « paix chinoise » sur les territoires plus éloignés de Batang : la prise de la lamaserie de Tong-tchou-ling vengea le meurtre du mandarin qui y avait été écorché vif par les moines et dont la peau, ainsi reconquise, fut envoyée au vice-roi du Seutchouen à titre de pièce à conviction, tandis que le sac du monastère de Lagon-gon, en face de Yerkalo, rendait aux Chinois le monopole des riches salines qui fournissent tout l'Est du Tibet.

Le jeune et énergique officier chargé de ce district, le colonel Tchen, n'avait pas hésité à pénétrer sur le territoire du Tsarong, situé à l'Ouest de Batang et dépendant directement de Lha-sa; sans coup férir, bien qu'il n'eût avec lui que trente hommes, il avait reçu les soumissions des chefs des trois districts locaux. Il dut renouveler cet acte d'audace en 1908, car les Tibétains, enhardis par le départ de Tchao qui avait été appelé au Seutchouen pour y faire l'intérim de la vice-royauté, avaient fait avancer des troupes, qui se concentrèrent à la lamaserie de Petou et menacèrent la frontière de Batang. L'approche de Tchen suffit à dissiper ce rassemblement, bien que le bulletin officiel ait annoncé qu'il y avait eu bataille et

victoire des forces chinoises, mais dès le départ de celles-ci les émissaires de Lha-sa revinrent escortés de soldats et forcèrent les gens du Tsarong à rentrer dans la confédération tibétaine après avoir payé une amende de 30 taëls par famille, ce qui représentait une forte contribution pour le trésor lamaïque, la région étant très peuplée. Le colonel, sur les plaintes quelque peu menaçantes de Lha-sa, était désavoué et des commissaires nommés des deux côtés pour replacer le Tsarong dans le *statu quo ante*, c'est-à-dire sous la domination des lamas.

*
* *

L'attitude de plus en plus arrogante des Tibétains allait encore une fois amener chez les Chinois un retour à la manière forte : au printemps de 1908, deux décrets impériaux nommaient Tchao-eurl-sen vice-roi titulaire du Seutchouen et son frère Tchao-eurl-foung commissaire impérial au Tibet ; ce dernier, avant de quitter l'intérim de la vice-royauté, présenta au Trône un mémoire où il exposait sous une forme pratique, peu habituelle dans la littérature mandarinale, les voies et moyens à employer pour la transformation en provinces chinoises des marches tibétaines voisines du Seutchouen et du Yunnan. Le *Bulletin du Comité de l'Asie française* de juillet 1908 a publié la traduction de ce curieux document, réparti sous les paragraphes suivants : culture et mise en valeur du sol, troupes, installation de magistrats, ouverture d'écoles, commerce, mines.

Le système préconisé par Tchao reposait sur l'introduction de soldats-laboureurs ou ouvriers qui se

marieraient à des Tibétaines, recevraient un lot de terrain et resteraient à la disposition de l'autorité militaire fortement réorganisée ; c'était, en somme, la reprise du projet déjà appliqué à Batang sur une petite échelle et dont l'idée première venait du célèbre vice-roi du Chen-kan Tso Tsong-tang qui, trente ans auparavant, s'était servi d'une organisation analogue pour regagner progressivement sur les mahométans révoltés le Turkestan chinois et sur les Russes la province d'Ili ; mais la tentative de Batang n'était pas faite pour encourager, et le projet de Tchao fut reçu à Pékin avec des critiques qui s'adressaient surtout à son côté financier.

D'autres difficultés allaient d'ailleurs requérir toute l'attention et l'énergie du nouveau commissaire impérial. La route de Lha-sa par Tatsienlou et Batang est aujourd'hui la seule qui serve pour les relations officielles et commerciales, mais il y a cent ans une autre piste, plus courte et plus directe, reliait la capitale de la Chine à celle du Tibet par la vallée supérieure du Fleuve Jaune et les sources du Fleuve Bleu, coupant droit au Sud-Sud-Ouest à travers les chaînes et les plateaux glacés, des rives du Kou-kou-nor à celles du Tsang-po. L'incurie des autorités chinoises et leur faiblesse croissante, à la suite des guerres intérieures et extérieures du dernier siècle, ont laissé se fermer cette grande voie centrale de l'Asie, ou du moins l'insécurité y est devenue telle qu'elle n'est plus guère employée que par les caravanes envoyées annuellement en Chine par le gouvernement de Lha-sa, qui leur donne les moyens de résister aux attaques des nomades. Ceux-ci, les Ngoloks ou « têtes de travers », poussent leurs razzias

jusqu'aux frontières des provinces chinoises, le Kansou et le Seutchouen, et la *Gazette officielle* de l'Empire du 12 mars 1902 a enregistré un curieux rapport, malheureusement trop long pour être traduit ici, qui semble bien l'aveu d'une défaite infligée par eux aux troupes impériales et montre assez ingénument que ces barbares du Tibet nord-oriental ou Amdo sont en lutte ouverte et constante avec ses propres soldats.

C'est pour dégager cette ancienne voie reliant le Tibet central à la Chine septentrionale que Tchao-eurl-foung, revenu à Tatsienlou en octobre 1908, se tourna vers le Dergué qui en défend les abords du côté du Seutchouen; il y voulait en même temps régler le statut politique du pays, toujours flottant entre les influences de Lha-sa et de Pékin : deux frères s'y disputaient en ce moment même le pouvoir, l'aîné soutenu par les Chinois qui à lui seul avaient reconnu le titre de prince, le plus jeune par les lamas. Confiant dans la terreur qu'inspirait son nom, Tchao s'engagea sur la route avec un bataillon et un canon de montagne, mais dut bientôt faire venir 300 hommes de renfort avec une seconde pièce. Néanmoins, le jeune prince dont il voulait s'emparer, profitant du faible effectif des troupes impériales, put échapper à temps au mouvement tournant qu'elles dessinaient et se réfugier avec ses partisans chez les Ngoloks. Arrivé à 1500 *lis* de Tatsienlou, Tchao se rendit compte qu'il était lui-même tourné et séparé de sa base et qu'il n'avait échappé que par hasard à un guet-apens tendu au passage à Kantsego, où l'attendaient en armes 2000 hommes cachés dans la lamaserie; il se hâta d'appeler à lui un renfort de 700 à

800 hommes, avec un supplément d'artillerie, par des courriers qu'il obligeait à parcourir en trois jours cette distance de plus de 600 kilomètres — et il était obéi.

Pendant ce temps, le gouvernement impérial ne restait pas inactif, un rescrit publié par la *Gazette officielle* en juillet 1907 avait déjà ordonné, en plus de la réorganisation de l'armée tibétaine, la création d'un corps de 3 600 Chinois et de 2 400 Tibétains destinés à tenir garnison à Tchamdo, à l'Est de Lha-sa, et au Sud à Chumbi, dans la vallée récemment évacuée par les Anglais où passe la route des Indes ; ces instructions avaient été renouvelées en août 1909, ajoutant que la charge financière devait être supportée par le Tibet lui-même aidé par le Seutchouen : 600 000 taëls, soit deux millions de francs environ, avaient déjà été expédiés en octobre par cette dernière province pour l'entretien des soldats en campagne, et il en était résulté une certaine pénurie d'argent monnayé sur la place de Tchoung-King. A Tchentou même, le vice-roi, frère de Tchao, faisait exercer de nouvelles troupes sous la direction du Tong-ling Tchong, qui présidait depuis trois ans à la réorganisation de l'armée provinciale ; 2 000 uniformes étaient commandés et l'instruction des recrues très vivement poussée. Deux canons à tir rapide avaient été empruntés à l'arsenal de Hankeou ; un chef télégraphiste appelé de Canton avait été placé avec quinze sous-officiers à l'école de télégraphie récemment ouverte pour former le personnel de la ligne, déjà posée, de Tchentou à Batang et de son prolongement prévu jusqu'à Lha-sa. Un chemin de fer avait été même projeté pour relier la capitale de

la province à celle du Tibet et de là à la frontière indienne, sans souci des prodigieuses difficultés matérielles, mais le vice-roi, ayant voulu, dit-on, négocier à cet effet un emprunt de cent millions de francs, ridiculement insuffisant du reste, avec un syndicat germano-américain, en fut empêché par le gouvernement central qui assura qu'il construirait lui-même la ligne avec ses propres ressources. D'après les mêmes journaux, le ministre britannique à Pékin en aurait profité pour offrir le concours de l'argent anglais en y mettant pour condition que la construction commencerait par le tronçon allant de la frontière indienne à Lha-sa, offre qui fut également déclinée.

Le Dalaï-Lama lui-même, qui avait quitté sa capitale devant la marche des Anglais en 1904 et voyageait depuis lors à travers la Mongolie et la Chine, traité et entretenu en dieu par les autorités et les populations, n'était pas négligé dans les plans de la politique impériale. Appelé à Pékin, où nul autre de ses prédécesseurs n'était allé sauf le cinquième Dalaï-Lama reçu en 1652, il se voyait par un édit publié à la fin de 1908 gratifié de nouveaux titres et de 10 000 taëls d'appointements annuels, en même temps qu'invité à réintégrer sa capitale, sur de vagues promesses faites par lui d'aider la Chine à introduire des réformes. Certains mandarins versés dans les affaires tibétaines jugèrent d'ailleurs excessif ce traitement appliqué à l'Homme-Dieu, qui en profita pour relever son prestige au détriment de l'État protecteur.

Les représentants de ce dernier n'en continuaient pas moins à affirmer que tout était rentré dans

l'ordre au Tibet, le Dalaï-Lama réduit à son rôle de pontife et le Deba -djong devenu un simple organe de l'administration chinoise; et pour montrer leur confiance ils expédiaient, de façon ostensible, cent mille taëls en caisses à Lha-sa. De leur côté, les Tibétains, reprenant encore une fois leur arrogante assurance, encouragés de plus par l'éloignement de Tchao, se préparaient ouvertement à expulser les garnisons impériales et à engager de nouveau la lutte dans cette province de Kham, la plus orientale du Tibet, qui a toujours fourni à Lha-sa son plus solide appui et ses meilleurs soldats. Ils avaient même annoncé leur entrée en campagne pour l'été de 1909, une fois la moisson rentrée, mais devant l'attitude expectante des forces chinoises qui ne leur donnaient aucun prétexte d'attaque, ils n'osèrent prendre l'offensive.

On allait bientôt savoir ce que recouvrait cette confiance affectée par les autorités impériales, la passivité de leurs troupes et la diversion entreprise dans une toute autre direction par le redoutable Tchao.

*
* *

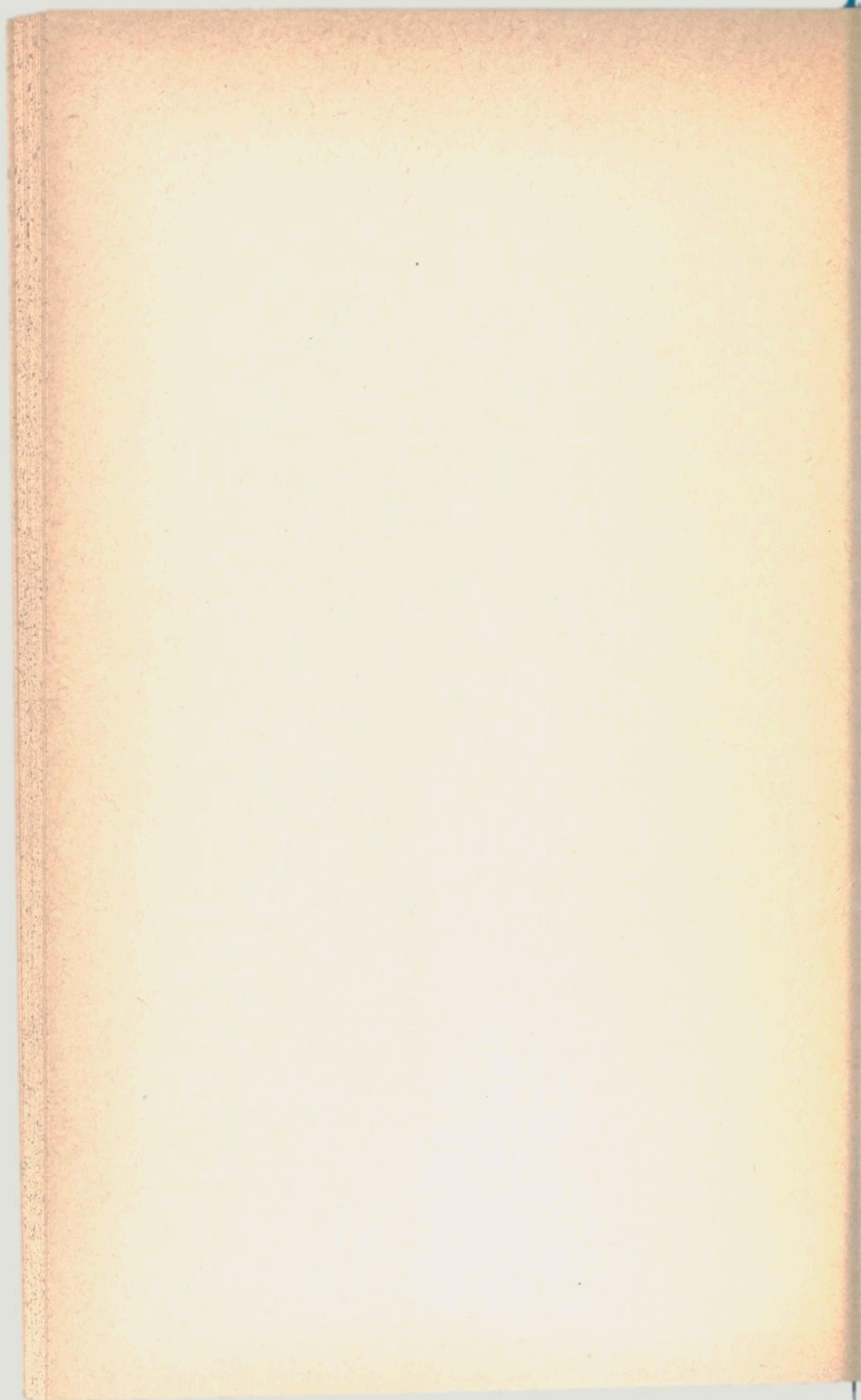
Le 23 février 1910, des télégrammes venus de Calcutta surprenaient l'Europe par l'annonce qu'une armée chinoise « forte de 25 000 hommes exercés à la japonaise, munie de matériel de télégraphie sans fil, de mitrailleuses et de canons de montagne », avait franchi la frontière du Tibet et atteint Lha-sa, que le Dalaï-Lama fuyait encore une fois pour venir demander secours aux Anglais des Indes contre la Chine. C'était Tchao-eurl-foung qui réapparaissait



LE DÉLÉGUÉ CHINOIS AU TCHANTOU JUGEANT UN PRISONNIER TIBÉTAIN.

PLANCHE XIV.

Ch.-Eudes BONIN. *Les Royaumes des Neiges.*



soudainement ainsi, à la tête d'une expédition assez forte pour briser toutes les résistances des lamas et que 7 000 ouvriers dans les deux arsenaux de Tchentou auraient, disait-on, préparée en travaillant nuit et jour avec des ingénieurs et du matériel venus d'Allemagne.

En fait, les choses ne paraissent pas avoir eu ni cette rapidité ni cette ampleur. Les 25 000 soldats chinois (et non 250 000) prenant part à l'expédition ne sont autres que les recrues qui s'exerçaient à Tchentou sous les ordres du Tong-ling Tchong, et la télégraphie sans fil se réduit au matériel de campagne manié par le personnel ci-dessus mentionné. Les Tibétains ne les laissèrent pas d'ailleurs passer sans résistance, et les journaux chinois eux-mêmes rapportèrent que les troupes impériales avaient éprouvé un assez grave échec dans une embuscade près de Batang, leur centre enfoncé n'ayant été sauvé que par la protection des deux ailes.

Mais à Gyanta, à huit jours de Lha-sa, les Chinois avaient eu l'avantage, et le Dalaï-Lama, prenant peur, aurait déclaré qu'il valait mieux que ses propres soldats détruisissent sa capitale plutôt que la laisser aux envahisseurs. Quand ce bruit commença à circuler dans la ville, les marchands étrangers qui y sont établis : Hindous, Népâlais, Sikhimites et Bhoutanais, se précipitèrent chez les deux résidents chinois pour demander protection. Le premier Amban, Lien-yu, qui avait rompu toute relation avec le Dalaï-Lama, engagea le second, Wen Tsoung-yao, à aller voir celui-ci en disant : « Si vous y allez seul, tout se passera bien; si nous y allons ensemble, nous serons massacrés par les Tibétains. »

Du haut de son palais Lien-yu, anxieux, suivit avec une lorgnette les phases de l'entrevue qui dura deux heures entre son collègue et le pontife, prêt à envoyer sa garde personnelle au moindre signe d'alerte.

D'après le récit fait plus tard par Wen Tsoung-yao au *Shanghai Times*, le Dalaï-Lama lui aurait demandé d'abord la raison de l'envoi des troupes chinoises. Wen répondit qu'elles venaient par ordre de l'Empereur pour rassurer le commerce, maintenir l'ordre et protéger la religion bouddhique. » Le Lama ayant aussi demandé ce que deviendrait son pouvoir, Wen dit que le pouvoir religieux lui resterait, mais qu'il n'avait aucune autorité politique, que celle-ci demeurerait aux mains des deux Ambans et que ses affaires étaient simplement des affaires religieuses; il ajouta que les Tibétains ne seraient pas molestés et que lui, Lama, avait commis quelques fautes dont il n'avait pas été tenu compte jusqu'ici. Le pontife le reconnut et demanda à réparer, ce à quoi Wen répondit qu'il devait d'abord rentrer en rapports avec le premier Amban et qu'en refusant de le reconnaître il refusait de reconnaître le gouvernement impérial. Une lettre confirmant cette condition fut adressée trois jours après par Wen au Dalaï-Lama, en même temps qu'il télégraphiait à Pékin où son attitude était approuvée; mais des conflits éclataient dans la banlieue de la ville entre soldats chinois et Tibétains, et parmi les tués et les blessés se trouvaient plusieurs notables du pays. Le Dalaï-Lama, effrayé de voir que la vie de ses gens n'était pas respectée et craignant que son tour ne vînt, répondit à la lettre de l'Amban en demandant que les soldats

coupables fussent punis et en prenant ses dispositions pour quitter une ville où il ne se sentait plus en sécurité.

L'édit impérial du 15 février 1910, le dégradant à nouveau et ordonnant de lui chercher un successeur, rend compte ainsi de son départ : « L'envoi récent d'un détachement de nos troupes du Seutchouen au Tibet avait seulement pour but de faciliter le maintien de l'ordre et la protection des marchés commerciaux existant avec l'étranger... A l'arrivée des troupes du Seutchouen à Lha-sa, nous reçûmes un télégramme de Lien-yu (le commissaire impérial) nous informant que, dans la nuit du 12 février, le Dalaï-Lama était parti pour une destination inconnue et sans un mot pour nos représentants. Nous donnâmes alors l'ordre aux résidents impériaux de s'efforcer de le ramener et de prendre les mesures voulues pour sa sécurité et sa bonne conduite à venir, *mais on ne trouva de lui aucune trace.* »

La pittoresque déposition d'un soldat qui a accompagné le pontife tibétain dans sa fuite a été recueillie et publiée depuis lors par le correspondant du *Times* à Calcutta; par la naïveté des détails qu'elle donne et qui ne sauraient avoir été inventés, elle porte en elle-même la preuve de son authenticité et, en grande partie grâce à elle, nous pouvons reconstituer ce qui s'est passé entre l'arrivée des forces impériales devant la capitale du Tibet et l'entrée aux Indes de l'Homme-Dieu fugitif.

C'est dans la soirée du 12 février qu'apparut dans la plaine de Lha-sa l'avant-garde de l'expédition chinoise qui, forte de plus de 2 000 hommes armés et exercés à l'européenne et placés sous les ordres du

général Tchong, s'avancait à marches forcées depuis la frontière du Seutchouen, après avoir brisé, non sans pertes, la résistance des Tibétains, qui avaient cherché plusieurs fois à l'arrêter sur la route comme il a été dit. Les gongs et les trompes de guerre des soldats impériaux, les grands feux qu'ils allumèrent pour éclairer leur camp installé à l'est de la cité, jetèrent l'épouvante jusqu'au cœur du Dalaï-Lama qui de la terrasse de son palais du Potala comptait les bivouacs illuminant la nuit. Sur tous les visages il pouvait lire la crainte de la puissance suzeraine qui depuis l'autre extrémité de l'Empire avait poussé ces soldats jusqu'ici, et la partie était trop dangereuse d'entrer en lutte ouverte avec les formidables maîtres du mystérieux Pékin qui avaient toujours su écraser toute révolte dans le sang et les supplices. Aucun des ministres et des grands officiers l'entourant n'aurait osé sortir pour combattre et tout ce qu'il put obtenir d'eux, ce fut une escorte pour l'accompagner et le protéger dans la fuite immédiate, qui lui parut l'unique ressource.

Une petite troupe de 200 cavaliers fut réunie dans la nuit même, et protégé par les ténèbres, le Dalaï-Lama quitta son palais, placé à l'Ouest de la ville et séparé de celle-ci par de grands jardins, ce qui lui permit de gagner sans être remarqué des Tibétains ni des Chinois la route du Sud qui longe la rive droite de la rivière de Lha-sa.

Au matin, les résidents impériaux, ayant fait entrer leurs troupes¹ dans la cité sainte, montèrent avec les chefs militaires au Potala, qui était vide : surpris

1. 40 hommes le premier jour, 600 et 1 500 ensuite.

et désappointés « ils se trouvèrent fort bêtes », dit le récit déjà mentionné, mais, la première hésitation passée, ils donnèrent ordre à un jeune officier de prendre avec lui 40 cavaliers et de se lancer à la poursuite du fugitif.

Celui-ci avait déjà atteint, à une cinquantaine de kilomètres, le large et profond fossé du Tsang-po (Brahmapoutre); les bateliers tibétains, qui l'avaient transporté avec son escorte sur l'autre rive quand le peloton chinois apparut, se gardèrent bien de retourner avec leurs bacs, malgré les appels, pour permettre à celui-ci le passage. Le Dalaï-Lama était à l'abri, mais, voyant le petit nombre des poursuivants, il eut la fâcheuse idée de se tailler sur eux un facile succès et commanda à ses hommes d'ouvrir le feu à travers le fleuve. Aux premières balles l'officier chinois fit mettre pied à terre à ses cavaliers, qui s'étendirent derrière leurs chevaux. Les croyant morts, les Tibétains pour dépouiller les cadavres et prendre leurs fusils retraversèrent le fleuve, mais les soldats chinois se relevant les reçurent par la fusillade et mirent la main sur les bacs qui accostaient.

Un bon nombre de Tibétains fut tué sur la rive ou sur le fleuve et le Dalaï-Lama, témoin du désastre, n'eut que le temps de sauter avec ses derniers fidèles sur les chevaux qui restaient et de fuir au plus vite en abandonnant les bagages qu'il avait emportés et, notamment, une caisse contenant des papiers d'État et des lingots d'or. Par là encore une fois il fut sauvé, car les Chinois, ayant traversé à leur tour sur les bacs reconquis, s'occupèrent à vider et à se disputer le trésor, ce qui lui permit de prendre de l'avance.

Ainsi par les bords du lac Yamdok et la passe de

Kharo il atteignit la citadelle de Gyangtse, où se trouvent un bureau de douanes et deux officiers anglais; ceux-ci, surpris de le voir en tel équipage, mais n'ayant pas d'ordres, le laissèrent passer et gagner par le Tang-la la vallée de Chumbi, où la garnison chinoise de Phari-djong, pour la même raison, le laissa continuer sa route. Une dernière passe restait à franchir pour atteindre le territoire anglo-indien du Sikkim, le Jelep-la, à 4 375 mètres d'altitude; les grandes neiges d'hiver couvraient les pentes glacées, et les fugitifs eurent terriblement à souffrir de la rigueur du froid en traversant la montagne : il était temps d'ailleurs, car les cavaliers chinois qui avaient repris la poursuite surgirent à l'horizon au moment même où le Dalaï-Lama franchissait la frontière, plus heureux que jadis le roi tibétain du Ladakh, Ngoroub Stanzin, qui fut saisi par les soldats de Zorawar à une heure de la limite du territoire anglais, au Spiti¹.

Les poursuivants durent retourner à Lha-sa, sinon les mains vides, au moins sans ramener personne, et les mandarins furieux, les accusèrent d'avoir reçu de l'argent des lamas pour les laisser échapper; leur chef dut payer pour tous, car, dit laconiquement le récit préindiqué qui s'arrête ici, « ce qui arriva à ce malheureux officier, je ne saurais le dire ».

*
* *

Une fois sur le territoire anglais, craintes et privations cessaient pour l'Homme-Dieu en fuite. Les

1. Cf. l'étude précédente sur *La Conquête du Petit-Tibet*.

indigènes du Sikhim, qui sont lamaïstes, étaient au bruit de son arrivée accourus à sa rencontre, lui amenant leurs chevaux et leurs mulets pour le transporter. Le radja Koumar, prince héritier de ce petit État himalayen qui représente généralement son père, défiguré par un bec-de-lièvre, dans les circonstances officielles, s'était aussi porté au-devant de lui pour le saluer et lui assurer un plus facile voyage.

En descendant la vallée du Rong-chou, le Dalaï-Lama parvint, ainsi accompagné, aux bords de la Tista où est bâtie la petite ville de Kalimpong, qui appartenait primitivement au Bhoutan et fut annexée au Sikhim à la suite de la guerre de 1865. Le 23 février un cavalier tibétain, complètement exténué, y était arrivé pour annoncer l'arrivée de son maître : il fut acclamé comme un héros par la population, le bruit ayant couru qu'il avait par son courage sauvé celui-ci.

Le lendemain, les indigènes se préparèrent à la venue du dieu en brûlant de l'encens et en illuminant leurs maisons. A la tombée de la nuit, une grande clameur annonça le cortège sacré et un groupe de cavaliers, armés du fusil et du sabre court, vêtus de la robe brune, des bottes de feutre et du grand chapeau à rebords plats des Tibétains de Lha-sa, émergea de la poussière et, au galop de ses petits chevaux poilus, fit son entrée dans Kalimpong pendant que la lune se levait derrière les montagnes blanches.

Le pontife était habillé comme ses hommes et on ne pouvait le distinguer qu'à sa mule, richement caparaçonnée et tenue en bride par deux serviteurs ; le visage amaigri, marqué par la variole, il paraissait très éprouvé du voyage et se retira dans la maison

préparée pour lui, où il resta à se reposer toute la journée du lendemain. Le jour suivant, il donna audience, et la foule défila respectueusement devant le dieu souriant, assis dans un large fauteuil, vêtu d'une robe de soie et d'un châle rouges, la tête rasée et nue; plusieurs Européennes lui furent présentées par le radja Koumar, il s'entretint avec un missionnaire, et un grand nombre d'indigènes déposa à ses pieds de magnifiques présents.

Le 28 février il se remit en route pour l'étape suivante, Pashok, porté dans un riche palanquin tendu de soie jaune tissée d'or; ses hommes le suivaient à cheval, après avoir été désarmés par la police locale des vieux fusils russes (carabines Berdan) qu'ils avaient apportés de Lha-sa. Les Lepchas et les Népâlais bouddhistes de la région, porteurs de bannières et d'encensoirs, avaient quitté Darjiling dès la pointe du jour, ainsi que de nombreux touristes européens et américains venus par le train de Calcutta, avec des photographes et des agents de cinématographes, pour voir passer ce cortège unique.

En tête marchaient les lamas de Darjiling, portant des bannières de soie jaune et jouant de leurs bizarres instruments, puis des soldats enturbannés de la police du Bengale et les Tibétains de l'escorte, montés sur des mules efflanquées, mais vêtus de somptueuses robes rouges. Le Dalaï-Lama, sur un poney couvert d'une housse de soie jaune tissée d'or et ornée de pierres précieuses, portait une robe de soie jaune et était suivi du radja Koumar en grand costume et de plusieurs centaines d'hommes et d'enfants vêtus de jaune et de rouge, en sorte que le cortège semblait fait de ces deux couleurs.

Il s'arrêta pour déjeuner dans une chaumière, où un repas tibétain lui fut servi avec le *tsampa* (farine d'orge grillé) et le thé beurré national ; de tous côtés la foule brûlait de l'encens, multipliait les génuflexions et jetait du riz à poignées : les femmes surtout se pressaient pour toucher la robe du pontife, qui remonta dans son beau palanquin jaune pour terminer l'étape. A l'entrée de Darjiling, il fut reçu par un commissaire du gouvernement anglo-indien, qui le mena jusqu'à son hôtel où il ne s'installa qu'après que les lamas en eussent béni les chambres.

En cet hôtel qui porte le nom singulier, mais assez adéquat en l'espèce, de *Drum Druid* (le tambour druidique), un appartement lui avait été réservé, celui justement que nous occupions nous-mêmes en 1904 ; il est placé à l'étage supérieur, personne n'étant autorisé à dormir à une plus grande hauteur que l'Homme-Dieu dans le lieu qu'il habite, et de sa véranda vitrée et tournée vers la grande chaîne himalayenne, on découvre, quand la brume s'écarte, l'admirable vue des pics aux neiges éternelles que domine la pyramide éblouissante du Kinchenjanga, la troisième montagne de la terre, dont le sommet se dresse à 8 476 mètres, plus de deux fois la hauteur de la Jungfrau. La chambre à coucher même avait été entièrement tendue de soie jaune, et dans un coin l'encens fumait sur un autel devant des statues du Bouddha, spécialement apportées de Gantok, capitale du Sikkim, par le radja Koumar.

Le 13 mars le Dalaï-Lama quittait Darjiling par le petit chemin de fer qui serpente à travers la montagne et la jungle pour atteindre à 2 000 mètres plus bas les brûlantes plaines de l'Inde et il arrivait à Cal-

cutta, où il était reçu officiellement par le vice-roi, Lord Minto, qui échangeait avec lui politesses et cadeaux ; puis il remontait dans son observatoire de Darjiling, où il est encore, pour attendre les événements.

Ainsi le retour ironique du destin oblige aujourd'hui le maître divin du Tibet à chercher abri auprès de ceux qui l'ont une première fois chassé de sa capitale et devant lesquels il avait demandé et cru s'assurer l'appui des Chinois eux-mêmes. Malheureusement pour lui, la politique britannique est liée par les conventions anglo-chinoise de 1906 et anglo-russe de 1907, qui sont basées sur la non-intervention et le respect de la souveraineté de la Chine : tout ce qu'elle peut faire, c'est « d'entrer en conversation avec le gouvernement chinois sur la situation » comme l'a déclaré Lord Morley, les Russes déclarant de leur côté à Pékin qu'ils ne peuvent rester non plus indifférents en raison des nombreux bouddhistes qu'ils comptent dans leur empire.

De son côté, le gouvernement chinois, par l'édit publié le 15 février, a déposé le Dalaï-Lama, l'a privé de tout rang et de tout pouvoir, l'accusant de désobéissance, d'intrigues, de refus d'impôt et le déclarant « le plus mauvais de tous les lamas connus », ce qui ne saurait beaucoup émouvoir le pontife¹, déjà déposé aussi solennellement par la Chine à la demande de l'Angleterre en septembre 1904, lors de sa

1. Une prédiction courante parmi les Tibétains, que j'ai recueillie sur place, annonce que le Grand-Lama actuel, Tub-stan, le *treizième* de la liste, sera le dernier ; il est curieux de retrouver ici la trace de l'influence néfaste attribuée, plus spécialement chez les chrétiens, au nombre 13.

première fuite, au profit de son concurrent, le Grand-Lama de Trachiloumpo.

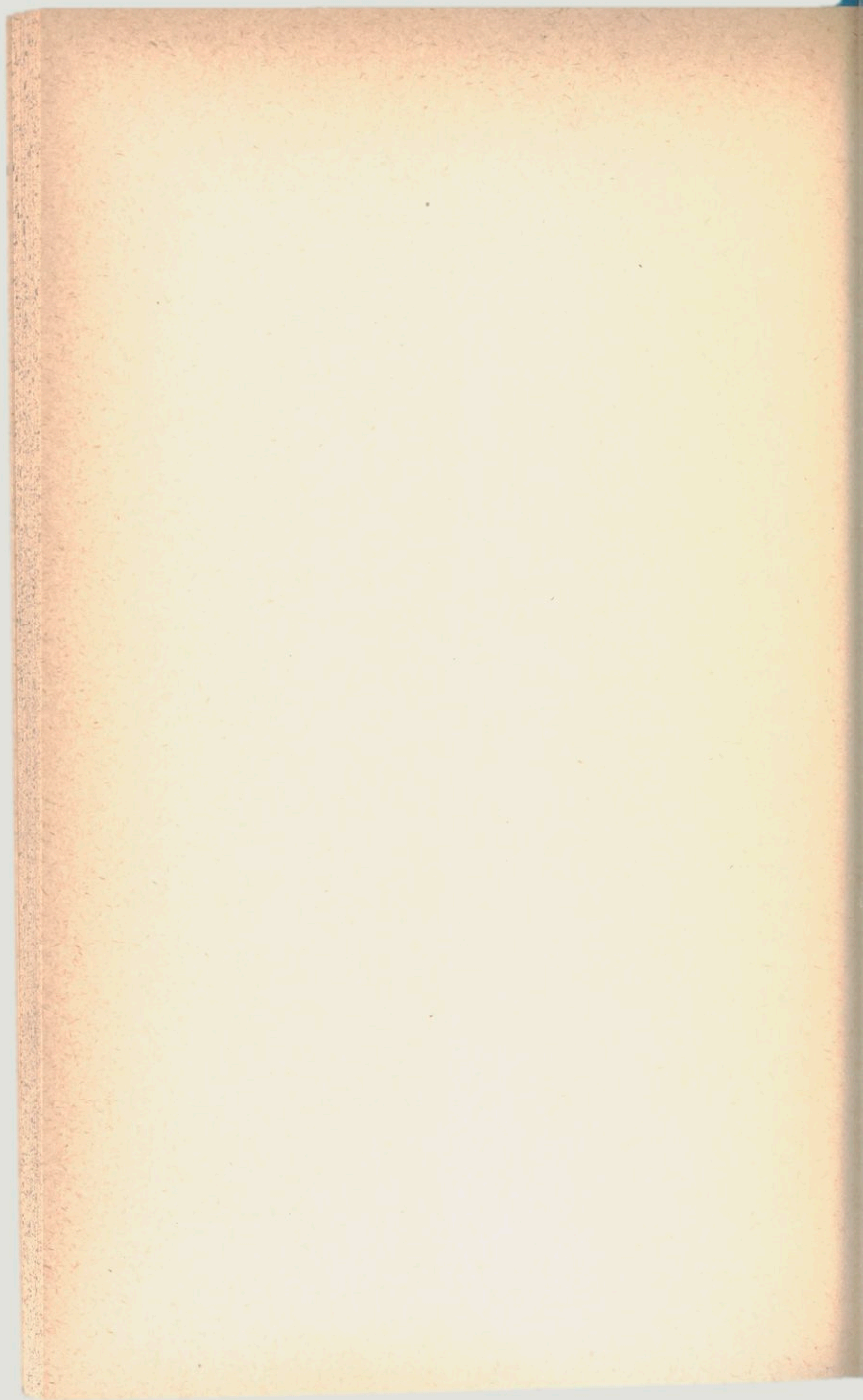
En même temps le ministère des Affaires étrangères de Pékin (Wei-wou-pou), pour affirmer ses prétentions sur le Tibet vis-à-vis des puissances européennes, publiait une « déclaration officielle de la méchanceté du Dalai-Lama », curieux document qui se termine ainsi (trad. de l'*Écho de Chine*) :

« Nous profitons de cette occasion pour déclarer officiellement que la destitution de ce mauvais Dalai-Lama est une affaire particulière à notre Chine, qui a le droit de la faire, et ne regarde pas les administrations politiques sur le Tibet. C'est pourquoi nous ne changeons à cette occasion aucune administration du Tibet ; tous les Tibétains doivent travailler comme ordinairement et observer la paix du pays, malgré l'arrivée à l'intérieur du Tibet d'un grand nombre de soldats : ils sont tous réguliers et les aideront à arriver à la tranquillité. Quant aux affaires étrangères, elles sont traitées quand même d'après le traité sino-tibétain qui n'est pas changé. *Nous espérons que personne n'aura de soupçon dans cette grave affaire* ».

Ainsi va le jeu. Depuis l'aurore de son histoire, nous avons vu le Tibet soumis aux nécessités de sa position territoriale, osciller entre les deux grands empires voisins, et si ces dernières années l'Inde, par le coup de force sur Lha-sa, a cru un moment s'y assurer la maîtrise, la Chine, qui n'en est point séparée par la barrière himalayenne, mais qui possède au contraire les deux moins mauvaises routes conduisant au cœur du pays, n'a cessé de lutter et de négocier, avec des succès divers, pour s'assurer la

domination stratégique et politique tout au moins sur ses frontières. La voici de nouveau installée en suzeraine unique dans la capitale même du pays « interdit » ; mais l'histoire n'est pas close et tant de ruse, d'audace et de cruauté ne suffiront pas à en fixer le cours, tant que l'Asie centrale dressera sur les monts aux assises éternelles ses vastes plateaux presque polaires, où toute vie semble impossible, où le végétal n'atteint plus, où règnent seuls la pierre et le gel. Rien ne devrait troubler la solitude des cimes et des glaciers ; mais l'homme est là qui vient : par delà la ceinture de jungles et de forêts, sur les escaliers de rocs et les cols surplombant les abîmes, il monte ses troupes et ses canons ; la fusillade et la mitraille déchirent l'air inviolé et labourent la neige vierge, le sang fume, les os éclatent, les cadavres s'amoncellent parmi les incendies, les massacres et les supplices, attestant que la race n'a pas dégénéré depuis les jours premiers où les rois d'Assour « se réjouissaient dans la destruction et exaltaient leur âme parmi les ruines ».

APPENDICES



I

LES ROUTES DE L'ASIE CENTRALE

Que faut-il entendre par Asie centrale?

Lorsqu'on examine une carte de l'Asie, on remarque que l'ossature du vieux continent est constituée par la chaîne centrale de l'Himalaya, qui s'élève brusquement au nord des plaines de l'Inde pour s'abaisser par gradins successifs vers l'Océan Arctique. Les trois degrés successifs qui forment les marches de ce gigantesque escalier sont, du Sud au Nord : le Tibet, le désert de Gobi et la Sibérie. Le plateau du Tibet, le plus élevé, est situé à une altitude générale de 4 000 mètres au-dessus du niveau de la mer ; le désert de Gobi s'étend au-dessous à une altitude moyenne de 1 300 à 2 000 mètres, et la plaine sibérienne rejoint l'Océan Polaire en s'abaissant graduellement jusqu'au niveau même de la mer.

L'Asie centrale est formée des deux premières marches : le Tibet et le désert de Gobi, qui comprend le

Turkestan chinois et la Mongolie. Ce nom d'Asie centrale a été souvent étendu à d'autres parties du continent, par exemple à la fraction du Turkestan annexée par les Russes à leur empire dans la seconde moitié du XIX^e siècle; il doit être, en réalité, réservé aux deux régions ci-dessus indiquées, qui forment le *plateau central* de l'Asie et sont sans communication directe avec les mers environnantes.

Cette division géographique formera le cadre même de cette étude : nous examinerons successivement le Tibet et la Mongolie au point de vue des relations commerciales, et, pour chacune de ces deux régions, nous passerons en revue les principales routes, les modes de transport, puis les objets mêmes d'échange et les procédés de commerce : production indigène et trafic intérieur, et surtout nature, importance et origines diverses des marchandises importées et exportées, organisation et étapes des caravanes, principaux marchés, nationalités et races des commerçants qui conduisent ces caravanes ou en sont les organisateurs.

I. — LE TIBET

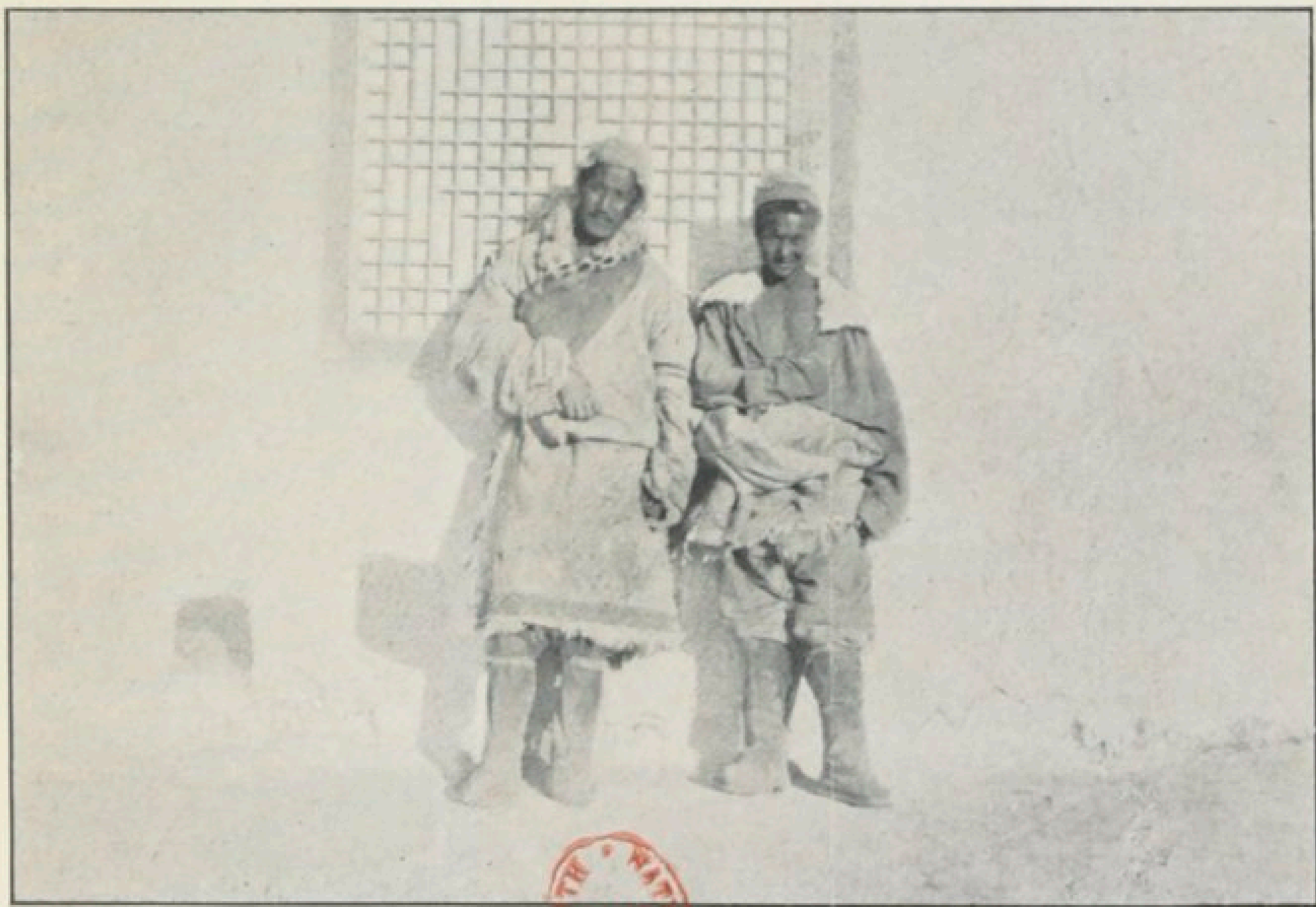
§ 1. — Limites et Administration.

Le Tibet s'étend, comme je l'ai dit, au nord de l'Himalaya et de l'Inde, au sud de la Mongolie et du Turkestan chinois, avec la Chine à l'Est et le Turkestan russe au Nord-Ouest, dont il est séparé par la région des Pamirs.

Au point de vue administratif, il est divisé en quatre grandes provinces, qui sont, en commençant par l'Ouest : le *Ngari* ou Tibet occidental (capitale



SUPÉRIEUR ET MOINES D'UNE LAMASERIE.



PETIT CHEF ET PAYSAN TIBÉTAINS.

Gartok), le *Wei* ou Tibet central¹ (capitale Lha-sa), le *Heou-Tsang* ou Tibet ultérieur (capitale *Trachiloumpo*) et le *Kham* ou Tibet oriental (capitale *Tchamdo*). Il faut y joindre la marche du Nord sur la frontière de Mongolie, qui est connue sous le nom d'*Amdo* ou de *Tangout*, et les déserts inhabités qui s'étendent entre la Kachgarie et le lac Tengri-Nor.

La capitale générale des quatre provinces est la ville de *Lha-sa*, située au Sud-Est du lac Tengri-Nor; c'est la résidence du chef spirituel et temporel du Tibet, le Dalaï-Lama ou Talé-Lama, assisté de ses ministres et des hauts dignitaires de la hiérarchie lamaïque, qui règlent toutes les affaires religieuses et matérielles du peuple tibétain. Au Sud de Lha-sa, dans la ville de *Trachiloumpo* appelée en chinois Chigatse, réside le second lama du Tibet, le Pantchen rimpotche (le très précieux joyau, en langue tibétaine), qui est au moins l'égal du Talé-Lama de Lha-sa en dignité mystique, mais lui est très sensiblement inférieur en puissance effective.

L'administration est, en ces pays, chose fort compliquée, et l'on n'en comprend bien le système qu'à condition de s'être trouvé en relations avec elle. L'administration centrale, communément appelée le *Debadjong*, entretient des délégués dans toutes les localités importantes, et y est représentée par des préfets (en tibétain : djong), des sous-préfets (chellingo) et des chefs subalternes (deba).

Mais il s'en faut beaucoup qu'il n'y ait sur toute l'étendue du Tibet que ces seules autorités émanées du pouvoir théocratique siégeant à Lha-sa. Par sa

1. En tibétain : *Dbou*; en chinois : *Tchong-Tsang*.

nature montagneuse et le découpage du sol en vallées reliées par des cols difficilement accessibles, cette région de l'Asie se prête plus que tout autre à l'établissement d'autorités indépendantes ou rivales. C'est ainsi qu'on trouve au Tibet des enclaves administrées directement par des mandarins chinois, qui dépendent respectivement des vice-rois impériaux du Yunnan, du Seutchouen ou du Kansou. D'autres territoires, surtout dans le Tibet oriental, sont gouvernés par des rois indigènes à peu près indépendants ou surveillés par des résidents chinois, tels que ceux de Batang et de Tatsienlou (royaume de Kiala). Sur d'autres points, des lamaseries puissantes ont pu se rendre à peu près libres de toute autorité supérieure; tel est le cas des *lamas jaunes* de Meli, qui sont commandés par un roi-prêtre choisi dans le sein de leur communauté. De même, les hérétiques du lamaïsme, les *lamas rouges* et les *lamas noirs* connus sous le nom de *Bön-pos*, administrent directement des territoires importants en dehors du contrôle du gouvernement de Lha-sa, centre des *lamas jaunes*.

Enfin le gouvernement impérial de Pékin, qui a la suzeraineté nominative du Tibet, était jusqu'ici représenté dans les quatre provinces par des délégués ou résidents de race mandchoue, dont le premier est établi à Lha-sa auprès du Talé-Lama; il porte le titre chinois de Ta Tchen-Tai (général en chef) ou Kin Tchai (ambassadeur) et a sous ses ordres, en plus d'un résident-adjoint d'autres mandarins impériaux établis à Lha-sa, à Trachiloumpo, etc., lesquels portent le nom de Leang-Tai (payeurs).

§ 2. — Voies commerciales.

Par sa position géographique et sa dépendance administrative de la Chine, le Tibet est donc destiné à commercer surtout avec ce pays. Les routes de ce côté sont, par suite, les plus nombreuses ; ce ne sont pas, d'ailleurs, les plus praticables. En effet, le Tibet oriental, qui touche la Chine proprement dite, est traversé par les plus grands fleuves de l'Asie, qui descendent du plateau central en suivant des érosions profondes séparées par des chaînes très élevées.

Trois grandes routes traversent le Tibet oriental, partant toutes trois de Lha-sa pour aboutir au Seutchouen, la plus occidentale des provinces de la Chine centrale. Par une fortune singulière, les Européens qui les ont parcourues les premiers sont, pour toutes trois, des voyageurs français.

1° La plus méridionale, qui est la plus directe, mais aussi la plus difficile, passe par *Guiamdo*, *Lhari*, *Tchobando* et *Tchamdo*, pour aboutir, comme les deux autres routes, à *Tatsienlou* ; elle a été suivie pour la première fois par les fameux missionnaires lazaristes, les PP. Huc et Gabet, en 1846 ;

2° La route centrale, qui semble meilleure, passe par *Sok-Djong* et *Ribotche* pour se réunir avec la précédente à *Tchamdo* ; c'est celle qu'ont employée Bonvalot et le prince Henri d'Orléans en 1890 ;

3° Enfin, la route septentrionale, dite *route des hauts plateaux*, qui est très longue, très dure, mais assez suivie en raison de l'abondance relative des pâturages qu'elle offre aux caravanes, passe par les sources du Mékong, la vallée du Fleuve Bleu et le

Dergué pour redescendre par le Nord sur *Talsienlou*; elle a été parcourue jusqu'à *Guiergoundo*, sur les bords du Fleuve Bleu, par la mission Dutreuil de Rhins et Grenard; c'est près de là que le premier trouva la mort, le 5 juin 1894.

Une autre route, bien meilleure, car elle passe entièrement en pays de plateaux, conduisait autrefois de *Sining*, centre commercial au sud de la province chinoise du Kansou, jusqu'à Lha-sa en suivant une direction Nord-Est Sud-Ouest. Malheureusement, elle a été coupée depuis un certain nombre d'années par les pirates du désert, les Ngoloks, qui circulent au Sud du Fleuve Jaune en quête du pillage des caravanes, et celles-ci, pour les éviter, sont obligées aujourd'hui à un grand détour dans l'Ouest, par le Tsaïdam. C'est la route suivie autrefois par les missionnaires précités pour descendre de Mongolie sur Lha-sa; plus tard, elle a été utilisée par le grand explorateur russe Prjevalsky, et un itinéraire parallèle a été tracé, en 1892, par le voyageur américain Woodville Rockhill.

Plus à l'Ouest, partant du lac Lob-Nor, une autre route peu fréquentée, dite *route des Mongols*, a été parcourue, en 1890, par Bonvalot et le prince Henri d'Orléans pour tenter de se rendre également à Lha-sa; le voyageur anglais Littledale, en 1895, a suivi un itinéraire parallèle, mais sans succès quant au but final de l'exploration, qui était de pénétrer dans la capitale sainte du Tibet. Tous ces itinéraires ont été depuis lors complétés et reliés entre eux par d'autres explorateurs, parmi lesquels il faut citer en premier lieu Sven Hedin.

De *Kachgarie* descend vers le Sud une route plus

fréquentée, qui part de *Yarkand*, franchit le col de Karakorum et se rejoint à *Leh*, capitale du Ladakh ou Petit-Tibet, avec une autre route qui vient du Kashmir et continue sur Lha-sa, à travers le Ngari. C'est la *route des lacs salés*, qui a été suivie par la plupart des voyageurs anglais partis de l'Inde pour entrer au Tibet.

Pour achever le tour des principales routes qui pénètrent dans cette région, il faut signaler celles qui, au Sud, franchissent la chaîne himalayenne par le Népal, le Sikhim et le Bhoutan. Celles du Népal partent de la capitale de ce royaume, *Katmandou*, pour aboutir, comme les autres, à *Lha-sa*; la plus usitée de celles du Sikhim part de *Darjiling* et franchit le col Jelep-la (c'est aussi la plus courte de toutes); celle du Bhoutan part d'*Odalgarî*, au Nord du Brahmapoutre, pour redescendre dans la vallée du Tsang-po, nom que porte la même rivière de l'autre côté de l'Himalaya, sans compter beaucoup d'autres qui passent par des cols secondaires. Il est regrettable que ces trois routes qui, en raison de leur proximité des possessions anglaises, seraient les plus accessibles aux Européens soient encore toutes trois fermées au passage des voyageurs, en raison de l'hostilité des indigènes et des ordres formels venus de Pékin et d'ailleurs.

Enfin, pour être complet, il faut signaler, à l'Est du Bhoutan, une dernière route à peu près inconnue, qui part du haut Fleuve Bleu, passe par le Tsarong, le pays Sanga-kiou-djong, l'état presque indépendant du Po-youl, repaire des brigands himalayens, et aboutit à *Lha-sa*. Cette route, qui est suivie par les caravanes tibétaines de la frontière du Yunnan et par

les lamas de Méli dont j'ai déjà parlé, n'avait jamais été parcourue par aucun voyageur européen avant le voyage du capitaine Bailey qui a pu la prendre jusqu'à Sanga-kiou-djong (1911).

§ 3. — Modes de transport.

La nature montagneuse du Tibet s'oppose, comme je l'ai dit, à l'emploi d'autres moyens de transport que les caravanes de bêtes de somme qui, seules, peuvent franchir les cols élevés séparant les unes des autres les vallées de l'Asie centrale. Ces caravanes comprennent soit des chevaux et des mulets, soit des yaks; au Tibet occidental des moutons sont même employés au même usage. Les chevaux et les mulets, produits de l'élevage indigène, sont plus petits que ceux d'Europe, mais, nés sur les hauts plateaux et habitués aux chemins de montagne, ils ont une adresse remarquable pour se maintenir avec leurs charges sur les pistes dangereuses qui forment les seules routes du Tibet. Les yaks ou bœufs grognants, spéciaux à cette région de l'Asie, sont également précieux en raison de leur endurance et de la sûreté de leur pied; ils peuvent seuls, pendant l'hiver, franchir les glaciers qui bordent les sommets et se tenir en équilibre sur la neige gelée, qu'ils écrasent de leur poids. Malheureusement, leur allure est beaucoup trop lente, et le même espace qui est parcouru en un mois par une caravane de chevaux ou de mulets demande deux mois de marche à une caravane de yaks.

Les charges sont fixées sur le dos de ces animaux aux moyens de bâts spéciaux, très étroits, qui font

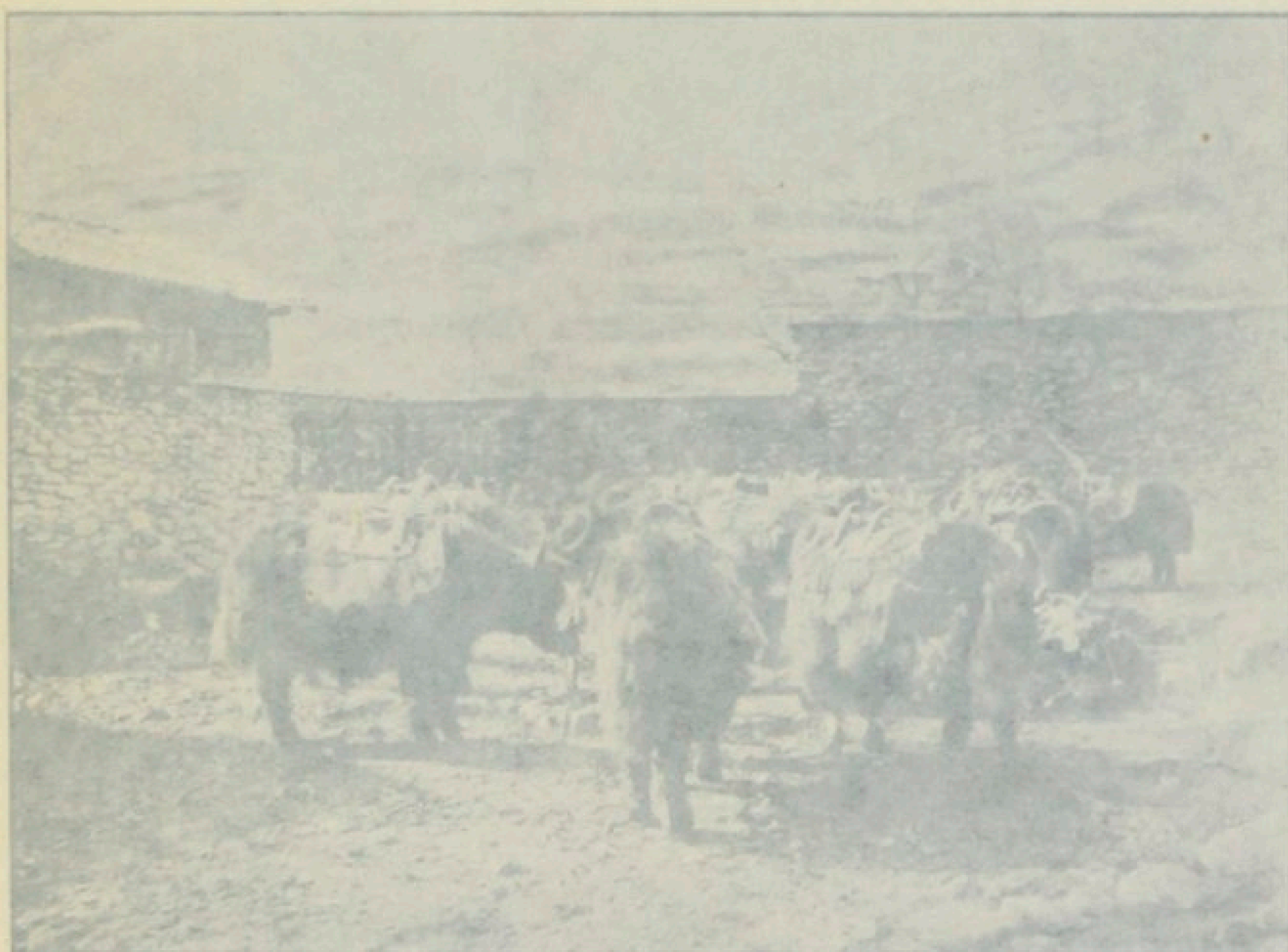
corps, pour ainsi dire, avec la bête; cette disposition est nécessaire pour éviter, autant que possible, les chocs au flancs des montagnes, chocs qui enverraient l'animal porteur rouler dans les abîmes. Le poids d'une charge est en moyenne de cent livres chinoises, environ 63 kilos; mais il peut être augmenté suivant la taille et la résistance de l'animal.

La formation et l'organisation de ces caravanes constituent l'une des plus grandes, comme aussi des plus difficiles spéculations de ces régions; elles sont placées sous la direction de chefs spéciaux appelés, en tibétain, *Tsong-Pön* ou *Gar-Pön*, qui sont les chargés d'affaires des grandes lamaseries ou des chefs indigènes, seuls assez puissants pour tenter ces entreprises commerciales. Aussi leur rang social est-il très élevé, et, dans la hiérarchie des castes tibétaines, les *Tsong-Pön* et les *Gar-Pön* viennent immédiatement après les lamas, les princes et les nobles, et sans doute le Tibet est-il un des pays où la profession commerciale est la plus honorée. La plus importante de ces caravanes qui traverse ainsi l'Asie centrale pour le transport et l'échange des produits du pays est celle qui part tous les ans de *Trachiloumpo*, passe par *Lha-sa* et arrive à *Talsienlou* par la route des plateaux. Cette caravane annuelle, organisée par les Grands-Lamas, porte en Chine les produits du Tibet central et des contrées avoisinantes et en rapporte surtout le thé, qui est le principal article de consommation des Tibétains. Une autre, organisée dans les mêmes conditions, se rend aussi annuellement de *Lha-sa* à *Sining* (Kansou) en traversant tout le plateau central.

§ 4. — Marchés.

Sauf à Lha-sa et dans quelques autres villes, il n'y a pas, dans tout le Tibet, de magasins proprement dits pour l'écoulement des objets de commerce; les échanges sont faits directement par les caravanes au cours de la route et dans les grandes foires qui se tiennent, à date fixe, près des centres importants et des grandes lamaseries. Les marchands chinois, munis d'un passeport spécial, peuvent également se rendre à ces foires et s'établir dans les centres tibétains; il en est de même pour les Mongols de la frontière septentrionale, qui descendent chaque année en assez grand nombre jusqu'à Lha-sa avec leurs caravanes de chameaux. Les hauts plateaux du Nord se prêtent, en effet, assez facilement au passage de ces animaux et sont, pendant l'été, couverts d'une herbe suffisante. Les caravanes mongoles peuvent arriver ainsi jusqu'aux monts Tang-la, dans la préfecture de Nak-chou, où elles transbordent sur les yaks leurs marchandises apportées par les chameaux, qu'elles reprennent à l'automne au retour de Lha-sa.

Après ces détails sommaires sur la géographie de l'Asie centrale, son administration, ses voies et moyens de transport et l'organisation des marchés et des caravanes, il convient d'énumérer rapidement les principaux articles d'échange sur lesquels porte le commerce. Je parlerai d'abord du *commerce intérieur* que les Tibétains font entre eux, puis du *commerce extérieur* qu'ils pratiquent avec les régions circonvoisines.



YAKS PORTEURS AVEC LEUR SELLE DE CHARGE.



COUR D'UN CARAVANSÉRAIR TIBÉTAIN (TATSIENTLOU).

§ 4. — Marchés.

Sauf à Lha-sa et dans quelques autres villes, il n'y a pas, dans tout le Tibet, de magasins proprement dits pour l'écoulement des objets de commerce; les échanges sont faits directement par les caravanes au cours de la route et dans les grandes foires qui se tiennent, à date fixe, près des centres importants et des grandes lamaserias. Les marchands chinois, munis d'un passeport spécial, peuvent également se rendre à ces foires et s'établir dans les centres tibétains; il en est de même pour les Mongols de la frontière septentrionale, qui descendent chaque année en assez grand nombre jusqu'à Lha-sa avec leurs caravanes de chameaux. Les hauts plateaux du Nord se prêtent, en effet, assez facilement au passage de ces animaux et sont, pendant l'été, couverts d'une herbe suffisante. Les caravanes mongoles peuvent arriver ainsi jusqu'aux monts Tang-la, dans la préfecture de Nak-chou, où elles transbordent sur les yaks leurs marchandises apportées par les chameaux, qu'elles reprennent à l'automne au retour de Lha-sa.

Après ces détails sommaires sur la géographie de l'Asie centrale, son administration, ses voies et moyens de transport et l'organisation des marchés et des caravanes, il convient d'énumérer rapidement les principaux articles d'échange sur lesquels porte le commerce. Je parlerai d'abord du *commerce intérieur* que les Tibétains font entre eux, puis du *commerce extérieur* qu'ils pratiquent avec les régions circonvoisines.



YAKS PORTEURS AVEC LEUR SELLE DE CHARGE.



COUR D'UN CARAVANSÉRAIL TIBÉTAIN (TATSIENTLOU).

§ 5. — Commerce intérieur.

Tous les ans, les pasteurs descendent des plateaux pour vendre sur les marchés leurs produits : *bêtes à cornes, moulons*, charges de *laines* — qui servent pour la fabrication des draps (trois espèces : *la-oua*, *poulou*, *tirma*, qui est le plus fin), *tapis*, *cordes de poils de chèvre et de yak*, — *cuirs*, *viande fraîche et viande séchée*, *beurre*, *feutres* pour selles, *peaux*, etc... ; ils les échangent contre des *céréales*, du *sel*, du *thé*, du *fer*, des *ustensiles de ménage*, etc. La laine a beaucoup augmenté de prix depuis ces dernières années, par suite des accaparements des négociants chinois et anglais.

Comme autres produits de l'industrie locale, il faut signaler le *sel*, qui vient notamment des puits du Mékong, près de *Yerkalo*, et est transporté en blocs au Yunnan, les *sabres* du Dergué, les *fusils* de Lha-sa, les *selles* de Litang recouvertes de peau de requin, les *bijoux d'argent* incrustés de *turquoises*, les *bottes de drap*, spécialement les *bottes blanches* faites à Lha-sa pour les chefs lamas, etc... Les ouvriers qui les fabriquent sont généralement des esclaves au service des chefs ou des lamaserie. Dès qu'un homme est signalé pour son habileté manuelle, il est souvent enlevé par ordre d'un prince ou d'un chef de lamaserie qui le réduit en esclavage et le fait travailler pour son compte, solution ingénieuse de la question sociale.

§ 9. — Commerce extérieur.

Le Tibet commerce également avec les pays voisins, qui sont : d'une part la Chine et la Mongolie, d'autre part la Russie et l'Inde.

1. COMMERCE AVEC LA CHINE. — Le Tibet reçoit de la Chine du *thé* grossier fait des plus grosses feuilles et des plus petites branches, qui se vend par briques (par-ka) de 2 kilos $1/4$. Quatre briques représentent un ballot (kor-djrou); trois ballots, une caisse (gam); deux caisses, une charge de yak (guiop). Six millions de kilos de thé environ passent ainsi par le grand marché de *Tatsienlou*, plus 800 000 livres par la route du Nord. Le thé est donc le principal article de commerce du Tibet, et c'est par là, plus encore que par ses soldats ou ses mandarins, que la Chine le maintenait jusqu'ici sous sa dépendance. Pour donner une idée de la majoration entraînée par les frais de transport, il faut noter qu'un ballot de thé se vendait : à *Tatsienlou*, 7 fr. 50; à *Batang*, 13 fr. 25; à *Kiang-Ka* et *Yerkalo*, 20 fr.; à *Tchamdo*, 27 à 28 fr.; à *Lha-sa*, 40 fr. au moins. Il est vrai qu'entre *Tatsienlou* et *La-sa* le même ballot avait dû faire cinquante-sept jours de marche. Les autres produits chinois importés au Tibet sont : les *toiles de coton*, blanches ou bleues, qui viennent aussi par *Tatsienlou*, valent le double à *Batang* et le triple à *Tchamdo*; le *fil de coton blanc et bleu*, qui vaut son poids d'argent à *Yerkalo*, etc...

La Chine reçoit en échange, du Tibet, de l'*or*; la principale mine est celle de *Tok-Yalong* dans le *Ngari*, dont les produits vont aux Indes et qui est considérée comme la plus haute station habitée du globe (4 890 mètres d'altitude). Le Tibet exporte également

en Chine : du *musc* (souvent falsifié avec du sang de bœuf), de la *rhubarbe* palmée et des *fourrures* (lynx, panthère, renard tricolore, loutre, ours, écureuil-volant, etc.).

2. COMMERCE AVEC LA MONGOLIE. — Les Mongols importent au Tibet des marchandises provenant du Turkestan russe par la Kachgarie et des *chevaux* qui sont très prisés des lamas, surtout ceux de Yarkand et de Sining. Nous reparlerons, d'ailleurs, plus loin du commerce spécial de la Mongolie.

3. COMMERCE AVEC LA RUSSIE. — Les *tapis de selle à fleurs*, les *draps rouges, verts et bleus*, très demandés par les Tibétains, viennent du Turkestan russe et chinois par la Kachgarie (*Yarkand* et *Khotan*) en suivant la route des lacs salés jusqu'à Lha-sa; ils sont, de là, réexportés jusqu'à Tatsienlou, ayant traversé ainsi toute l'Asie centrale.

4. COMMERCE AVEC L'INDE. — Le commerce est fait surtout par les Kachmiriens et les Népâlais établis à Lha-sa, où ils ont leurs quartiers et leurs temples, ainsi que par quelques Parsis; ils y vendent à peu près tous les *articles européens*: des cotonnades, des grains et des *pierres précieuses*, qu'ils échangent contre de la *laine*, du *borax*, des chevaux et mulets, etc. L'importation du thé indien est encore interdite. Il faut noter dans tout le Tibet la surabondance des *roupies anglo-indiennes*, dont la circulation n'est pas en rapport avec les échanges constatés par les rapports officiels des douanes anglaises.

II. — LE DÉSERT DE GOBI

§ 1. — Configuration et Gouvernement du pays.

Dans la première partie de cette étude je me suis étendu sur les conditions du commerce au Tibet et les objets d'échange sur lesquels il porte ; ces développements me dispenseront d'insister aussi longuement, dans la seconde partie, sur la situation, au point de vue commercial, du désert de Gobi. Les deux régions ne diffèrent pas, en effet, sensiblement sous le rapport des productions et des besoins : les deux peuples, tibétain et mongol, appartiennent à la même race, ont adopté à peu près les mêmes manières de vivre, et, s'il y avait à établir entre eux un parallèle, il serait en faveur du Tibet au détriment du désert, plus pauvre, moins peuplé, et habité, en grande partie, par des tribus encore nomades, bien que sur leurs frontières les colons chinois tendent de plus en plus à étendre leurs cultures.

Le désert de Gobi se divise en deux régions d'inégale grandeur, la *Mongolie* sur la plus grande étendue et le *Turkestan chinois* à l'Ouest, habité par des peuplades d'origine turke. La Mongolie proprement dite est comprise entre la Grande Muraille qui la sépare de la Chine au Sud, la Sibérie au Nord, la Mandchourie à l'Est, le Turkestan chinois, la Kacshgarie et la Mongolie du Koukou-Nor au Sud-Ouest.

Dans cette dernière région, qui forme avec le Kansou une enclave étroite et longue entre le désert de Gobi et le Tibet, se heurte un mélange unique de populations hétéroclites : Chinois, Tibétains (Tangouts), Mongols et Turks, sans compter les métis

issus de ces races si diverses. La Mongolie, qui embrasse la majeure partie du Gobi, est habituée par les hordes des Mongols nomades, placés sous les ordres de leurs rois et princes indigènes. Ceux-ci sont surveillés par des mandarins impériaux, de race mandchoue, placés dans les centres, qui portent le nom mongol d'*Amban* ou le titre chinois de *Tsiang-Kiun* (maréchaux). Les plus importants de ces représentants du gouvernement de Pékin sont postés aux quatre coins du désert, à Kwei-hwa-tcheng, Ourga, Ouliassoutai et Kobdo.

Le Turkestan chinois et la Kachgarie sont administrés directement par le gouverneur chinois résidant à *Ouroumtsi*, capitale du Sin-Kiang, nom chinois de la province, tandis que l'Amban de *Sining* administre la Mongolie du Koukou-Nor.

§ 2. — Routes.

Entre le Kansou et le Sin-Kiang s'étendent deux routes qui traversent la partie méridionale du désert de Gobi et passent au Sud et au Nord des Monts Célestes (en chinois : Tien-shan); elles sont appelées par les Chinois le *Nan-lou* et le *Pe-lou* (route du Sud et route du Nord) et sont praticables aux chariots.

Une autre grande voie traverse le désert du Sud-Est au Nord-Ouest : c'est la *route postale* qui part de *Pékin*, franchit la Grande Muraille à *Kalgan*, passe par le puits *Sair-Oussou*, *Ouliassoutai* et *Kobdo* jusqu'aux lointaines frontières du Tarbagataï. Du puits Sair-Oussou, situé au milieu du désert, un embranchement se détache, qui conduit à *Ourga* et à *Kiakhta* sur la frontière de la Sibérie

russe (Transbaïkalie); un autre embranchement part de *Kwei-hwa-tcheng* (Koukou-Khoto, la *ville bleue* des Mongols) et rejoint la route postale à la hauteur du Chara-Mouren (la rivière Jaune).

Le long de cette route postale, des puits ont été creusés par les soins du gouvernement chinois; ils sont situés théoriquement à 30 verstes les uns des autres, mais souvent beaucoup plus loin, parfois le double. On compte trente-deux de ces stations de *Kalgan* au *Sair-Oussou*, trente-deux autres de là à *Ouliassoutai*, quinze ensuite jusqu'à *Kobdo*, quatorze du *Sair-Oussou* à *Ourga* et sept de là à *Kiakhta*.

Une autre route plus directe, avec des puits moins nombreux, mais des pâturages meilleurs, suit la frontière de la Mandchourie à l'est de la route postale. C'est celle que prennent les caravanes du thé entre la Chine et la Sibérie; elle ne passe pas par le Sair-Oussou.

Le *Gobi* (en chinois *Cha-mo*, la mer de sable) est, comme on sait, une ancienne mer intérieure, graduellement desséchée. L'eau, même celle des puits, y est presque toujours saumâtre, l'herbe rare et mauvaise et les arbres à peu près inconnus. Le *dirissou*, la seule plante qui arrive à percer la croûte de sable, de gravier et de salpêtre formant le sol du désert, est une herbe tellement dure que les Chinois se servent de ses tiges pour en faire des baguettes à manger; elles atteignent la grosseur d'un crayon et ont souvent plus d'un mètre de hauteur.

§ 3. — Régime des transports.

Le service des routes est assuré par les Mongols qui, en échange du droit de se servir de l'eau des

puits, sont astreints à fournir les moyens de transport et de ravitaillement aux voyageurs et aux commerçants munis d'un passeport régulier du gouvernement chinois. Ils viennent, à tour de rôle, camper près des stations, chaque famille pendant un mois, et doivent entretenir les tentes qui servent de gîtes d'étape, prêter leurs chameaux et leurs chevaux pour le transport des hommes et des bagages d'une station à l'autre et fournir la viande de mouton, qui est à peu près l'unique produit du désert où l'on ne trouve aucune culture.

Les chefs de stations, qui ont reçu du Gouvernement impérial des titres et des boutons de mandarins militaires, sont responsables de ce service, généralement très bien fait; ils portent le nom de *Djanke*, corruption des mots mongols *dzinkin mere* (officier en service).

§ 4. — Articles de Commerce.

Les principaux articles de commerce qui circulent ainsi à travers le désert sont : le *riz* et le *millet*, que les Chinois vendent aux Mongols pour assaisonner leur nourriture, les *peaux* et les *laines*, dont les meilleures viennent de la région du Koukou-Nor, et surtout le *thé*, qui est le principal objet de transit.

Voici, sur le commerce du thé, quelques détails empruntés au premier explorateur russe de la Mongolie, le général Prjevalsky ¹ :

Depuis que l'autorisation d'exporter le thé par mer a été accordée, le transit par la Mongolie a nécessairement

1. Trad. G. du Laurens, Paris, 1880.

diminué; pourtant un de nos négociants m'a assuré que deux cent mille caisses sont encore expédiées annuellement de *Kalgan* à *Ourga* et à *Kiakhta*; chacune de ces caisses pèse environ trois pouds (48 kil., 114). Le thé qui approvisionne *Kalgan* arrive des plantations voisines de la ville de *Hankeou*. Les voyages des caravanes n'ont lieu qu'en automne et en hiver; en été, les chameaux reprennent de nouvelles forces dans les steppes.

Dès le commencement de septembre, de longues files de chameaux se dirigent sur *Kalgan* de tous les points de la contrée. Chacun d'eux porte quatre ou cinq caisses. Souvent les caravanes s'arrêtent à *Ourga*, car, à partir de cette ville, la neige devient beaucoup plus épaisse; le cas échéant, on transporte à *Kiakhta* les caisses de thé sur des charrettes trainées par des bœufs.

Le prix du transport d'une caisse de *Kalgan* à *Kiakhta* est de trois lans (6 roubles, environ 22 fr. 50), et une caravane peut, en hiver, faire deux fois le voyage. Comme deux hommes suffisent pour guider vingt-cinq chameaux, les frais de route sont peu considérables; et l'entrepreneur du transport a, pour une campagne, un bénéfice très important, même s'il perd plusieurs chameaux, ce qui arrive quelquefois, les chameaux, par suite de l'usure du sabot, étant atteints de claudication ou ayant, par défaut de soins, leurs reins écorchés. Malgré les profits que les entrepreneurs de transports réalisent ainsi, bien peu de Mongols savent conserver quelques centaines de roubles : la plus grande partie de leur gain passe dans la bourse des Chinois.

Un chemin de fer, partant de Pékin, atteint aujourd'hui *Kalgan*, et, en abrégant considérablement le voyage entre la Chine et la Sibérie lorsqu'il aura rejoint le transsibérien, fera disparaître les dernières caravanes qui circulent encore dans cette partie du Gobi.

II

LES SOURCES DU GANGE

L'origine des grands fleuves asiatiques qui descendent du Tibet pour arroser le nord de l'Inde a été récemment remise en question par les découvertes et les constatations qu'a faites Sven Hedin dans la région transhimalayenne. A ce sujet, des documents anciens ont été publiés, notamment une curieuse et précise description des sources du Satledj, tirée d'un ouvrage chinois de 1762 : le *Shui-tao-ti-kang* [Éléments d'hydrographie], et communiquée à l'explorateur suédois, qui en a publié la traduction dans le récit de son dernier voyage¹. Les recherches que j'ai poursuivies à cette occasion m'ont fait rencontrer un document d'origine pareillement indigène, mais plus ancien encore si, pour les raisons que j'exposerai, l'on admet que son auteur hindou le destinait à l'un des

1. Sven Hedin, *Trans-Himalaya*, London, 1909, p. 184-185.

Grands Mogols, vraisemblablement l'empereur Akbar, qui régna de 1556 à 1605.

Il s'agit d'une carte, ou plutôt d'une suite de petites cartes assez sommaires, mais intéressantes par leur dessin, leurs légendes et leurs détails, qui sont consacrées surtout au cours supérieur du Gange, à la région du mont Kailasa et des lacs sacrés voisins, le Mansarowar et le Rakas-tal, où l'on a cru longtemps que le fleuve saint des Hindous prenait son origine. D'après les indications portées sur leur reproduction, ces croquis ont passé, en original ou en calque, entre les mains d'un orientaliste connu, le père jésuite Joseph Tiefenthaler, né à Botzen (Tyrol) vers 1715, qui séjourna près de trente ans aux Indes et leur consacra une *Description géographique de l'Indoustan*, parue en 1785 ; un autre orientaliste plus célèbre encore, Abraham Anquetil-Duperron¹, vingt-

1. Mlle D. Menant, dont on connaît la compétence dans les questions indiennes et qui a fait d'Anquetil-Duperron l'objet de recherches spéciales, a bien voulu me communiquer un travail paru dans la revue de Bombay *East and West* en mars et avril 1906 sous la signature du P. S. Noti, du même ordre religieux que le P. Tiefenthaler, et consacré à ce dernier sous ce titre : *Joseph Tieffentaller, P. J., a forgotten geographer of India* (un géographe oublié de l'Inde). On y trouve d'intéressants détails sur les voyages du missionnaire et ses études sur le cours moyen et inférieur du Gange ; lui-même dit avoir envoyé pendant son séjour en Oude (1766-1771) un indigène relever la haute vallée du Gogra jusqu'aux monts du Koumaoun ; c'est sans doute à cet Indien que sont dus les croquis reproduits par Anquetil-Duperron et consacrés à cette région, mais d'après le texte même du P. Tiefenthaler son envoyé ne serait pas allé jusqu'aux lacs sacrés, et la carte de ces derniers, dont les légendes sont d'ailleurs en persan, ne peut par suite lui être attribuée : « Il y a quelques personnes, mais en très petit nombre, écrit le P. Tiefenthaler, qui ont escaladé la muraille de glace (de l'Himalaya) au péril de leur vie, dans le but d'atteindre le mont Kela (Kailasa), séjour

deux ans après son retour d'Asie, les publia d'après lui, réunis en une seule feuille, sous ce titre :

Carte générale du cours du Gange et du Gagra [sic], dressée sur les cartes particulières du P. TIEFENTALLER, J. missionnaire apostolique dans l'Inde, par M. ANQUETIL DU PERRON, de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, Interprète du Roi pour les Langues Orientales, à Paris, 1784. Gravé aux frais de l'auteur.

C'est ce document, gravé par les soins d'Anquetil-Duperron, avec les annotations et les traductions des légendes indigènes données par lui, que je voudrais décrire ici, en dégageant les renseignements qu'il apporte sur l'état de ces régions vers la fin du xvi^e siècle et les indications qu'il peut fournir pour la solution du problème hydrographique s'y rattachant malgré les erreurs dues à certaines idées fausses ou préconçues de l'auteur hindou. L'intérêt de la question n'est, d'ailleurs, pas seulement d'ordre géographique, mais touche aussi à l'histoire politique et religieuse de l'Asie centrale, comme on le verra par les détails qu'il n'est pas inutile de rappeler ici.

de Mahadeo (Shiva), et par là le salut éternel; mais elles ont trouvé leur tombeau dans les neiges ou sont mortes de faim et de froid. » Le P. Noti constate aussi que les premières recherches touchant le cours du Gange remontent « à l'âge du grand Akbar ». L'empereur chinois Kang-hsi avait de son côté envoyé au Tibet deux lamas spécialement exercés, qui revinrent à Pékin en 1717 en rapportant une carte où le Gange sortait du Lanka-dhe (Rakas-Tal); on pourrait croire que ce dessin original a été reproduit dans le carton ci-dessous n^o VI (fig. 3), qui a l'aspect si nettement chinois et même mongol, si ce dernier n'était vraiment trop sommaire. Trois cartes résumant ses propres recherches, avec 21 cartons, ont été envoyées en 1776 par le P. Tiefenthaler à Anquetil-Duperron, qui en a tiré les éléments de celle étudiée ici; tous les autres papiers du missionnaire, restés aux Indes, auraient été brûlés à Lucknow pendant la révolte de 1857.

I

Parmi les éléments qui ont constitué le lamaïsme tibétain : bouddhisme hindou, shivaïsme tantrique, chamanisme turc, — et, sans doute plus ancien qu'eux tous, on retrouve un culte animiste qui s'adressait surtout aux montagnes et aux lacs, et qui s'attache encore aujourd'hui aux plus imposants de ces phénomènes naturels. C'est ainsi que le Doker-la, entre Mékong et Salwen, le Pema-chan, entre Salwen et Irrawaddi, sont l'objet du culte et du pèlerinage, le premier des Tibétains, le second des Lissous; les Mossos voisins vénèrent la colline sainte de Bedjri, et, un peu plus au Nord, en plein territoire chinois du Seutchouen, le mont Omei est encore visité par les pèlerins du Tibet et vénéré par les Lolos, qui y placent l'habitat de leurs trois grands dieux¹. De même, leurs frères de race, les Ngoloks, qui errent autour de la boucle supérieure du Fleuve Jaune, adorent les monts Amnié-matchin et « battent du front » dès qu'ils aperçoivent leurs sommets blanchis par les neiges éternelles.

D'après Waddell², les Tibétains ont déifié quatre montagnes ou chaînes, une à chaque point cardinal : au Nord, Tanlha (sans doute le Tang-la des cartes); à l'Ouest, Ha-bo-gans-bzan ou Gnod-sbyin-gan-bza (probablement l'Ibi-gamin); à l'Est, le Yar-lha-zan-po (qu'on doit chercher dans la chaîne longeant le Yarou-tsang-po ou haut Brahmapoutre), et au Sud,

1. Ch.-Eudes Bonin, *Le mont Omei* (Bull. de Géog. hist. et descriptive, XIV^e année, 1899, Paris, 1900, p. 64-75, 2 fig. plans).

2. L. A. Waddell, *The Buddhism of Tibet or Lamaism*, London, 1895, p. 371.

le Skula-kari (le Kulha-gangri des cartes, au Nord du Bhoutan); mais cette nomenclature ne comprend pas le sommet le plus élevé de tous, l'Everest, que les Tibétains nomment Lap-cigan et où ils placent cinq nymphes (Tan-ma), qui sont les « cinq sœurs » du mont sacré; ni le Kinchenjanga, qui vient immédiatement au-dessous, et qui est tenu pour receler les trésors des dieux; ni le Nanga-parbat, où est le palais du Roi des Serpents; ni les autres montagnes saintes énumérées ci-dessus. Il est probable que cette distribution des quatre sommets sacrés aux quatre points cardinaux est apparentée au système géographique des Chinois, qui ont adopté pour leur propre territoire une répartition analogue de quatre montagnes et de quatre fleuves divinisés.

Parmi les lacs, le Tengri-nor, c'est-à-dire le « lac céleste » en mongol, au Nord de Lha-sa; au Sud, le lac Palte ou Yamdok, où réside la papesse du lamaïsme, dans son couvent de Samding¹; puis le Koukou-Nor, avec son île sanctifiée par un monastère et la « grenouille d'or » que la légende cache dans ses profondeurs, sont aussi parmi les lieux saints du Tibet.

Mais, de tous ces monts et ces lacs, aucun ne peut rivaliser en sainteté avec le mont Merou ou Kailasa d'une part, et le lac Mansarowar, qui s'étend à ses pieds, de l'autre. C'est d'eux, en effet, que la mythologie hindoue fait descendre les quatre fleuves qui, pour elle, arrosent le monde, admettant soit qu'ils sortent du lac sacré, soit qu'ils coulent de la bouche des quatre animaux mystérieux cachés dans la mon-

1. Cf. sur elle l'étude précédente : *La Papesse du lamaïsme*.

tagne : bœuf ou vache d'argent, éléphant d'or, cheval de saphir, lion de cristal remplacé parfois par un aigle ou par un paon. Une autre version, donnée par le Varyou Pourana¹, raconte que, lorsque l'Océan descendit du ciel sur le mont Merou, la pluie qui tomba sur les quatre faces de celui-ci donna naissance à quatre fleuves qui formèrent autant de grands lacs : celui du Sud était le Mansarowar, dont le nom sanscrit indique qu'il a été formé par l'intelligence (*manasa*, latin *mens*) de Brahma. Les Tibétains le nomment Tso-mapham (*tso* signifiant lac), et la géographie due au lama Tsanpo Nomankhan d'Amdo le décrit ainsi² : « Aujourd'hui, les pèlerins et les fidèles de Gangs-ri [Transhimalaya] désignent la montagne de neige mentionnée dans le Mngon-mdsod et les autres lieux sacrés sous le nom de Kang-tesi, et le lac Mtsho Ma-dros-pa sous le nom de Mtsho-maphan. Les commentateurs du Mngon-mdsod décrivent les grandes rivières du haut Tibet comme jaillissant des rochers qui ont respectivement l'apparence d'un éléphant, d'un aigle, d'un cheval et d'un lion³. Selon d'autres écrivains, ces rochers ont l'aspect d'un taureau, d'un cheval, d'un paon et d'un lion, d'où sortent le Gange, le Lohita [Brahmapoutra], le Pakshu [Satledj] et le Sindhu [Indus]. On dit que chacun de

1. John Dowson, *A Classical Dictionary of Hindou Mythology and Religion, Geography, History and Literature*, London, 1879, au mot *Meru*.

2. D'après la version anglaise de Sarat Tchandra Das, *A brief account of Tibet* (*Journal Asiatic Soc. Bengal*, LVI, Part 1, n° 1, 1887, p. 3).

3. Pour un symbolisme très analogue, celui des quatre animaux et du mont d'où jaillissent les quatre fleuves du Paradis, on peut voir : Marcel Laurent, *L'art chrétien primitif*, Bruxelles, 1911, notamment le t. II, p. 16, pl. LXIV.

ces grands fleuves coule dans un des quatre océans, après avoir reçu plus de cinq cents tributaires. Le grand lac Mtsho Ma-dros-pa est mentionné comme couvrant une surface de 80 lieues; ces dires sont fort différents de ce qu'on peut voir aujourd'hui, ce qui doit être attribué à l'inégalité des mérites moraux entre les générations humaines : c'est probablement à cause de la rareté de ces mérites parmi nous que nous ne pouvons plus voir ces lieux sacrés dans l'état primitif où nos ancêtres les voyaient. Il n'y a pas d'autre explication que celle-là au fait que ces choses nous paraissent aujourd'hui aussi petites¹. » Le géographe tibétain rapporte ensuite les légendes relatives au mont Merou, qu'il appelle Kang-tesi, et qui se rattachent à l'hagiographie des premiers apôtres du bouddhisme au Tibet : les marques de leurs pieds sont, d'après lui, encore visibles dans la sainte montagne. Baber (*Travels and Researches in Western China*, p. 88) a donné d'après Desgodins une curieuse légende tirée du recueil épique des Tibétains appelé *Djriung Yi* « le livre des histoires » (cf. sur celui-ci l'étude suivante sur les *Mossos*); elle se rapporte au même objet, et en voici le résumé :

Un mendiant commande à un fabricant de chapeaux un bonnet qu'il exige fait sur le modèle du mont Tisi, c'est-à-dire du Kailasa (Kang-tesi). Tous les métiers d'Asie sont mis au travail pour fournir l'étoffe demandée par le chapelier, qui est de la race des génies comme le mendiant lui-même; mais ce

1. J'ai signalé une explication religieuse du même genre touchant la visibilité d'un phénomène lumineux qui se produit au sommet du mont Omei et qu'on appelle « gloire du Bouddha », dans l'étude citée en note sur cette montagne.

dernier ne veut pour le fond de son bonnet que l'herbe des prairies, pour bordure l'écume des rivières et pour aigrette la forêt dorée de soleil, — ce qui est pour le poète prétexte à énumérer les fleuves, les bois et les pâturages célèbres du Tibet.

Ce Merou géographique ou Kailasa, haut de 6 710 m., a servi de prototype au Merou mytique, le Sou-merou, en tibétain Ri-rat, où les brahmanes placent le paradis d'Indra (Swarga) et le séjour de Kouvera, dieu de la richesse et des trésors cachés, avec son cortège de divinités inférieures; ils lui donnent en conséquence des noms sanscrits qui signifient : montagne d'or, pic-joyau, mont du lotus ou des dieux¹. D'après la cosmographie bouddhique, qui lui assigne une hauteur de 84 000 milles indiens, le Sou-merou forme l'axe du monde, et ses quatre faces sont de cristal ou d'argent à l'Est, de saphir au Sud, de rubis à l'Ouest et d'or au Nord, correspondant ainsi à la matière des quatre animaux symboliques dont il a été question plus haut. Au-dessous du firmament, qu'il soutient comme une colonne, le Sou-merou est divisé en quatre degrés, le plus bas habité par les génies (Yakça), puis, en remontant, par les « porteurs de guirlandes » (Srag-dhara), analogues aux anges; au-dessus, les « éternellement exaltés », qui rappellent les Trônes et les Domination, et enfin les Titans (Asoura), qui luttent avec les dieux pour la possession de l'« arbre du désir » fleuri sur la montagne sainte. La forme remarquable du véritable Merou², pyramide quadrangulaire qui

1. J. Dowson, ouvr. cité, au mot *Su-Meru*.

2. On en trouve une bonne vue dans : Sven Hedin, *Le Tibet dévoilé*, Paris, Hachette, 1910, p. 164. Le plus remarquable des

détache ses quatre faces régulièrement taillées et éblouissantes de glace en avant du massif transhimalayen, a été certainement la cause déterminante du rôle prêté à la montagne dans la cosmographie et la mythologie des indigènes : pour eux, un tel chef-d'œuvre naturel ne pouvait être que l'ouvrage et le séjour des dieux.

La sainteté du mont et du lac était telle qu'ils étaient attestés dans les serments et servaient de témoins pour les traités : c'est ainsi qu'au XIII^e siècle, un des rois du Ladakh s'étant emparé du Koulou voisin, le chef de ce pays s'engagea à lui payer tribut « aussi longtemps que ne fondront pas les glaciers du Kailasa et que le lac Mansarowar ne se desséchera pas »¹.

II

La carte ou plutôt l'ensemble de cartes publié par Anquetil-Duperron se compose d'un carton central, qui représente le cours entier du Gange de ses sources à la mer, et de cinq autres plus petits qui l'encadrent et sont étiquetés : *Figure II* à *Figure VI*.

temples d'Ellora, taillé dans un seul bloc *en avant* de la muraille de rochers, porte le nom de Kailas, dû sans doute à sa forme et à sa situation qui rappellent celles de la montagne sainte.

1. Cf. l'étude sur *La Conquête du Petit-Tibet*. Plusieurs expéditions furent, d'ailleurs, dirigées du Ladakh contre la région sacrée : au début du XVII^e siècle, le roi ladakhi Senghi en mena deux jusqu'au massif du Kailas et au pays de Gougé voisin, dont il s'empara, et en 1841 un camp de cinq mille hommes sous les ordres du colonel Basti Ram, qui a laissé le récit de la campagne, vint s'installer à Taklakar, au sud du Mansarowar, pour couvrir le flanc de l'armée dogra commandée par Zorawar, en marche contre le Tibet (*Ibid.*).

Des notes inscrites dans le carton central donnent les renseignements suivants sur l'échelle à laquelle la grande carte a été dressée :

Échelle. Lieues communes de 2 500 toises, et de 25 au degré. Ces 25 lieues font 37 *cosses* (ou milles) et demi pour le Gange de Gangotri à Farokhabad; pour le Gagra, du Lankha-dhé aux Monts Camaouns : elles donnent 32 *cosses*, pour le Gange, de Farokhabad à Gangasagar; pour le Gagra, des Monts Camaouns à Fatepour.

Les *milles* usités dans les contrées de l'Est sont plus longs que les autres; 32 font un degré. Les milles usités dans les contrées qui s'étendent de *Farokhabad* à *Dehli*, *Hardouar*, *Sirinagar* et *Gangotri* sont plus courts que les *milles* de l'Est, 37 1/2 font un degré — D'*Elahbad* à *Calcutta*, le P. Tieffentaller a levé et décrit le cours du *Gange* avec la boussole en 1765.

L'équivalence entre 25 lieues communes et 37 *kos* pour le degré dans la partie supérieure du cours du Gange paraît trop forte, de même que celle de 32 *kos* au degré pour le cours inférieur, car, en comptant deux milles anglais par *kos* comme on le fait communément dans l'Inde, il en résulterait dans le premier cas 118 km. 5 pour la valeur du degré et dans le second 102 km. 5, en chiffres ronds. Les degrés du cours supérieur, dirigé du Nord au Sud, doivent être des degrés de latitude, dont la longueur moyenne pour le Nord de l'Inde (par 30° lat. N.) est de 110 841 m., et ceux du cours inférieur, allant de l'Ouest à l'Est, doivent être des degrés de longitude, dont la longueur, à cette distance de l'équateur, est de 96 474 m. 8.

La latitude du Mansarowar est, d'ailleurs, sur la carte en question, reportée trop au Nord, au delà de

36° lat. N., alors qu'elle est, en fait, comprise entre 30°40' et 30°50'45" lat. N.; de même, le lac est placé entre 77° et 78° long. E. Paris, alors qu'il est, en réalité, entre 79°4'54" et 79°20'9" long. E. On ne connaissait donc à cette époque sa position que par des approximations d'itinéraires, et non par des relevés astronomiquement exacts.

D'après cette carte centrale et générale, le cours du Gange serait formé de deux bras principaux, l'un descendant de Gangotri, coulant N.-O.S.-E. et portant seul le nom de Gange, l'autre nommé Gagra, venant du Mansarowar et coulant N.-S., puis O.-N.-O. E.-S.-E. avant de se joindre au précédent. La Djumna et d'autres puissants affluents du fleuve sacré sont ainsi relégués au second plan au profit de la Gagra (Gogra), qui paraît avoir, à cette époque et dans les idées indigènes, joué un rôle capital dans l'hydrologie gangétique; les détails de la carte dans sa partie supérieure donnent, d'ailleurs, d'intéressants aperçus sur ces idées.

Le tracé du Mansarowar, du Rakas-tal et des cours d'eau qui s'en échappent reproduit celui que nous retrouverons à plus grande échelle dans le carton n° III (fig. 2) et que nous étudierons alors. Du Rakas-tal, qu'il appelle Lanka-dhé¹, l'auteur fait sortir à l'Ouest le Sardjou, qu'il fait passer ensuite à Taklakot (Taklakar), Couman, Darma Djiria (Djidikar?), Coutchar (Khodjarnarth), Sarangpour, en

1. D'après le nom tibétain du lac : Langak-tso, dit aussi Rakas-tal, lac du diable (Raksasa en sanscrit). Le premier nom évoquait celui de Lanka (Ceylan) pour les pèlerins hindous qui, par suite, appelaient aussi ce lac Ravana-hrada, Ravana étant le roi mythique de Ceylan et le chef des Raksasas qui habitaient l'île (J. Dowson, ouvr. cité, au mot *Ravana*.)

plaçant à cette hauteur la mention suivante : « Ces deux villages sont du royaume du Tibet, appelé Boutan ». C'est donc en aval que passait la frontière du Tibet, dont le nom (Bod-youl) se confondait fréquemment alors pour les Européens avec celui de l'État himalayen du Bhoutan¹.

Les indications qui accompagnent le cours du fleuve en aval montrent quelle confusion existait également entre les divers affluents supérieurs du Gange : après avoir, au sortir du Rakas-tal, pris le nom de Sardjou inscrit au-dessous de celui de Gagra comme s'il s'agissait d'un même cours d'eau, il porte ensuite la mention : « Ici le Sardjou est appelé le Salsa », puis : « Ici il est nommé Kanar; ailleurs Sardjou; ailleurs Gagra et Dehva. On le nomme Sardjou, parce que, à Pasca, il reçoit les eaux du Sardjou », et plus bas encore : « Confluent du Kanar et du Sardha. Cette rivière lui ôte son nom; ainsi le Kanar est appelé Sardha ». Donc, pour l'auteur indigène, tous ces noms, qui sont en fait ceux d'affluents distincts du Gange, s'appliquaient successivement à ce seul et même fleuve; une certaine ressemblance entre le nom du Sardjou ou Sarda et celui du Satloudj ou Satledj et le voisinage des sources de cet affluent de l'Indus avec celles de la Karnali ou Mapchou, tête du Gange, qui sort de la région himalayenne au Sud du Mansarowar et arrose bien les villages cités entre Taklakar et la frontière, a amené sans doute la confusion initiale, d'où les autres sont sorties; nous allons les retrouver sur les cartons qui entourent cette carte centrale.

1. Voir : *Le Bhoutan inconnu*.

Le carton n° II, « calqué sur l'original du P. Tiefentaller », porte en outre la mention suivante :

Gangotri ou cataracte du Gange aussi appelée Bouche de la Vache. Ce fleuve se précipite d'un rocher et tombe dans un creu [*sic*] large et profond. Cette cataracte est environ par 33 degrés de latitude septentrionale, et par 73 degrés de longitude, le premier méridien fixé à l'Oservatoire de Paris.

Il s'agit ici de la source de la Baghirati, autre affluent du cours supérieur du Gange, qui s'échappe d'une caverne creusée entre trois pics, à l'Ouest du massif de l'Ibi-gamin, et à 20 kms. en amont de Gangotri, pèlerinage fameux parmi les Shivaïtes : la carte la qualifie de « seconde source du Gange », celle décrite plus haut (Sardjou) étant considérée à tort comme la première, et le dessin représente au naturel le trou dans la montagne d'où sort la rivière et le bassin qu'elle forme ensuite et qui sert aux ablutions des pèlerins. Les points portés en aval sont Devalcoti, Bhagoncoti, Deval Sachen Abhosagar (le plus important, avec figuration d'un temple) et Razacoti. La latitude indiquée pour Gangotri est également trop septentrionale, de quatre degrés au moins.

Bien que ce carton porte le nom du P. Tiefenthaler, le seul aspect du dessin montre bien qu'il s'agit, comme pour les suivants, d'un croquis fait par un indigène dont l'original devait appartenir au missionnaire, et non d'un levé dû à ce dernier. D'ailleurs, d'après la note citée plus haut à propos de la carte centrale, celui-ci n'aurait relevé et décrit le cours du Gange en 1765 que dans sa partie inférieure, d'Allahabad à Calcutta.

La carton n° III (fig. 2) est peut-être le plus inté-

ressant, à cause de son échelle plus grande et des détails plus nombreux sur les deux lacs sacrés : « calqué sur l'original fait par un Indien », il représente la « première source du Gagra » qui, sur la carte même, est aussi appelée Sardjou, mais tient en fait la place du Satledj, par une confusion dont la raison probable a été donnée plus haut. La rivière Sardjou-Gagra est dessinée comme sortant directement de la rive occidentale du Lanka-dhé (Rakas-tal), mais l'auteur indigène avait bien entendu dire que le véritable Satledj prend sa source dans la même région comme on peut le voir par la note suivante, traduite du persan, qui encadre son croquis : « Mer (grande rivière) de Satloudj qui va du côté du Penjab », note à laquelle Anquetil-Duperron a cru devoir ajouter les explications suivantes :

On dit que Satloudj qui va à Belaspour [Bilaspour] et à Lodian [Loudhiana] sort de ce lac [Mansarowar] : mais cette assertion ne mérite aucune croyance, car il est plus vraisemblable qu'il se jette dans l'Aïkaknanda [Alaknanda] qui arrose Badrinath et Sirinagar ou dans une autre rivière.

Malgré cette hypothèse, d'ailleurs fausse, sur la jonction du Satledj et de l'Alaknanda, l'auteur indigène n'en a pas moins sur son croquis donné le nom de Satloudj à l'émissaire qui sort au nord-ouest du Mansarowar, de même qu'il a appelé Brahmapoutren celui qui sort droit à l'est; ce dernier cours d'eau, en réalité, ne sort pas du lac, mais y entre : c'est le Tage-tsangpo de Sven Hedin. Enfin, un autre émissaire est marqué au Sud-Ouest du lac avec cette seule indication : « Ghâti behroun, hors des montagnes ».

Ces deux derniers cours d'eau, à l'Est et au Sud-Ouest, existant dans la réalité, on peut en conclure que le premier, au Nord-Ouest, était également

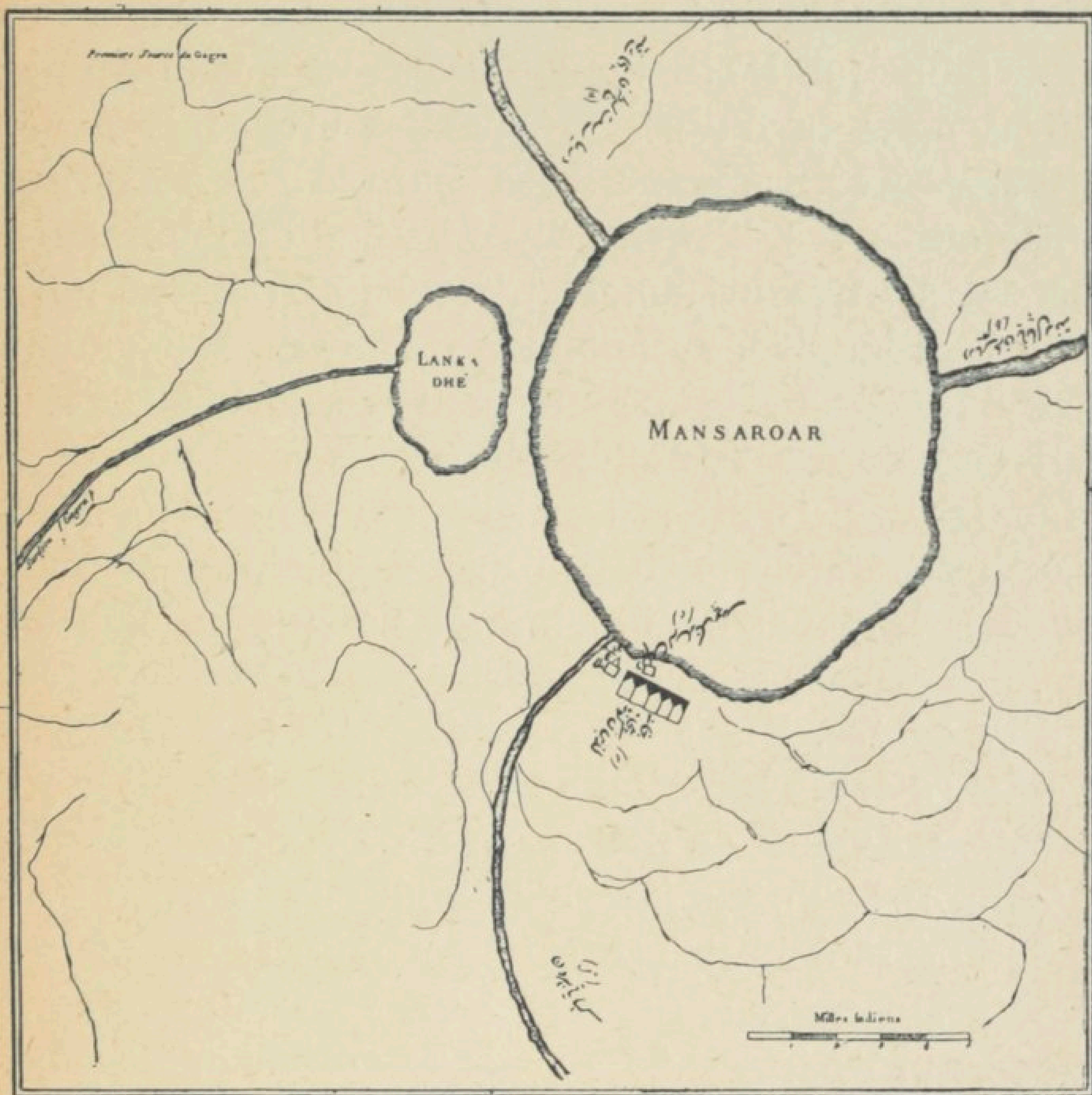


Fig. 2. — Fac-simile de la fig. III de la carte publiée par Anquetil-Duperron.

visible à cette époque et a bien été reconnu à son débouché dans le lac par l'auteur qui, sous l'empire des idées régnantes, lui a donné le nom de Satloudj puisqu'on savait déjà que cette rivière, comme le Brahmapoutre, avait sa source dans les régions voisines du lac : ne serait-ce pas là l'indice qu'il existait alors dans cette direction un canal de jonction entre

les deux lacs, canal dont le visiteur indigène a seulement vu et dessiné l'amorce au Nord-Ouest du Mansarowar, sans la suivre jusqu'à son débouché dans le Rakas-tal? Les constatations de Sven Hedin ont établi que les eaux de ce dernier lac se déversaient dans le Satledj lorsqu'elles atteignaient un certain niveau, comme il est marqué sur les cartes antérieures : « L'ancien lit desséché de l'émissaire est encore très nettement tracé à l'extrémité Nord-Ouest du bassin¹. » Si donc il y a eu communication entre les deux lacs, comme tout tend à l'établir, le fait de nommer Satloudj l'émissaire nord-ouest du Mansarowar n'était pas au fond absurde, bien que l'auteur indigène n'ait pas su où conduire et faire aboutir le canal dont il n'avait vu que la jonction avec ce dernier lac.

Par contre, il a certainement visité et sans doute habité, d'après les détails qu'il donne, les établissements religieux qu'il a marqués au sud du même bassin, près du confluent du cours d'eau de Ghâti-behroun, et dont il écrit ainsi les noms :

1° « Dharm Sâleh Sarangpouri », ce qu'Anquetil-Duperron traduit par : « école de morale de Sarangpour »; ce devait être en réalité un monastère bouddhique ou un caravansérail pour pèlerins (dharma-sala);

2° Un temple appelé « Miatt Maha Deo », c'est-à-dire : pagode dédiée à Shiva;

3° Un couvent d'ermites bouddhistes : « Lasban Kouret pendjah Khaneh », traduit par Anquetil-Duperron ainsi : « village de pauvres (solitaires), cinquante maisons (cellules) ».

1. Sven Hedin, *Le Tibet dévoilé*, p. 165.

L'édifice dédié à Shiva, d'après sa forme (un cube surmonté d'un cône), rappelle l'architecture tibétaine des *chortens* commémoratifs qu'on trouve dans le voisinage de toutes les grandes lamaseries; l'école de Sarangpour, d'après sa position sur la carte, doit correspondre au couvent de Tougou, visité et décrit par Sven Hedin, qui y compta quatorze lamas : peut-être le nom hindou de Sarangpour se retrouve-t-il dans celui d'un cours d'eau voisin que l'explorateur suédois appelle sur sa carte Selung-urdu; en tous cas, par sa position, ce cours d'eau correspond bien avec celui que le dessinateur indigène a tracé à côté du nom de Ghâti-behroun.

L'ermitage voisin, auquel il ne donne pas de nom spécial, peut se retrouver aussi dans le Yango-gompa, où Sven Hedin a compté dix moines et une nonne; l'abbé, dit ce dernier, vient de « Sekyia-gompa », qui n'est autre que le grand monastère de Sas-kya, à l'Ouest-Sud-Ouest de Lha-sa, fondé en 1071 et berceau de la grande secte réformée des Sas-kya-pa; ses moines, ajoute-t-il, viennent, au contraire, du pays de Hor, à l'Est-Nord-Est du Tibet, et se disent aussi Dok, soit qu'ils fassent partie des tribus nomades (Dok-pa), soit qu'ils appartiennent à la secte Dok-pa ou Droug-pa, dont la branche la plus importante existe encore au Bhoutan. Ce dernier pays entretient, en effet, les lamas de plusieurs monastères voisins des lacs sacrés, comme je l'ai expliqué dans mon étude précédente.

Il y a en tout huit lamaseries autour du Mansarowar, qui forment les stations du calvaire des pèlerins indigènes; ce sont, avec 1^o Tougou et 2^o Yanggo-gompa précités :

3° Gossoul-gompa, où Sven Hedin séjourna également; ce monastère qui, d'après ses propres habitants, ne serait vieux que d'un siècle ne renfermait lors de son passage que trois moines et quatre jeunes clercs; il est situé à l'Ouest du lac, vers la langue de terre qui le sépare du Rakas-tal, et dépend, comme Tougou, de la maison-mère de Chibelling ou Sibling, près de Taklakar; son nom vient, je pense, du tibétain Getsoul-gompa et signifierait alors : le monastère des novices;

4° et 5° Kioù-gompa (Chiu-gompa, de Sven Hedin), occupé par quinze moines, et Guergip-gompa (Tscha-kyip, de Moorcroft), au Nord-Ouest du lac;

6° Lang-bonan, au Nord, sur le Gyama-tchou qui conflue au lac;

7° Pendi-gompa, signifiant sans doute : le monastère des Pandits, avec huit moines, au Nord-Nord-Est;

8° Serolung-gompa, dont le nom signifie : le monastère de la vallée de l'or, avec trente moines, au Nord-Est;

Les principales légendes du carton n° III sont en persan¹, et Anquetil-Duperron, dans sa reproduction, en a donné l'original en caractères orientaux, en même temps que la transcription et la traduction françaises; la carte étant due à un Hindou, on peut en inférer que celle-ci était primitivement destinée à la chancellerie des Grands Mogols, dont le persan était la langue officielle : il est vraisemblable que l'empereur Akbar, qui fit dresser le cadastre de l'Inde et dont la curiosité universelle s'intéressait

1. Les autres, pour lesquelles il n'y a ni texte ni caractères persans, ne peuvent être attribuées qu'à Anquetil-Duperron lui-même.

à toutes les religions, comme en témoignent les fameuses conférences de Fatehpour Sikri, avait tenu à se renseigner sur un des lieux saints les plus fameux parmi les sujets de son empire et que c'est à son intention, sinon par ses ordres, que la visite avait été faite et le croquis des lieux relevé par l'auteur de la carte. En tous cas, celle-ci a servi de base pour tous ceux qui reproduisent la même partie du pays sur les documents publiés par Anquetil-Duperron, à l'exception du carton n° VI, et de là sa particulière importance, puisque c'est la première tentative d'une cartographie de la région sacrée, et la seule avec celle des lamas de Kang-hsi jusqu'aux voyages de Moorcroft et Hearsey (1812), du capitaine Strachey (1846) et des Pandits (1867) dans les mêmes parages ¹.

Le carton n° IV, également « calqué sur l'original fait par un Indien », ne se rapporte pas aux sources mêmes du Gange, mais donne le détail d'un échelon de son cours supérieur avoisinant la résidence du radja de Doulou Bassendar, où se trouvent, dit une note, « des cavernes souterraines d'où il sort avec violence de l'eau, du feu et du vent ». Le croquis de cette région volcanique a été utilisé pour la partie correspondante de la carte générale, là où le fleuve est appelé Salsa.

Le carton n° V, calqué de même « sur l'original fait par un Indien », représente le cours du Gange en aval du point précédent, dans le Koumaoun, comme l'indique l'inscription : « Monts Camaouns ».

1. Leurs itinéraires sont réunis sur la carte publiée par Fr. Ha-nemann (*Petermanns Mitt.*, XVII, 1871, pl. 20). C'est Moorcroft qui, le premier, mit à sa vraie place la source du Gange.

Cette partie a été aussi reproduite sur la carte centrale : elle s'applique en réalité au cours supérieur du Sardjou.

Le carton n° VI (fig. 3) est indiqué comme tiré des *Observations mathématiques, astronomiques, géographiques, chronologiques et physiques* rédigées par le P. Souciet (I, p. 138, pl. VIII, fig. 5, p. 208); ce collègue du P. Tiefenthaler, né à Bourges en 1671, missionnaire jésuite aux Indes, mort en 1744, est l'auteur de deux volumes de « Dissertations chronologiques ». Le seul aspect de la carte reproduite d'après lui montre qu'elle aussi est due à un indigène, non pas hindou cette fois, mais chinois plus probablement, d'après l'aspect caractéristique des montagnes et des lacs, le tracé presque rectangulaire des fleuves et l'orthographe chinoise ou mongole des noms.

Ce que ce croquis offre de plus remarquable, c'est que, pour la première fois, il indique très nettement la communication entre le Mansarowar et le Rakastal qui forment d'après lui des élargissements d'un seul et même fleuve, issu par trois branches du massif montagneux à l'est du premier de ces lacs où l'auteur indigène a placé les sources du Gange, ce que l'éditeur européen a rectifié en intitulant son carton : « Fausse source du Gange ». Du massif en question sortent les trois cours d'eau qui se jettent immédiatement dans le Mansarowar, au Nord duquel la carte place le « Mont Cantès », nom tibétain du Kailasa (Kang-tesi), et ces trois affluents peuvent correspondre respectivement au Pachen-pachung, au Samo-tsangpo et au Tage-tsangpo de la carte de Sven Hedin, les plus importants de ceux qui confluent à la rive orientale et septentrionale du lac.

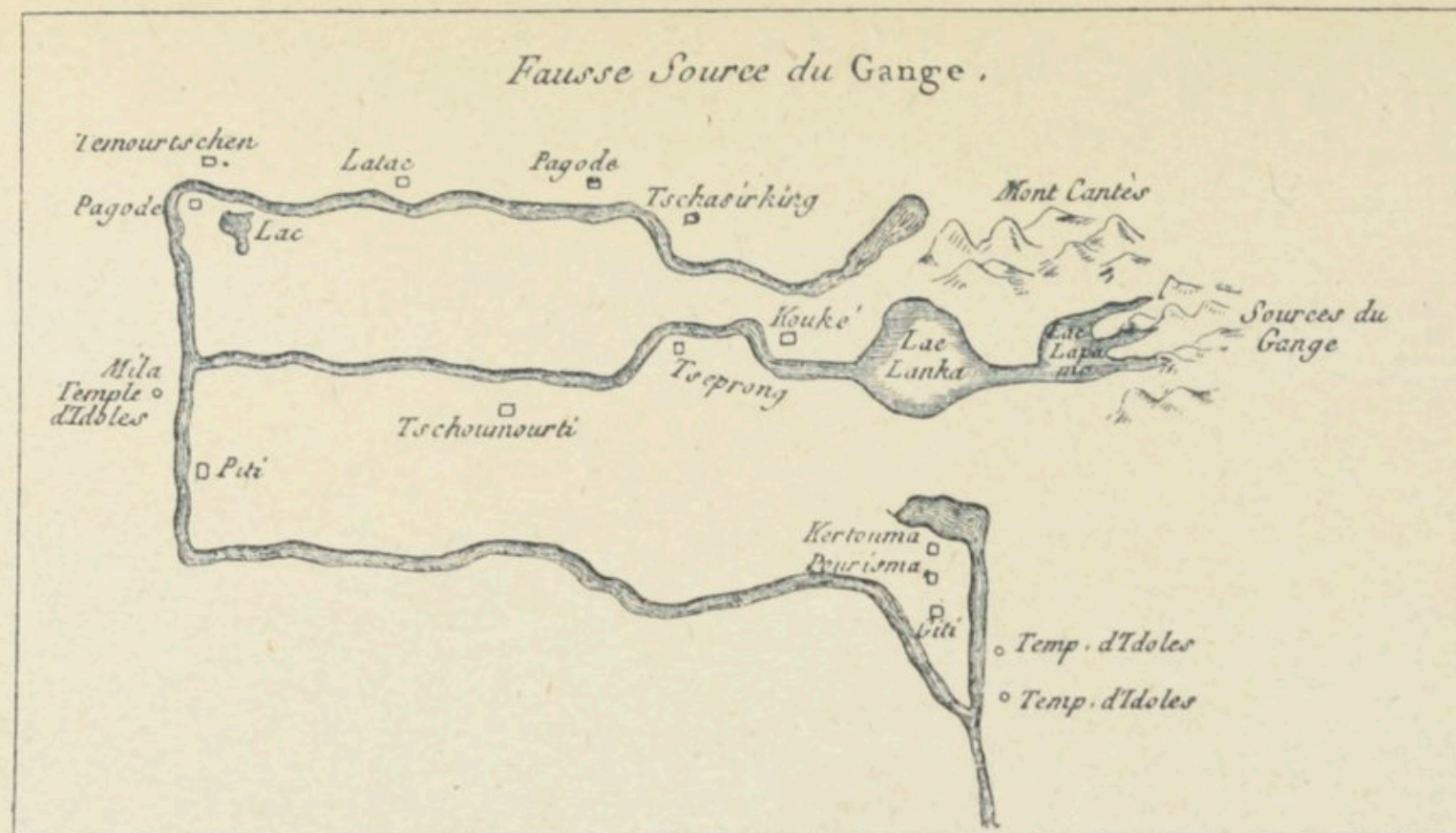


Fig. 3. — Fac-simile de la fig. VI de la carte publiée par Anquetil-Duperron.

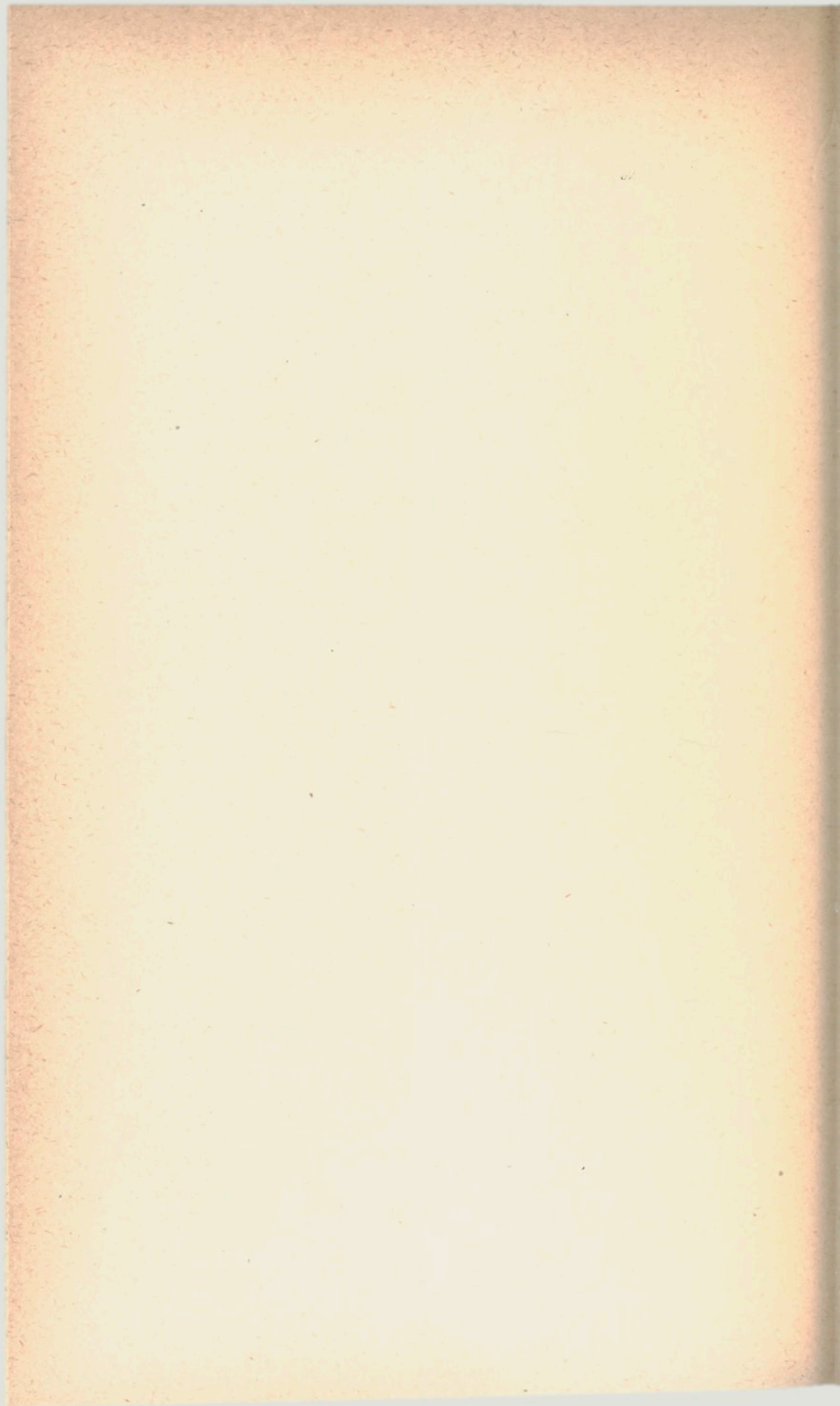
Celui-ci est appelé Lapama, forme chinoise de son nom tibétain : Mapham; un large canal ¹, allant E.-O., le fait couler dans le Rakas-tal appelé Lanka; puis le fleuve unique qui sort de ce dernier continue vers l'Ouest en passant au Sud de Kouké, nom d'allure mongole, puis au Nord de Tseprong (le Tsaprang des cartes, où logea le P. Andrade il y a trois siècles), enfin à Tschumurti (le Chumurti de la carte du Tibet de la Société de Géographie de Londres). Ce fleuve, qui n'est autre que le Satledj, mais que notre auteur croit toujours le Gange (comme d'Anville l'a marqué aussi sur sa carte de 1733), tourne ensuite au Sud à angle droit, après avoir reçu un grand affluent venant du Nord : celui-ci n'est autre que le haut Indus, que le dessinateur indigène croyait aussi confluer au Gange; il le marque, en effet, comme passant à Tchasisir-king (sans doute le Tashigong des cartes), puis à Latac (le Ladakh) et à Temourtschen, autre nom mongolisé. Les deux fleuves réunis continuent vers le Sud, en laissant à l'Est Piti (le Spiti), puis tournent à l'Est et de nouveau au Sud, où leur cours assume enfin la vraie direction du Gange.

En résumé, ce qui ressort de l'ensemble des croquis qui viennent d'être décrits, c'est la constatation sur les premiers, qui remonteraient à la fin du xvi^e siècle, de l'existence d'un émissaire du Mansarowar se dirigeant au Nord-Ouest, et sur le dernier, qui peut être postérieur, d'une jonction très apparente entre ce lac et le Rakas-tal. Mon but était seu-

1. Ce canal, où le capitaine Ryder a vu de l'eau en 1904, est appelé par les indigènes Ngangga ou Gangá, et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles ceux-ci ont cru voir là autrefois une des sources du Gange.

lement de signaler et de décrire ces documents peu connus; à d'autres, plus savants, revient le soin d'en tirer toutes les déductions qu'ils pourraient trouver justes et utiles¹.

1. Sven Hedin, auquel j'avais envoyé à Stockholm les deux croquis reproduits ci-dessus, m'écrivait en m'engageant à les publier : « La première carte est absurde, mais la seconde, d'un point de vue hydrographique, parfaitement correcte. *Mais toutes les deux sont excessivement intéressantes.* »



III

LES MOSSOS

Le manuscrit inconnu et inédit que j'ai présenté au Congrès international des orientalistes tenu à Paris en 1897 est un livre religieux du peuple tibétain connu sous le nom de « Mosso ». Pendant la mission dont j'ai été chargé, en 1895, sur les confins du Tibet, j'ai eu l'occasion de traverser pour la première fois le territoire de ce peuple et de visiter sa capitale, appelée en chinois Likiang-fou et en tibétain Sdam. C'est Francis Garnier qui a, le premier, appelé l'attention sur le peuple mosso : « Entre le 27° et le 30° parallèle entre le Cambodge et le Fleuve Bleu, dit-il, la masse de la population appartient à la race mosso ; elle a formé autrefois un royaume d'abord indépendant, puis tributaire de la Chine, dont la capitale était Likiang. On doit sans doute rattacher les Mossos au rameau tibétain. Entre Atentse et Ouei-si tous les chefs indigènes sont mossos et relèvent du mandarin chinois de Ouei-si. » (*Voyage d'exploration*, vol. I,

p. 520). Depuis lors, plusieurs voyageurs sont passés à proximité du territoire des Mossos sans avoir l'occasion ou la curiosité d'aller les visiter, eux et leur capitale qui est cependant, avec Tatsienlou, le principal centre du commerce entre la Chine et le Tibet sud-oriental, et c'est seulement depuis l'ouverture du chemin de fer du Yunnan que Likiang a reçu de nouveaux visiteurs¹.

1. BIBLIOGRAPHIE des principaux ouvrages où l'on peut trouver des renseignements sur les Mossos : 1° C. Baber, *Travels and Researches in Western China, Proceedings of R. Geographical Society, Suppl. Papers*, Londres, 1882, vol. I, part. 1, p. 88 et 96. — 2° J. Bacot, *Dans les marches tibétaines*, Paris, 1909, p. 23. — 3° J. Bacot, *A travers le Tibet oriental*, *La Géographie*, avril 1911, p. 245-6. — 4° H. Cordier, *Le livre de Marco Polo* (3° éd. de l'ouvrage du colonel Yule). — 5° H. R. Davies, *Yunnan, the link between India and the Yangtse*, Cambridge, 1909 (Cf. *Bull. de l'École française d'Extrême-Orient*, compte rendu par H. Brenier). — 6° G. Devéria, *La Frontière sino-annamite, description géographique et ethnographique*, Paris, 1886, p. 106-166. — 7° Doudart de Lagrée et Fr. Garnier, *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, Paris, 1873, p. 250 sqq. — 8° Marquis d'Hervey de Saint-Denis, *Ethnographie des Peuples étrangers* (trad. du livre de Ma-touan-lin), vol. II, p. 207. — 9° C. Madrolle, *Quelques peuplades Lolo, Toung Pao*, Leide, 1908, série II, vol. IX, n° 4, p. 9-12. — 10° E. Milhe, *Exposition de Hanoï, objets du Yunnan (Peuplades non-chinoises qui habitaient la Chine méridionale au XVII^e siècle, trad. d'un Recueil ethnographique chinois)*, Hanoï, 1902, p. 30. — 11° P. Mombeig, *Voyage aux pays tibétains, Missions catholiques*, 1910, p. 259-295. — 12° Prince H. d'Orléans, *Du Tonkin aux Indes*, Paris, 1898, p. 191 et suiv. — 13° G. M. H. Playfair, *The China Review*, vol. V, p. 98. — 14° E. Roux, *Aux sources de l'Irrawaddi*, Paris, 1897, p. 35-6. — 15° Sainson, *Histoire particulière du Nan-tchao* (trad. du *Nan-tchao ye-che*), Paris, 1904. — 16° G. Soulié, *la Province du Yunnan, Ann. de la Société de Géog. commerciale (Section indo-chinoise)*, Hanoï, novembre 1908, p. 13. — 17° G. Soulié, *les Barbares soumis du Yunnan* (trad. d'un chapitre du *Tien-hi*), *Bull. de l'École française d'Extrême-Orient*, 1908. — 18° Terrien de Lacouperie, *The Lolo and Mosso writings, Proceedings of R. Geographical Society, Suppl. Papers*, Londres, 1882, vol. I. — Cf. pour la bibliographie des Mossos H. Cordier, *Bibliotheca sinica*, p. 374.

Sans avoir la prétention d'entreprendre ici une monographie complète du peuple mosso, je me contenterai des quelques dates suivantes pour jalonner leur histoire, d'ailleurs encore à peu près inconnue. C'est sous la dynastie des Song que les Mossos, descendus du Tibet, s'emparèrent, sous la conduite de leur chef Mong-Ts'ou, du territoire de Likiang, où ils se fixèrent. Plus tard, à la fin du ^{viii}e siècle, ils furent soumis à leur tour par Y-meou-tsin, roi du Nan-tchao, qui forma de leur territoire le *tchao* du Yuê-Si, appelé aussi Mo-sie et Hoa-ma. Le royaume de Nant-chao, fut, comme on sait, détruit par les Mongols en 1252, et en 1255 le général mongol Ouleang-Kia-tai (Ouriang-kadaï), descendant du Tibet, conquît les Kara-djang et les Tchaghan-djang, les barbares *noirs* et *blancs*, c'est-à-dire les territoires de Yun-nan-fou et de Likiang, dont il forma la principauté ou « marche » de Tchaghan-Djang. Ce nom qui signifie le *pays blanc* dut être donné par les Mongols à Likiang à cause des glaciers qui recouvrent les montagnes voisines par opposition avec les plateaux du Yunnan, le *pays noir*, qui sont en dehors de la région des neiges. Soumis par les Mongols, les Mossos les accompagnèrent vers de nouvelles conquêtes, et en 1277 le fameux Nasser-ed-din avait une armée composée de Mongols, de Tsouan (Lolos), de Pa-y (Thaïs) et de *Mo-sie* lors de l'expédition qu'il conduisit contre les Birmans et qui se termina par la victoire de Vocian (Yon-tchang-fou).

Marco Polo à la fin du ^{xiii}e siècle connut les Mossos, qu'il appelle Mosso-man et qu'il range à côté des Tholo-man, autre population du Yunnan qui représente les T'oula-man des annales mongoles et

subsiste encore aujourd'hui sous le nom de T'ou-Lao. Les Mossos devaient s'étendre de son temps à l'Est jusqu'à la vallée du Kien-tchang, route suivie par lui entre le Seutchouen et le Yunnan. L'histoire qu'il rapporte de l'étrange proposition que lui fit son hôte à Cain-du (Kiong-tou, capitale de Kien-tchang, aujourd'hui Ning-Yuen-fou) est tout à fait conforme aux coutumes des Mossos. Maintenant encore Likiang-fou, leur capitale, est célèbre dans tout le Yunnan par l'hospitalité que les femmes du pays se plaisent à offrir aux voyageurs, et les autorités chinoises, soucieuses de la vertu de leurs administrés, ont tenté, mais en vain, d'y mettre ordre : lors de mon passage, deux arrêtés étaient placardés à la porte du préfet chinois administrant la ville, l'un rendant passible de vingt-cinq coups de bâton ceux qui sortiraient après le couvre-feu pour courir les aventures, et l'autre frappant du double de la même peine les pères de famille qui n'auraient pas pourvu leurs filles, arrivées à la majorité, d'un époux *légitime*. Je viens de dire qu'un préfet chinois administre la ville : en effet, lorsqu'à la domination mongole se substitua le gouvernement chinois, celui-ci forma du territoire des Mossos la préfecture de Likiang et y établit de plus une garnison impériale commandée par un mandarin militaire du grade de colonel. Les descendants des anciens rois du pays, qui portaient pour nom dynastique le caractère Mou et à qui les empereurs Ming avaient attribué au ^{xvii}^e siècle les fonctions de préfet, furent autorisés à continuer à résider dans la ville où ils habitent encore, portant à titre purement honorifique le bouton bleu du 3^e degré civil des mandarins impériaux.

De toutes les tribus tibétaines qui, aux différentes époques de l'histoire, sont descendues successivement des sommets himalayens vers les plateaux inférieurs, les Mossos semblent celle qui s'est avancée le plus loin vers le Sud-Est et qui, par son contact immédiat avec la population chinoise du Yunnan, est arrivée au plus haut degré de civilisation¹. Il y a à Likiang-fou et dans les campagnes environnantes des Mossos qui étudient et se présentent avec succès aux examens chinois. D'autre part, les lamas du Tibet viennent recruter jusque chez eux des adeptes qu'ils envoient faire leur stage à Lha-sa. Bien que convertis officiellement au bouddhisme tibétain, les Mossos ont conservé cependant à côté de leurs lamas une catégorie de prêtres qui représentent leur religion primitive,

1. Une branche d'une de leurs tribus, qui se donne le nom de Lahou, est même descendue le long du Mekong par Pou-eurl et les états shans jusqu'au territoire actuel du Laos français, où elle s'est établie depuis trois générations environ dans le Muong-Mugne (province de Muong-Sing), au nombre de deux à trois mille familles. Ces Mossos du haut Laos n'ont plus d'écriture spéciale, mais ils ont conservé parmi eux des sorciers chargés de réciter les prières, qui portent le nom de *Pou-chan*; on peut consulter sur eux : 1° Dr Lefèvre, *Un voyage au Laos*, Paris, 1889, p. 68-9 et 125. — 2° J. Monpeyrat, *Note sur les Mousseux de la province de Muong-Sing*, *Revue indochinoise*, Hanoï, novembre 1905, p. 1614 et suiv. — 3° *Mission Pavie, géographie et voyages : chez les Mou-seu*; Paris, 1902, vol. V, p. 28 et suiv. — Mais le principal groupement des Mossos, en dehors de Likiang, se trouve sur le Mekong chinois, en amont et un peu en aval de Yetche, par 27°45' de lat. Nord, où réside leur chef portant le titre de *mo-koua* ou d'*iseu-pa*, qui étend son influence à l'Ouest jusqu'au delà de la Salwen sur les sauvages Lissons; il a été visité et décrit dans les livres précités du prince H. d'Orléans et de l'enseigne E. Roux. C'est sans doute à l'installation de cette tribu sur la frontière tibétaine que se rapporte le récit intitulé *Djiung ling* « section mosso », qui forme une des trois parties de l'épopée tibétaine appelée *Djriung Yi* « livre des histoires » et qui raconte l'invasion du Tibet par les Mossos.

antérieure à l'introduction du bouddhisme officiel. Ces prêtres sont les Tong-pa, en chinois « To-pa » ou sorciers, et le livre que j'ai présenté au Congrès est leur principal rituel.

Ce manuscrit m'a été donné par un de ces Tong-pa lorsque je remontais le Fleuve Bleu par la même route qui avait dû être suivie autrefois par le général Ouriang-kadaï pour descendre du Tibet à la conquête du pays mosso. C'est au village de Keloua, sur la rive gauche du fleuve, l'un des derniers points occupés aujourd'hui par les Mossos en remontant la vallée du Yang-tse-kiang, qu'il me fut remis; plus au Nord sont installés les Koutsongs ou Tibétains purs, et, par une coïncidence non fortuite, c'est à ce village que je rencontrai le premier *lama jaune*, délégué secrètement par les grandes lamaserie de Tsong-tien pour s'enquérir des intentions qui me faisaient pénétrer au Tibet. Keloua est, en effet, au pied du col, situé à 4 400 mètres d'altitude, par lequel on monte de la vallée du Fleuve Bleu sur le plateau de Tsong-tien, habité par des populations purement tibétaines.

Le pauvre Tong-pa qui me remit ce livre et m'en fit secrètement la traduction était obligé de se cacher par crainte des puissants lamas, jaloux de la concurrence que leur font ces humbles sorciers de village. Rien dans le costume ne distingue les Tong-pa des autres habitants des campagnes, mais tous les Mossos les connaissent et s'adressent plus volontiers à ces derniers représentants de leur religion nationale, qui ne sont point, comme les lamas, rapaces et orgueilleux. C'est ainsi que se transmettent secrètement dans les familles des Tong-pa les rites de la primitive religion tibétaine, et leurs livres qui se copient immuablement

les uns sur les autres, reproduisent un type primitif, dont nous aurons à examiner l'antiquité.

Celui que je viens décrire aujourd'hui se compose d'un album de forme oblongue, sur papier très fort, comprenant douze feuillets entièrement couverts de caractères sur le verso et le recto de chaque page, sauf la dernière qui est ornée de fleurs rouges en papier collé. Le recto et le verso du premier feuillet sont consacrés aux représentations des divinités et des objets du culte; les dix feuillets suivants sont couverts des hiéroglyphes coloriés spéciaux à l'écriture des Tong-pa, et distribués par page sur trois lignes horizontales, chaque ligne étant coupée par deux ou trois lignes verticales et formant ainsi des séries de carrés dont les caractères représentent une phrase par chaque carré.

Par suite de la surveillance des lamas dont nous étions l'objet, le Tong-pa de Keloua ne put me donner la traduction que des six premières pages, et cette traduction fut fixée sous mes yeux par mon interprète en caractères chinois correspondant à chacun des hiéroglyphes sacrés. Comme les mêmes caractères se répètent fréquemment au courant du livre, il serait possible, par cette traduction des premières pages et par la comparaison des autres manuscrits mossos conservés, de traduire en entier le livre, qui paraît être un document de premier ordre pour l'histoire et la religion de ce peuple encore si peu connu. En 1897 il n'existait à ma connaissance, en Europe, qu'un manuscrit mosso donné par le capitaine Gill au *British Museum*, un fragment dû à l'abbé Desgodins, et les livres rapportés l'année précédente par le prince Henri d'Orléans, les seuls qui aient une traduction pour les

trois premières pages, mais sans le juxtalinéaire des caractères chinois qui a permis de donner à ma traduction plus de précision.

« L'écriture des Tong-pa, outre un très grand nombre de signes et de combinaisons comme celle des Lolos et d'anciens caractères chinois, contient, dit M. Terrien de Lacouperie, une quantité de figures mythologiques, divinités, animaux, caractères bouddhiques, etc. » Le manuscrit que je rapporte doit correspondre à une période plus ancienne de l'histoire des Mossos, car il ne paraît pas renfermer d'éléments empruntés à l'écriture des Lolos ou des anciens Chinois. Presque tous les caractères représentent directement l'objet même qu'ils signifient : c'est là le premier état de l'écriture hiéroglyphique chez tous les peuples, et il serait curieux de la comparer avec celle de la primitive d'Égypte et plus spécialement des anciens peuples de l'Amérique précolombienne. Les emprunts qu'on pourrait y noter paraissent plutôt venir de l'Inde, qui a fourni les figures des dieux ornant les premiers feuillets, et le Swastika, qui exprime ici l'idée de *bonté*. Il est vraisemblable d'ailleurs que ces figures des dieux, tirées du panthéon du bouddhisme indien, sont des additions postérieures au texte même du livre, avec lequel elles ne font pas corps et au cours duquel elles ne sont pas répétées. Il en est de même, sans doute, des deux animaux mystiques qui ornent l'avant-dernière page et qui sont : l'un le « chien de Bouddha », l'autre la grue, représentations familières au bouddhisme de l'Extrême-Orient. Pour le reste, comme je l'ai dit, les images directes des objets forment les caractères eux-mêmes : le ciel est figuré par la voûte étoilée, le

soleil et la lune par le cercle et le croissant, la terre par une bande bleue couverte de touffes d'herbe, les montagnes par des pics aigus, les arbres par leurs troncs feuillus, les animaux par leur tête cornue, etc. Pour représenter des idées plus abstraites, le procédé est le même : la famille est figurée par une maison contenant un homme et une femme, la prière par un autel de sacrifice, les génies par des idoles à têtes d'animaux, fétiches analogues à ceux des anciennes populations mongoliques de la Sibérie; la couleur verte est suggérée par une feuille, l'idée d'une chose favorable par une fleur épanouie. Malgré cette précision dans les représentations, il est assez difficile de comprendre le texte même du livre; il manque en effet, pour relier ces caractères et donner à chaque phrase un sens précis, le *verbe*, que les Mossos étaient impuissants à figurer par des caractères matériels. On est donc réduit à des conjectures pour construire le sens exact des phrases, et la traduction que je donne plus loin des trente premiers versets du livre, faite d'après les indications du Tongpa de Keloua, ne doit pas être considérée comme définitive, mais comme un simple essai pour trouver un sens continu aux caractères juxtaposés. Elle suffira cependant à donner une idée de l'intérêt que présente ce document et encouragera peut-être les spécialistes à en tenter la traduction complète.

Le premier feuillet contient, comme je l'ai dit, les figures des divinités et des objets du culte, empruntées vraisemblablement au bouddhisme indien. Ce sont, sur la première page à gauche, le Bouddha femelle d'origine hindoue que les Chinois ont adopté également sous le nom de Kouan-Yin, à droite la

conque marine dont se servent les lamas pour annoncer le commencement des cérémonies; entre les deux, les caractères mossos qui désignent les sacrifices faits devant la déesse pour rappeler l'âme de l'homme à l'agonie en brûlant l'encens et en offrant du riz aux génies malfaisants. Sur la seconde page sont figurés : la lance mystique, deux oiseaux sacrés et le chef des mauvais génies, dont la robe, le chapeau et les bottes rappellent ceux que portent encore aujourd'hui les lamas errants du Tibet. A la page suivante, première du second feuillet, commence le texte proprement dit; il est précédé d'une figure du dieu des Tong-pa, de style évidemment hindou, représentant un Bouddha accroupi en prière et auréolé; vient ensuite le texte en caractères hiéroglyphiques, dont voici la traduction :

1. La conque annonciatrice : sous le signe du Tigre, le soleil et la lune levante,
2. Le ciel étoilé, puissant et bon, [s'étend] la terre.
3. Le soleil se lève, le soleil se couche [dans] le noir.
4. [Sur] la montagne des Esprits [habite] le Tibétain (Kout-song) sous le signe favorable du Chevreuil (porte-musc).
5. Du feu [sort] le Min-kia [au] mois favorable.
6. Le Mosso repose [dans la nuit] favorable.
7. Les astres [sont] bons sous le signe du Chevreuil et le mois pour dormir favorable.
8. La famille [doit] étudier [les livres] et faire les prières sur l'autel,
9. [Offrir?] l'or rouge, l'argent vert et le tabac.
10. La conque annonciatrice et le cygne blanc des Esprits, le poirier, l'arbre à encens doré, le poirier argenté, le sapin, les os, [telles sont] les neuf [fois] meilleures choses [à offrir?].
11. [Offrez?] l'or rouge, l'argent vert.
12. Vous [serez] neuf [fois] meilleur [en offrant] la tête du bœuf, la tête du mouton, le vin, le riz et l'encens,

13. Pour l'Esprit de la montagne, le génie de la famille, le génie des objets et les deux [autres] génies.

14. [Il y a] trente-trois génies au ciel, vingt-deux génies sur terre [auxquels il faut] brûler l'encens.

15. [Aux] trois générations d'ancêtres [il est] rouge (favorable?) et bon de brûler l'encens,

16. Sur la colline, [pour] les dragons, les génies, les ancêtres et les trente-trois [génies] du ciel [auxquels on doit offrir] le drap ¹;

17. La tête du bœuf, la tête du mouton, le riz et le vin [s'offrent] à l'Esprit de la montagne.

18. La famille [doit] étudier les livres de prières,

19. [Sur] l'autel [offrir] l'argent vert, l'or rouge, le drap, les vêtements et la peau du tigre.

20. L'argent vert, l'or rouge [sont] trois fois meilleurs.

21. Les vêtements [sont consacrés] à la lune; mauvais sont la hache et le casque.

22. Le sabre, la lance et le sistre mille et dix mille [fois seront suspendus devant] le voile de l'autel du génie de la montagne.

23. [Pour] le génie de la famille et les deux génies des objets [on offre] la pelle à encens.

24. Les neuf génies du ciel sont bons, les sept du ciel bons et grands [ainsi que] les trois générations d'ancêtres; mauvais [est] le génie du feu.

25. Les trois générations d'ancêtres, les trois génies [sont honorés] au mois vert (au printemps?).

26. Au soleil levant, sous le signe céleste du Porc sur la terre, le génie des objets [est] rouge et défavorable.

27. Le signe du Chien [a] des yeux défavorables.

28. Les deux démons femelles avec la conque annonciatrice [sont] des génies défavorables.

29. Les ancêtres [ont] des yeux.

30. Sous le ciel et les esprits, le soleil et la lune, [s'étend] la terre.

1. C'est sans doute le tissu de laine tibétain connu sous le nom de *poulou*.

On voit par ce qui précède qu'il y a là à la fois les premiers éléments d'une cosmogonie, un rituel sommaire pour les sacrifices, des théories astrologiques sur les signes du ciel et des indications sur les peuples, la faune, la flore, les armes et les objets familiers aux Mossos. Il sera possible, sans doute, lorsque la traduction entière du manuscrit aura été faite, de reconstituer avec ces éléments l'ensemble des idées sur lesquelles vivait une tribu tibétaine à l'époque du chamanisme et avant l'introduction du bouddhisme.

Les seuls peuples connus au temps où l'original du livre fut composé étaient, d'après lui-même, les Koutsongs, les Min-kia et les Mossos. Chacune de ces tribus est représentée dans le texte par l'effigie d'un homme portant la coiffure particulière à sa tribu. Le Koutsong, qui est, comme je l'ai dit, un Tibétain pur, porte le grand chapeau à larges bords encore usité par les gens de Lha-sa; le nom de « montagne des Esprits » dont il est question pour son habitation est la traduction presque littérale du nom même du Tibet : *Bod-Youl* « la terre des Esprits ». Le Min-kia a la tête ornée de deux ailes qui peuvent représenter des rubans ou les bouts flottants du turban en usage chez les gens du Yunnan; les Minkia sont, en effet, les habitants de la plaine de Tali, d'origine probablement laotienne d'après les observations du docteur Thorel, de la mission Dou-dart de Lagrée (*Voyage d'exploration*, tome II, p. 323)¹, et leur nom est encore uniquement usité aujourd'hui

1. Cf. sur les Min-kia, Cl. Madrolle, *T'oung Pao*, série II, vol. IX, n° 4, p. 18.

pour désigner les aborigènes de cette partie du Yunnan. Enfin le Mosso, appelé en sa langue « Nashi », en tibétain « Djiung », est distingué par une sorte de queue flottante et le signe sacré des Esprits, posé au-dessus de sa tête; peut-être la queue a-t-elle été ajoutée lorsque les Mossos adoptèrent les coutumes chinoises, peut-être représente-t-elle simplement une chevelure flottante comme la portent les pasteurs tibétains. Il semble bien en effet, d'après ce qui a été dit plus haut de l'origine des hiéroglyphes et l'énumération des trois peuples ci-dessus, que l'original du manuscrit a été composé à une époque où les Mossos n'étaient encore en contact ni avec les Chinois, ni avec les Mongols. Il paraît assez vraisemblable d'en faire remonter la composition au temps où, sous leur chef Mongts'ou, ils vinrent s'emparer du territoire de Likiang : c'est alors qu'ils durent se trouver en contact d'une part avec les Koutsongs qu'ils laissaient derrière eux, de l'autre avec les Min-kia qu'ils venaient de déposséder d'une partie de leur territoire. Définitivement établis autour de Likiang, ils éprouvèrent sans doute le besoin de fixer leurs idées religieuses et leurs rites dans un formulaire spécial, et c'est sur la copie de ce document primitif, dont on voit l'intérêt pour l'histoire des religions et des races dans la haute Asie, que j'ai appelé l'attention du Congrès.

Dans ses récents voyages de 1907 et de 1909, M. Jacques Bacot a eu l'occasion de visiter les Mossos et de compléter les premiers renseignements que j'avais recueillis sur eux en 1897. En attendant qu'il nous donne la traduction des manuscrits importants rapportés par lui, voici ce qu'il en dit dans le récit de

sa dernière exploration paru dans *La Géographie* (avril 1911).

« Pendant ce voyage de retour, la route traversant le pays des Mossos, j'ai fait quelques études sur leur langue et leur écriture. Leur ancienne capitale est la préfecture de Li-Kiang-fou dans le Yunnan. On trouve encore des Mossos au nord de cette ville, le long du Mékong, jusqu'au 29° de latitude et jusqu'au Yalong à l'Est. Les Mossos sont ainsi répartis à peu près également en pays chinois et tibétain. Les noyaux les plus purs se trouvent sur la frontière naturelle du Tibet et de la Chine, c'est-à-dire entre les 27° et 28° de latitude dans la principauté de Yetché et à Bedjri au sud de Tchongtien. Bedjri, l'ensemble de six gros villages, est la ville sainte des Mossos, où les sorciers (*tumbas*) vont au moins une fois dans leur vie en pèlerinage. Il n'y a pas de sanctuaire, mais des sources et une grotte sacrées et une vaste terrasse de dépôt calcaire en forme de bassins circulaires étagés, toute pareille à celle du Yellowstone des États-Unis. La religion des Mossos n'est qu'un culte de la nature.

« La langue mosso est actuellement polysyllabique. Sur un millier de mots que j'ai recueillis, un tiers environ est d'origine tibétaine et chinoise ¹. Grammaticalement la langue mosso est nettement tibétaine. Elle comprend plusieurs dialectes différant par la prononciation et par les emprunts plus ou moins grands, suivant les lieux, faits aux langues chinoise et tibétaine. Les mossos ont deux systèmes d'écriture, dont les *tumbas* sont seuls à faire usage, l'une idéo-

1. Cf. Ch.-E. Bonin, *Vocabulaire mosso* publié dans le *Toung Pao*, mai 1903, avec ceux d'autres dialectes tibétains recueillis par l'auteur.

graphique, déjà connue, et l'autre syllabique dont j'ai découvert des spécimens en 1907. J'ai étudié ces deux écritures, l'une avec le *tumba* du roitelet de Yetché, l'autre avec le *tumba* de Li-kiang.

« Le Tou-seu (maître de la terre) est le descendant des anciens rois de Li-kiang qui, depuis les Mings, exercent les fonctions de préfet indigène avec un préfet chinois. Il possédait une généalogie de ses vingt-neuf ancêtres avec leur histoire et leurs portraits. Il voulut bien me donner une copie du texte qu'il avait déjà et faire reproduire les portraits. Cette histoire du royaume de Li-kiang remonte à la dynastie des Song et mentionne seize générations antérieures de chefs de tribu débutant sous les Tang, vers 620. »

Ce que M. Bacot dit des deux systèmes d'écriture constatés par lui explique la différence entre les renseignements rapportés plus haut de M. Terrien de Lacouperie et le graphisme de mon manuscrit, qui appartient certainement au système le plus antique, car les caractères idéographiques ont partout précédé l'écriture syllabique.

Une autre question pourra être résolue par l'étude comparée de ces documents sur les Mossos, celle des rapports de leur religion avec le culte primitif des Tibétains, qui subsiste encore dans la secte des *Bön-pos* ou *lamas noirs* (par opposition aux *lamas jaunes* et *rouges*). Ce chamanisme, d'origine vraisemblablement turke, a fait lui-même ou fourni des emprunts au bouddhisme et au taoïsme, et son histoire reste à écrire, car on n'a sur lui jusqu'ici que quelques notes et traductions de Sarat Tchandra Das. En tout cas, c'est sans doute par son intermédiaire que sont passées jusque dans l'inconographie du lamaïsme

des représentations étroitement apparentées à celles de nos manuscrits mossos, notamment les idoles à têtes d'animaux employées sur les figures magiques, telles que celles reproduites par E. de Schlagintweit (*Le Bouddhisme au Tibet*, trad. de Milloué, Paris, 1882, pl. 34 et 41).

IV

LES PEINTURES ETHNOGRAPHIQUES DE LI LONG-MIEN

Les dix peintures dues au pinceau de Li Long-mien (1078) donnent de précieuses indications sur les costumes et les produits des pays avec lesquels l'Empire chinois, gouverné par la dynastie des Song (960-1260) contemporaine des premiers Capétiens, se trouvait en relations de voisinage et de suzeraineté dans la seconde moitié du ^x^e siècle : de là l'intérêt qu'offre l'identification des « envoyés des peuples tributaires » peints sur ces petits tableaux exposés en 1910 au musée Guimet. En voici l'énumération :

1° Les *Jouchen* représentés ici appartiennent à la grande famille tatare-mandchoue ; déjà, entre 700 et 900 après J.-C., leur branche méridionale avait fondé un important état-tampon entre la Corée et la Mandchourie ; au commencement du ^{xii}^e siècle, peu après

la date du tableau, une autre de leurs tribus devait mettre fin à la dynastie des Song et fonder celle des Kin ou de « la Horde d'Or, » qui régna plus d'un siècle sur la Chine (1115-1232) : il est particulièrement curieux de voir figurer ici parmi les tributaires les futurs maîtres de l'Empire.

2° Les *Hiong-nou* ne sont autres que les Huns, et nous avons là une représentation authentique de la race des cavaliers, qui six siècles auparavant avaient, avec Attila, inondé l'Europe, après avoir fourni plusieurs dynasties royales à la Chine au iv^e et au v^e siècles ; ceux qui étaient restés au sud de la Sibérie et en Mongolie avaient été depuis lors soumis par les Jouchen.

3° Le royaume de *Tou-fan* désigne le Tibet ; c'est la transcription chinoise du nom de l'empire qui fut fondé vers le milieu du vii^e siècle de notre ère par le prince Strong-tsan Gampo et qui conclut avec la Chine plusieurs traités de paix et d'amitié durant la dynastie des Tang (618-907). Le premier caractère Tou représente un mot tibétain qui signifie « élevé » et se retrouve dans le nom actuel du Tibet (dérivé de Tou-bod) ; le second, Fan, est employé par les Chinois pour désigner les indigènes non civilisés et plus spécialement ceux du Tibet oriental, qu'ils nomment ordinairement Si-Fan, c'est-à-dire Fan de l'Ouest (par rapport à la Chine).

4° Le royaume de *Samarkand* a été annexé par le conquérant chinois Li Shi-min dont l'empire s'étendait de la Corée à la Perse (Parker, *China*, p. 30) : il avait renversé les dynasties turkes et tongouses de l'Asie centrale, et j'ai retrouvé et signalé les restes des fortifications élevées par ses successeurs pour

garder la route qui menait de Chine au Turkestan (*La Géographie*, février-mars 1901).

5° Le royaume de *Perse* avait été, sinon annexé, du moins atteint sur ses frontières par les armées de Li Shi-min, auprès de qui son souverain s'était réfugié en demandant protection contre les musulmans; la Chine se considérait donc depuis ce temps comme protectrice de la Perse.

6° Le *royaume des Femmes*, d'après une tradition courante dans les livres chinois, se trouvait dans la partie du Tibet oriental où il existe effectivement encore aujourd'hui des principautés gouvernées par des Tou-seu (chefs) féminins; la place importante que tient la femme dans la société tibétaine a d'ailleurs vivement frappé les Chinois, si opposés à lui laisser ce rôle, et donné naissance à ces légendes sur « le pays où les femmes gouvernent ». Les mêmes situent dans cette région « le pays des licornes » et l'on remarque en effet sur le tableau de Li Long-mien un animal à corne unique au milieu des « envoyées du royaume des Femmes »; cependant le pèlerin chinois Hiouen-Tsang place le royaume des Femmes au sud de la Perse, et les vêtements flottants, les turbans et les pieds nus des envoyées représentées sur le tableau de Li Long-mien feraient penser plutôt à une population de l'Asie méridionale (Cf. H. Cordier, *Marco Polo*, t. II, p. 405-6, note). On sait que le symbole de la femme et de la licorne se retrouve au moyen-âge en Occident (Cf. Rémy de Gourmont, *le Latin mystique*, 3^e édition, p. 170-1).

7° Les *Barbares rouges* seraient difficiles à identifier en raison du vague de cette dénomination, si leur type et leur costume ne révélaient immédiatement

qu'il s'agit des Lolos; le grand manteau en forme de cloche et surtout la corne faite de cheveux enroulés avec un turban sur le sommet de la tête sont caractéristiques de cette race, qui formait au Sud-Ouest de la Chine une principauté dont la capitale se trouvait près de l'actuel Yunnan-sen avant la conquête mongole; on a ainsi la preuve que leur costume n'a pas varié depuis mille ans au moins.

8° *San-fotsi* est l'ancien nom chinois de Palembang, le grand port de Sumatra, en malais Sembodja qui est aussi le nom d'une plante, la *Plumeria aculifolia*; c'est seulement sous les Ming (1368-1643) que le tribut fut régulièrement payé par la Malaisie à l'Empire chinois.

9° Le royaume de *Pin-long-long* représente le pays de Padarang (en annamite Phan-rang, en chinois Pin-to-lo ou Pin-toun-loung, du sanscrit Pandouranga), situé au sud de l'Annam actuel; c'était une partie de l'ancien Ciampa que les Chinois ont connu sous le nom de Fou-nan (cf. Aymonier, *Le Cambodge*, t. III, p. 373).

10° Les *Hiao-ji* sont les Annamites, Giao-chi dans leur langue, ce qui signifierait, dit-on, « les orteils écartés »; l'Annam paya tribut à la Chine depuis la dynastie des Sui (581-618) jusqu'à la période d'anarchie qui précéda l'avènement des Song.

En résumé, les peintures de Li Long-mien représentent les types des principales nations avec lesquelles les Chinois se trouvaient en contact il y a dix siècles et qui occupaient les territoires connus aujourd'hui sous le nom de Manchourie (Jouchen), Mongolie (Hiong-nou), Perse, Turkestan (Samarkand), Tibet (Tou-fan et royaume des Femmes), Yunnan (Barbares

rouges), Malaisie (San-fo-tsi) et Indo-Chine (Pin-long-long et Hiao-ji) : le tout forme un album de haute valeur par sa date et sa précision pour l'ethnographie des royaumes d'Asie centrale et d'Extrême-Orient au premier moyen-âge.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT VII

I

Sur la Frontière Nord-Ouest de l'Inde. 3

II

La Conquête du Petit-Tibet. 35

III

Le Bhoutan inconnu. 67

IV

Dans la Jungle de l'Assam. 131

V

La Papesse du Lamaïsme 169

VI

Le Tueur de Lamas 191

APPENDICES

I. — Les Routes de l'Asie centrale	239
II. — Les Sources du Gange.	257
III. — Les Mossos	281
IV. — Les Peintures ethnographiques de Li Long-mien. .	297

TABLE DES GRAVURES
DANS LE TEXTE

Fig. 1. — Carte du Haut-Assam.	135
— 2. — Fac-simile de la fig. III de la carte publiée par Anquetil-Duperron.	271
— 3. — Fac-simile de la fig. VI de la carte publiée par Anquetil-Duperron.	277

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

FRONTISPICE. — Grand-prêtre bhoutanais avec ses instruments de culte.

PLANCHE II.	— Le Fort de Jamrud.	8-9
— III.	— Soldat Afridi des Khyber Rifles.	16-17
— IV.	— 1. La passe de Khyber à Ali Musjid.	} 24-25
	2. Le camp de Lundi-Kotal.	
— V.	— Caravane de chameaux bactriens au Petit-Tibet	48-49
— VI.	— Tombe de chef bhoutanais.	96-97
— VII.	— Type de sauvage indochinois (Radè).	144-145
— VIII.	— Le Grand-Lama de Mongolie.	176-177
— IX.	— 1. Temple lamaïque	} 184-185
	2. Entrée d'une grande lamaserie.	
— X.	— 1. Pont tibétain en cordes de rotin	} 192-193
	2. Le pont de chaines de fer joignant la Chine au Tibet (Lou-ting-Kiao).	
— XI.	— 1. Sur la route de Lha-sa, en hiver	} 200-201
	2. Sur la route de Lha-sa, en été	
— XII.	— Soldats chinois du Yunnan.	208-209
— XIII.	— 1. Infanterie chinoise.	} 216-217
	2. Cavalier mongol en costume de guerre.	
— XIV.	— Le délégué chinois au Tchantoui jugeant un prisonnier tibétain	224-225

PLANCHE XV. — 1. Supérieur et moines d'une lamaserie.	} 240-241
2. Petit chef et paysan tibétains. . .	
— XVI. — 1. Yaks porteurs avec leur selle de charge	} 248-249
2. Cour d'un caravansérail tibétain (Tatsienlou).	